



POUR Elle

LE CERCLE DES IMMORTELS

SHERRILYN
KENYON
DARK-HUNTERS - 5

La descendante d'Apollon

CRÉPUSCULE

SHERRILYN KENYON

La descendante d'Apollon

LE CERCLE DES IMMORTELS – 5



J'ai lu

Amour & Mystère

Thrylos

L'Atlantide : fabuleuse, légendaire, somptueuse, richissime, mystérieuse, glorieuse, magique... et dont beaucoup assurent qu'elle n'a jamais existé.

Les gens se croient en sécurité dans notre monde moderne, protégés par la technologie et les armes. Ils sont persuadés que les anciens esprits du mal ne peuvent rien contre eux, que les sorciers, les guerriers sauvages et les dragons sont morts depuis des lustres.

Ils se trompent en accordant une confiance aveugle à la science et la logique. Ils ne sont pas à l'abri et ne le seront jamais tant qu'ils ne verront pas au-delà de ce que leurs yeux leur montrent. Car les vieux mythes et légendes trouvent leur origine dans la vérité, et parfois, la vérité ne nous donne pas la liberté. Souvent, même, elle nous asservit davantage.

Mais vous qui êtes raisonnables, venez à moi et permettez-moi de vous raconter l'histoire du paradis le plus parfait qui ait jamais existé.

Au-delà des colonnes d'Hercule, très loin de la grande mer Égée, il était une fois la fière terre nourricière d'une race bien plus évoluée que toutes celles qui l'avaient précédée ou qui vinrent ensuite.

Fondée dans la nuit des temps par le roi Archon, l'Atlantide dut son nom à la sœur aînée d'Archon, Adantia, qui signifie « beauté pleine de grâce ». Archon fit surgir l'île avec l'aide de son oncle Ydor, le dieu de l'océan, et de sa sœur Eda, la déesse de la terre, pour l'offrir à son épouse Apolymi. Ils peupleraient l'île de leur divine progéniture, qui aurait tout l'espace nécessaire pour s'ébattre et croître.

Le cadeau toucha tellement Apolymi qu'elle en pleura de joie, et ses larmes inondèrent le sol, créant une île dans l'île. Là, elle mettrait au monde son enfant immortel.

Hélas, il se révéla rapidement qu'Archon était stérile. À sa demande, Ydor se rapprocha d'Eda et, à eux deux, ils créèrent la race des Atlantes. Ainsi, les îles furent peuplées et le cœur d'Apollymi se gonfla de bonheur.

Adorateurs loyaux de leur déesse-reine, les Atlantes étaient de beaucoup supérieurs aux humains. Ils comblaient de joie Apollymi et Archon. Justes et pacifiques, les Atlantes ne connaissaient pas la guerre. La misère, pas davantage. Ils se servaient de leurs pouvoirs psychiques et de leurs dons magiques pour vivre en harmonie avec la nature. Ils accueillaient chaleureusement tous les étrangers qui abordaient leurs côtes et partageaient avec eux leur prospérité et leur capacité de guérir tous les maux.

Mais au fil du temps, d'autres divinités et d'autres gens vinrent les défier, et les Atlantes furent contraints de se battre pour défendre leur terre. Leurs dieux vinrent à la rescoussse et affrontèrent les Grecs, conscients qu'ils guerroyaient pour s'approprier ce qui était au-delà de leur capacité de compréhension. Les Atlantes tentèrent de raisonner leurs adversaires, patiemment, gentiment, comme l'auraient fait des parents avec un enfant colérique. Mais les Grecs n'écouterent pas la voix de la sagesse, d'autant moins que Zeus et Poséidon étaient jaloux de la richesse et de la sérénité des Atlantes.

Le plus acharné à piller l'Adantide était Apollon, un dieu brutal et roublard. Il élabora une habile tactique pour détacher les Atlantes de leurs dieux. À la différence de son père et de son oncle, il savait les Grecs incapables de vaincre les Atlantes par une guerre traditionnelle. La vieille civilisation ne pourrait être conquise et dominée que de l'intérieur. Aussi, lorsque Zeus bannit les Apollites, trop violents, de leur Grèce ancestrale, Apollon envoya-t-il tous les siens sur l'Atlantide.

Les Atlantes sympathisèrent avec les Apollites, dotés de grands pouvoirs, et les prirent en pitié parce qu'ils avaient été persécutés par les Grecs. À leurs yeux, les Apollites étaient des cousins bienvenus à condition qu'ils respectent les lois de l'Atlantide et ne suscitent aucune querelle.

En apparence, les Apollites se plièrent à ces exigences de bonne grâce. Ils firent des sacrifices en l'honneur des dieux

atlantes, sans pour autant renoncer à leur loyauté envers leur père Apollon. Chaque année, ils envoyoyaient les plus belles de leurs vierges à Delphes et les offraient à ce géniteur qui leur avait permis de s'installer sur une nouvelle terre, dont ils projetaient de soumettre très bientôt les citoyens.

En l'an 10.500 avant Jésus-Christ, la superbe Clieto, une aristocrate, fit partie du contingent de jeunes filles envoyées à Delphes. Apollon, lorsqu'il la vit, tomba immédiatement amoureux d'elle et lui fit des jumeaux à sept reprises. Cette femme et leurs enfants, pensait-il, lui permettraient de réaliser son dessein : s'installer enfin sur le trône de l'Atlantide.

Il les amena sur l'île où, devenus adultes, ils contractèrent des mariages avec des membres de la famille royale atlante. Le sang des descendants d'Apollon mêlé à celui des Atlantes produirait une race d'hommes infiniment puissante, qui lui demeurerait fidèle et l'amènerait droit sur le trône qu'il convoitait tant. Ensuite, il ne lui resterait plus qu'à conquérir le reste du monde, après avoir tué son père comme le sien avait autrefois tué le vieux roi Cronos.

Il fut décidé qu'Apollon rendrait visite à la reine atlante de chaque génération pour engendrer un héritier mâle. Chaque fois qu'un fils lui naissait, il allait consulter les Oracles pour savoir si l'élu capable de renverser les dieux atlantes était enfin né.

Invariablement, les Oracles lui répondaient par la négative.

Jusqu'en l'an 9584 avant notre ère.

Le mari de la reine atlante venait de mourir. Elle le pleurait, même en dormant, et Apollon prit cette femme pendant son sommeil, sans qu'elle s'en rendît compte, et lui fit un fils.

Cette même année, la déesse Apollymi, dite la Destructrice, découvrit qu'elle portait un enfant d'Archon. Après tant de siècles à se lamenter de n'avoir pas de descendance, Archon voyait enfin ses souhaits exaucés. À cette époque-là, l'Atlantide connaissait une prospérité sans pareille, que fêta la déesse-reine. Lors de cette célébration, elle annonça la bonne nouvelle aux autres dieux.

Dès que les Parques furent au courant, elles se penchèrent sur le sort d'Apollymi et Archon et leur annoncèrent que

l'enfant à naître causerait leur mort à tous. Une à une, elles exprimèrent leur prophétie :

- Le monde tel que nous le connaissons cessera d'exister.
- Notre sort tout entier reposera entre ses mains.
- Il sera un dieu et n'aura de cesse de satisfaire tous ses caprices.

Terrifié, Archon exigea de sa femme qu'elle avorte. Apolymi refusa. Elle avait espéré cet enfant trop longtemps pour l'empêcher de voir le jour. Les Parques étaient jalouses, voilà tout.

Avec l'aide de sa sœur, elle projeta de mettre le bébé au monde avant terme et d'aller le cacher parmi les mortels. Puis, devant Archon, elle usa d'un subterfuge et donna naissance à un enfant de pierre.

— Je suis lasse de tes infidélités et de tes mensonges, lui dit-elle. Mon cœur ne bat plus pour toi. Tu en as fait un roc. De moi tu n'auras qu'un fils du même matériau.

Fou de rage, Archon l'enferma à Kalosis, une dimension intermédiaire entre l'univers des humains et celui des dieux.

— Tu ne sortiras d'ici que lorsque ton enfant sera mort !

Les dieux atlantes se retournèrent alors contre la sœur d'Apolymi et lui arrachèrent des aveux.

— L'enfant naîtra à l'instant où la lune efface le soleil, quand l'Atlantide baigne dans les ténèbres. Sa naissance fera pleurer sa mère de peur.

Les dieux vinrent voir la reine, qui était en travail. Comme la sœur d'Apolymi l'avait prédit, la naissance de l'enfant survint à l'instant où la lune éclipsait le soleil. Aussitôt, Archon demanda que l'enfant soit supprimé. La reine pleura et supplia Apollon de voler à son secours, convaincue que son amant ne supporterait pas que son héritier périsse.

Mais Apollon n'intervint pas et elle assista, impuissante, à la mise à mort de son nouveau-né.

Ce qu'ignorait la reine, c'était qu'Apollon avait pris soin de substituer à son bébé, alors qu'elle le portait dans son ventre, un autre enfant, qui n'était pas de lui. Avec le concours de sa sœur Artémis, il avait emmené son fils à Delphes, pour l'y faire élever par les prêtresses.

Les années passèrent. Trop occupé à regarder grandir son fils, Apollon ne revint pas voir la reine atlante. Et la haine de celle-ci à son encontre alla croissant. Folle de colère, elle ne comprenait pas qu'il ne se soucie pas de lui faire un autre enfant pour remplacer celui qu'elle avait perdu.

Vingt et un ans après avoir assisté au sacrifice de son fils unique, la reine apprit qu'Apollon était père d'un garçon né d'une princesse hellène, laquelle avait été offerte aux dieux pour qu'ils soutiennent les Grecs dans leur guerre contre les Atlantes. Cette nouvelle plongea la reine dans une colère noire. Elle demanda à sa prêtresse personnelle de se renseigner : où se trouvait cet héritier ?

— Celui qui peut prétendre au trône de l'Adantide est dans la maison d'Ariclès.

La reine cria son indignation, clamant qu'Apollon l'avait trahie et forgeait une nouvelle race dans le but d'évincer la dynastie en place. Elle convoqua une escouade de soldats et l'envoya en Grèce pour y tuer la maîtresse d'Apollon et son fils : la seule idée qu'un jour, l'un d'eux prétende s'asseoir sur le trône auprès d'elle lui était insupportable.

— Faites en sorte de les éloigner des gardes grecs et d'abandonner leurs cadavres de manière à ce qu'ils semblent avoir été victimes de bêtes sauvages. En aucun cas ils ne devront remonter jusqu'à nous.

Mais à l'instar de la plupart des vengeances secrètes, la vérité fut vite découverte.

Le cœur brisé, Apollon maudit tous ceux de sa race.

— Que le malheur s'abatte sur tous les Apollites ! Ils récolteront ce qu'ils ont semé. Aucun d'entre eux ne vivra un seul jour au-delà de l'âge auquel ma bien-aimée Ryssa est morte. Tous, vous périrez lors de votre vingt-septième anniversaire ! Et parce que vous avez agi comme des animaux, vous deviendrez comme eux. Vous ne vous nourrirez que du sang de vos semblables. Et plus jamais vous ne foulerez le sol de mon royaume.

Lorsqu'il jeta ce sort, Apollon se rappelait-il qu'il avait un fils à Delphes ? Un fils que, sur un coup de colère, sans réfléchir, il avait maudit en même temps que les autres Apollites ?

Ce qu'il avait fait ne pouvait plus être défait.

Pire, il avait semé les graines de sa propre destruction. Le jour du mariage, avec une prêtresse de haut rang, du fils volé à la reine atlante, Apollon avait solennellement mis son destin entre les mains du jeune homme.

— Tu es le garant de mon avenir. Ton sang est le mien, et il dépendra de toi et de tes enfants à venir que je vive.

Ces mots avaient scellé le sort d'Apollon. Il s'était condamné lui-même : dès que la descendance de son fils s'éteindrait, Apollon mourrait, et le soleil ne brillera plus.

Car, voyez-vous, Apollon n'est pas seulement un dieu. Il est l'essence de la vie, de l'astre suprême. Il a en charge l'équilibre de l'univers.

Le jour où Apollon disparaîtra, la terre et tous ceux qui l'habitent disparaîtront aussi.

Aujourd'hui, en cette année 2003 de notre ère, il n'existe plus qu'un seul Apollite dans les veines duquel coule le sang de l'ancien dieu.

1.

St. Paul, Minnesota, février 2003

— Oh, Cassandra... alerte rouge à 3 heures.

Cassandra Peters éclata de rire en entendant le ton lourd de sous-entendus de son amie Michelle Avery, puis se retourna et regarda dans la direction indiquée.

Effectivement, cela valait la peine de diriger les yeux à 3 heures... et de les poser sur l'homme brun qui faisait face à la scène sur laquelle se déchaînait leur groupe préféré, les Twisted Hearts.

Tout en oscillant au rythme de la musique, Cassandra avala une gorgée de son Long Island Ice Tea et observa l'homme.

— Il est top, décida-t-elle après une étude attentive de son look et de sa stature athlétique.

— Ça, c'est sûr, confirma Michelle. Top de chez top.

— Genre verre de lait.

— Non. Genre biscuit.

Leur échelle de valeurs personnelle pour cataloguer les hommes intéressants commençait par le « verre de lait », c'est-à-dire mec attirant et peu ordinaire capable de boire du lait au lit. Les « biscuits » occupaient l'échelon supérieur – les hommes avec lesquels vous vous rouliez dans les draps même s'ils étaient constellés de miettes.

Mais le haut de l'échelle, c'était le « beignet sucré ». Le type qui vous donnait envie, alors que vous suiviez en permanence un régime hypocalorique, de mordre dans un beignet bien gras et bien sucré.

Jusqu'à présent, aucun de leurs petits amis n'avait donné envie à Cassandra ou à Michelle de mordre dans un beignet sucré, mais elles gardaient espoir.

— Hé, à votre avis, c'est un beignet, celui-là ? demanda Michelle à leurs deux compagnes, Brenda et Kat.

— Non. Un biscuit, dit Kat.

— Un biscuit, confirma Brenda.

— Oh, de quel droit tu émets un avis, toi ? Tu as déjà un copain ! lança Michelle à Brenda alors que le groupe s'arrêtait pour sa pause de la soirée.

Cassandra regarda de nouveau l'homme. Il buvait une bière tout en bavardant avec un ami.

Son cœur ne s'emballait pas, constata-t-elle. Mais il s'emballait si rarement... Néanmoins, elle devait admettre que l'homme avait un sourire charmant et, apparemment, de bonnes manières. Elle comprenait que Michelle soit séduite.

— S'il te plaît, pourquoi ne vas-tu pas te présenter. ?

— Je ne peux pas faire ça ! s'écria Michelle, l'air horrifié.

— Non ? Pourquoi pas ?

— Imagine qu'il me trouve grosse ou moche !

Cassandra roula des yeux : son amie était une brune ravissante et très mince.

— La vie est courte, ma vieille. Trop courte. Si ça se trouve, c'est l'homme de tes rêves, mais si tu restes dans ton coin à t'extasier sans bouger, tu ne le sauras jamais.

Michelle poussa un lourd soupir.

— Mon Dieu, que je t'envie d'avoir ce comportement tellement tendance... Moi, j'en suis incapable.

Cassandra attrapa la main de son amie, se leva en l'entraînant et fendit la foule jusqu'à l'homme.

Elle lui donna une petite tape sur l'épaule, le vit sursauter et se retourner.

Il regarda Cassandra, et ses yeux s'écarquillèrent. Rien de surprenant, songea-t-elle. Avec son mètre quatre-vingts, elle étonnait toujours les gens. Ils la considéraient comme une anomalie de la nature. Mais, et elle devait mettre cela au crédit du type, il ne paraissait pas choqué qu'elle soit un peu plus grande que lui.

Il baissa le regard vers Michelle, qui affichait un très ordinaire mètre soixante-cinq.

— Salut, lui lança Cassandra pour ramener son attention sur elle. Je procède à une enquête flash : êtes-vous marié ?

— Non, répondit-il en fronçant les sourcils.

— Homo ?

— Je vous demande pardon ?

— Cassandra, je t'en prie ! geignit Michelle.

Cassandra resta sourde à la question comme à la prière.

— Vous aimez les femmes ? insista-t-elle, tout en retenant fermement Michelle qui essayait de s'enfuir.

— Oui, gronda-t-il du ton de celui qui a été gravement offensé.

— C'est bien, parce que ma copine Michelle, ici présente, vous trouve très mignon et aimeraient faire votre connaissance.

Elle poussa son amie devant elle.

— Michelle, voici... Voici ?

— Tom Cody.

L'homme souriait enfin.

— Tom Cody, voici Michelle.

— Bonsoir, fit-il en tendant la main à la jeune fille.

L'expression de Michelle traduisait ce qu'elle ressentait : elle avait envie de remercier Cassandra... et de l'étrangler.

— Salut, fit-elle en serrant la main offerte.

Bien, songea Cassandra. Ces deux-là étaient peut-être compatibles, et ce type ne semblait pas du genre à mordre au premier rendez-vous. Maintenant, il fallait les laisser se débrouiller.

Cassandra revint donc à sa table, où Kat et Brenda paraissaient éberluées.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça à Michelle ! s'exclama Kat. Elle va te tuer !

— En tout cas, moi, à sa place, je te tuerais ! renchérit Brenda.

— Oh, non, je ne te laisserais pas tuer Cassandra ! affirma Kat en prenant gentiment Brenda par les épaules.

La jeune fille se mit à rire, ignorant que Kat ne disait que la stricte vérité : elle occupait auprès de Cassandra la fonction de garde du corps, et ce depuis cinq ans, un record. Les autres ? professionnelles de la sécurité qui l'avaient précédée n'avaient pas tenu plus de huit mois. Dès qu'elles avaient découvert contre quoi elles devaient protéger Cassandra, elles avaient démissionné et filé ventre à terre. D'après elles, le salaire

exorbitant que leur versait Jefferson Peters, le père de Cassandra, ne valait pas qu'elles risquent leur vie.

Oui, toutes avaient déclaré forfait... sauf Kat. Jamais Cassandra n'avait connu de femme aussi tenace et courageuse. Ni, d'ailleurs, de femme plus grande qu'elle. Mais sa haute et impressionnante taille n'empêchait pas Kat d'être une beauté blonde aux yeux d'un vert irréel. Où qu'elle entre, tous les regards se rivaient sur elle.

— Tu sais, Cassandra, dit Brenda, tout en observant Michelle et son nouvel ami en pleine discussion gaie et animée, je donnerais n'importe quoi pour avoir autant d'assurance que toi. Il ne t'arrive donc jamais de douter ?

— Tout le temps, répondit Cassandra avec sincérité.

— Tu ne le montres pas.

Non, parce qu'à la différence de ses amies, Cassandra n'était pas du tout certaine d'être encore en vie d'ici quelques mois. La timidité, la velléité, la peur étaient des luxes qu'elle ne pouvait s'offrir. Elle devait attraper la vie à pleines mains et en profiter dans l'instant. Depuis toujours, elle fuyait ceux qui voulaient sa mort. Elle jouissait donc pleinement de l'instant présent et ne laissait échapper aucune chance de bonheur, si fugace soit-il.

Depuis sa naissance, elle courait le monde pour échapper à ses poursuivants. Elle courait aussi dans l'espoir de prendre de vitesse son destin, de mettre en échec l'inévitable.

Chaque matin, elle se levait le cœur gonflé d'espérance. Quelqu'un allait venir et lui annoncer qu'elle ne mourrait pas lors de son vingt-septième anniversaire. Elle allait enfin pouvoir s'établir quelque part, y rester davantage que quelques jours, quelques mois.

— Hé, les filles ! lança Brenda. Je crois que j'ai trouvé nos « biscuits ». Mesdames, il y en a trois !

Bon sang, mais elle avait raison, se dit Cassandra en se tournant vers l'entrée du club. Un trio de mecs sexy à tomber venait d'entrer. Tous plus grands qu'elle, blonds et beaux comme des gravures de mode.

Elle commençait à se réjouir quand elle perçut quelque chose de très désagréable en elle. Son signal d'alarme interne. Un

signal malheureusement familier, qui ne tardait d'ordinaire pas à être suivi d'un début de panique.

Les trois hommes portaient des pulls de luxe, des jeans et des anoraks griffés. Le laser de leurs yeux de prédateurs balayait la salle.

Cassandra se mit à frissonner. Les clients du club n'avaient pas la moindre idée du danger qui les menaçait.

— Hé, Cassandra, présente-moi à eux ! dit Brenda, toute inhibition manifestement envolée.

La jeune femme secoua la tête et s'efforça d'entrer en contact visuel avec Kat pour l'avertir.

— Ils sont mauvais, ces trois-là, Brenda. Oublie-les. Viens, on s'en va.

L'un des dons des Apollites consistait à reconnaître en un éclair ceux qui appartenaient à leur race, les dévoyés en particulier. Le nœud qui lui nouait l'estomac ne pouvait tromper Cassandra : le trio qui décochait d'engageants sourires aux femmes dans la salle n'était pas composé d'Apollites. C'étaient des renégats. Ils appartenaient à la catégorie des Démons, ces Apollites qui, pour prolonger leur courte existence de vingt-sept années, n'hésitaient pas à tuer des humains pour leur voler leur âme.

Ils étaient là pour trouver des proies, et en dépit de leur charisme, le besoin de s'emparer d'âmes innocentes transpirait de tous leurs pores. Mais cela, Cassandra était la seule à le sentir.

La peur lui serrait la gorge. Elle déglutissait avec peine. Réussirait-elle à s'esquiver avant qu'ils ne découvrent ce qu'elle était vraiment ?

Elle plongea la main dans son sac, où elle gardait toujours un petit pistolet, et examina la salle. Où était l'issue de secours ?

À peine s'était-elle posé la question que Kat l'entraîna vers l'arrière du club.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Brenda en leur emboîtant le pas.

Le plus grand des Démons se figea. Il les avait remarquées. Ses yeux couleur acier se rivèrent sur Cassandra, qui sentit sa puissance mentale : il essayait de forcer les barrières de son

esprit. Elle bloqua l'intrusion, mais il était trop tard : il s'était penché vers ses deux compagnons et leur parlait tout en la désignant d'un mouvement du menton.

Coincées ! Elles étaient coincées, se dit Cassandra, horrifiée. La foule était trop dense pour qu'elle puisse tirer. Kat était aussi impuissante qu'elle. Les grenades étaient restées dans la voiture, tout comme les dagues cachées sous les sièges.

— Je serais soulagée que tu me dises que tu as tes *kamas* sur toi, Kat.

— Eh non. Tu as les tiens ?

— Mais bien sûr, répondit Cassandra, sarcastique. Je les ai glissés dans mon soutien-gorge avant de quitter la maison.

Le *kama*... Une sorte de petite faux qui tenait dans la main...

Kat lui glissa quelque chose dans la paume. Au toucher, elle reconnut un couteau de combat rapproché, dont la lame était repliée dans le manche. Déplié, il mesurait près de trente centimètres et, manié par Kat ou Cassandra, il devenait la plus redoutable des armes.

Précédée par Kat, elle marcha jusqu'à la sortie de secours, tout en faisant en sorte de semer Brenda pour l'écartier du danger. Hélas, elle savait qu'elle et Kat ne passaient pas inaperçues, avec leur haute taille. Pourtant, un instant, elle crut en sa bonne étoile : la porte était là, à quelques mètres d'elle.

Mais un homme blond, surgi de Dieu seul savait où, barra le passage à Kat, qui s'immobilisa. Une fraction de seconde plus tard, l'enfer se déchaîna dans la salle.

Cassandra comprit alors qu'il y avait bien plus de trois Démons dans le club. Ils étaient au moins une douzaine !

Kat réussit à écartier celui qui bloquait la porte, qu'elle ouvrit à la volée. Puis elle poussa Cassandra à l'extérieur. Comme le Démon revenait vers ses proies, Kat l'expédia d'un coup de poing au milieu d'un groupe de clients, qui se mirent à hurler.

Un autre Démon se rua sur Cassandra, qui avait eu le temps de déplier son couteau. Le Démon en avait un aussi, une impressionnante arme de chasse. Cassandra réussit à la lui faire lâcher en la saisissant par le manche, puis lui plongea sa lame dans la poitrine.

Il se désintégra instantanément.

— Tu vas payer pour ça, salope ! gronda un autre Démon accouru à la rescoussse.

Plusieurs hommes se ruèrent à l'aide des deux femmes agressées, mais les Démons eurent tôt fait de se débarrasser d'eux. Ce fut alors la débandade parmi les clients de sexe masculin, qui s'ajouta à celle, déjà bien lancée, des clientes.

Plus personne ne les gênant, quatre Démons entourèrent Kat.

Impuissante face au nombre, Cassandra vit avec horreur les Démons projeter Kat contre le mur de la cour. Elle retomba comme un paquet de chiffons sur le soi.

Comment lui venir en aide ? se demandait fébrilement Cassandra.

En éloignant les prédateurs de son amie. La cible, *c'était* elle. Ils avaient compris ce qu'elle était. Si elle s'enfuyait, ils délaissaient Kat, humaine sans intérêt bien que dotée d'une âme.

Elle tourna les talons, s'élança... et s'arrêta net : deux Démons marchaient droit sur elle. Ils la heurtèrent violemment et, sous le choc, elle lâcha son couteau et vacilla. L'un des Démons la rattrapa et la maintint entre ses bras aussi puissants que ceux d'un lutteur olympique.

Les paupières papillotantes, Cassandra eut du mal à focaliser sa vision sur lui. Lorsqu'elle y parvint, elle découvrit un géant blond à l'aura sexuelle capable de faire fondre n'importe quelle femme. C'était grâce à cette aura que les Démons attiraient leurs proies féminines. Elles venaient à eux comme des abeilles vers du miel.

— Tu allais quelque part, princesse ? demanda-t-il en lui tordant les poignets derrière le dos.

Elle essaya de parler, mais le regard bleu cobalt du Démon la paralysait. Elle sentit ses pouvoirs pénétrer son cerveau et annihiler sa capacité de raisonnement.

Captive... Elle était captive. Et les autres Démons arrivaient.

Celui qui la fixait du regard lui passa un doigt sous le menton.

— Eh bien, en voilà, une chance ! Quand je suis sorti pour me nourrir, ce soir, la dernière chose à laquelle je m'attendais, c'était tomber sur notre fugueuse princesse héritière !

Elle réussit à écarter la tête, à échapper au contact de son doigt aussi froid que de la glace.

— Me tuer ne vous rendra pas la liberté ! Ce n'est qu'une légende !

Il la fit pivoter sur elle-même, de façon à ce qu'elle soit face au Démon qui était manifestement le chef du groupe. Celui-ci éclata de rire.

— Une légende ? Mais ne sommes-nous pas tous des légendes ? Va donc demander à n'importe lequel des clients du club si les vampires existent et tu verras ce qu'il te répond, princesse.

Il passa la langue sur ses canines saillantes.

— Suis-nous hors de cette cour et accepte de mourir seule, sinon nous ferons un festin de tes amies.

Cassandra regarda par la porte de secours ouverte. Inconsciente de l'agitation qui régnait, Michelle et le beau brun continuaient à badiner.

— La brune est une fille solide, princesse. Son âme devrait me permettre de tenir six bons mois. Quant à l'autre, la blonde...

Son regard se posa sur Kat, toujours inerte au pied du mur, entourée de gens qui s'interrogeaient sur ce qui avait bien pu lui arriver. Ils ne paraissaient pas se rendre compte de la présence des Démons à quelques mètres d'eux. Les monstres avaient dû embrumer leurs esprits de façon à les couper de la réalité qui les entourait. Par conséquent, personne ne tentait d'intervenir pour aider Cassandra.

— Un petit en-cas ne se refuse pas, ajouta le chef des Démons en riant.

Celui qui la maintenait la libéra, et le chef la prit par le bras.

Peu désireuse d'aller à la mort sans lutter, Cassandra, le cerveau maintenant délivré de l'emprise exercée par les yeux bleu cobalt, parvint à se ressaisir. Elle avait appris à se battre et se remémorait à présent toutes les techniques de combat qu'on lui avait enseignées.

Elle recula vivement contre le Démon qui se tenait derrière elle, releva la jambe et lui projeta son talon dans l'entrejambe. Il poussa un juron, mais celui qui reçut son poing dans l'estomac cria carrément. Elle bouscula à coups d'épaule les deux autres et fonça droit devant elle.

Mais le chef de la bande, plus vif que l'éclair, l'arrêta. Un sourire sardonique sur les lèvres, il écarta les bras. Cassandra voulut frapper cette muraille de muscles, mais il esquiva habilement son attaque.

— Ne fais pas ça, dit-il d'une voix lourde de menaces.

Plusieurs clients les regardaient maintenant. Le chef des Démons leur lança un regard qui leur fit baisser la tête à tous.

Personne ne l'aiderait, se dit Cassandra. Il fallait qu'elle s'en sorte seule. Et même si elle ne devait pas s'en tirer, pas question de capituler sans combattre. Jamais elle ne se rendrait !

Elle lut dans les yeux du Démon qu'il s'apprêtait à attaquer. Elle banda tous ses muscles... et la porte du club s'ouvrit à la volée, dans un fracas de tonnerre accompagné d'un éclair.

Comme s'il avait perçu derrière lui une présence encore plus démoniaque que la sienne, le chef des Démons se retourna.

La panique déforma soudain ses traits.

Qu'est-ce qui l'effrayait à ce point ? se demanda Cassandra, interdite.

Un tourbillon de neige et de vent venu de nulle part tournoyait autour d'un homme d'une stature colossale. Alors que la température frôlait les - 15°C, le nouveau venu ne portait qu'un pull noir et une fine veste de cuir ; noire également, dont le vent soulevait les pans. Ses jambes puissantes étaient bien prises dans son jean et ses pieds étaient chaussés de bottes de motard, le tout couleur de nuit.

De tous les Démons, celui-là était le plus sexy, le plus beau. Et le plus féroce, songea Cassandra, glacée d'effroi. Il avait l'assurance d'un grand et invincible prédateur. À croire qu'il était persuadé que nul adversaire, contre lui, n'aurait le dessus.

Comment se faisait-il qu'il ne soit pas blond ? Tous les Démons l'étaient, or celui-là arborait cheveux et yeux couleur de jais. Sur son visage aux traits durs, virils et néanmoins

harmonieux, une expression d'absolue impassibilitéachevait de prendre effrayant.

Un « beignet », songea Cassandra, avant de se traiter de folle : comment pouvait-elle avoir une telle pensée dans un moment comme celui-ci ?

Le regard de l'homme brun passa calmement d'un Démon à l'autre, puis s'arrêta sur le chef. Sur sa belle bouche aux lèvres pulpeuses se dessina un rictus qui révéla des canines acérées.

Le temps semblait suspendu. Les Démons ne bougeaient plus. On eût cru un film arrêté sur une image.

Puis le film repartit.

L'inconnu s'élança vers le chef des Démons, qui fit immédiatement de Cassandra un bouclier. Elle se débattit, mais le Démon avait sorti un pistolet de sa poche et en appuyait le canon sur sa tempe.

Des cris s'élevèrent, suivis d'un bruit de galopade : apparemment, de temps à autre, les clients du bar reprenaient conscience de ce qui se passait. En l'occurrence, ils couraient se mettre à l'abri pendant que les Démons se regroupaient autour de leur chef, adoptant des postures de combat.

Ils attendaient l'attaque, mais le nouveau venu se contenta de rire, d'un rire profond, sinistre. Ses yeux exprimaient clairement son désir d'en découdre et sa certitude de venir à bout de tous les Démons.

Ce type était fou, se dit Cassandra. Seul, il n'avait aucune chance de remporter !

— Tu n'aurais pas dû prendre un otage, lança-t-il d'une belle voix de basse qui résonna entre les murs de la cour. D'autant que tu sais que je te tuerai quand même.

À cet instant, Cassandra comprit qui était l'homme.

C'était un Chasseur de la Nuit, l'un de ces guerriers immortels qui passaient l'éternité à traquer et exécuter les Démons voleurs d'âmes humaines. Ils étaient les défenseurs de la race des hommes... et, pour les gens comme elle, le diable incarné.

Toute sa vie, elle avait entendu parler d'eux, mais sans vraiment y croire. Dans son esprit, les Chasseurs, au même titre que le Père Noël, n'étaient que des légendes.

Mais l'homme qui se tenait devant elle n'avait rien d'imaginaire. Il était bel et bien réel et semblait aussi mortellement redoutable que le rapportaient les histoires qu'elle avait entendues.

— Barre-toi, Chasseur, sinon je tue la femme.

La menace amusa visiblement le Chasseur, qui secoua la tête d'un air indulgent.

— Tu sais quoi, Démon ? Tu aurais dû rester terré un jour de plus. Ce soir, c'est la nuit de Buffy, et l'épisode qui va suivre est inédit.

L'expression indulgente s'effaça, remplacée par une mine courroucée.

— Sais-tu à quel point tu me mets en pétard, Démon ? Tu m'obliges à sortir dans ce froid de loup pour te liquider, alors que je serais si bien au chaud chez moi, à regarder Sarah Michelle Gellar filer des coups de pied à tes semblables !

Le canon du pistolet ne bougea pas de la tempe de Cassandra, mais elle perçut un tremblement dans le bras du Démon.

— Attrapez-le ! cria-t-il à ses compagnons.

Le groupe se jeta sur le Chasseur, qui saisit le premier paria gorge et expédia le deuxième contre le mur au fond de la cour.

— Qu'est-ce que tu es ? Un bébé ? lança-t-il à celui-ci en l'entendant gémir. Si tu as dans l'idée de tuer des humains, le moins que tu puisses faire, c'est d'apprendre à mourir dignement !

Un troisième Démon fondit sur son dos. Le Chasseur se pencha et sortit un long couteau de sa botte. La lame s'enfonça droit dans le cœur du Démon, dont le corps se désintégra en une fraction de seconde, ne laissant qu'un petit tas de poussière.

Tout allait incroyablement vite, et pourtant, aucun mouvement n'échappait à Cassandra. Incrédule, elle assistait à ce qui n'était pas un combat mais une série d'exécutions réglée comme un ballet.

Le Démon que tenait maintenant le Chasseur essayait de le mordre, tous crocs dehors. Les deux adversaires, enlacés, tombèrent à terre. Venant à la rescouasse, un autre Démon se jeta dans la mêlée, mais le Chasseur se releva d'un bond,

laissant les deux monstres s'agiter dans la poussière. Il se pencha négligemment et, d'un coup de couteau, les fit disparaître.

— Bon sang, mais où avez-vous appris à vous battre ? s'exclama-t-il. Dans une école de nanas ? Ma petite sœur frappait plus fort que vous quand elle n'avait que trois ans. Tant qu'à devenir Démons, suivez des cours, que nos bagarres soient plus marrantes !

Il leva les yeux au ciel, puis ajouta :

— Où sont les Démons spathis quand on a besoin d'eux ?

Le Démon qui tenait Cassandra en joue saisit sa chance : le Chasseur avait détourné le regard. Il lui tira dessus à quatre reprises. Lorsque le Chasseur posa de nouveau les yeux sur lui, il avait les sourcils froncés.

— Tu n'as donc aucun sens de l'honneur, toi ? Et pas de cerveau non plus, hein ? Les balles ne me tuent pas, andouille !

Elles me mettent juste en rogne !

Il baissa les yeux sur le sang qui coulait de sa poitrine, puis retira sa veste et examina les trous dans le cuir.

— Tu as fichu en l'air ma veste préférée ! Pour ça, tu vas y passer.

Il tendit la main. Un filin en jaillit et s'entortilla comme par magie autour du poignet du Démon. Le Chasseur tira brutalement le grand blond vers lui et lui tordit l'avant-bras à le briser.

Horrifiée, Cassandra se réfugia derrière une poubelle.

Le Chasseur saisit le Démon par la gorge et le souleva, avant de le propulser au milieu de sacs de déchets qui contenaient manifestement des bouteilles, car le Démon, retomba dans un fracas de verre brisé. Son pistolet lui échappa et glissa sur le sol gelé.

— Ta mère ne t'a jamais dit que le seul moyen de détruire un Chasseur, c'est de le décapiter ? Ton flingue ne te sert à rien, mon gars !

Penché sur le blond qui, telle une tortue sur le dos, essayait désespérément de se redresser, il ajouta :

— Voyons maintenant les âmes que tu as volées. On va les libérer.

Joignant le geste à la parole, il ouvrit la poitrine du Démon en deux d'un coup de couteau. À peine eut-il retiré la lame que le tueur d'humains se dissipa dans l'air, petit nuage de brume que le vent souffla aussitôt.

Combien de Démons restaient en lice ? se demanda Cassandra. Deux, pour ce qu'elle pouvait voir. Et ils prenaient leurs jambes à leur cou.

Ils n'allèrent pas très loin : de sa poche, le Chasseur avait sorti deux canifs, qu'il lança avec une dextérité d'artiste de music-hall. Ils se plantèrent dans le dos des fuyards, qui se désagrégèrent. Le temps de compter jusqu'à un, il ne restait plus d'eux que quelques cendres par terre, au milieu desquelles luisaient les lames.

Le Chasseur ramassa ses canifs, les replia, les remit dans sa poche et marcha tranquillement vers la sortie. Incapable de réagir Cassandra le regarda partir. Lorsqu'elle retrouva ses esprits, il avait disparu.

Les clients sortirent de leurs abris et se regroupèrent autour d'elle quand elle gagna le bar. Cette foule mettait son sang-froid à rude épreuve. Sans l'intervention de Kat, qui écarta les gens, elle aurait étouffé.

Brenda et Michelle jouèrent des coudes pour se frayer un chemin jusqu'à elle. Savoir ses amies saines et sauves – y compris Kat, qui avait quand même pris un sacré coup – lui arracha un soupir de soulagement.

Les questions fusèrent. Ceux qui avaient vu la scène doutaient de leurs yeux, ceux dont les Démons avaient bloqué l'esprit interrogeaient sans relâche les autres. En fait, il n'y avait guère de témoins capables de relater la bagarre de bout en bout. Kat, Michelle et Brenda posaient elles aussi des questions.

Mais Cassandra restait muette, concentrée sur ses propres réflexions : pourquoi le Chasseur avait-il volé à son secours ? Il fallait à tout prix qu'elle en sache davantage sur lui.

Sans donner la moindre explication à quiconque, elle traversa le club en courant et sortit dans la rue. Quelle direction avait-il prise ? Où était passé cet homme incroyable ?

Des sirènes hululaient dans le lointain. La police arrivait. Et le Chasseur devait s'éloigner au plus vite pour éviter d'avoir à s'expliquer.

Là-bas ! Il était là-bas, sur le trottoir, à une centaine de mètres du club.

Cassandra battit tous ses records de vitesse à la course à pied. Elle rejoignit le Chasseur et lui agrippa le bras. Il s'arrêta et la regarda, impassible. Ses yeux étaient si sombres qu'elle ne distinguait même pas ses pupilles. Agités par le vent, ses cheveux noirs fouettaient ses traits magnifiquement ciselés. À chacune de ses expirations, ses lèvres entrouvertes laissaient échapper un nuage de buée qui se mêlait à celui qu'exhalait Cassandra. Il faisait un froid polaire, mais auprès de lui, la jeune fille ressentait une inexplicable sensation de chaleur.

— Qu'allez-vous faire ? La police va vous chercher.

Il eut un bref sourire.

— D'ici cinq minutes, personne dans ce club ne se rappellera m'avoir vu.

— Oh... Et moi ? Je vous oublierai aussi ?

— Oui.

— Dans ce cas, je me dépêche de vous dire merci pour m'avoir sauvé la vie.

Wulf se sentit déconcerté : c'était la première fois que quelqu'un le remerciait d'être Chasseur.

Il prit le temps d'examiner la jeune fille : longs cheveux bouclés blond vénitien qui tombaient en cascade sur ses épaules, visage à l'ovale parfait, yeux verts brillants de vitalité et de chaleur... Sa beauté ne correspondait pas aux canons classiques, mais elle était très attirante. Le charme qui émanait d'elle était une invitation à la séduction.

Incapable de s'en empêcher, il tendit la main et, du bout de l'index, suivit le contour de son menton, puis s'arrêta sous l'oreille. Sa peau était aussi douce que du velours.

Quand avait-il touché une femme pour la dernière fois ? Cela faisait une éternité... tellement de temps qu'il dut faire appel à toute sa volonté pour détacher sa main de ce visage délicat et... Bon sang, sa volonté le trahissait ! Sa main s'obstinait, fouillait

la chevelure soyeuse, et... et il se penchait... posait les lèvres sur celles de l'inconnue !

Il perçut tous les bouleversements que ce simple baiser déclenchaient dans son corps, d'ordinaire toujours sous contrôle. La bouche de la jeune fille était tout simplement exquise. Elle avait un goût de miel, et pour parachever le désastre, sa peau avait un parfum de rose.

Elle répondit à son baiser. Sa langue chercha la sienne et distilla ses saveurs, que Wulf goûta avec délectation. Elles étaient aphrodisiaques, magiques, se dit-il, étourdi. Il brûlait soudain d'excitation, d'autant que l'inconnue s'était agrippée à ses épaules afin de se plaquer contre lui. Il la désirait à en hurler de frustration, et cet emballement des sens le stupéfiait. Il y avait si longtemps qu'il n'avait éprouvé un désir aussi ardent. Et elle ? Comment vivait-elle cet intermède inattendu ? Avec au moins autant de vigueur que lui, s'il en croyait les frémissements de son corps, qu'il serrait maintenant dans ses bras.

Un baiser pouvait donc faire naître d'aussi exaltants émois ? se demandait Cassandra, incrédule. Pas une seule fois dans son existence elle n'avait ressenti cela. C'était ensorcelant. Il avait fallu ce Chasseur de la Nuit pour qu'elle découvre que la passion charnelle pouvait s'abattre sur elle aussi subitement que la foudre. L'odeur du Chasseur, une senteur musquée mêlée à celle du bois de santal et à un parfum acide de bière, lui tournait la tête. Cet homme respirait la virilité à l'état pur. Il était l'archétype du mâle sauvage.

Barbare.

Oui, barbare. Elle ne trouvait pas d'autre qualificatif pour le décrire, Mais il embrassait comme l'être le plus civilisé qui soit, comme un expert en sensualité. Il n'était pas seulement un danger mortel pour les Démons, il l'était également pour les femmes : mourir entre ses bras devait confiner à l'extase. Elle entendait son cœur battre dans ses tympans comme un gong frappé par un fou. Son corps vibrait, exigeant que cet homme lui fasse l'amour, là, maintenant, en pleine rue, dans le froid. Elle se découvrait incapable de lutter contre la frénésie qui l'animait. Le baiser qui s'éternisait la bouleversait. Le contact des mains

du Chasseur sur ses hanches suscitait des picotements dans son ventre, celui de ses canines sur sa lèvre inférieure la grisait. Il l'étreignait si étroitement qu'elle ne pouvait concevoir de doutes sur son désir pour elle. Elle avait l'impression de crémier. Un feu grondait en elle, et cet homme seul saurait l'éteindre.

Il fallait qu'elle le repousse !

Et elle l'enlaça plus fermement encore. Que faire d'autre ? Le déshabiller, là, au vu et au su des passants ? Elle y songeait, tout en se maudissant : que lui arrivait-il ? Elle perdait toute mesure, tout sens logique. Quelle était cette partie d'elle-même qui la gouvernait, comme jaillie d'un inconscient étranger et fort inquiétant ?

Wulf se faisait les mêmes réflexions. Par quel sortilège cette inconnue pouvait-elle lui donner envie de la pousser contre un mur, de l'amener à nouer les jambes autour de sa taille après lui avoir arraché son jean et de lui faire l'amour debout, en pleine rue ? Il s'imaginait la tête renversée en arrière, hurlant son nom à la lune. Son nom qu'il ne connaissait même pas ! Bon sang, qu'il avait envie d'elle...

Pourtant, il trouva la force de l'écartier de lui. Dans la lumière d'un lampadaire, il vit que sa lèvre inférieure était gonflée. Il l'avait blessée avec ses crocs. Et cela ne l'avait pas choquée, ni effrayée. Bizarre. Décidément, mieux valait qu'elle se hâte de tout oublier, la bagarre dans le club comme ce torride épisode. D'autant que céder à ses pulsions ne l'amènerait à rien : il apaiserait son corps quelques minutes durant, oui, et ensuite ? La solitude reprendrait ses droits. Son souvenir n'habiterait jamais le cœur d'aucune femme. Pas plus celui de celle-ci que d'une autre.

— Adieu, ma douce, murmura-t-il en lui caressant tendrement la joue.

Il se rappellerait toujours ce baiser.

Mais elle, d'ici quelques minutes, aurait oublié jusqu'à son existence.

2.

Lorsqu'il rentra son Expédition verte dans son vaste garage de cinq places, Wulf pensait toujours à l'inconnue. Mais quand il vit le Hummer rouge, il fronça les sourcils et tourna ses pensées vers un autre sujet : Chris. Que faisait-il là ? Il était censé passer la nuit chez sa petite amie.

Quelques instants plus tard, dans le salon, Wulf trouva la réponse à sa question : Chris assemblait une sorte de maquette métallique composée de diverses pièces qui semblaient devoir, à terme, être un genre de robot, plutôt moche d'ailleurs.

Le sourire aux lèvres, Wulf regarda le jeune homme s'échiner à mettre en place le socle de l'engin. L'un des bras du robot lui tomba sur la tête, et il jura.

— Tu as encore regardé un film de science-fiction ? s'enquit Wulf, hilare.

— Ne viens pas me casser les pieds, Wulf !

Le sourire de Wulf s'effaça.

— Ne me parle pas sur ce ton, s'il te plaît.

— Ouais, c'est ça, essaie de me faire peur... J'ai tellement la trouille que je vais en faire pipi dans mon pantalon. Tu as vu comme je tremble ? Oooh...

Wulf secoua la tête, consterné. Son écuyer et neveu était dépourvu de tout bon sens.

— Je regretterai toujours de ne pas t'avoir abandonné au fin fond d'un bois quand tu étais gosse. Tu nourrirais les pissenlits par la racine, à l'heure qu'il est, au lieu de me parler avec insolence.

— L'humour viking est vraiment nul, railla Chris.

Wulf darda un regard sévère sur le jeune homme, sans pour autant concevoir le moindre espoir de l'impressionner.

— Tu n'es ici que parce que tu es le dernier survivant de ma lignée. Mais ce n'est pas pour autant que je dois te supporter !

— Mais oui, mais oui. Moi aussi, je t'aime, Superman.

Wulf retira sa veste et la posa sur le dossier du canapé.

— Mon petit gars, je te jure que si tu t'obstines sur ce bazar, je résilie l'abonnement au câble ! Parce que la semaine dernière, tu t'es escrimé sur le rameur et l'appareil de musculation, hier, c'était ce truc pour la figure, et aujourd'hui, ce... ce bidule en métal. Est-ce que tu as jeté un coup d'œil dans le grenier, récemment ? On dirait l'entrepôt d'un brocanteur !

— Oh, mon truc, là, c'est différent.

— Ah, bon ? Et qu'est-ce que c'est ?

— Une lampe solaire, expliqua Chris en remettant le bras en place. Je me suis dit que tu devais en avoir marre d'être blanc comme un lavabo.

Comment ça, blanc comme un lavabo ? se demanda Wulf, indigné. C'était faux. Grâce aux gènes gaulois de sa mère, il n'avait pas le teint blafard, même s'il n'avait pas vu le soleil depuis des siècles.

— Chris, il se trouve que je suis un Viking et que c'est l'hiver dans le Minnesota. Plus on monte vers le nord, moins les autochtones sont bronzés, OK ? Pourquoi, à ton avis, mon peuple a-t-il fait tant de raids sur l'Europe du Sud ?

— Eh bien... parce qu'elle était là ?

— Non, imbécile. Parce que nous voulions arrêter de nous les geler !

— Mmm. Patiente, le temps que j'aie fini ce truc. Tu ne le regretteras pas, je te le garantis.

L'air navré, Wulf balaya du regard les pièces éparses du mystérieux engin.

— Au fait, qu'est-ce que tu fiches ici ? Je croyais que tu devais sortir, ce soir.

— Je suis sorti. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais chez Pam qu'elle me foutait dehors.

— Pourquoi ?

— Elle pense que je suis un trafiquant de drogue, lâcha Chris d'un ton rageur.

Wulf n'en crut pas ses oreilles. Chris n'avait vraiment pas le look d'un dealer, avec ses larges épaules, son allure saine et son visage frais à l'expression empreinte d'honnêteté. La plus répréhensible action qu'il eût jamais commise avait été de

passer devant un Père Noël de l'Armée du salut sans déposer une pièce dans son seau.

— Comment ça se fait qu'elle s'imagine ça ?

— Eh bien, voyons... J'ai vingt et un ans, je conduis un Hummer de deux cent cinquante mille dollars équipé de vitres blindées, j'habite une maison de la taille d'un château – seul, pour ce qu'en savent les gens –, et chaque fois que je pars en balade, je suis escorté de deux gardes du corps. Et quand j'ai un rendez-vous avec une fille, tu m'appelles au moins trois fois sur mon portable pour me répéter qu'il faut que je me mette au boulot, plus précisément que je couche vite avec elle parce que tu veux un héritier... Pour couronner le tout, Pam a vu quelques-uns des jolis joujoux que tu conserves dans ton stock d'armes blanches.

— Les lames n'étaient pas aiguisées, n'est-ce pas ? s'enquit Wulf.

Chris n'était pas autorisé à toucher ses couteaux, dagues et poignards. Ce petit idiot aurait été capable de se couper ou, pire, de se blesser gravement.

Le jeune homme haussa les épaules et reprit :

— J'ai essayé de lui expliquer que j'étais riche, que l'argent venait de ma famille et que je collectionnais les épées, les sabres, les... bref, tout l'attirail, mais elle ne m'a pas cru. Tu sais quoi, Wulf ? Il y a des jours où mon job me casse les pieds.

Wulf s'obligea à contenir la colère qui le gagnait. Chris avait mauvais caractère et l'accabrait en permanence de reproches, mais dans la mesure où il l'avait élevé et où il s'agissait du dernier survivant de la lignée, il se montrait extrêmement indulgent avec lui.

— Vends le Hummer, achète-toi un Dodge cradingue et installe-toi dans un mobile home.

— Ouais, c'est ça ! Tu te rappelles ce qui est arrivé quand j'ai échangé le Hummer contre une Alfa Romeo, l'an dernier ? Tu as brûlé la jolie petite auto et tu m'as racheté un Hummer, en me menaçant de m'enfermer à clé dans ma chambre et de jeter la clé dans un puits si je m'avisais de recommencer !

Il s'interrompit, le temps d'un lourd soupir.

— En plus, il y a tous les autres infimes détails : piscine chauffée, salle de cinéma privée avec son Dolby, deux cuisiniers, trois employées de maison, un jardinier... et j'en passe. Tu ne penses quand même pas que je vais quitter Disneyland ! Dans notre arrangement, c'est cette partie-là qui est la plus chouette. Alors, pas question que j'aille habiter dans une caravane ! De toute façon, si je le faisais, tu m'obligerais à la garer sur ta pelouse et tu planterais deux gardes armés devant à demeure, qui voleraient à mon secours dès que je me casserais un ongle.

— Dans ce cas, je te vire.

— Mords-moi.

— Non. Tu n'es pas mon genre, lâcha Wulf d'un ton faussement écœuré.

Chris lui jeta un morceau du robot à la tête. Wulf l'attrapa au vol et le laissa tomber par terre.

— Tu ne te marieras jamais, hein ?

— Merde, Wulf, je suis à peine majeur ! J'ai plein de temps devant moi pour faire des gosses qui ne t'oublieront pas, OK ? Bon sang, tu es pire que mon père. Le devoir, le devoir, le devoir...

— Tu sais que ton père n'avait que...

— ... dix-huit ans quand il a épousé ma mère. Oui, Wulf, je le sais. Ça ne t'empêche pas de me le rappeler trois ou quatre fois par heure.

— Tu es vraiment le seul mec que j'aie connu qui n'ait pas eu les hormones en ébullition à l'adolescence. Quelque chose ne tourne pas rond chez toi, mon gars.

— Pff... Je tourne très rond, Wulf. Sauf que je ne suis pas du genre à sauter sur tout ce qui bouge. Avant de me déshabiller devant une nana, je veux la connaître.

— Il y a définitivement quelque chose qui ne tourne pas rond chez toi !

Chris jura entre ses dents en vieux norvégien. Et comme d'habitude, Wulf choisit de laisser passer.

— Nous devrions peut-être chercher une mère porteuse qui accepterait une insémination artificielle. Comme ça, tu n'aurais pas à la toucher.

Le jeune homme émit un grognement, mais ne rétorqua rien. Il garda le silence quelques instants, et lorsqu'il reprit la parole, ce fut pour aborder un autre sujet.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, ce soir ? Tu as l'air d'encore plus mauvais poil que quand tu es parti. L'un des loups-garous t'a dit un sale truc, au club ?

L'humeur de Wulf s'assombrit lorsqu'il songea aux loups-garous et aux panthères katagarias qui tenaient le club. Ils l'avaient appelé pour lui dire qu'un groupe de Démons inconnus étaient sortis de leur tanière et rôdaient en ville. Apparemment, il s'agissait du même groupe que celui qui leur avait causé de gros ennuis quelques mois plus tôt.

L'Inferno, tel était le nom du night-club, était l'un des nombreux sanctuaires ouverts de par le monde où les Chasseurs de la Nuit, loups-garous et Apollites pouvaient se réunir sans crainte d'être attaqués alors qu'ils se trouvaient dans un lieu clos. Les loups-garous et leurs collègues panthères toléraient également la présence des Démons tant que ceux-ci ne cherchaient pas à se nourrir sur leur territoire et les laissaient en paix.

Même si les loups-garous étaient capables de détruire les Démons, ils s'en abstenaient la plupart du temps : étant leurs cousins comme ceux des Apollites, ils s'efforçaient toujours de résoudre les problèmes qui pouvaient surgir entre eux par la négociation. Que les Chasseurs tuent les Démons, ces membres éloignés de leur famille, ne les enchantait pas. Cependant, lorsque cela les arrangeait qu'un Chasseur les débarrasse d'un Démon, ils l'aidaient. Dans le cas contraire, ils restaient en retrait.

Pourtant, Dante avait immédiatement prévenu Wulf de la présence du groupe de Démons, ce soir. C'était étonnant, dans la mesure où sa tribu n'appréciait guère la présence des Chasseurs dans son fief. Qu'ils y viennent, passait encore. Qu'ils y restent longtemps, non.

Wulf rangea ses armes dans l'armoire conçue à cet effet, puis répondit à la question de son écuyer.

— Non, personne ne m'a rien dit de déplaisant. Dante pensait que les Démons allaient déclencher une bagarre difficile à maîtriser. Et c'est exactement ce qui s'est passé.

— Navré, fit Chris d'un ton empreint de sympathie.

— Ouais, moi aussi.

Le jeune homme semblait revenu à de meilleurs sentiments. Wulf percevait son désir de se montrer agréable.

— Tu vas t'entraîner un peu, Viking ?

— À quoi bon ? Je n'ai pas mené un seul beau combat depuis au moins cent ans. Quelle guigne... Je me demande si je ne vais pas aller insulter un peu Talon.

Wulf s'éloignait déjà. Chris le héla. Il s'arrêta et se retourna.

— Avant que tu y ailles, Viking, prononce donc « barbecue », lança l'écuyer. Fais le Suédois !

Chris taquinait constamment Wulf sur ce point de prononciation. Il avait commencé étant enfant et ne se lassait pas de relever les étranges sonorités que l'accent norvégien de Wulf donnait à certains mots, « barbecue » en particulier. Elles évoquaient celles de la gutturale langue suédoise.

— Tu n'es pas drôle, Chris. Et je ne suis pas suédois.

— Je sais, mais fais-moi quand même les bruits d'un chef suédois !

— Bon sang, je n'aurais jamais dû te laisser regarder le *Muppet show* !

Et il n'aurait jamais dû prétendre être un chef suédois quand Chris était gosse. Maintenant, cet ingrat se servait de ces pitreries destinées à l'amuser pour se moquer de lui !

Peu importait. À eux deux, ils formaient une famille, et Chris faisait de son mieux pour le dérider quand son humeur était sombre. Sans grand succès, d'ailleurs. Toutefois, jouer le jeu s'imposait. Cela faisait partie des traditions.

Wulf poussa donc un long et profond grognement.

— Super, mais on dirait le cri d'un vieux Viking tout décrépit. Au fait, ma mère veut te voir.

— Ça ne peut pas attendre quelques jours ?

— Essaie de la faire patienter si tu veux, mais tu sais comme elle est.

Oh, oui, Wulf le savait. Il la connaissait depuis plus de trente ans. Le problème, c'était quelle, elle ne le connaissait pas du tout. Comme tous les autres, elle ne conservait jamais le moindre souvenir de Wulf. Il lui parlait, s'en allait, et cinq minutes après son départ, elle l'avait oublié. Elle se demandait donc constamment qui était cet homme mystérieux avec qui vivait son fils.

— Bon, d'accord. Amène-la demain soir.

Sur ces mots, Wulf gagna ses appartements, situés au sous-sol de la maison. À l'instar de tous les Chasseurs de la Nuit, il préférait dormir dans un endroit où aucun rayon de soleil ne pouvait s'infiltrer.

Il ouvrit la porte et ne se donna pas la peine d'allumer la lumière : Chris avait veillé à ce qu'une chandelle brûle dans un bougeoir sur son bureau. Les Chasseurs, de toute façon, étaient nyctalopes. Ils voyaient même mieux la nuit que les humains le jour.

Il retira son pull, puis glissa les doigts dans les trous laissés par les balles. Les projectiles avaient également transpercé sa poitrine de part en part, mais il ne restait plus des blessures que quatre infimes cicatrices. Le pull de cachemire, lui, n'avait aucune chance de se réparer seul.

Son tee-shirt noir maculé de sang finit dans la corbeille à linge de la salle de bains. Une douche, un jean et un tee-shirt propres, et Wulf se sentit comme neuf. Il alluma la chaîne stéréo et lança un CD sur lequel il avait gravé une série de ses chansons préférées. Puis il alluma son ordinateur et se connecta au site des Chasseurs de la Nuit, afin de relater à l'intention de ses collègues du monde entier les événements de la soirée. Le guerrier Spartiate Callabrax adorait savoir combien de Démons avaient été détruits chaque mois. Il faisait des statistiques destinées à prouver que les attaques de Démons n'étaient pas liées aux cycles lunaires. De l'avis de Wulf, Callabrax avait vraiment du temps à perdre. Mais quand on était immortel, du temps, on en avait effectivement à revendre.

Une chanson de Slade, *My Oh My*, se déroulait doucement dans le bureau calme. Après avoir écouté la mélodie, Wulf se

concentra sur les paroles : « Je crois en la femme, celle qui est mienne. Nous avons tous besoin de quelqu'un à qui parler... »

Il eut beau lutter pour chasser les souvenirs, ils affluèrent en force.

Il aurait pu avoir une femme à lui. Une femme avec laquelle il aurait parlé. Une femme aux yeux couleur d'océan et aux cheveux d'un blond si pâle qu'on eût dit du lin caressé par un rayon de lune. Elle s'appelait Arnhild, et il ne comprenait pas pourquoi il pensait encore à elle : tant de siècles s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait connue !

Que se serait-il passé si, comme tout le monde attendait qu'il le fît, il était resté à la ferme de son père et avait épousé Arnhild ? La jeune fille était persuadée qu'il prendrait cette décision-là. Et pourtant, il était parti. À dix-sept ans. Il voulait une autre existence que celle d'un fermier écrasé par les impôts dus à son seigneur. Il voulait vivre des aventures, livrer des batailles, connaître la gloire et le danger.

S'il avait profondément aimé Arnhild, sans doute serait-il resté à la ferme.

Et s'il avait fait ce choix...

Eh bien, il se serait ennuyé à périr. Comme il s'ennuyait ce soir. Il avait besoin d'un excitant pour l'arracher à sa morosité. De quelque chose qui soit susceptible de le stimuler...

Quelque chose dans le genre de la fille sensuelle qu'il avait laissée dans la rue. À la différence de Chris, se dénuder devant une inconnue ne lui posait pas le moindre problème – même si c'était précisément cette facilité à se déshabiller pour offrir ses faveurs à des dames qui lui avait valu le sort qui était désormais le sien. Finalement, Chris, à sa manière, était peut-être un sage.

Bon sang, que c'était pénible de nourrir ce genre de réflexion ! Il fallait absolument qu'il se change les idées. En appelant Talon, par exemple. Après avoir zappé cette fichue chanson qui lui filait le bourdon. Ah, voilà. *Immigrant song* de Led Zeppelin. Parfait.

Talon décrocha à l'instant où Wulf cliquait sur la section Messages du site des Chasseurs. Comme cela, il allait pouvoir bavarder tout en lisant.

— Salut, fillette ! lança-t-il à Talon.

— Salut ! Tu portes ton tee-shirt avec « Je fais plein de trucs cochons pour pas cher », aujourd’hui ?

— Je ne fais rien pour pas cher, fillette !

— Fillette, hein ? Répète ça encore une fois, et je débarque chez toi pour coller mon pied dans tes fesses de Viking.

— Je ne crains rien : tu détestes trop le froid pour venir ici.

Talon approuva en riant, puis s’enquit :

— Alors ? Tu es sur quoi, ce soir ?

— Sur mes pieds.

— Ça commence à bien faire, cette réponse. Je la trouve de moins en moins marrante.

— Je sais que ça t’enquiquine, mais c’est ça le but. Je ne vis que pour t’enquiquiner.

— Mission accomplie : tu es le roi des emmerdeurs. Ah, attends une seconde... Des beignets et un café, s'il vous plaît.

— Tu es dans un bar ? Tu viens de passer commande à une serveuse, non ?

— Oui. C'est Mardi gras. Les Démons sont en goguette.

— Tu ne chasses pas, tu bouffes des beignets. Tu n'es sorti de chez toi que pour ça. Quand te décideras-tu à embaucher un écuyer ?

— Je te rappellerai que tu as dit ça la prochaine fois que tu te plaindras de Chris et de ses jérémiades continues.

Wulf s’adossa confortablement à son fauteuil de cuir. La lecture des messages de ses confrères le réconfortait : Il n’était pas le seul à s’ennuyer à cent sous de l’heure entre deux missions.

Les Chasseurs ne pouvant se réunir, car leurs forces diminuaient considérablement quand ils se retrouvaient en présence les uns des autres, Internet et le téléphone étaient leurs seuls moyens de rester en contact et d’entretenir des relations amicales. La technologie était une bénédiction pour eux : autrefois, leur isolement en avait fait plonger plus d’un dans la folie ou la dépression.

— Dis-moi, mec, tu n’as pas l’impression que les nuits sont de plus en plus longues ?

Il perçut un craquement – vraisemblablement celui de la chaise de Talon, qui devait la faire pivoter pour mieux voir une femme qui passait devant sa table.

— Hé, Talon, je te parle !

— Mmm ? Ouais. Il y a des nuits qui paraissent plus longues que d'autres.

Le Celte avait des réponses toutes faites pour toutes sortes de questions... qu'il ne se posait guère à lui-même. Ses états d'âme, il les résolvait par le sexe. Selon lui, rien ne pouvait résister à une bonne partie de jambes en l'air.

Wulf se reprit à penser à la fille du club. En ce qui le concernait, le sexe n'était que source de problèmes.

— Qu'est-ce que tu as, Viking ?

— Je suis nerveux.

— Trouve-toi une belle nana et mets-la dans ton pieu.

De nouveau, Wulf songea à la fille. Faire l'amour à une femme qui l'oublierait au réveil ne présentait pas le moindre intérêt.

— Mon problème, ce n'est pas le sexe, Talon. Ce dont j'ai besoin, c'est d'une belle bagarre. Quand un Démon a-t-il lutté contre toi pour la dernière fois ? Ceux que j'ai liquidés ce soir se sont tous écrasés devant moi. Il y en a même un qui a couiné quand je l'ai tapé. Ils deviennent des lopettes !

— Tu devrais être content de pouvoir les tuer avant qu'ils te tuent.

Point de vue de Celte, songea Wulf. Lui, le Viking, ne voyait pas les choses ainsi.

— Pour moi, tuer un Démon sans une bonne bagarre au préalable, c'est comme faire l'amour sans préliminaires ! Du temps gâché et de la frustration.

— Pour parler comme un vrai Norvégien, ami Wulf, je te dirai que ce dont tu as besoin, c'est de belles filles qui t'abreuveraient d'hydromel et de Vikings prêts à se battre pour gagner le Walhalla !

C'était vrai. Les véritables guerriers, comme les Démons spathis, manquaient à Wulf.

— Ah, ouais... Ce ne serait pas mal, ça. Le bon vieux temps où les Démons étaient des combattants à l'arme blanche ou à

mains nues bien entraînés me manque. Ceux que j'ai débusqués ce soir étaient nuls. Tout ce qu'ils connaissaient, c'était le maniement d'un pistolet !

— Tu as de nouveau pris des balles ?

— Ouais. Quatre. Ça me fait regretter Desiderius. Avec lui, au moins, on avait droit à un beau carnage à coups de poing, de dague, de pieu...

— Prends garde à ce que tu regrettas, Wulf. Qui sait si ça ne se reproduira pas un jour...

— Mmm. En attendant, j'en ai marre de ces minables qui filent comme des lapins pris dans des phares dès qu'ils nous voient et qui sont incapables de se battre comme leurs ancêtres le faisaient. Je t'assure, Talon, je suis nostalgique.

Wulf entendit le Celte pousser un soupir empreint de mélancolie, qui se transforma vite en soupir de plaisir. Une autre femme se trouvait à proximité du Celte, comprit Wulf.

— Tu sais ce qui me manque le plus, à moi, Viking ? Les Talpinas.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ah, c'est vrai, tu ne les as pas connues. C'était avant ton époque. Il s'agissait d'écuyères très dévouées chargées de pourvoir à nos besoins physiques. C'était génial, tu n'as pas idée ! Elles savaient ce que nous étions et sautaient avec joie dans nos lits. Du pur bonheur, tu peux me croire.

— Que sont-elles devenues ?

— Un siècle environ avant ta naissance, un Chasseur a commis l'erreur de tomber amoureux d'une Talpina. Ça a mis Artémis dans une colère noire, et elle a banni les Talpinas.

Ensuite, elle a instauré la règle que tu connais : « Vous couchez avec une femme une fois, une seule, et au revoir. » Puis Achéron a ajouté un article à cette loi : « Défense de toucher à un écuyer, mâle comme femelle. » Après ça, la vie des Chasseurs est devenue un enfer. Tu imagines la gageure que ça a pu être, dans l'Angleterre victorienne bien puritaine, de tirer un petit coup avec une nana correcte ?

— Ça n'a jamais été un problème pour moi.

— Je le sais, et je t'envie, Wulf. Moi, je dois me démener pour les séduire, et ensuite leur dire immédiatement au revoir et

merci ! Toi, tu agis à ta guise. Tu quittes tes petites amies ou tu restes avec elles selon ton humeur.

— Ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air, Talon. Imagines-tu comme ça peut être frustrant que tout le monde t'oublie cinq minutes après ton départ ?

Dans son existence de Chasseur, ce détail, qui n'affectait que lui, était ce qui déplaisait le plus à Wulf. Car le reste, c'est-à-dire une insolente santé doublée de l'immortalité, lui convenait plutôt bien. Le problème, c'était que si Chris mourait sans héritier, il ne resterait vraiment plus personne pour se souvenir de Wulf Tryggvason. Et cette idée l'attristait profondément.

— La mère de Chris s'est pointée ici trois fois cette semaine pour rencontrer la personne chez qui il travaille. Or, je la connais depuis trente ans. Quand je pense qu'il y a seize ans, elle a appelé la police pour me faire chasser *manu militari* de ma propre maison, dont elle prétendait que j'avais forcé la porte !

— Je suis navré pour toi, l'ami. Mais tu as quand même ton écuyer. Il ne t'oublie pas, lui.

— C'est vrai. Et je ne remercierai jamais assez les nouvelles technologies. Sans elles, je serais devenu dingue depuis longtemps. On peut être en contact avec tout plein de potes.

Il y eut un silence, puis Talon reprit :

— Dis-moi, Wulf, ce n'est pas que je veuille changer de sujet, mais... sais-tu qui Artémis a mis en poste à La Nouvelle-Orléans pour remplacer Kyrian ?

— On raconte que ce serait Valerius. Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête d'Artémis ?

— Aucune idée.

— Kyrian est au courant ?

— Non. Achéron et moi avons décidé de ne pas lui révéler que le petit-fils du salaud qui a anéanti sa famille et l'a crucifié allait s'installer à deux pas de chez lui. Mais je pense qu'il ne tardera pas à le découvrir par lui-même.

Ainsi, d'autres Chasseurs avaient des problèmes plus graves que les siens, songea Wulf.

— Que Kyrian soit devenu humain ou non n'y changera rien : il tuera Valerius s'il croise son chemin, ajouta Talon.

— Qui est d'astreinte pour Mardi gras ? demanda Wulf.

— Ils vont faire revenir Zarek.

En entendant ce nom, Wulf émit un sifflement. Les rumeurs concernant le Chasseur exilé à Fairbanks, en Alaska, allaient toujours bon train. On disait qu'il avait autrefois détruit tout le village, habitants compris, dont il avait la garde.

— Je croyais que jamais Achéron ne lui permettrait de sortir d'Alaska !

— Je sais bien. Mais c'est un ordre d'Artémis. Même Achéron doit lui obéir.

Wulf perçut un bruit de déglutition suivi d'un claquement de langue satisfait.

— Le café est arrivé, hein ?

— Ouais.

Quelle chance de trouver du plaisir dans le simple fait de boire un bon café, songea Wulf.

— C'est un régal, et... reprit Talon avant de s'interrompre.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sens des esprits forts dans les parages, Des tachés d'encre, je parie.

Des « tachés d'encre »... Le surnom des Démons, qui portaient tous une marque noire sur la poitrine. Elle leur venait le jour où ils franchissaient la ligne, lorsqu'ils passaient de l'état d'Apollite à celui de tueurs d'humains.

— Merde, j'aurais bien aimé avoir le temps de finir mon café et de manger un beignet, marmonna Talon.

Wulf l'entendait taper sur sa table en cadence, probablement avec sa cuillère. Puis Talon se mit à chanter sur le tempo :

— Démons... café... démons... café...

— Si tu hésites entre les deux et que tu finis par choisir le café, Achéron te fera griller pour avoir failli à tes devoirs.

— Je sais. J'y vais. Je les liquide et je reviens à mon café. À plus tard, mec.

Wulf referma son téléphone portable et éteignit l'ordinateur. Puis il consulta sa montre.

Bon sang ! Il n'était même pas minuit...

Cassandra, Kat et Brenda regagnèrent le campus peu après minuit. Kat et Cassandra laissèrent Brenda devant son

immeuble et poursuivirent leur chemin jusqu'à l'appartement qu'elles partageaient.

Depuis qu'elles avaient quitté *L'Inferno*, Cassandra était sous le coup d'une étrange impression, comme si une pensée tapie au fond de son cerveau s'acharnait à revenir au grand jour. Elle ne cessait de repasser mentalement le déroulement des événements de la soirée. Voyons... Elle avait conduit ses amies au night-club, après avoir récupéré Michelle à la fin de ses cours, et elles avaient passé plusieurs heures au club à écouter les Twisted Hearts. Rien de spécial n'était arrivé, hormis la rencontre entre Michelle et Tom Cody. Alors, pourquoi se sentait-elle aussi bizarre ? Mal à l'aise ? Cela n'avait aucun sens.

Elle prit son dossier de littérature médiévale et s'attaqua au *Lai de Beowulf*, un texte ardu en vieil anglais. Le professeur Mitchell adorait poser des colles aux étudiants qui prenaient son enseignement un peu à la légère. Le lendemain, Cassandra devrait être en mesure de donner un compte rendu clair de ce pensum, et peu importait que cela l'ennuie à périr. C'était d'ailleurs là le but du professeur Mitchell.

Les mots de vieil anglais étaient compréhensibles, mais formaient un tout abscons. Et puis, l'image d'un guerrier au beau visage encadré de cheveux noirs, aux yeux aussi sombres que la nuit la plus profonde, aux lèvres sensuelles se superposait sur les lettres.

Décidément, son imagination était fertile, ce soir. Elle voyait très clairement l'homme. Il se déplaçait avec une agilité et une rapidité quasi surnaturelles. Il se tenait dans le vent glacé, en veste de cuir noir, insouciant du froid, et il la regardait...

Décadence.

Hein ? Pourquoi ce mot avait-il surgi dans son esprit ?

Elle essaya de rendre plus nette la vision fantasmatique, mais ne réussit qu'à l'effacer. Ne resta plus qu'une impression de vide, de manque.

Quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête !

Elle se frotta les yeux et revint à sa lecture.

Wulf s'enferma dans sa chambre. Il allait se coucher, même s'il était tôt – à peine 4 heures du matin. Cela faisait déjà des heures que Chris dormait. Il n'avait donc plus personne à qui

parler. Les programmes de la télévision étaient nuls, et il était las de disputer des parties de jeux vidéo avec d'autres Chasseurs.

Sa mission de la soirée avait été expédiée en deux temps, trois mouvements. À un moment donné, il y avait des Démons devant lui, et la minute d'après, plus rien. Mais finalement, il devait se réjouir d'avoir eu droit à ce bref intermède : en hiver, les Démons se faisaient rares, dans les régions froides. Ils privilégiaient le sud du pays, où leurs proies étaient légèrement vêtues. Devoir les « déballer », comme ils disaient quand ils capturaient un humain emmitouflé dans des manteaux, pulls, écharpes, les fatiguait. Ils établissaient donc leurs quartiers d'hiver dans des États au climat clément, comme la Louisiane.

Mais le printemps serait bientôt là, et avec lui son afflux de Démons, cette fois chassés vers le nord par la touffeur du Sud.

En attendant, les nuits se suivaient et se ressemblaient : ennui... ennui... ennui...

Peut-être dormir vingt heures d'affilée lui ferait-il du bien et se réveillerait-il de bonne humeur le lendemain soir. Oui, il allait tenter cela.

Il s'allongea et ferma les yeux. Le sommeil le gagna rapidement, et les rêves surgirent.

Il se trouvait au night-club, et la fille était là, tout contre lui. Elle cherchait sa bouche, glissait les mains sous son pull. Qu'éprouverait-il si, une fois, une seule fois, une amante se souvenait de lui ?

Un tourbillon de brume s'enroula soudain autour de lui, puis se dissipa. Il se vit alors couché dans un lit inconnu, trop court pour lui : ses pieds dépassaient du matelas. Où était-il ? Cette chambre, à qui appartenait-elle ? À quelqu'un qui accrochait des reproductions d'œuvres d'art sur les murs. Il remarqua un bureau sous une fenêtre, et à côté, un meuble mi-penderie, mi-etagère, supportant un téléviseur et un magnétoscope. Dans un angle, une veilleuse à la faible clarté dorée créait d'étranges ombres mouvantes.

Il ramena son regard sur le lit et sursauta : il n'était pas seul ! Quelqu'un était couché près de lui.

Une femme, vêtue d'une très prude chemise de flanelle rose. Impossible de distinguer les contours de son corps sous le vêtement. En revanche, la tête sur l'oreiller, il la voyait très bien. Ainsi que la longue natte de cheveux blond vénitien.

La fille du night-club !

Oh, quel rêve délicieux ! Quel plaisir de contempler ce visage serein !

Il n'avait rien en commun avec les Démons. Devoir « déballer » son butin ne le gênait pas le moins du monde.

Il roula sur le côté et commença à déboutonner la chaste chemise rose.

3.

Cassandra ouvrit tout grand les yeux en sentant des doigts impérieux déboutonner sa chemise. Incrédule, elle découvrit l'homme qui l'avait sauvée dans la soirée penché sur elle. Il dardait sur sa poitrine maintenant dénudée un regard avide.

— C'est vous... murmura-t-elle, en pleine confusion.

Il sourit, apparemment ravi qu'elle le reconnaisse.

— Tu te souviens donc de moi ?

— Évidemment ! Comment aurais-je pu oublier votre baiser ?

Ses doigts recommencèrent à s'activer, suivirent l'arrondi de ses seins, glissèrent jusqu'à son ventre, tournèrent autour de son nombril, puis effleurèrent son pubis avant de remonter vers sa poitrine pour la caresser.

Il était nu ! Il ne portait en tout et pour tout qu'une chaîne à laquelle étaient accrochés un marteau de Thor et un crucifix qui oscillaient, frôlant sa poitrine à chaque balancement. La veilleuse baignait son torse athlétique d'une douce clarté dorée qui soulignait les contours de son impressionnante carrure. Le corps du guerrier eût fait pâlir d'envie tous les sculpteurs de la Grèce antique tant il était parfait. Éperdue d'admiration, Cassandra le détailla, la bouche sèche, le ventre palpitant. Le tatouage qu'il portait sur l'épaule droite la fascinait. Il descendait le long de son biceps, l'entourant d'un ruban stylisé. C'était magnifique, songea-t-elle, étourdie de plaisir.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'enquit-elle alors qu'il caressait de la langue les pointes de ses seins, qui se durcissaient jusqu'à en devenir douloureuses.

— L'amour. Je te fais l'amour.

Si elle n'avait pas eu conscience qu'il ne s'agissait que d'un rêve, ces mots l'auraient terrifiée, songea-t-elle. Mais les songes permettaient tout. Ils levaient les inhibitions et autorisaient un abandon total.

— C'est tellement doux... murmura-t-il.

Cassandra sentit son corps se bander comme un arc, aller à la rencontre de celui du guerrier.

Il prit sa bouche et la dévora, distillant des saveurs ensorcelantes qui arrachèrent à Cassandra un gémissement de plaisir. Elle avait tellement envie de cet homme qu'elle en oubliait toute retenue. Plaquée contre lui, elle chercha le contact de son sexe tendu contre le sien, moite de désir, tout en continuant, des mains et des yeux, à se gorger de la beauté de cet être venu de la nuit.

Il se redressa sur un coude et la fixa. Elle s'apprêtait à se plaindre, à lui demander de poursuivre ses caresses, quand il lui demanda :

— Pourquoi attaches-tu tes cheveux ainsi ?

La question lui parut surréaliste, tout à fait hors de propos, mais elle répondit néanmoins :

— Si je ne les tresse pas, le matin, mes boucles sont tout emmêlées.

Il secoua la tête, l'air critique.

— Je n'aime pas ça. Ta chevelure est trop belle pour être ligotée de la sorte.

Habilement, il défit la longue tresse, puis, de ses doigts écartés, libéra les longues mèches qu'il déroula sur la poitrine de Cassandra.

— Ah, voilà, fit-il d'un ton satisfait. Tu es bien plus belle. La plus belle femme que j'aie jamais vue.

Cassandra en resta sans voix. Elle rendit son regard au guerrier, mais ne parvint pas à prononcer un seul mot. Les mots restaient bloqués dans sa gorge, et peut-être n'était-ce pas un mal, car elle lui eût dit de se hâter, de ne pas perdre de temps en futiles remarques sur ses cheveux, l'eût invité à venir en elle et à l'emmener au paradis.

Peut-être lui eût-elle aussi avoué qu'elle le trouvait dangereusement séduisant. L'archétype du mâle, du chef, de l'homme devant lequel tous devaient courber la tête et à qui les femmes s'offraient sans vergogne.

Elle savoura l'extase dans laquelle la plongeait le baiser qui réunissait de nouveau leurs bouches. Lorsqu'il y mit un terme, elle réussit à articuler, le souffle court :

— Comment t'appelles-tu ?
— Wulf.

L'origine du rêve, comprit-elle, se trouvait dans sa lecture – « Beowulf ». Elle demanda alors à l'homme si son nom complet était bien celui-là.

— Non, fit-il dans un sourire qui révéla les pointes de ses canines. Je serais plutôt Grendel, celui qui sort la nuit pour te dévorer.

Elle frissonna de plaisir. Qu'il la dévore donc... de baisers. Elle ne souhaitait rien d'autre : enfin, elle avait trouvé un homme capable de satisfaire les plus secrètes envies d'une femme. Il n'expédiait pas les préliminaires, se souciait manifestement de la moindre de ses réactions, s'attardait sur ce qui la faisait vibrer, interrompait dans la seconde ce qui ne la stimulait pas.

Un homme rare. Trop rare, hélas, pour être réel. Le genre de partenaire que l'on ne rencontrait qu'en rêve.

Et une femme comme celle-là, songeait Wulf, n'existant que dans les fantasmes. Incroyablement délicieuse, aux saveurs exquises, à la peau de velours tendue sur de longilignes muscles de danseuse. Une fragrance de rose montait à ses narines, et il s'en enivrait. Et cette chevelure couleur de soleil à l'aube... Des copeaux d'or qu'il entourait autour de ses doigts et dont la splendeur le bouleversait.

— Tu as de si beaux cheveux...

— Toi aussi, assura-t-elle en plongeant la main dans la soie noire qui encadrait le visage aux mâchoires carrées.

Wulf entendait son cœur battre la chamade : depuis quand n'avait-il pas tenu une femme dans ses bras ? Deux, trois mois ? Ou deux, voire trois décennies ? Garder la notion du temps lorsqu'il s'écoulait si lentement était impossible. Il n'avait qu'une certitude : il n'avait pas fait de rêve érotique aussi réaliste depuis des lustres. Et jamais une femme aussi envoûtante n'avait hanté son sommeil. Quant à celles qu'il avait mises dans son lit, il ne voulait même pas y penser. Dans la

mesure où toutes l'oubliaient dès l'instant où il les abandonnait dans les draps froissés, il n'osait séduire des femmes honorables. Il n'imaginait que trop bien ce que l'on pouvait éprouver quand, au réveil, on se rappelait avoir fait l'amour, mais qu'on était incapable de se souvenir du visage du partenaire. C'était tellement frustrant que l'on doutait que cela ait été vrai, et l'on mettait le corps moite et le lit en désordre sur le compte d'un rêve. Une façon de se protéger mentalement, en somme.

Il s'attachait donc les services de prostituées, et encore, rarement. Uniquement lorsque son corps ne supportait plus la chasteté.

Mais cette femme-là se souvenait de lui, de ses baisers. Comment était-ce possible ? Submergé par l'émotion, il songea qu'il adorait ce rêve. Si cela n'avait tenu qu'à lui, il n'y aurait jamais mis fin.

— Dis-moi ton nom, *villkat*.

— Cassandra.

Alors qu'elle lui répondait, il pressa les lèvres sur sa gorge, se délectant de ses vibrations. Elle ne parlait pas, elle roucoulait. Il aimait tous les sons qu'elle émettait — sa voix, ses gémissements de plaisir, ses feulements sourds alors qu'elle lui rendait ses caresses.

— Que signifie ce tatouage ? demanda-t-elle, la main sur son épaule gauche.

— L'arc et la flèche ? C'est le signe d'Artémis, la déesse de la chasse et de la lune. Je suis un Chasseur de la Nuit.

Dans la mesure où tous ces moments magiques relevaient du domaine du rêve, il pouvait lui dire la vérité sans risque.

— Tous les Chasseurs de la Nuit portent-ils le même ?

— Oui.

— Comme c'est étrange...

À quoi bon poursuivre une conversation qui n'avait pas sa place dans le songe ? Ce qui comptait, c'était de faire durer ce miraculeux bonheur hors de la réalité.

— J'en ai assez de tout ce tissu, fit-il en relevant Cassandra.

Il lui ôta sa chemise qui, jusque-là, n'était qu'ouverte.

— Il faudrait brûler ça ! gronda-t-il en jetant le vêtement loin du lit.

— Pourquoi ?

— Parce que cela m'empêche de t'avoir à moi tout entière. Ah, voilà qui est mieux.

Il fit asseoir Cassandra, puis descendit ses paumes de ses aisselles jusqu'à ses hanches, s'attardant sur sa taille si fine qu'il aurait pu en faire le tour de ses deux mains. À genoux devant elle, il savoura le spectacle de son corps sublime. Cou de cygne, poitrine arrogante, ventre plat, nombril en forme de minuscule coquillage, toison couleur de miel... Le spectacle de cette beauté le grisait plus sûrement que n'importe quel alcool fort.

Au regard que Cassandra posait sur lui, il comprit qu'elle ressentait la même ivresse, qu'elle le trouvait magnifique.

— Touche-moi, souffla-t-il.

Timidement d'abord, puis avec de plus en plus d'audace, elle caressa son sexe dressé. Il poussa un petit cri et ferma les yeux. Un long moment durant, il oublia tout, emporté par des vagues de plaisir inconnues jusqu'alors. Leur intensité lui faisait battre le cœur si fort qu'il se crut sur le point de mourir et remercia les dieux de lui accorder cette grâce. Non qu'il souhaitât quitter ce monde pour le Walhalla, mais tant qu'à partir, autant que ce fut au cours de ce rêve magique.

La main de Cassandra se retira, et il eut mal. Qu'elle cesse tout contact avec lui lui était insupportable.

Il lui écarta les jambes et se glissa entre ses cuisses avant de la soulever puis de la reposer doucement sur lui, la pénétrant lentement. Elle rejeta la tête en arrière et gémit. À la force des bras, il la fit monter et descendre sur lui, accélérant peu à peu le mouvement de va-et-vient. Il ne serait pas capable de se contenir longtemps, il le savait. Et elle non plus, visiblement : elle tremblait de tout son corps, poussait de petits cris, s'agrippait avec tant d'ardeur à ses épaules qu'elle le griffait, et l'infime douleur qu'il ressentait accroissait son plaisir.

En dépit de la montée imminente de sa sève, il voulut faire durer ce moment magique, se créer un trésor de souvenirs qu'il chérirait l'éternité durant. Il fit donc basculer Cassandra sur le

dos, tout en restant en elle, et se figea, le temps de quelques soupirs, les yeux plongés dans ceux de la jeune fille.

Ils scintillaient. Alors que la pénombre régnait dans la chambre, ils évoquaient des émeraudes sous le soleil.

Cassandra mit à profit cette pause pour admirer la pureté des traits de l'homme qui l'avait sauvée... parce qu'il ignorait tout d'elle. Grâce à lui, elle connaissait enfin la plénitude des sens. Avant de mourir, elle aurait eu droit à ce merveilleux cadeau. Qu'il ne fut qu'un rêve importait peu. Désormais, elle savait à quel point faire l'amour était exaltant.

Sans doute sa sensualité brimée l'avait-elle amenée à créer ce fantasme. À l'approche de la mort, la rencontre avec le Chasseur aux baisers de feu avait réveillé ce qu'elle s'acharnait à garder en sommeil.

Même si elle s'y était résignée, son destin la navrait. Le sort jeté à la famille de sa mère des siècles auparavant l'avait rendue craintive. Elle n'osait approcher d'autres Apollites. Comme sa mère avant elle, elle vivait parmi les humains et se comportait comme n'importe lequel d'entre eux. Mais elle ne faisait que feindre. Jamais elle ne serait une humaine. Elle aurait tant aimé avoir quelqu'un à qui se confier, à qui parler de son lignage maudit et des monstres qui peuplaient la nuit, quelqu'un qui la comprendrait et ne la considérerait pas comme folle...

Le genre d'être qui lui convenait, elle l'avait trouvé, désormais. Un Chasseur de la Nuit. Pour elle toute seule. Du moins jusqu'au matin.

Elle était profondément reconnaissante au destin d'avoir mis le Chasseur sur son chemin. Même lorsque l'aube chasserait le rêve, le bonheur qu'elle éprouvait en cet instant resterait gravé pour toujours dans son cœur.

Ses réflexions furent soudain dissoutes dans un afflux de sensations inouïes. C'était donc cela, la jouissance suprême... Elle la connaissait enfin, songea-t-elle avant de pousser un grand cri qui s'éternisa, puis s'acheva dans un sanglot.

Le Chasseur pesait maintenant sur elle, haletant.

— C'était fabuleux, dit-il en souriant. Merci.

Elle lui rendit son sourire. Ses mains se tendaient vers le visage penché sur le sien quand une sonnerie retentit.

Cassandra se réveilla en sursaut.

Le réveil. C'était le réveil qui sonnait. Et sa main, au lieu de toucher le visage du Chasseur, s'était posée sur le bouton d'arrêt.

Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle découvrit sa chemise de nuit en boule sur la descente de lit et ses cheveux défaits.

Le cœur battant à tout rompre, Wulf ouvrit les yeux et se tourna immédiatement vers son radioréveil. 6 heures du matin. Les bruits qu'il entendait au-dessus de lui indiquaient que la maison était déjà en pleine activité.

Il regarda autour de lui. Dans sa chambre ténèbreuse, tout semblait normal. C'était le rêve qu'il venait de faire qui lui donnait cette impression d'étrangeté. Ce qu'il avait vécu en songe lui avait paru si réel...

— Foutus pouvoirs psychiques, grommela-t-il en donnant un coup de poing à son oreiller. Ils ne me laisseront donc jamais en paix ? Pourquoi me torturent-ils en me montrant ce que je ne pourrai jamais avoir ?

Amer, il se rallongea, bien décidé à se rendormir.

Il n'avait droit qu'à des illusions. Pourtant, il aurait juré que le parfum de rose qui imprégnait sa peau n'en était pas une.

— Salut, Cassandra ! lança Kat quand la jeune fille s'assit à table pour prendre son petit déjeuner.

Cassandra ne lui rendit pas son salut. Elle n'avait même pas entendu son amie : elle ne cessait de penser à Wulf, à ses mains sur son corps. Il était si présent dans son esprit qu'il n'aurait pas pu l'être davantage s'il s'était trouvé en chair et en os à côté d'elle.

Que savait-elle de cet amant fantasmatique ? Rien, si ce n'était qu'il la hantait et qu'elle ne comprenait pas pourquoi.

— Hé, Cassandra, ça va ?

— Mmm ? Oui, je crois. J'ai mal dormi, c'est tout.

Kat toucha immédiatement le front de son amie.

— Pas de fièvre. Pourtant, tu as l'air d'en avoir.

Oh, oui, elle en avait, mais aucune maladie n'en était la cause. Si elle regagnait son lit et se rendormait, le Chasseur reviendrait-il ? Lui ferait-il l'amour jusqu'au crépuscule ?

— Tiens, Cassandra, prends des corn-flakes. Michelle a téléphoné et m'a chargée de te remercier pour Tom. Il a envie de la revoir. Il lui a donné rendez-vous à *L'Inferno* ce soir, et elle voulait savoir si tu irais avec elle.

L'Inferno ? Ce nom déclencha quelque chose dans la mémoire de Cassandra. Les Démons, la terreur qu'elle avait ressentie... et Wulf ! Wulf, qui était apparu lors de l'attaque des monstres. À cet instant, il n'avait rien du tendre amant de son rêve. C'était le guerrier qui avait tué les Démons qui la menaçaient.

Soudain, tout s'éclaircissait.

D'ici cinq minutes, personne dans ce club ne se rappellera m'avoir vu.

Personne ? Faux. Elle se souvenait de lui. En revanche, elle était incapable de dire s'il l'avait raccompagnée chez elle, était entré et l'avait mise au lit après l'avoir fougueusement embrassée.

Elle se concentra.

Non, il n'était pas entré. Il l'avait quittée sur le trottoir, et elle était allée retrouver ses amies dans le club. Ensuite, elle s'était couchée. Seule.

Et elle s'était réveillée nue, en nage, les cheveux dénoués.

— Cassandra ! Tu commences à m'inquiéter.

Une profonde inspiration et un gros effort de volonté suffiraient à détourner ses pensées de Wulf, songea Cassandra. Il le fallait. Cette histoire n'avait aucun sens.

Mais qu'est-ce qui avait du sens quand il s'agissait de Démons et de Chasseurs de la Nuit ?

— Je vais bien, Kat, mais je n'irai pas en cours ce matin. Je crois qu'il vaudrait mieux que je me consacre à quelques recherches, puis que j'aille faire des courses.

Ce projet agrava manifestement l'inquiétude de Kat.

— Ça ne te ressemble pas de sécher les cours, Cassandra.

— Je sais. Mais j'aimerais surfer un peu sur Internet, pour voir ce que je peux trouver sur les Chasseurs de la Nuit.

— Hein ? Pourquoi ?

Depuis toujours, ceux de la race de sa mère, les Apollites, pourchassaient Cassandra. Elle n'avait révélé la vérité qu'à deux

de ses gardes du corps successifs, Kat étant la deuxième. La première était morte lorsque Cassandra avait treize ans. Elle-même avait failli se faire tuer. Kat était arrivée plus tard. Entendre la vérité ne l'avait guère choquée. Elle avait regardé Cassandra, opiné, puis lâché :

— C'est cool, ça ! Je pourrai les liquider et je n'irai pas en prison ?

À dater de ce jour, Cassandra n'avait jamais rien caché à Kat. Son amie et garde du corps en savait désormais autant qu'elle sur les Apollites et leurs coutumes que Cassandra elle-même. Ce qui, somme toute, se résumait à peu de choses, les Apollites ayant la prudente habitude de ne se dévoiler à personne et de se cacher. Mais l'attitude de Kat avait rasséréné Cassandra : son garde du corps ne la prenait pas pour une folle.

Au cours des cinq années qu'elle avait passées auprès de Cassandra, Kat avait vu assez d'Apollites et de Démons pour comprendre qu'ils existaient bel et bien.

Ces derniers mois, alors que Cassandra approchait du dernier jour de sa vie, les Démons avaient ralenti le rythme de leurs attaques. De la sorte, Cassandra avait pu vivre à peu près normalement, sans toutefois s'imaginer qu'elle n'était plus en danger. Elle ne serait jamais en sécurité.

Si. Une fois morte.

— Je pense qu'on a rencontré un Chasseur de la Nuit, hier soir, Kat.

— Où ?

— Au club.

— Oui, mais quand ?

Cassandra hésita. Fallait-il révéler la vérité à Kat, qui devait faire partie des gens de la mémoire desquels Wulf avait effacé son souvenir ?

— Je l'ai aperçu dans la foule, dit-elle simplement, pour ne pas inquiéter son amie.

— Comment sais-tu que c'était un Chasseur ? Il me semblait t'avoir entendue dire que ces types-là, c'étaient des légendes.

— Il est possible que je me sois trompée. C'était peut-être simplement un type avec des cheveux noirs et de longues canines. Mais j'en doute. Il est là, en ville. Et j'aimerais le

retrouver, parce que lui, il pourrait me confirmer que je vais bien passer de vie à trépas dans huit mois.

— Je vois. Mais ce type n'était peut-être qu'un de ces faux vampires gothiques qui traînent à *l'Inferno*, remarqua Kat avant d'aller chercher le PC portable dans sa chambre.

Quelques instants plus tard, elle l'ouvrait sur la table de la cuisine. Cassandra finit son petit déjeuner puis se connecta sur Katoteros.com, un site qu'elle avait déniché un an plus tôt et qui permettait aux Apollites de communiquer entre eux. À la différence des sites qui relataient les mythes et légendes de la Grèce antique et étaient accessibles à tout internaute, celui-ci exigeait mot de passe et code d'accès. Seuls les initiés parvenaient à y accéder.

Pas une ligne sur les Chasseurs de la Nuit, constata Cassandra après avoir passé avec Kat un long moment devant son écran. Mais une sous-section l'intriguait. Elle aurait parié qu'elle recelait ce qui l'intéressait, mais le code d'accès se révéla inviolable. Il eût été plus facile de casser celui du ministère de la Défense.

Elle comprenait que les Chasseurs veillent jalousement sur leurs secrets, mais cela ne l'empêchait pas d'être furieuse. Elle avait besoin de réponses, bon sang ! Or, tout ce qui pouvait peut-être l'aider était un chapitre consacré aux Oracles. Elle cliqua sur l'icône, et une question apparut : « Les Chasseurs de la Nuit existent-ils ? »

Question alléchante qui la laissa sur sa faim. Les réponses proposées étaient soit évasives, soit fumeuses, soit obscures. Irritée, Cassandra s'apprêtait à quitter le site quand ces quatre mots apparurent : « En êtes-vous un ? »

— Pff... Quelle fumisterie, pesta-t-elle. Tout ce que les Oracles trouvent à me dire, c'est que si je suis un Chasseur, ils seront ravis que je me manifeste !

— Ils ne sont peut-être vraiment que des légendes, Cassandra.

— Peut-être.

Mais les légendes n'embrassaient pas les femmes et ne trouvaient pas le chemin de leur lit pendant qu'elles dormaient.

Deux heures plus tard, à court d'idées, Cassandra décida de mettre son père à contribution.

Kat la conduisit jusqu'au bureau de Jefferson Peters, dans le centre-ville de St. Paul. Par chance, ce matin-là, la circulation était fluide, et Kat, vraie furie quand elle était au volant, n'amena Cassandra au bord de l'infarctus qu'une seule fois – quelles que soient l'heure ou les circonstances, elle conduisait comme si elle avait une armée de Démons à ses trousses.

Elle s'engagea sur la rampe du parking souterrain, referma le portail automatique d'un coup de télécommande, fit une queue de poisson à une Toyota qui manœuvrait, puis gara la Mercedes sur l'emplacement que guignait le conducteur de la voiture japonaise. Elle eut droit à une série d'invectives inaudibles à travers la vitre, ce qui la laissa de marbre.

Dès leur entrée dans le bâtiment, tous les regards se portèrent sur elles. Rien de nouveau sous le soleil : dès qu'elles apparaissaient, elles captaient l'attention de tous. Ce n'était pas tous les jours que les gens voyaient deux blondes d'un mètre quatre-vingts. De surcroît, Kat était d'une telle beauté que si, d'aventure, Cassandra avait souhaité que les yeux ne se posent que sur elle, elle aurait été obligée de couper la tête de la sculpturale blonde.

Or un garde du corps décapité, ça n'est guère utile. Cassandra était donc condamnée à ce que son ange gardien soit le point de mire de tous, où qu'elle aille en sa compagnie.

Le liftier les salua avec componction lorsqu'elles pénétrèrent dans l'ascenseur. La cabine s'éleva jusqu'à l'étage où Jefferson T. Peters, P-DG de la société Peters, Briggs et Smith, avait son bureau. Le père de Cassandra dirigeait l'une des compagnies pharmaceutiques les plus importantes du pays, et Cassandra était son unique héritière. Les gens s'imaginaient qu'elle avait gagné le jackpot, qu'une fois son père décédé, elle roulerait sur l'or. Si seulement ils avaient su que ce serait lui qui l'enterrerait...

— Bonjour, mademoiselle Peters, lui lança l'assistante de Jefferson lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au vingt-deuxième étage.

Séduisante, mince et élégante, Tina se montrait toujours très aimable avec la fille de son patron. Pourtant, Cassandra avait l'impression qu'elle la jaugeait *in petto* et estimait qu'elle aurait dû perdre quelques kilos et se faire un bon brushing bien lissant. Tina faisait partie de ces personnes à l'apparence si impeccable qu'on les eût dites sorties d'une boîte. Aujourd'hui, elle portait un tailleur Ralph Lauren, et face à elle, avec son jean et son pull, Cassandra se sentit horriblement mal fagotée.

— Mon père est seul, Tina ?

— Oui.

— Alors, je vais lui faire une surprise.

— Bonne idée. Je suis sûre qu'il sera ravi de vous voir.

Tina se rassit derrière son bureau, et Kat s'installa dans un fauteuil. Cassandra poussa la porte du sanctuaire de son bourreau de travail de père.

Mobilier contemporain, *design* recherché jusqu'au moindre détail, le bureau était censé donner une image sévère de son occupant. Mais Jefferson était tout sauf un homme froid. Il avait aimé passionnément la mère de Cassandra et, depuis la naissance de sa dernière fille, veillait au bien-être de celle-ci avec une vigilance de tous les instants.

Extrêmement séduisant, il arborait une chevelure châtaigne élégamment striée de gris. Il ne faisait pas du tout ses cinquante-neuf ans. À le voir si élancé et énergique, on lui en eût donné facilement dix de moins.

Même si la peur d'être débusquée par les Apollites et les Démons avait constraint Cassandra à ne jamais rester trop longtemps au même endroit, et donc à grandir loin de son père, jamais elle n'avait perdu le contact. Où qu'elle se trouvât, elle lui téléphonait, voire sautait dans un avion pour venir l'embrasser. Au fil des ans, il s'était manifesté à l'improviste, de jour comme de nuit, surgissant chez elle les bras chargés de cadeaux et le cœur plein d'amour.

Lorsqu'elle et ses sœurs étaient enfants, elles faisaient des paris sur le moment où Jefferson apparaîtrait. Il n'avait jamais oublié un de leurs anniversaires, ni négligé aucune de ses filles.

Cassandra adorait son père et appréhendait sa réaction si elle devait mourir dans huit mois. Elle l'avait vu fou de

désespoir lors des enterrements successifs de sa mère et de ses sœurs.

Elle s'obligea à chasser ces idées noires et s'avança vers le bureau de verre derrière lequel Jefferson était assis. Il téléphonait. En la voyant, son visage s'illumina, et il s'empressa de raccrocher. Il se leva, vint vers elle, l'étreignit, puis recula pour la regarder.

Il fronça les sourcils.

— Que fais-tu ici, bébé ? Tu ne devrais pas être en cours ?

Elle se dégagea gentiment, lui fit signe d'aller se rasseoir et s'installa dans un fauteuil.

— Je devrais y être, oui.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène ? Ça ne te ressemble pas, de sécher tes cours pour me rendre visite.

Cassandra se mit à rire. Voilà que Jefferson réagissait comme Kat et employait les mêmes termes qu'elle. Peut-être serait-il sage de changer un peu ses habitudes : son mode de vie était trop bien réglé, et dans sa situation, brouiller les pistes eût été plus prudent.

— Je voulais te parler, papa.

— Oui ?

— C'est à propos des Chasseurs de la Nuit.

Il pâlit, et instantanément, elle le soupçonna d'en savoir plus qu'elle ne le supposait. Sans doute ne lui révélerait-il pas le millième des informations en sa possession, informations qui l'avaient amené à veiller étroitement sur sa fille et à la doter de gardes du corps.

— Que veux-tu savoir sur les Chasseurs ? demanda-t-il lentement.

— J'ai été attaquée par des Démons hier soir et un Chasseur m'a sauvé la vie.

Il bondit sur ses pieds et se précipita vers elle.

— Tu as été blessée ?

— Non, papa. Juste terrifiée.

Il poussa un soupir de soulagement, mais resta auprès de Cassandra, la main posée sur son bras.

— Bien, écoute-moi, chérie : tu vas arrêter d'aller à la faculté et...

— Non. Je ne laisserai pas tomber à moins d'un an de mon diplôme. Et puis, je suis lasse de fuir constamment.

En principe, il ne lui restait que huit mois à vivre, mais savait-on jamais ? Il existait peut-être une petite chance. Tant qu'elle y croirait, elle se comporterait comme si elle avait toute la vie devant elle.

— Il n'est pas question de discuter, Cassandra, reprit Jefferson, une expression d'intense effroi sur le visage. J'ai juré à ta mère de te protéger des Apollites, et je le ferai. Je ne les laisserai pas te tuer.

Elle était au courant de ce serment et savait que son père le considérait comme sacré. Mais à quoi bon y rester fidèle ? Son sort était scellé, et ce depuis qu'un terrible sort avait frappé les Apollites : folle de jalousie, sa très lointaine ancêtre avait envoyé des soldats tuer le fils et la maîtresse d'Apollon. La vengeance du dieu ne s'était pas fait attendre. La divinité du soleil avait maudit les Apollites et les avait privés de ses faveurs.

La reine des Apollites avait demandé à ses soldats de maquiller les assassinats en morts accidentelles, causées par des bêtes sauvages. Le dieu n'avait pas été dupe et s'était vengé en métamorphosant les Apollites en semi-bêtes, les dotant de longues canines acérées, de la rapidité, de la force et de l'acuité visuelle des grands prédateurs. Il les avait également condamnés à ne se nourrir que du sang de leurs semblables, puis les avait privés du droit à la lumière du jour, de façon à ne plus jamais les voir.

Ce châtiment ne lui suffisant pas, il leur avait jeté un sort : à vingt-sept ans, l'âge qu'avait sa maîtresse lorsqu'elle était tombée sous les coups des soldats apollites, ils mourraient dans des conditions atroces. Leur agonie durerait vingt-quatre heures le jour de leur anniversaire. Nombreux étaient les Apollites qui choisissaient de se suicider la veille de leurs vingt-sept ans pour échapper au supplice.

La seule échappatoire dont disposaient les Apollites était de tuer un humain, de s'emparer de son âme et de l'intégrer à leur propre corps. Il n'existe pas d'autre moyen de survie pour eux. Mais à la seconde où ils commettaient leur premier meurtre, ils

se transformaient en Démons, ce qui n'était pas pour apaiser la colère des dieux.

Lesquels dieux avaient donc créé les Chasseurs de la Nuit, dont la mission était de supprimer les Démons afin de libérer les âmes humaines. Pour ce faire, le temps leur était compté. Il fallait agir vite, avant que l'âme ne soit emprisonnée dans le corps de l'Apollite et perdue à jamais.

Dans huit mois, Cassandra aurait vingt-sept ans.

Et cette perspective la terrifiait.

Elle était à moitié humaine, donc à même de sortir dans la journée, mais devait néanmoins protéger sa peau au maximum et ne pas rester trop longtemps dehors sous peine d'être sévèrement brûlée. Un dentiste avait limé ses longues canines. Quant à ses besoins de sang, des perfusions bimensuelles y pourvoyaient.

En un sens, elle avait de la chance, se disait-elle. Chez les quelques créatures mi-Apollites, mi-humaines quelle avait rencontrées au cours de son existence, les gènes des Apollites l'avaient emporté sur les gènes humains et tous étaient morts à vingt-sept ans. Tous, sans exception.

Mais elle s'estimait davantage humaine qu'apollite et gardait donc l'espoir de ne pas subir le même sort qu'eux. Obtenir des renseignements sur ces « sang-mêlé » auxquels elle appartenait l'aurait aidée, mais personne n'avait pu lui en apprendre davantage que le peu qu'elle savait.

Elle aspirait à vivre, à profiter de tout ce que l'avenir réservait aux jeunes adultes, à fonder une famille. Elle voulait un futur.

— Papa, ce Chasseur en sait peut-être beaucoup sur les gens comme moi. Il pourrait...

— La panique s'emparait de ta mère quand elle entendait parler des Chasseurs ! Ma chérie, j'en sais bien peu sur les Apollites, mais je sais tout de même qu'ils haïssent tous les Chasseurs. Ta mère les traitait d'esprits maléfiques, de tueurs sans âme avec lesquels il était impossible de discuter.

— Ce ne sont pas tous des Terminator, papa.

— D'après ce qu'en disait ta mère, si.

C'était vrai. La mère de Cassandra avait passé des heures à faire la leçon à ses filles. Elles devaient à tout prix rester loin de trois catégories d'êtres : les Chasseurs de la Nuit, les Démons et les Apollites. Dans cet ordre.

— Elle n'en avait jamais rencontré un seul, papa, protesta Cassandra. Tout ce qu'elle en savait, c'était ce que ses parents lui en avaient dit, et je mettrai ma main au feu qu'eux non plus n'en avaient jamais vu ! Imagine que grâce à celui d'hier soir, je puisse vivre ?

— Et toi, imagine qu'il ait été envoyé pour te tuer, exactement comme les Démons et les Apollites ont tué ta mère ? Tu connais la légende : si le Chasseur te tue, toi, l'héritière, la dernière survivante de la lignée royale, le sort jeté sur les Apollites sera levé. Ils seront libres. Tous !

— Si c'est la vérité, papa, alors ça mérite que j'y réfléchisse. Ma mort serait utile. Les Apollites auraient droit à une existence normale... Peut-être, oui, peut-être... que je devrais me sacrifier.

Jefferson devint rouge de colère.

— Cassandra Elaine Peters, rugit-il, je ne veux plus jamais t'entendre dire ça ! C'est compris ? Plus jamais !

Cassandra hocha la tête, navrée d'avoir infligé un tel choc à son père.

— Pardonne-moi, papa. C'est juste que je suis très perturbée.

— Je sais, mon bébé, je sais, assura Jefferson en l'embrassant sur le front.

Il regagna son fauteuil, mais Cassandra se rendit compte qu'il était toujours tourmenté. Il ne dit pas ce qu'ils pensaient l'un comme l'autre : longtemps auparavant, il avait chargé un petit groupe de chercheurs de travailler sur un remède susceptible de guérir ce qu'il appelait la « maladie » de sa fille. Hélas, la science moderne s'était révélée, jusqu'à ce jour du moins, impuissante face à la colère d'un dieu de l'Antiquité.

Peut-être Jefferson avait-il raison quand il affirmait que Wulf représentait un danger pour elle, songea Cassandra. La mission des Chasseurs consistait à débarrasser la terre des Démons, mais qu'étaient-ils censés faire des Apollites ?

Sa mère avait été très claire : se méfier de tous, et plus particulièrement de ceux dont le métier était de donner la mort.

Mais les Chasseurs côtoyaient des Apollites depuis une éternité. Ils étaient donc les mieux placés pour les connaître. Wulf était l'unique personne en mesure de la renseigner sur ceux de sa race.

À condition qu'il accepte d'aider celle qu'il considérerait comme appartenant à une race ennemie dès qu'il découvrirait sa nature d'Apollite... Et il n'avait aucune raison de le faire.

— Mon idée était idiote, papa.

— Non, Cassandra, elle ne l'était pas. Mais je ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Alors, ne prends pas de risques.

Elle se leva.

— OK. Je vais oublier tout ça et aller en cours.

— C'est bien. Mais je serais soulagé que tu acceptes de t'éloigner pendant un petit moment. Ces Démons, s'ils t'ont reconnue, vont en parler autour d'eux.

— Ne t'inquiète pas, papa, ceux qui m'ont reconnue n'ont pas eu le temps de répandre la nouvelle. Personne n'est au courant, et je ne veux pas partir.

Jamais elle ne le voudrait.

Un léger tremblement agita les lèvres de Jefferson. Cassandra n'avait aucun mal à deviner ses pensées : il songeait au compte à rebours qui avait commencé. Huit mois... huit ridicules petits mois...

— Chérie, pourquoi ne viendrais-tu pas dîner à la maison, ce soir ? Je quitterai le bureau de bonne heure et...

— J'ai promis à Michelle que nous sortirions. On peut remettre ça à demain, papa ?

Elle se pencha pour l'embrasser, et il la serra fort contre lui.

— Entendu, mais sois prudente.

— Je le serai.

Elle pouvait lire dans son regard qu'il ne supportait pas l'idée de la perdre. Dans le sien, sans doute voyait-il que la perspective de mourir la désespérait.

— Je t'aime, Cassandra.

— Je t'aime aussi, papa.

Un ultime sourire, une caresse sur la joue, et elle sortit du bureau. Kat posa son magazine et se mit immédiatement

debout. Côte à côte mais silencieuses, les deux jeunes filles quittèrent le bâtiment.

Cassandra appréciait la délicatesse de Kat. Elle savait d'instinct quand elle devait parler ou se taire.

Elles marchèrent un moment sur le trottoir, Cassandra perdue dans ses réflexions qui tournaient toutes autour du Chasseur. Puis elle revint à la réalité et proposa :

— Un bon café, ça te dirait, Kat ?

— Un café, ça me botte toujours. On va au *Starbucks* ?

D'un pas allègre, elles prirent la direction du bar.

Cassandra se remit à penser à Wulf. Elle avait toujours considéré les Chasseurs comme un mythe dont sa mère se servait pour l'obliger à être prudente. Elle n'avait donc jamais fait de recherches sur eux lors de ses études sur la Grèce antique. Les légendes auxquelles elle s'intéressait depuis l'enfance ne concernaient que les Apollites et l'histoire de sa mère. Jamais dans ses lectures elle n'avait trouvé de mention des Chasseurs de la Nuit, ce qui l'avait confortée dans l'idée qu'ils n'existaient pas. Mais peut-être n'avait-elle pas étudié les textes assez scrupuleusement.

— Hé, Cassandra !

Elle se retourna. L'un de ses camarades de cours se dirigeait vers elle. C'était un jeune homme un peu moins grand qu'elle mais très mignon, dans le genre boy-scout, à la chevelure noire toute bouclée et aux jolis yeux bleus au regard chaleureux.

— C'est Chris Eriksson, souffla Kat.

— Ah, oui, merci, chuchota Cassandra en retour – elle avait oublié le nom du charmant brun.

Jamais elle n'oubliait un visage, mais les noms fuyaient toujours sa mémoire.

— Salut, Chris ! lança Cassandra quand il s'immobilisa devant elle.

Elle le trouvait vraiment sympathique. Il était gentil, souriant et serviable.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? poursuivit-elle.

Il eut soudain l'air mal à l'aise.

— Je... euh... je suis venu chercher un truc pour quelqu'un.

Son embarras était tellement évident que Kat échangea un coup d'œil avec Cassandra avant de remarquer :

— J'espère que ce n'est pas un truc louche ou, pire, illégal !

— Oh, non ! Pas du tout. Seulement... euh... personnel, dit-il en s'empourprant.

Chris suivait les cours de vieil anglais. Jusque-là, les contacts de Cassandra avec lui s'étaient limités à comparer leurs notes sur les cours, ou à quelques coups de main généreusement donnés par Chris lorsqu'elle peinait sur une traduction. Le jeune homme était le chouchou du professeur et réussissait tous les examens haut la main. Tout le monde, dans la classe, recherchait sa compagnie, espérant sans doute profiter de l'élan qui le conduisait à la réussite.

— Tu as fait le devoir pour cet après-midi, Cassandra ?

— Oui.

— C'était super, hein ? Vraiment excitant.

Bon sang ! Il semblait réellement avoir apprécié ce pensum !

— Moi, ça m'a fait le même effet que si on m'arrachait une dent sans anesthésie, lança-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

La mine de Chris s'assombrit. Visiblement, il ne prenait pas la remarque de Cassandra comme une boutade, mais au pied de la lettre.

— Oh... Désolé. Je suis toujours à côté de la plaque, dit-il finalement en fixant la pointe de ses chaussures.

— Chris, ne...

— Il faut que j'y aille. J'ai pas mal de choses à faire.

Il s'éloignait quand Cassandra le rappela.

— Chris ?

Il s'arrêta et se tourna vers elle.

— Oui ?

— Syndrome de l'enfant hors norme.

— Pardon ?

— Tu es hors norme. Comme moi.

Perplexe, il se gratta la nuque pour se donner une contenance.

— Comment pourrais-tu savoir ça, Cassandra ?

— Tu présentes les symptômes classiques. J'avais les mêmes que toi, mais après des années de thérapie intensive, j'ai appris

à les dissimuler, et maintenant, je fonctionne à peu près normalement.

Il éclata de rire.

— Tu peux me donner le nom de ton thérapeute ?

— Bien sûr. Kat et moi allions prendre un café. Tu te joins à nous ?

Il lui jeta le même regard que si elle lui avait tendu les clés du paradis.

— Oh... Oui, merci... Merci.

Les deux jeunes filles entrèrent dans le bar, Chris derrière elles, l'air aussi joyeux qu'un chiot dont le maître vient de rentrer à la maison. Ils prirent leurs boissons au comptoir puis allèrent s'asseoir dans le fond de la salle, un choix que faisait toujours Cassandra pour fuir le rayonnement du soleil à travers les vitres.

— Alors ? Pourquoi suis-tu les cours de vieil anglais ? demanda Chris après que Kat fut allée se laver les mains. Tu n'as pas le profil des volontaires pour ce genre de punition.

— Je cherche tout le temps des renseignements sur... sur de vieux trucs.

Sa réponse était évasive, mais comment aurait-elle pu lui expliquer qu'elle tentait de retrouver la trace de sorts et d'enchantements d'antan susceptibles de lui donner espoir quant à son espérance de vie ?

— Et toi, Chris ? Ton profil, c'est plutôt celui du petit génie en informatique. Tu serais plus à ta place devant un écran d'ordinateur.

— J'ai déjà exploré tout ça, et j'ai eu envie de changer.

— Oui, mais pourquoi as-tu choisi le vieil anglais ? Dans quel genre de foyer vis-tu ?

— Dans une maison où on le parle.

— Oh, arrête ! Où parle-t-on encore l'anglais comme ça ?

— Chez moi. Vraiment.

Chris marqua une pause, puis prononça quelques mots dans un idiome totalement incompréhensible.

— Hé ! Tu viens-de m'insulter, là ? s'exclama Cassandra.

— Mais non ! Je ne ferais jamais une chose pareille !

Cassandra se mit à rire, puis baissa les yeux vers le sac à dos du jeune homme, posé par terre. Un agenda en piteux état à la couverture marron dépassait de l'une des poches ouvertes. Sur la tranche était fixé un ruban rouge qui pendait hors du sac. Une sorte de médaille y était accrochée. Cassandra se pencha pour mieux voir le motif gravé dessus. On eût dit un bouclier avec deux sabres entrecroisés, par-dessus lesquels apparaissaient les lettres C et N.

Voilà qui était étrange. CN... Ces initiales, aujourd'hui, prenaient pour elle un sens tout particulier. Peut-être s'agissait-il là d'un présage ?

— CN ? murmura-t-elle en se penchant pour saisir la médaille.

Elle la retourna, et son cœur manqua plusieurs battements lorsqu'elle vit ce qui y était gravé : « Chasseurs-de-la-Nuit com. »

— Qu'est-ce que... commença Chris avant de s'interrompre, manifestement très nerveux.

Il ôta l'agenda des mains de Cassandra et le fit disparaître au fond de son sac, dont il tira la fermeture Éclair.

— C'est juste un machin avec lequel je m'amuse de temps à autre.

Les yeux plissés, Cassandra étudia le jeune homme. Pourquoi était-il troublé à ce point ? Il était tellement mal à l'aise qu'il se tortillait sur son siège.

— Tu es sûr que tu ne fais rien d'illégal, Chris ?

— Non, parole d'honneur. Si je songeais seulement à faire quelque chose d'illégal, je prendrais la trempe de ma vie.

Chasseurs-de-la-Nuit.com... Elle avait cherché un site comportant ces mots mais en accolant tous les termes. Elle n'avait pas pensé à mettre de traits d'union. Se pouvait-il que... Oh, ce serait trop beau !

Dans le but de détendre Chris et, surtout, de l'amener à penser qu'aussitôt vue, l'adresse Internet lui était sortie de l'esprit, elle se mit à parler des cours de littérature, des examens, du petit monde de l'université.

— Tu as loupé le cours de ce matin, lui fit remarquer Chris. Tu vas assister à celui de cet après-midi ?

Quelle importance si elle loupait un, deux, voire trois cours et faisait l'impasse sur les examens ? se demanda-t-elle. Pour ce que cela changerait à son avenir...

Non. Hors de question d'abandonner. Cassandra Peters aurait son diplôme !

— J'y vais, annonça-t-elle en se levant.

Kat, qui était de retour, dit au revoir à Chris en même temps que Cassandra, et une heure plus tard, elle s'installait dans le hall du département de littérature avec un roman policier, tandis que Cassandra se rendait dans la salle de cours pour y attendre le professeur.

Comme celui-ci tardait à arriver, pour tuer le temps, Cassandra ouvrit son Palm Pilot et se connecta à Internet.

Elle tapa sur le clavier Chasseurs-de-la-Nuit com.

Le fichier se chargea, la page s'ouvrit...

Elle poussa un petit cri de joie : ça y était !

4.

Chris approchait de la salle où se déroulaient les cours de vieil anglais. Il soupira. Encore une de ces journées où il avait le bourdon. Pourtant, son existence aurait dû être parfaite : il avait plus d'argent qu'il ne pourrait jamais en dépenser, il se vautrait dans le luxe et pouvait obtenir tout ce dont il avait envie. Par exemple, lorsqu'il avait émis le souhait de voir Britney Spears en chair et en os, Wulf l'avait aussitôt engagée pour qu'elle chante lors de la fête qu'il avait donnée pour les vingt et un ans de son cher écuyer. C'aurait pu être merveilleux si les invités ne s'étaient pas résumés aux gardes du corps de Chris et à Wulf, qui n'avait cessé de s'agiter comme une mère poule inquiète à l'idée qu'un tueur infiltré décapite son petit. Pour ne rien arranger, Wulf avait tanné son neveu pour qu'il invite Britney dans son lit.

Le rire de la jeune chanteuse, qui avait bien entendu décliné l'offre, résonnait encore dans les oreilles de Chris.

Auprès de Wulf, il n'avait pas de vie normale, or il n'aspirait à rien d'autre, si ce n'était la liberté.

Il ne pouvait avoir ni l'une ni l'autre. Wulf ne lui permettait de quitter la maison qu'avec des gardes aux basques. Une seule chose pouvait obliger Wulf à détacher la laisse de son protégé : si Achéron, le chef des Chasseurs de la Nuit, l'exigeait.

Tous les membres du Conseil des écuyers comprenaient l'attitude surprotectrice de Wulf : après tout, Chris était la dernière personne dans les veines de laquelle coulait le sang du Chasseur. De ce fait, Wulf veillait sur le jeune homme plus jalousement que sur les joyaux de la couronne.

Et Chris se faisait l'effet d'être une sorte de monstre. Il rêvait d'un endroit où il n'aurait été qu'un garçon anonyme, au lieu d'être un phénomène de foire enfermé dans une prison dorée par son propriétaire.

Il ne pouvait pas s'envier. Pas lui, le dernier descendant de la lignée. Sans Chris et les enfants qu'il aurait, la solitude serait le lot de Wulf pour l'éternité. Personne ne se souviendrait de lui. Seul un humain doté de ses gènes pourrait transmettre sa mémoire.

Mais pour cela, il fallait que Chris devienne père, ce qui impliquait qu'il trouve une femme qui accepterait de devenir la mère de ses rejetons au pedigree exceptionnel. Pour l'instant, aucune demoiselle n'avait sauté de joie à l'idée de porter les enfants du neveu d'un Chasseur de la Nuit.

Il entendait encore les ricanements de Belinda.

— Que je sorte avec toi ? Oh, non ! Appelle-moi quand tu auras grandi et que tu t'habilleras mieux.

Ce n'étaient pas ses origines qui avaient fait fuir la jeune fille, mais ce qu'il était lui-même. Ce souvenir lui serrait encore le cœur. Bon sang, il avait mis son plus beau pantalon de toile et un pull marin, juste pour inviter Belinda à sortir ! Et elle lui avait ri au nez.

Il était mal fagoté et, en plus, constamment crispé. Il se trouvait idiot et tellement banal physiquement qu'il se confondait avec les murs.

Pas beaucoup d'atouts de séduction, dans le tableau...

Seigneur, il était pathétique !

Il s'arrêta sur le seuil de la salle et regarda les deux écuyers Thetis, ces gardes du corps qui ne le lâchaient pas d'une semelle. Enfin, non, il exagérait. Ils maintenaient une certaine distance entre eux et lui. La corde n'était pas tendue à craquer.

La trentaine bien sonnée, ils avaient été affectés à sa protection par le Conseil des écuyers. Leur mission était simple : qu'il n'arrive rien à Chris tant qu'il n'aurait pas donné de descendants à Wulf.

Les menaces qui pesaient sur lui étaient quasiment nulles en plein jour. Toutefois, en de rares occasions, un Doulos, c'est-à-dire l'un des serviteurs humains attachés aux Apollites, pouvait attaquer un écuyer.

La nuit, Chris n'avait pas le droit de quitter la maison, sauf s'il avait rendez-vous avec une fille, ce qui était rare. Il avait eu en tout et pour tout une petite amie, et elle l'avait envoyé paître.

Comment en retrouver une autre ? Quelle fille accepterait de subir des tests sanguins et physiques dès les débuts de leur relation ?

Il soupira et entra dans la salle. Les deux Thetis resteraient à la porte, démontrant par leur seule présence que Chris n'était pas comme les autres et aggravant sa solitude – qui, de surcroît, était dans sa nature.

Mais qui aurait pu le blâmer de privilégier la solitude ? Il avait grandi dans une maison où il lui était interdit de courir de peur qu'il tombe et se blesse. Un simple rhume et le Conseil des écuyers, rameuté par Wulf, appelait en urgence des spécialistes de la clinique Mayo à son chevet. Les quelques compagnons de jeu que Wulf lui avait amenés étaient tous des enfants d'écuyers auxquels on avait donné l'ordre de ne jamais toucher le si précieux héritier. Ils ne devaient en aucun cas l'énerver, et encore moins énerver Wulf. Alors, ses « amis » se contentaient de regarder la télévision avec lui. Ils lui parlaient à peine, de crainte de déclencher un problème. Aucun ne lui apportait jamais le moindre cadeau, et ils répugnaient à partager avec lui ne fût-ce que le contenu d'un sachet de chips. Tout ce sur quoi Chris posait la main, jouet ou objet, était désinfecté. Un méchant germe, et il deviendrait peut-être stérile, allez savoir ! Ou pire, il mourrait.

Le seul véritable ami de Chris était Nick Gautier, un écuyer dont il avait fait la connaissance sur Internet deux ans plus tôt. Nick ne saisissait pas l'importance du statut de Chris, aussi le traitait-il comme si son collègue était un banal humain et compatissait-il quand Chris lui racontait la vie qu'il menait. Il comprenait qu'elle soit difficile en dépit des avantages dont bénéficiait le jeune homme.

La seule raison qui avait convaincu Wulf d'envoyer Chris à l'université au lieu d'embaucher des précepteurs était que le campus était un vivier d'ovaires en ébullition. Chaque soir, lorsque Chris rentrait, Wulf l'interrogeait : avait-il rencontré une partenaire ? Et dans l'affirmative, avait-il couché avec elle ?

Ah, il en était loin, songea Chris en allant s'asseoir, la tête basse, conscient des regards dirigés sur lui. Non content d'être le chouchou du professeur Mitchell, il était très doué, et même

s'ils mendiaient son aide pour leurs devoirs, les autres le détestaient pour ces deux raisons.

Il se laissa tomber sur une chaise au fond de la classe et sursauta quand une voix féminine lui lança :

— Salut, Chris.

Cassandra ? Qui souriait ? Il en resta bouche bée.

— Salut, répondit-il après un silence.

Seigneur, qu'il était sot et maladroit ! Nick, lui, aurait amené la jolie blonde à manger dans sa main en deux temps, trois mouvements.

Elle s'assit à côté de lui, et il commença à transpirer. Elle sentait la rose. Ce parfum l'avait frappé chaque fois qu'il l'avait approchée.

Cassandra ouvrit le livre que Mitchell avait exigé qu'ils étudient, puis tourna la tête vers Chris. Qu'avait donc ce garçon ? Il semblait encore plus nerveux qu'au café.

Discrètement, elle coula un regard vers le sac à dos posé sous le bureau. L'agenda et son si intéressant marque-page étaient invisibles. Zut.

— Chris, je me demandais si on pourrait réviser ensemble.

Il parut sur le point d'imploser sous l'effet de la surprise.

— Hein ? Réviser ? Avec moi ?

— Oui. Tu connais super bien le sujet, et j'aimerais avoir une bonne note à l'examen. Alors, qu'en penses-tu ?

Il se gratta la nuque, un tic dont il semblait affligé.

— Tu es sûre que tu veux que, moi, je révise avec toi ?

— Oui.

Il sourit mais garda les yeux baissés.

— Ah, ce serait bien... Oui, ce serait bien, finit-il par répondre.

Cassandra s'adossa à sa chaise, satisfaite. Le professeur Mitchell entra à cet instant et demanda le silence. Le cours commença, mais la jeune fille avait la tête ailleurs. Aujourd'hui, les subtilités du vieil anglais ne l'intéressaient guère.

Elle avait parcouru fébrilement le site des Chasseurs. Au premier abord, il se présentait comme un jeu de rôle vidéo, mais des sections étaient bloquées par des mots de passe. Elle avait essayé de faire sauter les verrous, en vain. Pourtant, elle avait

bien cru réussir : ce site ressemblait en tout point à celui des Apollites.

Malheureusement pour elle, il était bien mieux protégé. Le dernier grand mythe du monde moderne gardait tout son mystère. Personne ne savait que les Chasseurs de la Nuit hantaient encore la plupart des villes de la planète.

Elle, elle était au courant. Et elle trouverait le moyen de s'infiltrer dans leurs fichiers, quitte à se faire tuer.

À moins qu'ils ne tuent Chris pour le punir de n'avoir pas su veiller sur le secret dont il détenait la clé. Pas toutes les clés, sans doute, mais au moins celle qui ouvrait la première porte.

Elle suivit le cours du professeur Mitchell d'une oreille d'autant plus distraite que ce qu'il racontait lui paraissait totalement obscur. Lorsqu'il eut terminé, elle rangea ses affaires puis attendit que Chris ait fait de même.

Elle sortit de la salle avec lui. Deux hommes imposants vinrent aussitôt les encadrer et lui jetèrent un coup d'œil dépourvu d'aménité.

Chris poussa un long soupir théâtral. Il semblait tellement malheureux quelle ne put s'empêcher de rire.

— Ils sont avec toi ?

— J'aimerais te répondre que non, mais...

— Ne t'en fais pas. Moi aussi, je suis sous bonne garde, lui souffla-t-elle en lui tapotant gentiment le bras.

Du menton, elle lui montra Kat, qui venait à sa rencontre.

— Oh... Je ne suis donc pas le seul ? s'étonna Chris.

— Non, alors arrête de t'en faire, OK ? Et sache que je suis de tout cœur avec toi.

Le soulagement de Chris était presque palpable.

— Bon, on révise quand ?

— Pourquoi pas maintenant ?

— D'accord. Où cela ?

Cassandra brûlait d'envie de voir la maison de Chris, de découvrir l'ambiance de son foyer et les personnes qui le comptaient. Et surtout, d'en apprendre davantage sur le Chasseur du club... et de son rêve.

— On peut aller chez toi ?

Instantanément, Chris redévoit nerveux, confirmant les soupçons de Cassandra. Ce garçon cachait bien des choses...

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi, Chris ?

— Eh bien, c'est que... C'est que ce n'est pas une bonne idée, voilà tout.

Cassandra comprit qu'il lui faudrait s'armer de patience et d'habileté pour abattre les défenses du jeune homme. Elle comprenait ses réticences. Elle-même dissimulait tant de secrets...

— D'accord. Choisis l'endroit, Chris.

— Euh... la bibliothèque ?

— Mmm... J'ai du mal à me concentrer, là-bas. Et puis, j'ai tendance à bavarder et on me souffle de me taire. Que dirais-tu de mon appartement ?

Cette proposition parut le stupéfier.

— Ton... Vraiment ?

— Vraiment. Et n'aie pas peur, je ne te mangerai pas.

— Moi non plus, assura-t-il en riant.

Puis il se tourna vers les deux hommes qui les suivaient et leur lança :

— Nous allons chez elle, OK ? Pourquoi ne vous offririez-vous pas un beignet pendant ce temps ? Ou quelque chose qui vous ferait plaisir ?

Le duo ne sembla pas du tout d'accord. La mine soudain sombre des deux gaillards amusa Cassandra.

Tout en traversant le parking, elle donna l'adresse de son appartement à Chris.

— On se retrouve là-bas ?

— D'accord, répondit Chris avant de se diriger vers un énorme Hummer rouge.

Kat s'était déjà installée dans la Mercedes grise de Cassandra, bien entendu à la place du conducteur. Pour une fois, Cassandra souhaitait que son amie conduise comme sur un parcours de rallye : elle craignait que Chris n'arrive avant elle, ne change d'avis et ne l'attende pas.

Pourvu qu'il patiente et qu'il reste ensuite avec elle ! Au moins jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de fouiller son sac à dos...

Deux heures s'écoulèrent, d'un ennui mortel, qu'ils passèrent penchés sur *Le Lai de Beowulf* avant qu'enfin Chris se lève pour aller aux toilettes, abandonnant son sac à dos. Kat s'était retirée depuis longtemps dans sa chambre, sous prétexte que le vieil anglais et l'enthousiasme de Chris pour l'idiome mort lui donnaient la migraine.

Dès que le jeune homme se fut éloigné, Cassandra plongea sous le bureau pour s'emparer du sac. Par chance, elle trouva rapidement ce qu'elle convoitait.

La couverture de l'agenda était en cuir manifestement tanné à la main et portait un étrange emblème : un arc et une flèche dont la pointe était dirigée vers la droite. Exactement comme le tatouage que, dans son rêve, le Chasseur arborait sur l'épaule.

Cassandra ouvrit le petit volume et ne put retenir une petite exclamation de dépit : le texte était écrit en caractères runiques ! Cela ressemblait à du vieil anglais, sauf qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer une seule ligne. Peut-être était-ce du norvégien ancien ?

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

La question, posée d'un ton rude par Chris, la fit sursauter. Elle chercha fébrilement une explication qui tînt la route.

— Tu fais partie de ces joueurs, n'est-ce pas ?

— Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je... Eh bien, je suis allée sur le site Chasseurs-de-la-Nuit.com et j'ai vu tous ces rébus, ces énigmes. Comme j'avais remarqué ce carnet, je me suis dit que tu prenais des notes sur les parties que tu faisais contre des adversaires virtuels sur le Net.

Les sourcils froncés, il l'observait attentivement.

— Oui, c'est ça, dit-il finalement. Mon ami Nick a créé ce site, mais c'est un truc privé. Il y a plein de gens intéressants qui s'y connectent... euh... qui jouent.

— Je comprends ça. C'est effectivement intéressant. Tu as un pseudo, genre Hellion ou Rogue ?

Il lui prit le carnet des mains.

— Non. Juste Chris.

— Ah. Et que se passe-t-il dans ce jeu privé ?

— Rien.

Il avait répondu trop vite, ce qui attisa les soupçons de Cassandra.

— Alors, pourquoi est-ce privé ?

— Parce que c'est comme ça, rétorqua le jeune homme avec humeur.

Il remit le petit agenda dans son sac à dos.

— Bon, il faut que j'y aille. Bonne chance pour l'examen.

Cassandra aurait aimé le retenir, lui poser des questions, mais il était évident qu'il ne lui répondrait pas et ne lui apprendrait plus rien sur lui.

— OK. Merci pour ton aide, Chris.

Il répondit d'un simple hochement de tête et partit sans perdre une seconde. Une fois seule, Cassandra se rassit et, tout en se rongeant les ongles, réfléchit aux possibilités qui s'offraient à elle. Suivre Chris pour voir où il habitait ? Mauvaise idée. Il y avait les gardes du corps.

Elle se rendit dans sa chambre et alluma son ordinateur.

Le site des Chasseurs de la Nuit s'ouvrait sur une image qui donnait une impression de mise en scène de personnages de bande dessinée.

La plupart des gens devaient prendre cette présentation pour ce qu'elle semblait être, mais Cassandra devinait que ce n'était qu'une imposture, de la poudre aux yeux destinée à tromper les amateurs de jeux vidéo.

Elle avait passé sa vie à se cacher. En tant que virtuose de l'art de la dissimulation, elle savait que le meilleur camouflage consistait à se placer bien en évidence – la lettre d'Edgar Poe, en somme. En effet, les gens avaient tendance à ne rien voir de ce qui était précisément sous leur nez. Et même s'ils le voyaient, ils trouvaient aussitôt une foule d'explications logiques à ce que leur montraient leurs yeux. Ou bien ils estimaient que leur imagination leur jouait des tours.

« Voyons ce qui se passe en cliquant sur les noms des Chasseurs de la liste... » se dit Cassandra.

Eurêka ! Elle venait de trouver un Wulf Tryggvason dont l'écuyer s'appelait Chris Eriksson. Ce Wulf était censé être un guerrier viking victime d'un sort.

Cassandra nota rapidement le nom, puis se rendit sur un site consacré aux légendes de Norvège.

— Bingo ! chuchota-t-elle quand plusieurs fenêtres s'ouvrirent.

Né d'une mère gauloise chrétienne et d'un père norvégien, Wulf Tryggvason avait été un aventurier célèbre et un pirate au milieu du VIII^e siècle. Les circonstances de sa mort n'étaient pas mentionnées. On expliquait seulement qu'il avait disparu au soir d'une bataille qu'il avait remportée contre un chef de guerre du royaume de Mercia. Le bruit avait couru que les fils du chef l'avaient tué pour venger leur père.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait détourna soudain Cassandra de sa lecture. Elle leva les yeux et vit Kat.

— Tu es occupée ?

— Je faisais juste quelques recherches.

Kat s'approcha et regarda par-dessus l'épaule de Cassandra.

— « Wulf Tryggvason, pirate, pillard et mercenaire qui a écumé l'Europe, se vendant indifféremment aux Chrétiens et aux païens. Sa loyauté, il la réservait à son épée et à son frère Erik qui l'accompagnait partout... » Très intéressant. Tu crois que c'est le type que tu as vu à *L'Inferno* ?

— Peut-être. As-tu déjà entendu parler de lui ?

— Non. Tu veux que je demande à Jimmy ? Il en sait long sur l'histoire des Vikings.

Cassandra réfléchit quelques instants : Jimmy, l'ami de Kat, était membre d'une association qui étudiait la culture viking. Mais ce n'était pas le passé de Wulf qui l'intéressait pour le moment, songea-t-elle. Ce qu'elle recherchait, c'était son adresse actuelle.

— Merci, Kat, mais ce n'est pas la peine.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

— Bon. Dans ce cas, je repars dans ma chambre finir mon bouquin, sauf si tu veux que je t'apporte quelque chose à grignoter ou à boire.

— Je ne refuserais pas un soda.

Quelques instants plus tard, Kat posa une canette de Sprite devant elle puis s'éclipsa.

Cassandra revint à son écran. Au bout d'une heure, ses yeux lui brûlaient. Rien d'anormal, songea-t-elle. Elle consulta sa montre : il était 17 h 30. Pourquoi ne pas s'offrir une petite sieste ? Elle éteignit l'ordinateur et alla s'allonger sur son lit.

À la seconde où sa tête se posa sur l'oreiller, elle s'endormit.

D'ordinaire, lors de ses sommes de l'après-midi, elle ne rêvait pas. Mais aujourd'hui, il en allait tout autrement. Des images envahirent immédiatement son esprit.

Le plus troublant, c'était que ce songe ne faisait référence à rien qu'elle eût connu ou vécu. Il n'était que douceur, plénitude. Elle baignait dans un bien-être absolu.

Elle portait une longue robe verte de style médiéval, taillée dans une étoffe qui, sous sa main, avait la douceur du velours. Seule dans un cottage où un feu brûlait dans la cheminée, elle se tenait à côté d'une grande table. Dehors, le vent hurlait, les volets claquaient, mais l'hiver restait à l'extérieur de la petite maison où régnait une agréable température.

Des pas approchèrent de la porte, qui s'ouvrit. Elle se retourna et vit Wulf, en tenue traditionnelle de Viking : cotte de maille par-dessus une tunique de cuir marquée au fer rouge des emblèmes de son peuple. Le dessin était semblable à celui du tatouage sur son épaule nue. Son apparence était celle d'un homme barbare et féroce. Le genre d'homme qui avait autrefois été maître du monde et n'avait peur de rien ni de personne.

Il la regarda et sourit, révélant ses crocs.

— Cassandra, mon amour, que fais-tu ici ? demanda-t-il d'une voix enjôleuse.

— Je n'en ai aucune idée. Je ne sais même pas où est cet « ici ».

La repartie le fit rire.

— Tu es chez moi, *villkat*. Du moins dans la maison qui était la mienne il y a bien longtemps.

L'endroit était Spartiate. N'eût été le feu, il eût paru hostile, avec son ameublement sommaire : une table, quelques chaises et un lit couvert de peaux de bêtes.

— C'est drôle. J'aurais cru que Wulf Tryggvason habitait un meilleur logis.

Il posa sur la table la hache qu'il tenait jusque-là à la main, puis ôta sa cotte de mailles. Cassandra fut subjuguée par sa beauté. Il était la sensualité incarnée. Jamais elle n'avait *vu* d'homme aussi attrant.

— Comparé à la ferme où j'ai grandi, ce cottage est un palais, ma douce.

— Oh, vraiment ?

Il hocha la tête, avant d'attirer Cassandra contre lui d'un bras puissant et autoritaire. Elle ne protesta pas. Elle ne désirait rien tant que d'être enlacée par cet homme.

— Mon père était un guerrier, un mercenaire qui a fait vœu de pauvreté des années avant ma naissance, expliqua-t-il.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? demanda Cassandra, étonnée.

— Tout homme qui a atteint le sommet finit par s'effondrer, mon amour. Ma mère était une esclave chrétienne qui a été donnée en récompense à mon père à l'issue d'une campagne réussie. Elle a su le séduire et le dompter. Elle a changé le fier et implacable guerrier en docile fermier qui ne touchait plus à son épée si ce n'était pour réparer les offenses faites à son nouveau dieu, celui des Chrétiens.

Cassandra percevait dans l'intonation de Wulf le mépris qu'il avait pour ceux qui délaissaient la guerre au profit de la paix.

— Tu n'étais pas d'accord avec son choix, n'est-ce pas ?

— Non. À quoi sert un homme incapable de veiller sur lui-même et sur ceux qu'il aime ?

Il s'interrompit, et Cassandra comprit que la colère l'empêchait d'aller plus loin. Ses yeux noirs comme la nuit semblaient lancer des éclairs.

Il reprit enfin :

— On m'a rapporté que quand les Jutes ont attaqué mon village et réduit en esclavage la plupart des habitants, mon père n'a pas résisté. Ceux qui l'ont fait ont été anéantis. Et ceux qui ont été épargnés se sont moqués de la couardise de mon père. Lui dont le seul nom autrefois suffisait à faire trembler de terreur l'ennemi est mort d'un coup d'épée comme un animal sans défense. Je ne comprendrais jamais comment il a pu rester

là, impassible, sans faire un geste de résistance. Il a attendu la mort la tête basse.

Cassandra, le cœur serré, lui prit la main, puis se rendit compte qu'il n'était pas triste mais rongé par la culpabilité.

— J'ai été en dessous de tout, reprit-il. Comme si cela ne suffisait pas que je l'abandonne à son sort, il a fallu que j'emmène mon frère avec moi, au lieu de le laisser au village pour veiller sur mon père.

— Où étais-tu lorsqu'il est mort ?

La détresse qu'elle lisait dans les yeux noirs de Wulf bouleversait Cassandra. Elle devinait qu'il aurait donné n'importe quoi pour remonter le temps et changer les événements. Exactement comme elle aurait voulu repartir en arrière et modifier le déroulement de cette épouvantable nuit durant laquelle les Démons spathis avaient tué sa mère et ses sœurs.

— Je parcourais l'Europe, en quête de guerres et de richesses. Mais à l'instant où j'ai appris la mort de mon père, je n'ai plus eu envie de trouver la fortune. Cela me semblait ne plus avoir la moindre importance. Tout ce qui comptait, c'était que j'aurais dû rester auprès de mon père.

— Tu devais beaucoup l'aimer.

Il soupira.

— Je l'aimais, oui, mais parfois, je le haïssais. Je détestais l'homme qu'il était devenu. Mon grand-père était un seigneur craint et respecté, et nous, nous vivions comme des mendians dont tous se gaussaient. Ma mère nourrissait sa fierté de ces insultes. D'après elle, si nous souffrions, c'était la volonté de Dieu, et cette souffrance faisait de nous des êtres meilleurs. Je n'en croyais pas un mot. Mon père, hélas, l'écoutait avec dévotion et ne mettait pas en doute ses paroles, et je n'en étais que plus furieux. Il voulait me convaincre d'agir et de penser comme lui, de baisser moi aussi la tête sous les quolibets. Mais il n'est pas dans ma nature de courber l'échine. Si l'on me frappe, je suis incapable de tendre l'autre joue. Je rends coup pour coup, sang pour sang et... Pourquoi diable suis-je en train de te raconter tout cela ?

Il semblait éberlué.

— À cause du rêve. Toutes ces pensées hantent ton esprit et surgissent en rêve.

Sans doute. Mais comment se faisait-il qu'elles pénètrent ses rêves à elle ? se demanda Casssandra. Tout cela était tellement étrange... Son subconscient menait tout à coup une existence autonome, et elle se sentait démunie face à cette négation de son libre arbitre. Le fantasme prenait le pas sur la réalité. Elle s'impliquait à son corps défendant dans l'histoire du Chasseur et ne parvenait pas à en sortir.

— J'ai peur de faire à Christopher ce que l'on m'a fait, reprit Wulf. J'aurais dû lui laisser mener la vie qui lui plaisait au lieu de contrarier constamment ses choix.

— Eh bien, pourquoi ne le fais-tu pas ?

— Tu veux une réponse honnête ?

— Évidemment. Je préfère la sincérité aux mensonges.

— Dans ce cas, voilà : j'ai peur de le perdre lui aussi...Et pourtant, je sais que c'est inéluctable. Je le perdrai, quoi que je fasse.

— Pourquoi ?

— Tout le monde meurt un jour ou l'autre, ma belle damoiselle. Du moins chez les humains. Moi, je continue à vivre pendant que l'on trépasse inlassablement autour de moi, et c'est... c'est...

Sa voix se brisa.

— Imagines-tu ce que l'on ressent lorsqu'on serre dans ses bras un être aimé à l'agonie ? Ce que l'on éprouve en recueillant son dernier souffle ?

Non contente de l'imaginer, Cassandra le savait d'expérience. Elle avait perdu sa mère et ses deux dernières sœurs dans l'explosion d'une voiture piégée. Si son garde du corps ne l'avait pas retenue, elle se serait jetée dans le brasier pour les rejoindre. Les sauver, peut-être, contre toute logique.

Il est trop tard, Cassandra. Il faut partir, courir...

Le pire souvenir de sa courte existence, qui n'était qu'injustice et cruauté.

— Wulf, j'ai moi aussi vu mourir ceux que j'aimais. Il ne me reste que mon père.

— Tu n'as qu'une vague idée de ce qu'est ma vie. Essaie de te représenter des siècles et des siècles d'une existence jalonnée de morts ! Ces humains que l'on aime, ils grandissent, vieillissent puis meurent, et le cycle infernal recommence à la génération suivante. Chris est là, maintenant, et il ressemble tellement à mon frère... Il a même son fichu caractère.

Un sourire se dessina brièvement sur ses lèvres.

— J'ai perdu tant de membres de ma famille ! Mais la fin de Chris sera la plus difficile de mes épreuves.

— Il est encore si jeune ! Il a tout l'avenir devant lui.

— Peut-être. Mais mon frère n'avait que vingt-quatre ans quand il a été tué par nos ennemis. Jamais je n'oublierai l'expression de son fils Bironulf lorsqu'il a vu son père tomber sous les coups. Moi, je ne pensais qu'à une chose : sauver Bironulf.

— Et tu as réussi.

— Oui, et je me suis juré que Bironulf ne périrait pas comme son père. J'ai veillé sur lui sans jamais relâcher ma vigilance, et il est mon très vieux, paisiblement, dans son sommeil, après avoir assuré sa descendance. Parfois, je me demande si, d'une certaine façon, je n'ai pas adhéré aux idées de ma mère. Les Norvégiens croyaient qu'être tué lors d'une bataille ouvrait la porte du Walhalla, mais à l'instar de ma mère, j'espère qu'un sort différent attend ceux qui nous quittent. Dommage que je n'aie compris ma mère que trop tard.

Il s'interrompit et regarda Cassandra, l'air perplexe et vaguement courroucé.

— Je n'arrive pas à croire que toutes ces pensées me traversent l'esprit alors que j'ai à côté de moi la plus délicieuse des créatures. Je dois me faire vieux, pour parler au lieu d'agir.

Il eut un grand rire de gorge, puis attira Cassandra contre lui.

— Assez de sombres réflexions ! Ne laissons pas la tristesse gâcher un temps que nous pourrions utiliser à des fins autrement plus agréables. Et productives.

— Productives ?

Il prit la bouche de Cassandra dans un baiser vorace qui laissa la jeune femme étourdie lorsqu'il l'écarta de lui.

— Alors ? Est-ce que je ne peux pas faire mieux avec ma langue que parler ?

— Euh... si, indéniablement.

À peine eut-elle répondu qu'il lui retira sa robe.

Le rêve se renouvelait. Le miracle allait se reproduire, songea-t-elle, nue devant lui, vibrante d'excitation. L'extravagance de la situation ne lui échappait pas. Elle était nue et lui habillé comme un soldat au retour du champ de bataille. Il la fixait avec des yeux dans lesquels semblaient crémier des flammèches.

Wulf ne se lassait pas de l'admirer : elle était encore plus belle que dans le rêve précédent ! Encore plus ensorcelante.

Faite pour l'amour. Elle lui rappelait Saga, la déesse norvégienne de la poésie : élégante, racée, aristocratique. Il s'était confié à elle et ne comprenait pas ce qui l'y avait poussé. S'exprimer sans retenue ne lui ressemblait pas. Qu'avait-elle donc de si exceptionnel pour qu'il ait ainsi abaissé ses défenses ?

Il brûlait de lui faire l'amour, mais il s'en abstiendrait, décida-t-il. Il ne l'aimerait pas en rêve. Elle méritait mieux que cela. Elle méritait qu'il se consacre à elle dans le présent, qu'il oublie le passé et les regrets.

Il ferma les yeux et se concentra, chassant de son esprit la vision du cottage et la remplaçant par celle de la chambre moderne de la jeune femme. Puis il lui envoya l'image du décor familier... après avoir procédé à quelques modifications.

Cassandra poussa une exclamation de surprise : Seigneur, mais qu'était-il arrivé à sa chambre ? Wulf et elle se reflétaient sur les murs recouverts de laque noire. Face à elle, au lieu de deux fenêtres tout à fait normales, se trouvait désormais une immense baie vitrée qui occupait tout le panneau et s'ouvrait du sol au plafond. Des rideaux de mousseline blanche flottaient doucement, soulevés par une brise odorante. La lumière provenait de bougies fichées dans de somptueux chandeliers d'argent. Leurs flammes bougeaient, dansaient, se détachaient des bougies pour voler dans la pièce, tels des papillons lumineux ou de minuscules étoiles.

Un grand lit aux draps de soie noire trônaît au milieu de la chambre, sur une estrade. Des montants de fer forgé soutenaient un baldaquin de lin blanc.

Elle cligna des paupières, doutant de ce que ses yeux lui montraient, puis se résigna : elle était la proie d'une délicieuse hallucination. Sa chambre semblait tout droit sortie d'un conte de fées, et un prince charmant s'y trouvait, nu, dressé devant elle comme une statue allégorique de l'Homme dans toute sa splendeur.

Il la souleva dans ses bras, gravit d'un pas solennel les deux marches de l'estrade et la déposa sur les draps de soie avec les précautions qui eussent convenu à la plus délicate des fleurs.

Le matelas était doux et oscillait imperceptiblement sous elle. Cassandra se sentait comme sur un nuage. Wulf s'étendit sur elle, prit appui sur un bras et garda l'autre derrière son dos.

Elle éclata de rire lorsqu'elle découvrit le miroir au plafond : elle y voyait Wulf, ses fesses sublimes... et la rose à longue tige qu'il serrait entre les doigts. Il ramena son bras devant lui et effeuilla la rose, dont chaque pétalement vint se placer autour des seins de Cassandra. Au même instant, les murs de laque noire ne furent plus que miroirs, faisant de la chambre un univers infini, d'une poésie qui émerveilla la jeune fille.

— Mais qui crée ce fantasme ? s'écria-t-elle.

— C'est nous, ma belle. Toi et moi.

Elle poussa un long soupir. Comme c'était bon, cet homme allongé sur elle, la magie qu'il faisait naître, ses caresses savantes et délicates... Wulf n'était que sensualité. Le contact de ses cheveux sur sa poitrine lorsqu'il se pencha pour l'embrasser lui donna la chair de poule. À peine la touchait-il qu'elle s'enflammait. Jamais elle n'avait ressenti un tel émoi. Elle regarda son dos puissant dans le miroir, le balancement de ses hanches, le jeu de ses muscles tendus sous le velours de sa peau... On eût dit un grand félin, avec sa chevelure qui rappelait le pelage d'une panthère noire. Ses mouvements souples et harmonieux évoquaient ceux d'un prédateur nocturne auquel aucune proie ne pouvait échapper.

Qu'avait-il dit ? Qu'ils avaient créé ce fantasme ensemble ? Elle s'étonnait que son esprit ait été capable de concevoir un

amant aussi excitant et inquiétant à la fois. Apparemment, la prudence qui gérait son existence n'avait plus droit de cité dans ses rêves, alors que dans la vie réelle, elle était en permanence sur ses gardes. Ne l'approchait pas qui voulait. De ce fait, sa sexualité demeurait sous un joug. Pour compenser le manque et les frustrations, son inconscient avait conçu un partenaire absolument parfait, le genre d'homme qu'elle n'avait aucune chance de rencontrer dans la réalité.

La sentence de mort qui la frappait et serait appliquée lors de son vingt-septième anniversaire l'avait amenée à fuir l'amour. Elle ne voulait pas d'un amant qui s'attacherait à elle et souffrirait de sa disparition. Et elle se refusait à mettre au monde un enfant que son père mortel verrait fatalement périr au même âge qu'elle, après l'avoir regardé grandir, triste, effrayé et orphelin de mère.

Il n'y avait donc que dans ses rêves qu'elle était libre. Libre d'aimer, d'être aimée, d'offrir à son corps le bonheur auquel il aspirait. Pas de peur, pas de promesses, pas de cœurs brisés. Oui, décidément, l'amour en songe était idyllique.

Tout en explorant fiévreusement le corps offert de Cassandra, Wulf restait lucide. Ses pensées conservaient toute leur cohérence, et il réfléchissait au passé.

Ce n'était que dans les rêves qu'il trouverait l'explication du sort qui le frappait. Bien longtemps auparavant, une femme avait échangé leurs destinées, et elle avait fort habilement joué. En effet, rien ne prédisposait Wulf à devenir Chasseur de la Nuit. Jamais il n'avait remis son âme à Artémis, ni reçu de la déesse un acte de vengeance officiel l'autorisant à exercer ses pouvoirs sur ses ennemis. D'ailleurs, il n'avait à se venger de personne. On ne lui avait pas fait de mal. Lui, il en avait fait autour de lui. Son père avait été sa première victime.

Depuis des lustres, il était en quête d'un être assez séduisant pour lui faire oublier le chagrin causé par la mort de son frère, le désespoir qui l'accabliait dès qu'il se remémorait ce jour funeste où il avait entraîné Erik dans cette bataille, si loin de leur patrie. Le jeune homme y avait laissé la vie.

Marginne lui avait paru convenir. Elle s'était montrée tellement passionnée que les idées noires de Wulf l'avaient fui.

Mais Mordinne était une Chasseuse de la Nuit. Par quelque sortilège, lors de leurs torrides ébats, elle s'était arrangée pour s'emparer de son âme et lui donner la sienne à la place. Lorsqu'il s'était réveillé au matin, il n'était plus mortel. Une nouvelle existence s'ouvrait devant lui, une vie dont il n'aurait pas voulu si on la lui avait offerte.

Mais il n'avait pas eu le choix. Mordinne lui avait volé ce qu'un humain a de plus précieux et lui avait en outre jeté un sort : tous les hommes, toutes les femmes l'oublieraient à la seconde où il serait hors de leur vue. Ensuite, la Chasseuse s'était éclipsée, se dérobant à ses devoirs auprès d'Artémis. Elle était partie vivre pour l'éternité avec le dieu norvégien Loki.

Aujourd'hui encore, il s'interrogeait : pourquoi tant de cruauté de la part de Mordinne ? S'approprier son âme était déjà ignoble, mais elle ne s'était pas contentée de ce monstrueux vol. Il avait fallu qu'elle lui jette aussi ce sort qui faisait de lui l'être le plus seul au monde. Même son neveu Bironulf l'avait oublié dès que ses yeux s'étaient détournés de lui.

Sans Achéron qui l'avait pris en pitié, Wulf n'aurait plus été qu'une ombre plongée dans l'affliction, qui aurait erré jusqu'à la fin des temps.

Le chef des Chasseurs de la Nuit lui avait dit que nul ne pouvait lever le sort jeté par Mordinne, mais qu'il était néanmoins en mesure d'en adoucir les effets. Les autres Chasseurs se souviendraient de lui, lui avait-il promis. Ensuite, il avait pris une goutte du sang de Bironulf et décrété que tous ceux dans les veines desquels courrait ce sang se rappelleraient Wulf. Il avait également accordé à Wulf des pouvoirs psychiques et lui avait expliqué qu'il était maintenant immortel mais que ce statut recelait quelques pièges. Par exemple, la lumière du jour pouvait lui être fatale. Il lui avait appris que son âme appartenait désormais à Artémis : étant celle de Mordinne, elle revenait de droit à la déesse. Wulf devait donc servir Artémis, laquelle comptait bien sur son allégeance.

Wulf s'était donc résigné sans trop de peine à être immortel : Achéron lui avait permis de trouver quelque bonheur et de profiter de maints avantages.

La femme à laquelle il faisait l'amour en cet instant entrait indubitablement dans la catégorie des avantages. Elle lui plaisait comme jamais aucune femme ne lui avait plu. La saveur sucrée de sa peau, son parfum de rose lui faisaient tourner la tête.

Il ne supportait pas l'idée de la perdre au réveil, découvrit-il, incrédule. Il voulait la garder. Le Viking reprenait le dessus sur le Chasseur. Au temps où il était guerrier, il aurait abattu d'un coup de glaive quiconque eût menacé de la lui prendre. Les siècles avaient passé, mais il n'avait pas changé : au fond de lui, il demeurait le féroce mercenaire qui s'emparait de ce qui le tentait, sans scrupules ni hésitations.

L'entendre gémir de plaisir accroissait son besoin de la posséder. Il fallait l'amener à ne voir que lui, ne penser qu'à lui, la réduire à sa merci par l'embrasement des sens. Ensuite, éperdue de passion, elle lui appartiendrait.

Il glissa le long de son buste, de son ventre, la léchant tout en lui prodiguant des caresses qui la firent crier. Cambrée sous lui, elle vibrait comme un arc tendu à craquer, lui labourait le dos à coups d'ongles, lui mordait les épaules. Elle lui entoura les hanches de ses jambes et le maintint solidement, oscillant de manière explicite, pour le décider à venir en elle.

À bout de résistance, il obéit, à regret toutefois. Avec une autre, il eût depuis longtemps mis un terme à ces préliminaires, sans se soucier que sa partenaire fut ou non prête à recevoir son sexe à la dureté de marbre.

Cette femme-là, il voulait la marquer comme au fer rouge du sceau d'une jouissance que lui, et lui seul, pouvait lui faire connaître.

Il savait que même en ces instants d'abandon, elle le regardait dans le miroir. Il lui avait fait découvrir quelque chose de nouveau qui amplifiait son plaisir.

Il vit ses yeux se révulser et des gouttelettes de transpiration apparaître sur sa peau comme autant de perles translucides. Un long râle s'échappa de sa bouche entrouverte. Des spasmes agitaient son corps.

Elle avait atteint le nirvana.

Il renonça alors à se battre contre lui-même et jouit dans un grand cri.

Le cœur battant encore à tout rompre, Wulf avait basculé à côté de Cassandra et la serrait dans ses bras.

— Tu as été très... spectaculaire, *villkat*.

— Tu n'as pas été mal non plus, *villwulf*.

La réplique le fit sourire. Chatte sauvage, loup sauvage...

Il adorait l'esprit d'à-propos dont elle faisait preuve.

La sensation d'absolue sécurité qu'elle éprouvait était totalement nouvelle pour Cassandra. Jamais elle n'avait eu la certitude d'être ainsi protégée de tout et de tous. Même enfant, elle avait peur lorsque l'on frappait à la porte. Elle se méfiait des étrangers, et la nuit, la terreur s'emparait d'elle si d'aventure quelqu'un se manifestait : les Démons et les Apollites sortaient après le crépuscule. Or, tous voulaient sa mort. Et dans la journée, les Doulos la cherchaient inlassablement.

Wulf saurait les repousser, tous autant qu'ils étaient, elle en était convaincue.

— Cassandra ?

Elle tressaillit en entendant la voix. Une femme s'adressait à elle par télépathie.

— Cassandra ?

Non, il ne s'agissait pas de communication télépathique, mais de Michelle, comprit-elle en ouvrant les yeux.

Son amie l'avait arrachée au rêve.

— Cassandra ? Tu es là ? Ouvre-moi !

Les coups sur la porte se faisaient de plus en plus violents. Manifestement, Michelle s'inquiétait.

Cassandra s'assit dans le lit et constata que, de nouveau, elle était nue, les cheveux défaits, le corps en sueur. Ses vêtements gisaient, roulés en boule, sur la moquette. Que se passait-il ? Devenait-elle somnambule ?

— Cassandra !

— J'arrive !

Elle se leva et attrapa son peignoir. Kat arriva à la porte en même temps qu'elle.

Michelle se tenait sur le seuil.

— Ça va ? s'enquit-elle d'un ton anxieux.

— Oui. Je faisais la sieste. Tout va bien.

Un gros mensonge. Elle avait l'impression d'être sous l'effet d'un barbiturique.

— Quelle heure est-il ?

— Il est 20 h 30, dit Kat.

— Vous voulez toujours m'accompagner à *L'Inferno*, les filles ? Si vous avez changé d'avis, pas de problème.

En dépit de son affirmation, Michelle semblait déçue.

— Accorde-moi le temps de m'habiller et on y va, lui dit Cassandra.

Kat lui décocha un regard inquisiteur.

— Tu es sûre d'être en état de sortir ?

— Oui. J'ai mal dormi la nuit dernière. J'avais juste besoin d'une sieste pour me retaper.

— C'est à cause de ce truc indigeste que Chris et toi avez lu. Ce Beowulf, ce doit être une sorte d'incube. Il a bouffé ton énergie.

Sans le savoir, Kat frôlait d'un peu trop près la vérité, ce qui mit Cassandra mal à l'aise. Elle rit nerveusement.

— Oui, ce doit être à cause de ça. Bon, je vais m'habiller.

Cassandra regagna sa chambre, troublée. Beowulf, un incube ?

Wulf avait exactement le profil de ce genre de démon...

Mais non. C'était ridicule, se dit-elle en enfilant un jean et un pull bleu.

Voilà. Elle était prête. Et brusquement angoissée : sa petite sonnette d'alarme interne tintait. Quelque chose allait se passer ce soir.

Elle n'avait pas hérité des pouvoirs psychiques de sa mère, mais possédait néanmoins un petit don de prémonition qui la prévenait de la survenue d'un événement désagréable ou plaisant.

Hélas, ce qui allait advenir ce soir n'aurait rien de plaisant. Elle ne découvrirait la nature de cet événement qu'à l'ultime seconde, et il serait alors trop tard pour y remédier.

5.

— Bienvenue à *kolasi*, murmura Stryker.

Il avait prononcé le mot atlante pour désigner l'enfer. Il surveillait sa troupe de Démons, qui se lancerait à l'attaque dès qu'il en donnerait l'ordre. Depuis onze mille ans, lui, le fils de La Destructrice atlante, était leur chef.

Choisis par la Destructrice et entraînés par Stryker, ces Démons représentaient l'élite des tueurs. Ceux de leur race les appelaient les Démons spathis, un nom qu'utilisaient aussi les Apollites et les Chasseurs de la Nuit, bien qu'ils ne comprirent pas ce qu'étaient réellement les Spathis. Ils qualifiaient de « Démons » tous ceux qui les combattaient, à tort dans le cas des Spathis : ceux-ci appartenaient à une espèce différente.

Ils n'étaient pas les enfants d'Apollon, mais ses ennemis, comme ils étaient les ennemis des Chasseurs et des humains. Ils avaient renoncé depuis longtemps à l'héritage grec ou apollite dont ils auraient dû bénéficier et dont on les avait privés.

Les véritables descendants des Atlantes, c'étaient eux, et ils en étaient fiers.

Les Chasseurs et les humains ignoraient qu'ils étaient des milliers. Une véritable armée, et une vieille race, dont les origines remontaient bien avant l'apparition des misérables humains, des Apollites ou des Chasseurs. Les Démons, ridiculement faibles et vulnérables, vivaient cachés. Les Spathis se déplaçaient dans des tunnels spatio-temporels, allant et venant à l'insu de tous de leur royaume au monde des hommes.

Ils habitaient une autre dimension, à Kalosis, là où la Destructrice elle-même était consignée et où les éclairs mortels d'Apollon ne brillaient jamais. Ils étaient ses soldats. Ses fils et ses filles.

Stryker, élu parmi les élus, pouvait faire autant d'aller-retours entre Kalosis et la terre que cela lui chantait, mais il préférait rester auprès de sa mère. Sept mille ans durant, il ne

l'avait pas quittée. Ensemble, ils avaient préparé cette nuit où tout se jouerait. Cette nuit qui était enfin arrivée.

Apollon avait renié ses enfants, mais Apolymi leur avait montré la voie. Elle leur avait appris à dérober leurs âmes aux humains, et à se jouer ainsi de la malédiction de leur père qui voulait leur mort à l'âge de vingt-sept ans.

— Vous êtes mes élus, avait-elle dit. Battez-vous à mes côtés, et le monde appartiendra de nouveau aux dieux atlantes.

Stryker avait recruté des soldats, formant son armée avec soin. Les trois douzaines de généraux qui se tenaient autour de lui dans la salle des banquets faisaient partie de l'élite des guerriers. Tous attendaient que leur espion les informe de la réapparition de la princesse héritière.

Ce soir, elle sortirait, serait à leur portée. D'un instant à l'autre, ils recevraient l'autorisation de traverser les ténèbres et d'aller lui arracher le cœur.

Cette idée comblait Stryker de joie.

Les portes de l'immense vestibule s'ouvrirent, livrant passage au seul fils survivant de Stryker, Urien. Entièrement vêtu de noir, à l'instar de son père, il avait attaché ses cheveux blonds en catogan.

Le fils de Stryker était d'une beauté confondante. Tous ceux de sa race étaient particulièrement beaux, mais il les dépassait de cent coudées, avec son regard fier et bleu et sa démarche souple de grand fauve. Lorsque Stryker avait redonné la vie à son fils aîné, il avait eu un peu de mal à s'habituer au fait qu'il soit du même âge que lui. Mais cette bizarrerie ne les empêchait d'avoir de vraies relations père-fils. De surcroît, ils étaient des partenaires, des alliés.

Stryker était prêt à tuer quiconque menacerait son enfant.

— Alors ? Des nouvelles ? lui demanda-t-il.

— Pas encore, père. Le loup-garou dit qu'il a perdu sa trace olfactive mais qu'il ne tardera pas à la retrouver.

C'était leur espion, un loup-garou, qui leur avait appris qu'il y avait eu la veille une bataille dans un bar et que des Démons y avaient perdu la vie. D'ordinaire, ce genre d'information aurait laissé Stryker de marbre, mais cette fois, il y avait un fait

nouveau : le loup-garou avait entendu les Démons qualifier leur proie de « princesse héritière ».

Stryker avait écumé la terre à sa recherche. Cinq ans auparavant, en Belgique, il avait failli réussir à la supprimer, mais son garde du corps l'avait sauvée. Depuis ce jour, elle semblait s'être volatilisée. Manifestement, elle était aussi rusée que sa mère.

Mais les Spathis avaient soigneusement peaufiné leur plan. Ce soir, le rideau tomberait. Entre les patrouilles envoyées par Stryker à St. Paul et les loups-garous à son service, Stryker ne doutait pas de trouver l'héritière.

— Je veux qu'au moins vingt de nos guerriers soient sur place, dit-il à Urien. Ainsi, elle n'aura aucune chance de nous échapper.

— Je vais convoquer tous les Élus, père.

Stryker approuva d'un hochement de tête. Urien et lui-même faisaient partie, avec trente autres Spathis, du groupe d'Élus qui composaient la garde rapprochée de la Destructrice. Chacun d'eux avait prêté serment : ils feraient tout pour qu'Apollymi soit libérée de sa prison dans l'autre dimension et puisse revenir régner sur la terre.

Ce jour-là, elle redeviendrait la souveraine du monde, et tous seraient des princes qui n'auraient de comptes à rendre qu'à elle.

Il ne restait plus guère de temps à attendre.

Wulf se demandait ce qui l'avait poussé à revenir à *l'Inferno* ce soir. Il avait obéi à une impulsion, à son instinct, même si cela lui paraissait déraisonnable.

Sans doute l'espoir de revoir la jeune fille du rêve était-il à l'origine de ce besoin irrépressible. C'était de la folie, se répétait-il, mais il ne parvenait pas à se dominer. Le souvenir de leur nuit d'amour était trop vivace. Sur ses rétines était gravé son sourire, sur ses paumes la douceur de sa peau, dans ses narines son parfum de rose.

Et dans sa bouche, la saveur de sa langue, laissée par leurs baisers de feu.

Penser à elle le tourmentait profondément. Elle avait ouvert des barrières fermées depuis des siècles, éveillé des besoins qu'il croyait anéantis depuis longtemps.

Elle ne serait pas à *L'Inferno*. Pourquoi, après ce qui était arrivé la veille, aurait-elle décidé d'y passer de nouveau la soirée ? Elle n'était pas inconsciente. Elle allait prudemment éviter le night-club.

Alors, pour quelle raison s'obstinait-il à marcher sur le trottoir, ombre fantomatique dans la nuit agitée par un vent glacial ?

C'était par une nuit pareille à celle-ci qu'il s'était retrouvé au service d'Artémis. Lors d'une quête similaire. À cette exception près que la quête n'avait pas le même but.

À moins qu'il n'ait à l'époque mal analysé la situation ?

Tu n'es qu'une âme errante, à la recherche d'une paix que tu ne trouveras pas. Perdu tu es, perdu tu resteras, jusqu'à ce que tu découvres l'essence de la vérité. Nous ne pouvons éternellement nous voiler la face. Nous devons admettre ce que nous sommes. Notre unique espoir est d'accepter notre sort.

Aujourd'hui encore, il ne parvenait pas à décrypter les paroles du vieux prophète qu'il était allé consulter, attendant de lui qu'il lui explique par quel biais Mordinne et Loki s'étaient emparés de son âme.

Peut-être n'y avait-il tout bonnement pas d'explication. Le monde n'était que bizarries, et il s'y sentait plus étranger de jour en jour.

L'Inferno n'était plus qu'à quelques pas.

Il entra.

Les murs peints en noir étaient décorés de grandes flammes dorées qui scintillaient dans l'éclairage pourtant chiche de la piste de danse. Le patron du club, Dante Pontis, l'accueillit à la porte, flanqué de deux colosses chargés de faire payer les clients et de contrôler leur identité. Sous son apparence humaine, le Katagaria était costumé en vampire. Dante trouvait ce déguisement amusant et approprié au nom de son établissement. Il avait laissé sa chemise bâinte. Les pans d'une écharpe de soie blanche nouée autour de son cou coulaient sur sa poitrine nue. Son manteau de cuir noir, taillé dans le style du

XIX^e siècle, semblait de facture ancienne, mais Wulf savait qu'il s'agissait d'un faux. L'un des avantages d'une longue existence était de pouvoir reconnaître sans erreur possible ce qui était authentique et ce qui ne l'était pas, et de se rappeler la mode en vogue à telle ou telle époque.

Les longs cheveux noirs de Dante flottaient sur ses épaules. Il sourit à Wulf, révélant des crocs impressionnantes. Des crocs dont Wulf savait qu'ils étaient factices : les panthères katagarias n'avaient de telles canines que sous leur forme animale.

— D'où sors-tu ces trucs ? s'enquit Wulf en montrant les crocs.

Le sourire de Dante s'élargit.

— Les femmes adorent. Je te conseillerais bien de t'en procurer, mais tu as déjà l'équipement complet !

— Je ne compte pas m'en servir, répondit gaiement Wulf.

— Je l'espère bien.

Les quelques problèmes rencontrés au club n'avaient pas suffi à décourager Wulf d'y revenir. Il prenait un réel plaisir à fréquenter *L'Inferno*, même s'il savait les panthères et les loups-garous peu enchantés par la présence d'un Chasseur. Et puis, ici, on se souvenait de lui, on se rappelait son nom.

L'un des deux colosses se pencha vers Dante.

— C'est un Chasseur de la Nuit ?

Les yeux de Dante se plissèrent jusqu'à se réduire à une fine fente. Il attrapa le colosse par le bras et le poussa rudement contre son collègue, à qui il lança :

— Emmène l'espion arcadien avec toi et liquide-le !

Le gigantesque homme blêmit.

— Quoi ? Mais je ne suis pas arcadien !

— Ah, ouais ? Tu as rencontré Wulf il y a quinze jours. Si tu étais un Katagaria, tu ne l'aurais pas oublié. Il n'y a que les foutus imposteurs qui ne reconnaissent pas les Chasseurs. Tu es un Arcadien !

Wulf tressaillit. L'insulte était gravissime. Aucun Katagaria ne la lançait à la légère. En effet, les Katagarias estimaient être avant tout des fauves dotés du pouvoir de prendre forme humaine. Ils se considéraient donc comme supérieurs aux simples loups-garous et autres humains capables de se

transformer en bêtes. Les Katagarias chassaient et tuaient les Arcadiens, de simples humains dont l'unique pouvoir était de se métamorphoser en animaux.

— Qu'est-ce que tu vas faire à l'Arcadien ? demanda Wulf au Katagaria.

— De quoi tu t'occupes, Chasseur ? Est-ce que je te pose des questions sur tes affaires, moi ?

Wulf hésita : devait-il intervenir ? Non, décida-t-il. Si l'Arcadien était vraiment un espion, tant pis pour lui. Et puis, il était de taille à se défendre tout seul et n'apprécierait pas l'aide d'un Chasseur.

— Il y a des Démons dans le club ? s'enquit-il.

Dante secoua la tête.

— Non, mais Corbin est là. Elle est arrivée il y a une heure. Elle a dit que c'était tranquille, ce soir. Trop froid pour que les Démons se baladent dans la rue.

Corbin était une Chasseuse de la Nuit affectée à la surveillance du secteur. Sa présence allait empêcher Wulf de rester à *L'Inferno* ses pouvoirs s'amoindrissant au contact d'un autre Chasseur. Il reviendrait après son départ. Mais il pouvait tout de même aller lui dire bonjour.

L'orchestre n'était pas sur la scène. Un disc-jockey diffusait une musique tonitruante, le genre que Chris qualifiait de *goth métal*.

Il régnait dans le club une pénombre régulièrement percée d'éclairs stroboscopiques. Ce type de lumière était volontairement activé par Dante : les Chasseurs supportaient mal l'alternance des éclats lumineux et du noir. Les rétines immédiatement douloureuses, Wulf dut chausser ses lunettes noires.

Des jeunes s'agitaient sur la piste de danse, comme en transe, apparemment inconscients de ce qui les entourait.

Salut !

Il sursauta et se retourna, mais Corbin n'était pas à côté de lui. Elle était capable de téléporter sa voix comme son corps et adorait prendre les gens par surprise.

Effectivement, elle apparut quelques secondes plus tard.

Wulf sourit à la grande et belle rousse. Corbin était une Chasseuse redoutable qui, dans l'Antiquité et encore humaine, régnait sur une province grecque. Elle affichait toujours un port de reine et avait des manières aristocratiques qui donnaient à tous ses interlocuteurs l'impression d'être sales et grossiers.

Elle avait essayé de sauver son pays d'une invasion de barbares et était morte, vaincue.

— Salut, Binny, fit Wulf, employant le surnom que seuls quelques élus avaient le droit d'utiliser.

Wulf faisait partie de ces élus. Il avait droit à l'estime de Corbin.

— Ça va, Wulf ? Tu as l'air fatigué.

Elle avait mis la main sur son épaule.

— Je vais bien.

— Mmm. Je n'en suis pas sûre. Je devrais peut-être t'envoyer Sara quelques jours pour qu'elle s'occupe de toi à la place de Chris.

Ému par tant de sollicitude, il recouvrit la main de Corbin de la sienne. Sara Addams était l'écuyère de la Grecque.

— Tu crois que j'ai besoin d'être servi par quelqu'un qui oubliera dans la seconde qu'il est censé s'occuper de moi ?

— Oh, c'est vrai... J'avais oublié cette particularité...

— Ne t'en fais pas. Et n'imagine pas que Chris soit responsable de quoi que ce soit. Je dors mal en ce moment, c'est tout.

— Désolée d'entendre ça.

Plusieurs loups-garous les fixaient.

— Je crois que nous les rendons nerveux, remarqua Wulf.

— Oui. Ils sentent que quelque chose va se passer. C'est pour cela que je suis ici. Tu ne sens rien, toi ?

— Je n'ai pas ce pouvoir.

— Tu as de la chance : c'est une vraie plaie, de tout savoir à l'avance. Bon, il faut que je reste en forme, alors je vais prendre un peu l'air. Je te laisse le club un moment, OK ?

— OK. À plus tard.

Corbin se volatilisa. Wulf espéra qu'aucun humain n'avait vu se produire le phénomène.

Il traversa la salle tout en songeant qu'il était stupide d'être venu, qu'il n'avait aucune raison d'être là. Il ne s'attarderait pas. Un petit tour devant le bar, et il s'en irait.

Il longea le comptoir, suivi par une foule d'yeux inquiets, puis pivota sur ses talons et s'immobilisa.

Se trouver de nouveau à *l'Inferno* mettait Cassandra mal à l'aise. Elle ne cessait de songer à ce qui s'était passé la nuit précédente. Elle savait Kat consciente de son trouble. Mais si une petite voix lui intimait de quitter le club, une autre exigeait qu'elle reste, et elle ne savait à laquelle obéir.

Michelle et Tom se dirigèrent vers Kat et elle.

— Navrée, les filles, mais Tom et moi, on va vous laisser tomber... On va se retirer dans un endroit tranquille.

— Bonne idée, approuva Cassandra en riant. Amusez-vous bien !

Dès que le couple fut parti, Cassandra se tourna vers Kat.

— On n'a plus aucune raison de rester.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Cassandra marchait vers la porte lorsqu'elle buta contre un homme à la solidité de roc.

— Oh, pardon, je...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'elle reconnut l'homme.

Le Chasseur de ses rêves !

— Wulf ?

L'entendre prononcer son prénom parut le sidérer.

— Vous me connaissez ?

Le fard que piqua la jeune fille acheva de le déstabiliser : ce qu'il avait pris pour des rêves n'en était donc pas ? Tout était réel ?

— Cassandra, attends ! s'écria-t-il alors qu'elle le contournait pour le fuir.

Ce fut au tour de Cassandra de se pétrifier : il savait comment elle s'appelait ? Elle n'avait donc pas rêvé mais... Oh, grands dieux !

La voix de sa mère résonna dans sa tête, impérieuse, comme chaque fois qu'elle s'était trouvée en danger au cours de sa vie.

Va-t'en ! Cours !

Elle n'en fit rien. Figée, elle attendit, et ce quelle espérait sans oser se l'avouer se produisit : il lui prit la main. Le souffle coupé, elle le laissa faire. Elle désirait tellement ce contact ! Un vrai contact, cette fois, pas un fantasme.

Incapable de résister à la pulsion qui la poussait vers lui, elle s'apprêtait à se jeter dans ses bras quand elle distingua une lueur brillante anormale par-dessus l'épaule de Wulf.

Une image comme projetée par un miroir venait d'apparaître sur la piste de danse. Une colonne de fumée monta vers le plafond, puis se dissipa, révélant un homme effrayant, tout de noir vêtu. Le Mal incarné, songea-t-elle, horrifiée. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux aile-de-corbeau et son visage aux traits de statue grecque, il était presque aussi beau que Wulf. Et comme lui, il portait des lunettes noires. La seule touche de couleur de sa tenue était un motif en forme de dragon au centre d'un soleil, sur le devant de son blouson de motard. Il émanait de cet homme une virilité et une sensualité exacerbées.

Bien qu'il fut brun, Cassandra ne s'y trompa pas : cet homme était un Démon. Il était le chef de ceux qui venaient d'apparaître autour de lui, tous blonds, eux.

Leur posture et leur expression ne laissaient pas place au doute : ils n'étaient pas là pour se nourrir, mais pour tuer.

Wulf sentit Cassandra lui échapper, se dérober à l'étreinte de sa main. Tout d'abord, il se demanda pourquoi, puis son regard se porta sur la piste de danse.

Alors, il comprit.

Des Démons venaient d'apparaître et se tenaient en cercle autour de celui qui était manifestement leur chef.

Dante se précipita, se métamorphosant en panthère en un éclair. Mais alors qu'il se trouvait encore à bonne distance du Démon brun, celui-ci tendit l'index. Un éclair en jaillit, qui foudroya le Katagaria. Dante s'effondra, le corps agité de soubresauts, comme sous le coup d'une puissante décharge électrique. À chaque secousse, il passait de l'état de panthère à celui d'homme, et ainsi de suite.

Les clients de *L'Inferno* se mirent à pousser des hurlements hystériques.

— Abaissez les volets mentaux ! cria le D.J. dans le micro.

Les Katagarias devaient regrouper les humains et bloquer leurs esprits afin qu'ils n'enregistrent rien de ce qui se passait. Ils procédaient de la sorte chaque fois qu'un événement hors norme survenait à *L'Inferno*.

Les Démons fondirent sur les Katagarias. Wulf fonça dans la mêlée, déterminé à en découdre avec les tueurs. Il attrapa l'un des adonis blonds par son catogan et le fit tourner au-dessus de lui comme un gigantesque ventilateur avant de le lâcher. Le Démon alla s'écraser derrière le bar. L'un de ses collègues, tout aussi blond et beau, lança :

— Reste en dehors de ça, Chasseur ! Ce combat ne te concerne pas !

En guise de réponse, Wulf extirpa deux longues dagues de ses bottes.

— Si, cela me concerne !

Il chargea de nouveau, mais à sa grande surprise, les Démons esquivèrent toutes ses attaques. Ils se déplaçaient avec une agilité et une rapidité confondantes. Par exemple ! Jamais il n'avait vu de Démons capables de se battre comme ceux-là.

— Merde, mais qu'est-ce que vous êtes ? demanda-t-il à l'un des blonds, sans cesser de balayer l'air de ses lames.

— Nous sommes des Spathis, Chasseur. Les seules créatures nocturnes capables de donner la mort à coup sûr.

Sur ces mots, le Démon prit Wulf à la gorge et le jeta par terre. Le Chasseur heurta si rudement le sol qu'il resta étourdi une fraction de seconde. Ses dagues lui échappèrent. Le Démon lui sauta dessus à pieds joints, et Wulf se découvrit aussi vulnérable qu'un nouveau-né. Il détendit les jambes pour faire perdre l'équilibre à son adversaire, y parvint et assomma le monstre.

Mais il avait eu du mal à se débarrasser de la créature, ce qui était vraiment inattendu. En balayant la salle du regard, il découvrit que les Katagarias avaient également de grosses difficultés. Il y avait des affrontements dans tous les coins et les Démons n'avaient pas toujours le dessous, constata-t-il.

Où était Cassandra ? Ah, ici, dans un angle obscur, cachée derrière une jeune femme blonde.

Il fallait la sortir d'ici.

Le Démon avec lequel il se battait suivit le regard de Wulf, puis cria :

— Père ! L'héritière est là-bas !

Et il désigna Cassandra du doigt – un instant d'inattention qui permit à Wulf de se débarrasser de lui. Mais les Spathis abandonnèrent dans l'instant les Katagarias et se ruèrent tous ensemble vers Cassandra. Plus précisément, ils se mirent à léviter, puis, tel un seul corps flottant dans l'air, volèrent vers la jeune fille. Wulf s'élança à leur suite et vit Cassandra s'accroupir, tandis que sa compagne faisait un pas en avant.

Instantanément, les Démons s'immobilisèrent.

La blonde étendit les bras. Un vent furieux se leva soudain, soufflant en blizzard dans le club. Les Démons se pétrifièrent, comme pris dans la glace. Une porte spatio-temporelle s'ouvrit au milieu de la piste.

— Les *laminas*, dit l'un des Démons pétrifiés.

À peine eut-il prononcé ce nom que tous retrouvèrent leur capacité de mouvement. Cependant, au lieu de continuer à avancer vers Cassandra, ils battirent en retraite. Un à un, ils passèrent par la porte apparue au milieu de la piste et disparurent, à l'exception de leur chef, qui s'attarda quelques instants pour lancer :

— Ce n'est pas terminé !

La blonde ne bougea pas, ne cilla même pas. Elle semblait s'être changée en pierre. Le Démon brun la regarda d'un air écœuré, puis se résigna lui aussi à franchir la porte.

Cassandra se releva.

— Kat ? Ça va ?

— Oui, mais j'ai vraiment cru que j'allais y passer. Tu les as vus, hein ?

Kat se mit alors à trembler de tout son corps.

— Bien sûr que je les ai vus.

Wulf venait de rejoindre les deux jeunes filles et les écoutait attentivement.

— Qu'est-ce qu'ils étaient ? s'enquit Kat.

— Des Démons spathis. Mais, Kat, que leur as-tu fait ?

— Rien, assura Kat, une expression de parfaite innocence sur le visage. Je me suis contentée de rester là, les bras écartés pour te protéger, et ils sont partis. Pourquoi ?

Wulf observait Cassandra avec perplexité. Oui, les Démons étaient partis, alors qu'ils auraient pu remporter ce combat, et ce bien qu'il y eût un Chasseur parmi leurs adversaires.

— Tu en as tué ?

Wulf se retourna. Corbin était là. Depuis combien de temps ? Se pouvait-il qu'elle fut restée dans le club et de ce fait ait amoindri sa force ? Il n'avait pas eu l'impression de s'affaiblir, mais le fait était là, indéniable : ces fichus Spathis avaient été à deux doigts de le liquider.

Corbin se massait l'épaule comme si elle avait reçu un mauvais coup.

— Non, je ne crois pas, répondit Wulf.

— Moi non plus, dit Corbin.

L'étrangeté de la situation intriguait Wulf au plus haut point, et il se rendait compte que Corbin était elle aussi surprise. Sans se concerter, les deux Chasseurs se tournèrent vers Cassandra.

— Ils étaient après toi, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

La jeune fille baissa les yeux, visiblement très mal à l'aise.

— Corbin, va aux nouvelles. Vois comment vont Dante et ses Katagarias, dit Wulf.

Dès que la Chasseuse se fut éloignée, Wulf demanda à Cassandra :

— Comment se fait-il que tu te souviennes de moi ?

La jeune fille resta silencieuse, mais Wulf trouva lui-même la réponse.

— Tu es une Apollite, hein ? C'est ça ?

Cassandra se balança d'un pied sur l'autre, les yeux toujours rivés au sol.

— À moitié seulement, murmura-t-elle.

Wulf jura entre ses dents. Bon sang ! C'était bien sa veine !

— Tu es l'héritière qu'ils doivent supprimer pour que le sort qui pèse sur eux soit levé ?

— Oui.

— C'est pour ça que tu as joué avec mes rêves ? Tu as fait en sorte de me séduire dans l'espoir que je te protégerais ?

Elle lui décocha un regard furieux.

— Je ne t'ai rien fait du tout, mon bonhomme ! C'est toi qui es venu à moi !

Ah, elle était bien bonne, celle-là !

— C'est ça ! riposta Wulf dans un ricanement. Mon job, ce n'est pas de protéger ceux de ton espèce, c'est de les tuer ! Débrouille-toi toute seule, princesse !

Bouillant de rage, il tourna les talons, laissant Cassandra partagée entre deux envies : le gifler ou pleurer.

Elle choisit une troisième voie : elle lui emboîta le pas.

— Wulf, juste pour info, je n'ai besoin ni de toi ni de personne d'autre pour veiller sur moi ! Et la dernière chose qui me viendrait à l'esprit serait de demander à celui que les miens considèrent comme un suppôt de Satan de m'aider ! Tu n'es qu'un tueur ! Tu ne vaux pas mieux que les Démons que tu chasses. Et puis, eux, au moins, ils ont une âme !

Wulf tourna vers elle un visage d'une dureté de pierre, puis s'en fut à grands pas.

Le voir s'en aller bouleversa Cassandra. Elle ne voulait pas qu'il l'abandonne ! Elle commençait... Grands dieux, oui, c'était cela... Elle commençait à s'attacher à cet homme, qui s'était montré si tendre, si gentil dans ses rêves.

Au temps pour ses espoirs d'obtenir de lui des renseignements sur son peuple, les Apollites ! L'homme qui venait de la quitter ne ressemblait en rien à celui de ses songes. Il était affreusement méchant.

Elle regarda la salle. Les Katagarias s'efforçaient de remettre de l'ordre, d'effacer les traces de la bataille. Quelle soirée ! Elle avait bien commencé, mais avait tourné au cauchemar.

— Viens, Cassandra, on s'en va, dit Kat. Rentrons à la maison avant que ces Démons ne reviennent.

Cassandra se dirigea vers la porte. Kat avait raison. Elle allait rentrer chez elle et tenter d'oublier les événements de la soirée. Et si Wulf lui rendait visite pendant son sommeil, il découvrirait qu'il pouvait y avoir plus féroce que les Spathis. Une princesse apollite, par exemple.

Stryker laissa ses soldats dans le vestibule et alla voir Apollymi. De tous les Spathis, il était le seul dont elle acceptât la présence.

Son temple était le plus grand parmi tous ceux de Kalosis. En dépit de la pénombre permanente qui habitait ce monde entre deux dimensions, le marbre noir des murs luisait. Un couple de cerbères particulièrement vicieux, des créatures à tête de chien, corps de dragon et queue de scorpion, montaient la garde devant la porte. Ils grondèrent en voyant Stryker, mais ne s'avancèrent pas. Depuis longtemps, ils le savaient autorisé à approcher la Destructrice.

Apollymi se trouvait dans son salon, sur une méridienne, flanquée de deux Démons vigiles. Xedrix, son principal protecteur, se tenait à sa droite. Peau et cheveux bleu outremer, yeux jaunes, cornes noires et ailes écarlates, il avait posé sa main sur l'épaule de la Destructrice.

Dans la hiérarchie, l'autre Démon, une femelle, se situait plusieurs échelons en dessous de Xedrix, mais pour une raison qu'ignorait Stryker, elle était la favorite d'Apollymi. Avec ses longs cheveux dorés, son teint ambré, ses yeux safran et ses cornes couleur de soufre, Sabina était une symphonie de jaune.

Les Démons ne le quittèrent pas du regard lorsqu'il s'assit devant sa mère, laquelle semblait perdue dans ses pensées. Elle fixait, par la baie grande ouverte, le jardin où ne poussaient que des fleurs noires, plantées en souvenir du frère de Stryker. Il était mort des siècles auparavant, mais Apollymi chérissait toujours sa mémoire et pleurait encore sa disparition.

Stryker examina les traits de sa mère. Elle avait vieilli, mais les ans n'avaient laissé aucune trace sur son visage, qui était celui d'une jeune fille, couronné d'une lourde chevelure blonde. Sa robe noire se confondait avec le revêtement de velours noir de la méridienne.

— Ils essaient de me libérer, fit-elle d'une voix atone en serrant un coussin contre sa poitrine.

— Qui donc, mère ?

— Ces stupides Grecs. Ils croient que par gratitude, je me rangerai de leur côté.

Stryker se dit que les dieux du panthéon grec n'avaient guère de chances de réaliser leur dessein. Apollymi les détestait.

— Vont-ils réussir ?

— Non. L'Elekti les en empêchera. Comme d'habitude.

Elle tourna vers son fils des yeux aux iris si pâles qu'ils en étaient transparents. Elle semblait tellement fragile, avec sa peau diaphane... songea Stryker.

Mais il ne s'agissait que d'une apparence. Comme son surnom l'indiquait, la Destructrice était tout sauf une faible femme. Elle avait exilé tous les membres de sa famille dans un lointain univers d'où ils ne reviendraient jamais. Son pouvoir était immense, et ce n'était qu'une trahison qui avait permis à ses ennemis de l'enfermer à Kalosis, d'où elle pouvait observer les humains mais pas s'immiscer dans leur monde. Sauf si le sceau qui fermait la porte était rompu. Stryker n'avait aucune idée de la façon dont on pouvait le briser.

— Pourquoi n'as-tu pas tué l'héritière, mon fils ?

— L'Abadonna a ouvert le portail.

Apollymi, dans son immobilité, évoquait une statue. Puis elle s'anima et rit, d'un rire cristallin, musical, enchanteur.

— Artémis est derrière tout ça. Elle se débrouille bien. Elle apprend et sait tirer les leçons de ses erreurs. Mais cela ne la sauvera pas, et son minable de frère, sur lequel elle veille comme sur la prunelle de ses yeux, ne sera pas non plus épargné.

Apollymi se leva et marcha vers Stryker.

— As-tu été blessé, mon fils ?

— Non.

Xedrix, qui avait suivi le mouvement de sa maîtresse, se pencha pour lui parler à l'oreille.

— C'est hors de question, lui répondit-elle à haute voix. L'Abadonna est intouchable. Elle est loyale, et contrairement à une autre déesse que je ne nommerai pas, je ne profiterai pas de sa nature généreuse... Mais l'Abadonna est innocente. Je ne lui infligerai donc aucune punition. La question est : qu'est-ce que cette garce d'Artémis peut bien manigancer ?

— Appelle l'Abadonna et demande-le-lui.

— Oui, bonne idée.

Mais l'Abadonna ne répondit pas. Alors, Apolymi lui cria :

— Très bien ! N'en fais qu'à ta tête ! Protège Artémis et l'héritière d'Apollon, puisque tu estimes que c'est là ton devoir ! Mais sache que tu ne m'arrêteras pas. Personne ne m'arrêtera !

Puis, à voix basse, elle ajouta :

— Stryker, il nous faut séparer Katra de l'héritière.

— D'accord, mais comment ? Si l'Abadonna ouvre le portail à chaque tentative, nous serons impuissants. Tu sais parfaitement, mère, que dès que le portail s'ouvre, nous devons rentrer.

De nouveau, Apolymi se mit à rire.

— La vie est pareille à un jeu d'échecs, mon fils, ne le sais-tu pas encore ? Chaque fois que tu exécutes une manœuvre pour protéger tes pions, tu mets la reine en danger.

— Ce qui veut dire ?

— Que l'Abadonna ne peut se trouver partout au même moment. Attaque un être précieux à ses yeux. Elle ne sera pas en mesure de défendre l'héritière en même temps.

— Ah, mère, j'espérais que tu suggérerais quelque chose de ce genre.

6.

Cassandra était tellement en colère quelle ne savait que faire. Quoique, si : l'idéal eût été de capturer Wulf, de l'enfermer, de l'attacher et de le frapper à coups de manche à balai. Ou, mieux, de fouet ! Le problème, c'était que même avec l'aide de Kat, elle n'arriverait pas à le maîtriser.

Alors que Kat la ramenait à l'appartement en conduisant aussi sportivement que d'habitude, Cassandra tempêta, donna des coups de poing sur le tableau de bord, pestait contre ce sale type qui n'avait pas plus de cœur qu'un petit pois.

Jusque-là, elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle s'était donnée à Wulf en rêve. Jamais elle n'avait été du genre à accorder aisément sa confiance. Surtout à un homme. Or elle avait ouvert son cœur à celui-là et lui avait offert son corps sans restriction. Une folie. Et elle découvrait qu'il s'était également insinué et bien installé dans son esprit. Elle ne pensait qu'à lui. Elle ne parvenait pas à l'oublier.

Mais lui non plus ne l'oubliait pas ! Comment était-ce possible ? Son rêve n'appartenait qu'à elle et...

Non. Elle se trompait. Il n'y avait pas eu de rêve. Tout avait été réel. C'était la seule explication.

Elle fit part de ses réflexions à Kat, qui tiqua.

— Tu dis que le Chasseur dont tu as rêvé était au club ? Mais quand ?

— Ce soir, Kat ! Il s'est battu contre les Démons puis m'a dit que j'étais une Apollite !

— Navrée, mais je n'ai vu que le grand Démon brun.

Ainsi, Wulf disait vrai lorsqu'il prétendait que les gens l'oubliaient à la seconde où il sortait de leur champ de vision.

— D'accord, laissons tomber Wulf et passons au problème suivant : crois-tu que mes rêves aient pu être une réalité déformée ? Que j'aie souffert d'une altération passagère de la conscience ?

— Comment savoir, Cassandra ? Il y a encore cinq ans, j'étais persuadée que les vampires n'existaient pas. Tu m'as appris à voir les choses différemment, à distinguer ce qui demeure invisible pour la majorité des gens. Je réfléchis autrement, désormais, et je pense que tout est possible. Mais ce qui me trouble, c'est que j'ignorais que l'on pouvait faire ça. C'est-à-dire donner l'impression à une personne qu'elle rêve alors qu'en fait, ce n'est pas le cas.

— Te rappelles-tu ce que nous avons lu sur le Net, quand on est allé sur le site des Chasseurs de la Nuit ? Qu'ils étaient capables de s'insinuer dans les rêves d'autrui, de les susciter et de les faire basculer dans le réel.

— Cassandra, il n'y avait pas un mot sur une quelconque aptitude des Chasseurs à réunir deux personnes dans le même rêve.

— Et les dieux du sommeil ? Peut-être aident-ils les Chasseurs.

— Mmm. Peut-être, oui.

Wulf roulait au hasard dans les rues de St. Paul, l'esprit occupé par Cassandra et la sensation de trahison qu'il éprouvait.

Quelle ironie du sort ! La seule femme qui se fut jamais souvenue de lui se révélait être une Apollite ! Elle appartenait à l'unique espèce qui devait rester taboue pour un Chasseur.

— Je ne suis qu'un imbécile, marmonna-t-il.

Son portable sonna. Il répondit immédiatement.

— Que s'est-il passé ?

Entendre la voix d'Achéron Parthenopaeus le surprit au point qu'il donna un brusque coup de volant. Heureusement, il réagit aussitôt, évita le bord du trottoir et remit la voiture sur sa trajectoire.

Pour gagner du temps, il fit celui qui ne comprenait pas.

— Hein ?

— Wulf, je viens de recevoir un appel de Dante !

Lorsqu'il était en colère, Achéron s'exprimait avec un fort accent atlante.

— Dante a téléphoné ?

— Oui ! Pour me parler de l'affrontement qui a eu lieu ce soir à *L'Inferno*. Qu'est-il arrivé exactement ?

— Je ne sais pas. Un portail spatio-temporel s'est ouvert et des Démons ont surgi. Leur chef avait des cheveux noirs, ce qui me semble invraisemblable.

— Teinture ! L'Oréal, ce n'est pas fait pour les chiens. Stryker s'en sert.

— Stryker ? Vous le connaissez ?

Achéron éluda la question.

— Il faut que Corbin et toi vous teniez à distance de ces Démons.

Il y avait quelque chose dans l'intonation d'Achéron, une note menaçante, qui fit courir un frisson dans le dos de Wulf.

— Ce ne sont que des Démons, protesta-t-il.

— Non. Stryker n'a pas débarqué avec sa bande pour se nourrir ou voler des âmes.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est une longue histoire. Écoute, Wulf, je ne peux pas quitter La Nouvelle-Orléans pour l'instant. J'ai pas mal de problèmes à régler, et Stryker doit le savoir, ou bien en être à l'origine. Que je sois coincé ici lui laisse les coudées franches à St. Paul.

— Ne vous inquiétez pas, Ach. Jusqu'à aujourd'hui, aucun démon ne m'a tenu tête longtemps.

— Ça va changer, mon gars. Tu n'as jamais affronté de Démon comme Stryker. Comparé à lui, Desiderius n'est qu'un gentil toutou.

Wulf arrêta la voiture. Achéron ne lui disait pas tout, loin s'en fallait. Ce n'était pas nouveau. Le chef cachait maints secrets et ne dévoilait jamais rien de personnel à ses Chasseurs. Énigmatique, sûr de lui et extrêmement puissant, Ach était le plus ancien des Chasseurs, le père fondateur en quelque sorte. Depuis des milliers d'années, ceux-ci se tournaient vers lui pour demander conseils et renseignements.

Ach possédait des informations sur des sujets que les Chasseurs ne maîtrisaient pas. Dans l'immédiat, Wulf avait absolument besoin qu'on l'éclairé.

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur ce Stryker alors que vous ignoriez pratiquement tout sur Desiderius ?

Bien entendu, Achéron ne répondit pas.

— Wulf, les Katagarias m'ont dit que tu étais avec une femme, ce soir. Cassandra Peters.

— Vous la connaissez ?

Toujours pas de réponse.

— Je veux que tu la protèges, Wulf.

— Eh merde !

Ça, c'était le bouquet ! Cette femme s'était déjà servie de lui – du moins était-ce l'impression qu'il avait –, et il n'avait pas la moindre envie qu'elle continue à venir jouer dans sa tête. Après la façon dont Mordinne l'avait trahi, il ne supportait pas l'idée qu'une autre femme le manipule.

— C'est une Apollite, Ach !

— Je sais ce qu'elle est et je sais aussi qu'il faut la protéger à tout prix.

— Pourquoi ?

Incrédule, Wulf entendit Achéron répondre :

— Parce qu'elle tient le sort du monde entre ses mains, voilà pourquoi. S'ils la tuent, les Démons deviendront le cadet de nos soucis.

Wulf fit la grimace. Finalement, il aurait préféré que son chef laisse sa question sans réponse : il n'aimait pas du tout celle qu'il venait de lui donner.

— Si elle a tant d'importance, pourquoi ne la protégez-vous pas vous-même, Ach ?

— Comme je te l'ai dit, je suis à La Nouvelle-Orléans où je dois régler de gros problèmes, et l'ubiquité ne fait pas partie de ma panoplie de dons ! Je place Cassandra Peters sous ta responsabilité, Wulf. Ne me déçois pas.

Wulf soupira, puis se résigna. Il n'avait pas le choix, de toute façon. Achéron aurait toujours le dernier mot.

— Bon. Donnez-moi son adresse.

— Tu as de quoi écrire ?

— Oui.

Wulf prit note.

— As-tu déjà remarqué que le salut, c'est comme les clés de voiture ? reprit Achéron. On ne le trouve jamais là où on pense.

Les réflexions cryptées de son chef avaient le don d'irriter Wulf.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il avec agacement.

— Tu le sauras en temps utile, dit Achéron avant de couper la communication.

— Bon sang, ce qu'il peut me casser les pieds, avec ses énigmes ! grommela Wulf en redémarrant.

Il fit faire demi-tour à son 4 x 4 et partit en direction de l'appartement de Cassandra.

À chaque tour de roue, alors qu'il approchait de l'adresse indiquée par son chef, sa mauvaise humeur empirait. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de se trouver chargé d'assurer la protection d'une femme qui l'avait complètement tourneboulé ! Les frustrations qui l'attendaient le mettraient au supplice : jamais il ne pourrait la toucher ! Elle était une Apollite, et il pourchassait et tuait ceux de sa race depuis des siècles.

Que faire ? Comment réussirait-il à respecter le code de conduite des Chasseurs de la Nuit, qui interdisait toute fraternisation avec l'ennemi, alors qu'il brûlerait sans répit de prendre l'Apollite femelle dans ses bras, de goûter ses saveurs et de découvrir si sa peau était aussi exquise dans la réalité qu'en rêve ?

Avant d'autoriser Cassandra à refermer la porte, Kat inspecta toutes les pièces de l'appartement.

— Pourquoi es-tu aussi nerveuse, Kat ? Tous les Démons sont partis, vaincus.

— Peut-être, mais je suis loin d'en être sûre. Je pense que nos charmants amis vont revenir, et dans pas longtemps.

L'angoisse de Cassandra, un moment dissipée, revint en force. Elle était passée bien près de la catastrophe, ce soir. Que Kat ait refusé le combat et choisi de se replier dans un coin retiré de la salle en disait long sur la dangerosité des Démons. À bien y réfléchir, son garde du corps avait eu une réaction étrange. Jamais encore Kat ne s'était dérobée face au péril. À elles deux, elles formaient un couple redoutable, de vraies

guerrières entraînées à tous types d'affrontements. Or, ce soir, Kat semblait avoir su d'avance que la défaite les attendait.

— Que devrions-nous faire, Kat ?

— Nous accroupir, la tête entre les genoux, et dire adieu à nos petites personnes, déclara-t-elle, tout en fermant la porte à double tour.

Elle accrocha la chaîne de sécurité, tourna les verrous, puis sortit son pistolet de son sac.

— Il faut que je passe un coup de fil, Cassandra.

À l'intonation de son amie, Cassandra comprit que celle-ci préférait parler sans témoin.

— OK, je vais dans ma chambre.

Une fois assise sur son lit, Cassandra poussa un long soupir. Le souvenir de ce qui était arrivé à sa mère la hantait. La même chose la menaçait. Mais le danger se précisait. Jamais on ne l'avait attaquée aussi violemment que ce soir. Les Démons n'étaient pas venus à *L'Inferno* pour se nourrir mais pour elle, pour la supprimer. Ils étaient particulièrement bien entraînés et savaient qui elle était. Comment avaient-ils pu le découvrir ?

La peur lui nouait la gorge. Elle ouvrit le premier tiroir de sa commode pour en sortir ses armes, la dague de sa mère en premier lieu.

Elle accrocha l'étui de cuir à sa ceinture et y glissa la dague. D'accord, sa mort était programmée, et il ne lui restait plus que quelques mois à vivre, mais elle n'avait pas la moindre intention de partir prématûrement, se disait-elle lorsqu'elle entendit quelqu'un frapper à la porte d'entrée.

À pas de loup, elle sortit de sa chambre et gagna le hall, s'attendant à y trouver Kat, mais la jeune fille n'était pas là.

Pas question d'ouvrir sans son garde du corps pour l'épauler en cas de problème !

Elle passa d'une pièce à l'autre, en vain. Son cœur se mit à battre follement quand elle se rendit compte que Kat n'était nulle part. Se pouvait-il qu'elle soit sortie pour une raison quelconque et ait oublié ses clés ? C'était sans doute elle qui frappait.

— Kat, c'est toi ? demanda-t-elle à travers le battant.

— Oui, ouvre-moi !

Cassandra poussa un soupir de soulagement et ouvrit la porte.

Kat n'était pas sur le seuil. Mais il y avait quelqu'un : le Démon aux cheveux noirs, qui lui souriait de toute sa superbe denture munie de deux crocs impressionnants.

— Je t'ai manqué, princesse ? fit-il avec la voix de Kat.

Ce n'était pas possible ! Des choses pareilles ne pouvaient arriver ! Dans les films, oui, mais pas dans la réalité !

— Qui êtes-vous ? Terminator ? dit Cassandra d'un ton sec destiné à cacher la terreur qui la gagnait.

— Non, répondit le Démon de sa voix normale. Je suis celui qui prépare le chemin pour la Destructrice.

Sur ces mots, il tendit les bras pour attraper Cassandra, mais elle bondit en arrière, saisit prestement sa dague et la brandit sous le nez du Démon, qui recula.

Un instant, Cassandra crut avoir l'avantage. Au temps pour elle, songea-t-elle en découvrant un deuxième Démon dans le vestibule.

Il essaya de la ceinturer, mais elle lui plongea sa lame dans la poitrine. Il se désintégra.

— Tu es rapide, princesse, la félicita Stryker. Mais tu vas succomber sous le nombre.

Effectivement, des Démons surgissaient de toutes parts. Ils avaient pénétré chez elle. Comment ?

Interrogation superflue dans l'immédiat, se dit-elle en frappant de nouveau. Elle voulait survivre. Les questions viendraient plus tard... s'il y avait un « plus tard ».

Elle lutta quelques secondes contre un autre tueur, qui disparut aussi prestement que son prédécesseur, sous le regard amusé de Stryker. Animée par la force du désespoir, elle réussit à anéantir un nouvel assaillant, mais Stryker avait dit vrai : elle allait succomber sous le nombre. Un blond aux cheveux attachés en catogan se jetait maintenant sur elle. Elle se souvenait de lui : elle l'avait vu à *L'Inferno*. Elle mourrait probablement d'ici une minute ou deux, mais lui aussi, par tous les dieux !

— On ne touche pas à Urian ! lança Stryker en lui bloquant le bras.

Il abaissa la main qui tenait la dague. Folle de rage, Cassandra se débattit, tout en cherchant à croiser le regard de Stryker pour qu'il lise dans le sien sa fureur et sa haine.

Idée funeste : elle sentit aussitôt son esprit se vider de toute pensée cohérente. Les yeux du Démon semblaient être faits d'acier en fusion. Ses pupilles tournoyaient, hypnotisant Cassandra, la rendant aussi inoffensive et vulnérable qu'un papillon de nuit face à la flamme d'une bougie.

Instantanément, toute pugnacité s'éteignit en elle.

— Tu vois comme tout devient facile quand tu ne résistes pas ? lui dit Stryker en souriant.

Il était si proche d'elle qu'elle sentait son souffle sur sa gorge. Brusquement, une poigne de fer lui attrapa les cheveux et lui inclina la tête en arrière. Elle entendait palpiter son sang dans sa carotide, à la merci de la bouche qui s'approchait. Les crocs du Démon allaient percer l'artère ! Il fallait qu'elle crie, qu'elle se batte, mais elle était impuissante. Son corps ne lui obéissait pas.

Stryker poussa un grondement de plaisir avant de mordre. La douleur fit tressaillir Cassandra.

— Est-ce que j'interromps quelque chose ?

Cette voix, elle la reconnaissait... Elle lui semblait venir de très loin, mais dans un éclair de lucidité, elle comprit que c'était celle de Wulf.

Stryker fut arraché à elle et secoué comme une poupée de chiffons. En dépit de sa vision brouillée, elle vit ce qui se passait : Wulf avait pris le Démon à bras-le-corps. Après l'avoir agité avec une brutalité effarante, il le projeta à quelques mètres d'elle. Hébétée, elle se rendit compte que Wulf la prenait par la main et l'entraînait, l'obligeant à courir. Il ne s'arrêta qu'arrivé à la hauteur d'un grand 4 x 4 vert dans lequel il la propulsa après avoir ouvert la portière à la volée.

Wulf contourna la voiture et se mit au volant. Il tournait la clé de contact quand une masse heurta rudement le capot.

Un dragon noir cracha une longue flamme avant de lancer :

— Fais-la sortir et tu auras la vie sauve.

Pour toute réponse, Wulf démarra, recula pour faire tomber le monstre, puis repassa en marche avant, pied au plancher, et

écrasa le dragon. Un geyser de flammes jaillit de sa gueule mais n'atteignit pas le 4 x 4. Puis la créature s'envola et disparut dans le ciel noir.

— Bons dieux, mais qu'est-ce que c'était que ça ? s'exclama-t-il.

— Apostolos, murmura Cassandra, qui redevenait peu à peu elle-même. L'un des fils de la Destructrice atlante. On est fichus !

— Pas d'accord. Celui qui me brisera n'est pas encore né et... Oh, merde !

Huit Démons sur de puissantes motos encerclaient tout à coup le 4 x 4. Wulf songea qu'il était peut-être temps pour lui de réviser ses certitudes. Mais le doute n'étant pas dans sa nature, il se dissipa en quelques secondes.

— As-tu déjà conduit un de ces engins, Cassandra ?

— Non.

— C'est chouette mais instable. La preuve...

Il donna un coup de volant, balayant trois motards de la route.

— Un Démon, ça s'écrase comme un moustique.

— Pas étonnant : ils se nourrissent de la même façon que les moustiques. En buvant du sang.

Wulf jeta un coup d'œil à la jeune femme. Elle l'étonnait. La situation était franchement inquiétante, et pourtant, elle arrivait à plaisanter. Mais ce qui allait suivre l'amuserait-il encore ? Certainement pas : les Démons revenaient à l'attaque. Il zigzagua et se débarrassa d'eux : le poids de la voiture ne laissait aucune chance aux motos, si rapides et maniables fussent-elles.

Apparemment, les Démons avaient compris. Ils abandonnaient la poursuite, constata Wulf en regardant dans le rétroviseur. Il perçut le soupir de soulagement de Cassandra, qui se laissa aller contre le dossier de son siège avant d'abaisser le pare-soleil pour vérifier dans le miroir de courtoisie que la chasse était, pour l'instant, terminée.

— Quelle nuit ! fit-elle.

Elle avait désormais l'esprit parfaitement clair. Elle se rappelait tout. Soudain, une évidence la frappa. Kat ! Où était-elle ?

— Wulf, attends ! Fais demi-tour !

— Hein ? Pourquoi ?

— Mon garde du corps ! Je ne sais pas ce qui lui est arrivé !

Tout en continuant à rouler à tombeau ouvert, Wulf demanda :

— Elle était dans l'appartement ?

— Oui. Enfin, je ne sais plus. Elle était allée passer un coup de fil dans sa chambre quand on a frappé à la porte. Je me suis dit que ce devait être elle, qu'elle était sortie faire une course en oubliant ses clés. J'ai entendu sa voix. Mais c'était Stryker qui la contrefaisait. J'ai peur, Wulf. Il a dû lui arriver quelque chose. Tu crois qu'ils l'ont... qu'ils l'ont tuée ?

— Je ne sais pas. C'est la blonde qui était à *L'Inferno* avec toi ?

— Oui.

Il décrocha son portable de sa ceinture et composa un numéro, sous le regard de Cassandra qui se rongeait les ongles.

— Salut, Corbin. Tu pourrais me rendre un service ? Je viens juste de quitter un appartement de la résidence Sherwood, un immeuble pour étudiants situé sur le campus de l'université. Il y a eu du grabuge là-bas. En fait, il y en a peut-être encore... Ouais, un sale truc, tu n'as pas idée. Une seconde, Corbin. Cassandra, comment s'appelle ton amie ?

— Kat Agrotera.

— Pourquoi ce nom me dit-il quelque chose ? Tu as entendu, Corbin ? Kat Agrotera. Oui ? Mmm... Oui. Tu crois qu'ils ont un lien avec elle ? Mmm. Cassandra ? Je ne sais pas. Achéron m'a ordonné de la protéger, et voilà que je découvre que son garde du corps est lié à Artémis. Drôle de coïncidence, non ?

Cassandra hocha la tête. Wulf ne s'adressait pas à elle, mais elle avait saisi le sens de sa conversation avec la dénommée Corbin. Jamais elle n'avait fait le rapprochement entre le patronyme de Kat et les surnoms que les Grecs anciens donnaient à Artémis. « Agrotera » était l'un d'eux.

Elle avait rencontré Kat en Grèce après avoir fui la Belgique, une nuée de Démons à ses trousses. Au terme d'une échauffourée au cours de laquelle Kat s'était portée à son secours, celle-ci avait prétendu être une Américaine venue

récupérer un héritage dans le pays de ses ancêtres. Experte en arts martiaux, très au fait de la confection et du maniement des explosifs, elle avait séduit Cassandra, qui lui avait proposé de devenir son garde du corps, le précédent ayant perdu la vie en Belgique. Sans hésiter, Kat avait accepté le poste. Elle adorait mettre en échec les esprits du mal, avait-elle dit, ravie.

— OK, Corbin, poursuivit Wulf, tu cherches cette Kat et j'emmène Cassandra chez moi. Tiens-moi au courant dès que tu auras trouvé quelque chose. Ouais, c'est ça. Salut.

Dès qu'il eut raccroché, Cassandra demanda :

— Alors ? Qu'a dit cette... euh... Corbin ?

De toute évidence, la Corbin en question était une Chasseuse de la Nuit. À quelle autre sorte de personne Wulf aurait-il pu téléphoner ? Son carnet d'adresses ne devait pas receler grand nombre d'amis humains.

— Elle a dit, mais tu as dû le comprendre, qu'Agrotera est l'un des noms d'Artémis. En grec, selon le contexte, ça signifie « force » ou « chasseur farouche ». Tu le savais ?

— Plus ou moins.

Une petite lueur d'espérance réchauffait soudain le cœur de Cassandra : si Kat était bien ce qu'elle supposait, alors cela signifiait que les dieux n'avaient pas abandonné la princesse apollite, dernière rescapée de la lignée. Peut-être, après tout, aurait-elle droit à un sursis le jour de ses vingt-sept ans.

— Crois-tu qu'Artémis ait envoyé Kat pour qu'elle me protège ?

— Je l'ignore, mais Artémis m'a fait savoir par l'intermédiaire de son bras droit que tu étais la clé de l'avenir du monde et que je devais veiller sur toi, à n'importe quel prix.

— Qu'entends-tu par « la clé de l'avenir du monde » ?

— Ce que, moi, -j'entends ? Comment ça ? Tu ne le sais pas ?

— Eh bien, non. La clé de l'avenir... Suis-je censée sauver le monde ou le précipiter vers sa fin ? S'il doit cesser de tourner le jour de ma mort, à ta place, je croiserais les doigts.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais bientôt avoir vingt-sept ans. Dans huit mois.

Le tremblement dans la voix de la jeune fille émut Wulf. Elle était confrontée à une échéance épouvantable.

— Je ne comprends pas, Cassandra. Tu n'es qu'à moitié apollite.

— Oui, mais je n'ai jamais entendu parler d'Apollite, même à moitié humain, qui ne soit pas mort le jour anniversaire de ses vingt-sept ans.

Wulf ne trouva rien à répondre et se contenta de jeter un coup d'œil à Cassandra, qui regardait par la vitre défiler les façades des immeubles, les arbres qui bordaient les avenues, les voitures garées le long des trottoirs.

— Les Démons qui sont entrés dans mon appartement, comment ont-ils fait ? reprit-elle. Leur code de conduite ne les y autorise pas, et en plus, j'ai des alarmes, des serrures inviolables. Stryker a frappé à la porte, mais les autres ont surgi directement à l'intérieur, comme par magie.

— Ils ont emprunté un tunnel spatio-temporel. Grâce à ces tunnels, ils peuvent débarquer n'importe où. Un immeuble, un centre commercial, une boîte de nuit, un cinéma, bref, tout espace clos leur est accessible dans la mesure où il s'agit d'un lieu ouvert au public.

— Grands dieux ! Pourquoi personne ne m'a jamais appris ça ?

— Que tu ne l'aies pas su est une chose, mais que ton garde du corps, lié à Artémis, l'ait ignoré, là, je ne saisis plus. Cela ne tient pas debout.

— Peut-être Kat n'est-elle qu'une personne normale, une humaine qui n'a rien à voir avec la déesse.

— À ton avis, une personne normale aurait repoussé des Démons spathis en ouvrant simplement les bras comme Kat l'a fait à *L'Inferno* ?

— Ça m'a intriguée aussi, mais Kat m'a dit ne pas avoir compris ce qui les avait fait fuir.

— Mmm. Bizarre. D'autant plus bizarre que ce soir, elle t'a laissée seule face à eux.

Cassandra porta la main à sa gorge. Les soupçons que Wulf venait d'instiller dans son esprit prenaient corps. Kat était-elle la complice des Démons ?

— Je ne peux faire confiance à personne, c'est ça, Wulf ?

— Eh oui. Bienvenue dans le monde réel, princesse. Le seul être auquel nous puissions nous fier, c'est nous-mêmes.

Non, elle ne pouvait croire cela ! C'était trop cruel. Et pourtant, après les événements de la soirée, elle était bien obligée d'admettre que Wulf avait raison. Mais comme c'était dur, après toutes les épreuves traversées à ses côtés, de croire que Kat était une traîtresse !

— C'est charmant, lâcha-t-elle avec amertume. Vraiment charmant. À ton avis, si je me couchais et dormais vingt-quatre heures d'affilée, le temps reviendrait-il en arrière ?

— Navré, mais ce n'est pas possible, fit Wulf en souriant. Ce qui s'est passé ne peut être effacé. On ne remonte pas le temps.

— On peut dire que tu es vraiment réconfortant ! répliqua Cassandra, mi-sérieuse, mi-amusée.

Elle reprit son observation par la vitre tout en réfléchissant. Que faire ? Essayer de comprendre ce qui s'était passé ce soir, pour commencer. Et ce qui se passait maintenant.

Le paysage avait changé, constata-t-elle. Le 4 x 4 roulait à travers la zone la plus résidentielle de la banlieue de St. Paul. Les maisons – des manoirs, en fait – étaient disséminées sur de gigantesques terrains boisés. Les gens les plus riches du comté habitaient ce secteur.

Après avoir franchi une grille à ouverture automatique, Wulf s'engagea dans un chemin qui sinuait à travers la futaie. Il semblait interminable, se dit Cassandra. Wulf était un propriétaire manifestement fort bien nanti. De combien d'hectares disposait-il ? La voie était dégagée mais bordée de murs de neige. Il devait avoir un chasse-neige, ce qui n'était pas à la portée du premier péquin venu. Et quoi d'autre ?

Un... un palais !

Elle ne trouva pas d'autre nom pour la bâtisse qui apparut soudain au détour d'un virage. Elle était certes habituée aux belles maisons – celle de son père n'avait rien d'un humble cottage –, mais celle de Wulf, immense et somptueuse, dépassait l'imagination. D'époque XIX^e elle trônait au sommet d'une petite éminence. Une esplanade circulaire permettait d'aller se garer au ras du perron abrité sous des colonnes de

style grec. Le parc était illuminé sur un périmètre d'une cinquantaine de mètres, et dans la lumière crue, les arbres givrés, les pelouses et les massifs blancs évoquaient des sculptures de glace, vision féerique qui laissa Cassandra sans voix.

Wulf pénétra dans un garage d'une dizaine de places et se gara à côté du Hummer rouge de Chris, dont la plaque minéralogique proclamait fièrement « Viking ». Cassandra remarqua à côté deux Harley de collection, une Ferrari et une Aston Martin, un peu plus loin, et une Excalibur belle à couper le souffle. L'intérieur de ce garage était tellement net qu'il faisait penser à un hall d'exposition. Et le sol était de marbre, découvrit la jeune femme en ouvrant sa portière.

— Eh bien, Wulf, on peut dire que tu as fait du chemin, depuis le pauvre cottage près du fjord. Tu as finalement décidé qu'avoir de l'argent, ce n'était pas si mal que ça.

— Tu te rappelles donc cette remarque ?

Elle posa son regard sur son sublime visage, puis le fit descendre lentement jusqu'à la pointe de ses bottes de motard. Elle lui en voulait encore, mais ne pouvait ignorer l'attraction sensuelle qu'il exerçait sur elle.

— Je me rappelle tout. Je n'ai rien oublié de nos rêves.

Il crispa les mâchoires.

— Alors, tu es vraiment entrée dans mon esprit. Ce que tu viens de dire me le confirme.

— Hé, ne me le reproche pas ! Je ne suis pas responsable de ce tour de passe-passe ! À mon avis, c'est toi qui t'es introduit dans mon esprit !

Wulf haussa les épaules, claqua la portière de la voiture, puis cria à tue-tête :

— D'Aria ! Rapplique ici tout de suite !

Un nuage bleu et vaporeux se forma à côté de Wulf, et sous le regard incrédule de Cassandra, prit la forme d'une belle jeune femme brune aux prunelles d'azur dont l'apparence évoquait celle d'un ange.

— Tu manques vraiment de délicatesse, Wulf, dit-elle calmement. Si j'étais capable d'éprouver des sentiments, tu m'aurais blessée.

— Je suis désolé, fit Wulf d'un ton empreint de contrition mais il faut que je te pose une question à propos de mes rêves.

Le regard de D'Aria passa de Wulf à Cassandra, et ce fut à cet instant-là que celle-ci comprit. Sur le site Internet des Chasseurs, elle avait lu qu'il existait des Chasseurs de Rêves. Ces dieux grecs du sommeil, dotés de chevelures de jais et d'yeux bleu saphir, avaient un jour été victimes de la malice de Zeus : il les avait privés de sentiments.

On les appelait les Onerois. Tous étaient beaux, éthérés, et en dépit de leur apparence humaine, paraissaient surnaturels. La créature qui se tenait face à Cassandra ne lui semblait pas faite de chair et de sang.

Elle dut s'empêcher de tendre la main pour vérifier.

— Vous vous êtes rencontrés en rêve ? demanda la déesse à Wulf.

— Oui. Mais ces rêves collaient-ils à la réalité ?

— Si vous en avez gardé le souvenir l'un et l'autre, la réponse est oui. Ils sont devenus réels. Le problème, Wulf, c'est que je n'ai rien à voir avec ce sortilège. Dans la mesure où tu as été placé sous ma responsabilité, aucun autre Oneroi ne se permettrait d'interférer dans mes fonctions. Du moins, sans m'en avertir au préalable.

— En es-tu sûre, D'Aria ?

— Oui.

Wulf fronça les sourcils, et Cassandra se dit que cette mimique était trop fréquente chez lui. Il aurait pu sourire plus souvent...

— Comment se fait-il que tu n'aies pas été au courant de ce qui se passait dans mes rêves, D'Aria ?

La déesse écarta les bras, puis les laissa retomber le long de ses flancs en signe d'impuissance.

— Tu ne m'as pas appelée, tu ne m'as pas fait savoir que tu avais besoin de moi. Je n'espionne pas les subconscients sans autorisation, Wulf. Les rêves relèvent du domaine privé. Seuls les mauvais esprits, les Skotis, s'infiltreront dans les esprits sans être invités. Cassandra ? Vous pouvez me toucher. Je sais que vous en mourez d'envie.

— Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ?

— Elle sait tout de toi, Cassandra, intervint Wulf. Les Chasseurs de Rêves lisent en nous comme dans des livres ouverts.

Cassandra tendit la main et sursauta lorsque sa paume entra en contact avec celle de la déesse. Sa peau était douce et chaude, exactement comme celle d'un humain. Tout lui eût paru normal sans ce halo et cette légère crépitation semblable à de l'électricité statique. Cassandra crut qu'elle allait recevoir une décharge, mais à la place, ce fut une apaisante sensation de chaleur qui envahit ses doigts.

— Dans cette dimension, nous ne sommes guère différents des humains, Cassandra.

— Mais vous n'avez pas d'émotions.

— Cela nous arrive quelquefois, lorsque nous nous insinuons très profondément dans un esprit. Toutefois, cela ne dure jamais très longtemps.

— En revanche, les Skotis peuvent parasiter des pensées pendant de longues périodes, précisa Wulf. Ils ne procèdent pas de la même manière que les Démons, mais ils leur ressemblent. Au lieu de voler les âmes, ils volent les émotions.

— Des vampires qui dévorent l'énergie psychique, commenta Cassandra.

D'Aria approuva d'un hochement de tête.

— Artémis aurait-elle pu nous faire ça ? lui demanda Wulf.

La déesse lui retourna la question, modifiée.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ?

— Eh bien, il semblerait qu'elle protège la princesse. Elle aurait pu envoyer Cassandra dans mon esprit pour m'amener à veiller sur elle.

— C'est possible.

— Alors, peut-être ne mourrai-je pas le jour de mon vingt-septième anniversaire ? demanda Cassandra, pleine d'espoir.

Le regard froid de D'Aria se posa sur la jeune fille.

— Si c'est une prophétie que vous attendez de moi, mon petit, sachez que je ne vous la donnerai pas. Chacun a un destin, et l'affronter est une affaire personnelle.

— Mais vous pouvez au moins me dire si ceux qui ne sont qu'à moitié Apollites, comme moi, doivent subir le même sort que les Apollites au sang pur.

— Cela aussi, c'est une interrogation qui est du domaine des Oracles.

La frustration mit Cassandra de très mauvaise humeur. Elle ne demandait rien d'autre qu'un peu d'espérance et des conseils ! Ce n'était pas la mer à boire, pour une déesse.

— Eh bien, merci, D'Aria, dit Wulf.

La déesse le salua d'un hochement de la tête et disparut.

Cassandra baissa les yeux sur la bague qu'elle portait à la main droite. Sa mère la lui avait donnée quelques jours avant de mourir. Ce bijou était passé de mère en fille depuis que la première femme de la famille l'avait arboré, des siècles et des siècles plus tôt. Le garage digne d'un prince saoudien dans lequel elle se trouvait appartenait à un Chasseur vieux de plus de mille ans, mais elle n'avait rien à lui envier dans le domaine de la longévité – excepté son immortalité, bien sûr...

Tout en examinant les voitures, elle gardait la main pressée sur sa gorge, là où Stryker l'avait mordue. Wulf s'approcha d'elle, retira sa main et regarda la minuscule plaie, quatre petits trous qui cicatriraient rapidement, songea-t-il. Stryker n'avait pas eu le temps d'enfoncer profondément ses crocs, dieux merci.

Savoir Cassandra, sa protégée, pratiquement intacte, le rassura. En revanche, sa propre réaction l'inquiéta : il n'avait pas l'esprit intact, lui ! Le seul fait de se pencher sur la jeune fille lui mettait les idées en déroute et le corps en ébullition. Oh, ce parfum de rose...

— Ne t'inquiète pas pour mon cou, Wulf. Demain, il n'y paraîtra plus.

Les Apollites possédaient en effet une salive très particulière, capable de refermer les pires plaies en quelques heures. Il suffisait d'en appliquer quelques gouttes du bout des doigts sur la lésion, ce qu'avait fait Cassandra après que Stryker l'avait lâchée. Cette salive recelait un autre pouvoir, celui d'aveugler les humains si un Apollite la leur projetait dans les yeux.

— Viens, Cassandra, entrons dans la maison.

Pour un peu, se dit Wulf, la situation aurait été amusante : la jeune fille, proie innocente, pénétrant chez le Chasseur. L'agneau s'introduisant chez le loup qui allait le manger. Sauf que les rôles étaient inversés. L'agneau vulnérable, c'était lui. Il allait être dévoré... de désir. Pourquoi Achéron l'avait-il chargé de cette mission ? Il s'en serait bien passé ! Mais puisque le chef en avait décidé ainsi, il ne pouvait que s'incliner.

Il ouvrit le sas de communication après avoir tapé le code sur le tableau de commande et s'effaça pour laisser passer Cassandra. Son portable sonna alors que la jeune fille s'avancait dans le vestibule.

— Wulf ? C'est Corbin.

— Alors, tu as trouvé Kat ?

— Ouais. Elle m'a dit être allée jeter la poubelle, et au retour, plus de Cassandra.

— Attends.

Il répéta l'information à Cassandra, qui eut l'air perplexe.

— Que veux-tu que nous fassions d'elle ? lui demanda Wulf.

— Pourrait-elle venir ici ? dit Cassandra.

« Quand les poules auront des dents, oui », répondit Wulf *in petto*.

— Corbin, peux-tu la garder avec toi ?

— Hé, ce n'est pas ce que je t'ai demandé ! s'exclama Cassandra en lui secouant le bras.

Il lui fit signe de se taire et poursuivit :

— OK, Corbin. Je te rappelle dans un moment.

— Je déteste qu'on m'ordonne de la fermer ! protesta Cassandra tandis que Wulf raccrochait le portable à sa ceinture.

— Navré, princesse, mais tant que je n'en saurai pas un peu plus sur ta copine, il n'est pas question qu'elle mette les pieds dans ma maison, où vit Chris. Que mon existence soit perturbée, je pourrais m'en accommoder, mais je ne supporterai pas que celle de Chris le soit. Compris ?

Après une hésitation, Cassandra acquiesça d'un hochement de tête. Elle savait ce que Chris représentait pour le Chasseur.

— Pardonne-moi. Je n'avais pas réfléchi. Chris est donc chez toi ?

— Oui, dit Wulf en allumant le plafonnier, révélant un cabinet de toilette sur la gauche, un escalier droit devant et sur la droite une cuisine ultramoderne, très *design*, toute de verre et d'acier poli, vers laquelle il conduisit la jeune femme.

— Voilà. Fais comme chez toi. Dans le frigo, il y a de la bière, du vin, du lait, du jus de fruits et des sodas. Les verres sont dans le placard au-dessus du lave-vaisselle.

Ensuite, il lui montra la pièce adjacente, un salon vaste et accueillant. De profonds canapés de cuir étaient placés en demi-cercle autour d'une table basse sur laquelle se trouvait un coffret d'argent de facture visiblement moyenâgeuse. Le mur face aux canapés était occupé par un équipement hi-fi et vidéo, un home-cinéma et tant de consoles de jeux que Cassandra ne parvint pas à les compter.

L'image du guerrier viking s'occupant sur ces Game Boys perfectionnées était vraiment amusante, songea Cassandra.

— Tu joues à ça ?

— De temps à autre. Mais c'est surtout Chris qui perd un temps fou là-dessus. Moi, je préfère naviguer sur le Net.

Cassandra n'eut pas le loisir d'émettre un commentaire : quelqu'un dévalait l'escalier en criant :

— Hé, mec, est-ce que tu as vu...

La voix de Chris mourut à la seconde où, déboulant dans le salon, il vit Cassandra. Il resta bouche bée, les bras ballants contre son pyjama en flanelle.

— Bonsoir, Chris, dit Cassandra.

Le regard du jeune homme allait de Cassandra à Wulf et retour comme un métronome. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix vibrait d'exaspération.

— Non, non ! Ce n'est pas juste ! J'ai enfin trouvé une fille disposée à m'inviter chez elle, et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu l'amènes ici, pour toi ! Et je...

Chris s'interrompit, soudain pâle.

— Attends, ne me dis pas que c'est pour moi que tu l'as amenée... Tu n'essaies pas encore de jouer les entremetteurs, hein, Wulf ? Dis-moi que non ! Parce que si c'est ça, je te jure que je te décapiterai pendant ton sommeil.

— Chris, pour quel genre de femme me prends-tu donc ? demanda Cassandra en riant.

— Une femme très bien, mais Wulf a tendance à forcer les gens à faire ce qui lui plaît, à lui !

— Puisque je force les gens, remarqua Wulf avec ironie, pourquoi est-ce que je n'arrive pas à te forcer à procréer ?

— Ah, tu vois, Cassandra ? Tu entends ça ? Je suis le seul parent vivant de Wulf, alors il ne me lâche pas ! Qu'est-ce que je regrette d'être enfant unique ! Du coup, tout retombe sur moi !

Il marqua une pause, ponctuée d'un long soupir rageur, puis reprit :

— Alors ? Pourquoi est-elle ici, Wulf ?

— Je la protège.

— De qui ?

— De Démons.

— De très méchants Démons, précisa Cassandra.

Elle s'attendait à une réaction soit horrifiée, soit incrédule de la part du jeune homme, mais il ne sourcilla pas.

— Elle est au courant, pour nous, Wulf ?

— Oui. Elle sait à peu près tout.

— Oh... C'est pour ça que tu m'as interrogé sur le site des Chasseurs de la Nuit, Cassandra ?

— Oui. Je voulais trouver Wulf.

L'expression du jeune homme se fit soupçonneuse.

— Tout va bien, Chris, assura Wulf. Elle va rester avec nous quelque temps et tu n'auras pas à te cacher d'elle.

— Juré ?

— Juré.

La promesse sembla satisfaire le jeune homme.

— Alors, comme ça, tu te bats contre des Démons, Cassandra ? J'aimerais bien pouvoir en faire autant, mais Wulf devient fou dès que j'attrape un couteau à beurre. Ne ris pas, Cassandra, c'est la vérité. Il est pire qu'une mère poule. Combien de Démons avez-vous tués, Wulf et toi ?

— Pratiquement aucun, avoua Wulf. Ils étaient trop nombreux. Bien plus nombreux que lors de l'un de leurs raids nocturnes habituels.

— Tu dois être content : tu as enfin des adversaires dignes de ce nom, qui vont te laisser marqué de coups et de bosses. Au fait, Cassandra, Wulf t'a-t-il parlé de son petit problème ?

Cassandra avait du mal à imaginer Wulf avec un « petit » problème. Il était du genre à n'en avoir que de très gros.

— Mon seul problème, Chris ; gronda Wulf, c'est toi et ton incapacité à amener une femme dans ton lit.

Mal à l'aise, Cassandra feignit de s'absorber dans l'examen d'un tableau : cette conversation prenait un tour un peu trop personnel à son goût.

Mais Chris ne l'entendait manifestement pas ainsi.

— Il t'a dit ce qui n'allait pas chez lui, Cassandra ?

— Je ne sais pas de quoi tu...

— Dès que tu auras franchi le seuil, à la seconde où Wulf ne sera plus sous tes yeux, tu l'oublieras.

— Oh, c'était de cela que tu parlais ?

— Ouais.

— Navré de te décevoir, mon neveu, mais Cassandra ne m'oublie pas, intervint Wulf.

— Pourquoi ? Elle est apparentée à notre famille ?

— Non.

Chris eut l'air écœuré.

— C'est le pompon, ça ! J'avais enfin cru trouver une fille qui ne me prenait pas pour un pauvre raté, et qu'est-ce qu'il se passe ? Elle est là pour ton usage personnel !

Chris baissa le ton, grommelant quelques mots inintelligibles, puis haussa de nouveau la voix, l'air soudain ravi.

— Hé, mais c'est super ! Si Cassandra se souvient de toi, alors je suis peinard !

Le jeune homme esquissa un pas de danse, puis tournoya carrément autour du canapé. Cassandra songea que ce jeune homme avait besoin de sortir un peu et de se dérouler.

— Ne t'emballe pas trop vite, Chris, lui conseilla Wulf. Cassandra est une Apollite.

Chris se figea.

— Ce n'est pas possible. Je l'ai vue en plein jour et elle n'a pas de crocs.

— Je ne suis qu'à moitié apollite, précisa Cassandra. Chris se précipita derrière Wulf, l'air aussi terrifié que si elle s'apprêtait à le dévorer.

— Qu'est-ce que tu trafiques avec elle, Wulf ?

— Elle est mon invitée et le restera pendant quelque temps. Quant à toi, tu vas aller faire ta valise. Je vais appeler le Conseil pour qu'on vienne te chercher.

Il poussa le jeune homme vers l'escalier, mais celui-ci refusa de bouger.

— Pourquoi devrais-je m'en aller ?

— Parce qu'un très méchant Démon aux pouvoirs hors norme cherche Cassandra. Je ne veux pas que tu sois pris dans un feu croisé.

— Je ne suis plus un bébé, Wulf. Tu n'as pas à m'éloigner dès qu'il se passe quelque chose d'un peu dangereux. D'autant que s'il y a du grabuge, j'aurai enfin de quoi me distraire.

Wulf secoua la tête et eut un sourire indulgent, tel un père face à un gamin capricieux.

— Je ne prendrai pas le moindre risque. Tu vas faire ta valise.

— Je maudis le jour où Mordinne t'a refilé l'âme d'une vieille femme et du coup fait de toi la plus pénible des mères abusives !

— Christopher Lars Eriksson, dégage ! tonna Wulf.

Chris lui décocha un regard dégoûté, haussa les épaules et se résigna à monter l'escalier.

— Bons dieux, il y a des jours où j'aimerais l'étrangler de mes propres mains, marmonna Wulf.

— Il faut dire que tu lui parles comme s'il avait quatre ans, remarqua Cassandra.

— Occupe-toi de tes affaires ! lança Wulf d'un ton lourd de menaces.

Cassandra l'affronta du regard. Elle n'était pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, et il n'allait pas tarder à le comprendre.

— Je te prierai, monsieur au sale caractère, de ne pas me parler comme ça. Je ne suis pas ton toutou, je n'obéis pas à un claquement de doigts, et rien ne m'oblige à rester ici !

— Si.

— Ce n'est pas mon avis. Si tu n'arrêtes pas de t'adresser à moi sur ce ton de dictateur, je prends mes cliques et mes claques, et *ciao* !

Un sourire froid se dessina lentement sur les lèvres de Wulf.

— As-tu déjà essayé d'échapper à un Viking ? Si les Européens ne prononcent leur nom qu'avec crainte et respect et mouillent leur culotte quand ils pensent à eux, il y a une raison, crois-moi.

— Tu n'oserais pas t'en prendre à moi, quand même ? s'exclama Cassandra, soudain inquiète.

— Tu crois ça ? Tente le coup et tu verras.

Cassandra déglutit avec peine. Peut-être avait-elle tort de jouer les matamores.

Oh, et puis zut ! S'il voulait la bagarre, il l'aurait. Elle était de taille à se défendre. Nombre de Démons auraient pu en témoigner... si elle ne les avait pas fait passer de vie à trépas. Alors, ce n'était pas un Chasseur de la Nuit qui allait ébranler sa confiance en elle.

— Permets-moi de te rappeler, monsieur le guerrier viking-barbare-voyou, qu'à l'époque où tes ancêtres savaient à peine allumer un feu, les miens commandaient aux éléments et avaient bâti un empire. Alors, ne me bassine pas avec ce que tu pourrais me faire si je me rebellaïs ! Tu ne m'impressionnes pas. Personne n'a d'ordres à me donner, pas plus toi qu'un autre, mets-toi bien ça dans le crâne.

À sa grande stupeur, il éclata de rire. Il se planta devant elle et plongea dans les siens ses yeux qui, bien qu'amusés, luisaient d'une lueur féroce. Le problème, c'était que même s'il lui faisait peur, il l'attirait. Sous son regard de feu, elle brûlait de désir. Cette bouche qui ne proférait que des paroles brusques, elle avait envie de l'embrasser. Ce corps à la carrure tellement intimidante, elle aspirait à l'étreindre, à le caresser. Wulf était la virilité incarnée, et face à lui, elle se sentait profondément féminine. Et c'était une impression exquise.

Elle ferma les yeux lorsqu'il tendit la main et la posa doucement sur sa joue. Il souriait, à présent, et ce sourire était dévastateur.

— De mon temps, tu aurais valu plus que ton poids en or.

Sur ces mots, il se pencha et posa les lèvres sur celles de Cassandra, qui gémit de plaisir. Elle se rendit compte que son corps réagissait à la seconde, réclamant davantage qu'un baiser. Et le corps de Wulf dut recevoir le message, car soudain, il se plaqua contre le sien.

Elle ne pouvait se méprendre sur l'ardeur de son désir. Il lui communiquait, sans avoir besoin de mots, son envie de lui faire l'amour. Toute inhibition levée, elle répondit à ses attentes et glissa la main sous sa chemise, pour suivre de la paume le dessin des muscles d'acier sur lesquels était tendue une peau au velouté incomparable.

Elle avait faim du Viking sauvage et ténébreux, comme jamais elle n'avait eu faim d'aucun homme. Lui arracher ses vêtements puis le précipiter sur le canapé le plus proche était la seule pensée cohérente qui lui vînt à l'esprit. Il lui avait fait l'amour en rêve, et bien que la déesse ait reconnu que le rêve n'en était pas un, Cassandra avait besoin qu'il l'aime aussi dans la réalité.

Évidemment, ensuite, il lui faudrait se demander dans quel guêpier elle s'était fourrée, elle s'en rendait bien compte. Elle allait droit dans une impasse. L'Apollite et le Chasseur... Mais qu'importait ? Dans huit mois, elle serait morte. Alors, autant brûler la chandelle par les deux bouts et profiter avidement de tout ce que la vie avait à offrir.

Elle n'avait aucun mal à imaginer les pensées de Wulf. Lui aussi devait se dire que cette intime relation entre un Chasseur et une Apollite relevait de la folie, qu'il fallait y mettre immédiatement un terme. Pour preuve, il la repoussait. Plus précisément, il tentait de la repousser. Elle résista, s'agrippant à ses épaules, reprenant sa bouche et la dévorant d'une langue avide.

Oh, par tous les dieux, que lui arrivait-il ? se demandait Wulf, éperdu. Il se noyait dans l'eau verte de ces yeux scintillants de désir. Il avait envie de s'y perdre, sans se soucier de ce qui arriverait ensuite.

— Tu n'es pas le seul à souhaiter l'impossible, Wulf, lui souffla-t-elle, la tête nichée sous son menton. Tu me hais d'être ce que je suis, mais as-tu songé à ce que j'ai éprouvé après avoir

rêvé que je faisais l'amour avec un Chasseur de la Nuit dont l'activité principale consiste à tuer ceux de mon espèce ? Depuis combien de siècles exécutes-tu les Apollites ?

— Douze, avoua Wulf, pour regretter aussitôt sa sincérité : il avait vu Cassandra encaisser le coup.

— Douze...

La coupe était servie, autant la boire jusqu'à la lie.

— Ces Apollites étaient devenus des Démons, Cassandra. Ils devaient mourir. Ils tuaient des innocents.

— Ils ne faisaient que survivre ! répliqua Cassandra, toute douceur envolée. Tu n'as jamais eu à affronter un tel destin, toi ! Disparaître à vingt-sept ans, comprends-tu ce que c'est ? Ce que l'on éprouve ? On meurt en pleine jeunesse, on ne voit pas grandir ses enfants, l'avenir n'existe pas. Ma mère me disait que nous étions comme certaines fleurs qui ne durent qu'un printemps. Nous venons au monde dotés de pouvoirs merveilleux, de talents rares, et nous ne pouvons pas en profiter. Nous redevenons poussière, d'autres nous remplacent... Le cycle est éternel, mais tous sans exception, nous ne connaissons que le désespoir.

Elle leva la main et lui montra sa paume, sur laquelle étaient tatouées des larmes roses en forme de pétales.

— Lorsque ceux que nous aimons s'en vont, nous conservons ainsi leur souvenir. J'ai cinq larmes. Une pour ma mère et les autres pour mes sœurs. Dans huit mois, il ne restera de moi qu'une poignée de poussière que mon père devra jeter dans le vent. Même s'il érige un monument funéraire à ma mémoire, il ne pourra pas se dire que les restes de sa dernière fille reposent à l'intérieur. Et tout cela pourquoi ? Pour quelque chose qu'a fait ma lointaine aïeule ! C'est injuste ! Et ma courte vie n'aura guère été heureuse, car je suis solitaire. Je ne veux pas que l'on s'attache à moi. Je ferais souffrir quiconque m'aimerait, puisque je suis appelée à disparaître prématurément. Mon cœur saigne quand je pense à mon père, qui n'aura connu que des deuils.

— Cassandra, je ne sais que...

— ... que dire ? Si, dis-moi combien d'humains tu as tués à l'époque où tu étais un guerrier viking, alors que tu ravageais les côtes d'Europe pour piller, t'emparer des richesses accumulées

par d'autres. En ce temps-là, crois-tu que tu valais mieux que les Démons que tu exècres ? Sans compter qu'eux, ils tuent pour survivre ! Tu as parlé d'innocents assassinés par les Démons, mais toi, combien de morts as-tu sur la conscience ? Des fermiers, des seigneurs, des marins, des humbles, des aristocrates... Combien ont trépassé par ton glaive ? Dis-le-moi, guerrier viking !

— Ce n'est pas comparable.

— Vraiment ? Mais tu n'es pas meilleur que les Apollites ou les Démons, Viking ! Et tes collègues Chasseurs non plus ! Sur votre site, j'ai lu leurs noms et leurs histoires. Kyrian de Thrace, Julien de Macédoine, Valerius le Jeune, Jamie Gallagher, William Jess Brady pour ne citer que ceux-là. Au cours de leur vie humaine, ils ont semé la mort et la terreur sur leur passage ! Et en récompense, ils ont droit à l'éternité alors que nous, nous sommes condamnés dès la naissance. Où est la justice, là-dedans, hein ? Où est-elle ?

Wulf aurait donné n'importe quoi pour n'avoir pas entendu cette longue tirade. Jamais il ne s'était penché sur le sort des Apollites et des Démons, jamais il ne s'était demandé ce qui les animait. Il avait un travail à faire et il le faisait sans se poser de question. Pour lui, les Chasseurs étaient les bons, et les autres les méchants. Les Chasseurs protégeaient les humains des exactions commises par les Démons, des prédateurs qui ne méritaient qu'un pieu dans le cœur. Ils étaient le Mal incarné. Mais Cassandra, était-elle le Mal ? Non, ce n'était pas possible. Elle était... Elle était... Grands dieux, il ne parvenait pas à définir ce qu'elle était.

— Tu es une Apollite, dit-il, faute de mieux.

— Je suis une femme, Wulf. Je pleure, je suis triste, je ris, j'aime, exactement comme le faisait ma mère. Je ne vois pas de différence entre moi et les autres habitants de cette planète.

— Moi, je vois la différence, Cassandra.

Les mots de Wulf glacèrent la jeune femme.

— Dans ce cas, inutile de prolonger cette discussion. Nous sommes ennemis, et c'est tout ce que nous serons jamais.

Que répondre à cela ? Cassandra venait d'énoncer une vérité fondamentale. Depuis le jour où Apollon avait jeté un sort à ses

enfants, les Chasseurs et les Apollites étaient devenus des ennemis mortels.

Mais il ne supportait pas l'idée d'être celui de Cassandra ! Il n'avait pas choisi l'existence qu'il menait désormais. Le problème, c'était qu'il avait fait le serment de la mener comme on le lui avait ordonné.

Oui, Cassandra et lui étaient ennemis, et cette pensée lui brisait le cœur.

— Je vais te montrer ta chambre, dit-il d'un ton morne.

Il se sentait soudain très las. D'un pas traînant, il la conduisit dans l'aile de la maison située à l'opposé de celle qu'occupait Chris.

Lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre, Cassandra ne fit aucun commentaire. À quoi bon discuter à n'en plus finir ? Ils ne trouveraient pas de terrain d'entente. Et quand bien même ils en trouveraient un, il serait miné.

Mieux valait essayer de donner le change, de faire croire qu'elle prenait les choses à la légère.

— Dis-moi, si je me perds dans la maison, tu as un GPS pour me localiser ?

Il ne rit pas, ne sourit même pas. Un mur se dressait désormais entre eux.

— Je vais te chercher quelque chose à mettre pour dormir.

Il sortait de la chambre quand elle lui lança :

— Tu ne veux pas que je te suive, hein ? Tu as peur de me montrer où tu dors.

Il s'arrêta sur le seuil.

— Tu sais où je dors.

Elle se sentit rougir. Le rêve. La chambre avec le grand lit installé sur une estrade. Le miroir au plafond.

— Mais qu'est-ce que je fais là ? se demanda-t-elle à haute voix lorsqu'il fut parti.

Une partie d'elle-même avait envie de fuir et d'affronter Stryker par ses propres moyens. Mais une autre partie avait envie de retrouver le rêve dans lequel Wulf et elle s'étaient aimés. Cette entente physique et psychique exceptionnelle qu'ils avaient partagée en rêve, cela faisait si longtemps qu'elle

espérait la connaître avec un homme... un homme avec lequel elle aurait eu des enfants, auprès de qui elle aurait vieilli.

Au temps pour ces folles espérances ! Ne les avait-elle pas enfouies au fond d'elle-même des années plus tôt ? Pourquoi avait-il fallu qu'elles s'arrachent à leur tombe d'oubli ?

Wulf avait su l'émouvoir en lui racontant son passé, son chagrin de n'avoir pu sauver son frère, la culpabilité qu'il ressentait vis-à-vis de son père. Il éprouvait des émotions, des sentiments humains. Mais il n'était pas humain. Il était un guerrier chargé de tuer les êtres comme elle.

De toute façon, à quoi bon se torturer avec toutes ces réflexions ? Dans-huit mois, elle serait morte.

Elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

7.

— Amenez-moi auprès de Cassandra ! ordonna Kat à la Chasseuse à la chevelure flamboyante qui conduisait la voiture. Je dois la protéger !

Elle ne supportait pas que quiconque exerçât un contrôle sur elle et entravât sa liberté de mouvement.

— Ouais, c'est ça, riposta Corbin en se garant devant sa maison, une demeure imposante et somptueuse. Parce que vous estimatez que vous l'avez bien protégée, jusqu'à présent ?

Instantanément, Kat vit rouge. Elle résista à grand-peine à l'envie d'expédier un éclair mortel à la Chasseuse. Heureusement, elle savait se dominer. Elle avait certes hérité du caractère ombrageux et irascible de sa mère, mais les gènes de son père avaient adouci sa propension à la violence. Elle ne partait plus au quart de tour quand elle entendait quelque chose qui lui déplaisait. Elle savait réprimer ce qu'elle nommait à part elle des impulsions enfantines.

La colère n'était pas constructive. Réfléchir calmement, si. Elle aurait pu se servir de ses pouvoirs pour revenir auprès de Cassandra, mais cela aurait, dans la seconde, permis à Stryker de localiser sa proie. Depuis longtemps, il espionnait Kat de loin. Il guettait les manifestations de ses dons, qu'il rentrait alors contre elle. C'était à cause de cela qu'elle ne l'avait pas combattu à *L'Inferno*. Stryker était plus puissant qu'elle, et elle détestait se savoir en position d'infériorité.

Pour arriver à ses fins, Stryker était capable de piétiner n'importe qui. Elle n'avait donc pas le choix : elle devait rester avec la Chasseuse.

Corbin ne l'avait pas crue, lorsqu'elle lui avait dit être sortie de l'appartement de Cassandra pour jeter la poubelle. Un peu trop perspicace, cette Corbin. Car Kat n'était bien entendu pas allée vider la poubelle. Elle s'était téléportée jusqu'à la Destructrice pour lui demander de laisser Cassandra tranquille.

Cinq minutes d'absence, durant lesquelles Cassandra s'était trouvée seule et qu'Apollymi avait mises à profit pour envoyer Stryker et ses sbires à l'appartement.

Cette trahison la rendait folle de rage. Tant d'années de loyauté envers Apollymi et Artémis, et pour quel résultat ? Les deux déesses, en conflit, se servaient chacune de Kat pour atteindre l'autre. L'absence de réaction du père de Kat devait les étonner. Elles s'étaient sans doute attendues qu'il intervienne, qu'il arbitre le duel. Mais, sagement, il préférait se tenir à l'écart des dissensions entre les deux divinités au sale caractère.

Pourtant, Kat mourait d'envie de l'appeler au secours. Il connaissait bien les deux déesses. Il lui aurait sans doute suffi de quelques mots pour arrêter les dégâts.

Non. Qu'il se mêle de cette histoire ne ferait que l'envenimer.

Elle gérerait le problème seule et sauverait Cassandra. Depuis longtemps maintenant, elle se fichait comme d'une guigne des desiderata d'Apollymi et Artémis. Au cours des cinq années passées, elle s'était peu à peu attachée à Cassandra et ne supportait pas l'idée que les deux déesses l'utilisent comme un pion.

Dans l'immédiat, une seule chose pouvait aider Cassandra : la tenir à l'écart, la laisser tranquille. Et s'il fallait pour cela s'allier à cette si peu aimable Chasseuse, elle le ferait, décida Kat.

— Écoutez, Corbin, nous jouons dans la même équipe.

Le regard que la Chasseuse lui lança était très explicite : Kat avait perdu la tête.

— Mais bien sûr, chérie, dit-elle du ton que l'on emploie pour parler aux simples d'esprit. Maintenant, entre, que je puisse garder un œil sur toi. Je ne tiens pas à ce que tu prennes la poudre d'escampette pour aller livrer Cassandra à ses assassins.

Elles venaient d'entrer dans la maison. Kat dirigea sa hargne sur la porte, qui se referma en claquant si fort que les murs tremblèrent.

— Si j'avais voulu que Cassandra meure, vous ne croyez pas qu'en cinq ans, j'aurais eu l'occasion de la tuer ? Pourquoi aurais-je attendu jusqu'à maintenant, hein ? Cette question ne vous a pas traversé la cervelle ?

La Chasseuse contemplait la porte rabattue par le seul effet de la volonté de sa prisonnière.

— Comment puis-je être sûre que tu la connais depuis cinq ans ?

— Demandez-le-lui et vous verrez bien !

— Mmm. Pourquoi l'as-tu laissée sans protection ce soir ?

Kat en avait assez de ce tutoiement. Il exprimait le mépris et non l'amitié, aussi en usa-t-elle à son tour.

— Je te jure que si j'avais été au courant des projets de cette bande de tueurs, je n'aurais pas mis un pied hors de l'appartement !

L'expression de Corbin était dubitative.

— Je te le jure, insista Kat. Si je m'étais doutée de ce qui allait se passer, je serais restée enfermée à double tour avec Cassandra.

Corbin prit le temps de la réflexion avant de lâcher :

— Je ne sais que penser. Peut-être dis-tu la vérité, peut-être mens-tu comme un arracheur de dents.

— Tu veux des preuves de ce que j'avance ?

— Tu en as ?

Kat souleva son chemisier et montra le tatouage au-dessus de sa hanche gauche : un arc et une flèche, la marque d'Artémis.

Les yeux de Corbin s'écarquillèrent.

— Eh bien, ça alors ! Je ne sais pas ce que tu es. Pas une Chasseuse, en tout cas.

— Non, mais l'une des femmes de main d'Artémis et, exactement comme toi, j'ai été chargée de veiller sur Cassandra. Alors, maintenant que tu as eu ta preuve, conduis-moi à elle.

Wulf frappa à la porte de la chambre de Cassandra, puis entra sans attendre la réponse. La jeune fille avait les yeux gonflés.

— Que se passe-t-il ? Tu pleures ?

— Non. J'avais quelque chose dans l'œil.

Elle mentait, c'était flagrant, mais il feignit de la croire. Une femme qui ne se servait pas des larmes pour manipuler les hommes méritait le respect. Mais savoir qu'elle avait pleuré lui serrait le cœur et lui donnait envie de la prendre dans ses bras pour la consoler.

Il s'en empêcha, fidèle à sa décision de garder ses distances.

— Je... euh... j'ai emprunté ça à Chris, dit-il en lui tendant un pantalon de survêtement et un tee-shirt.

— Merci.

Il ne parvenait pas à détacher son regard du visage encadré de longs cheveux dorés. Cassandra avait l'air d'une adolescente effrayée et, en même temps, d'une femme déterminée et solide.

Il s'approcha et lui prit le menton entre deux doigts, l'obligeant en douceur à renverser la tête en arrière pour qu'elle rive ses yeux aux siens. Si cela s'était passé dans le rêve, songea-t-il, il aurait fait ce geste pour l'embrasser...

— Cassandra, est-ce que tu te bats comme ça depuis ta naissance ?

— Oui. Les Démons comme les Apollites traquent les membres de ma famille. Et cela ne date pas d'hier. Il fut un temps où nous étions une centaine, et maintenant, il ne reste plus que moi. Ma mère me répétait que nous devions tous avoir plusieurs enfants, pour assurer la perpétuation de la lignée.

— Pourquoi n'en as-tu pas ?

— Pourquoi aurais-je des enfants ? Je vais mourir. Dès que je ne serai plus de ce monde, ils découvriront que le mythe ne recèle aucune vérité : ma mort ne les libérera pas.

— Tu n'as jamais envisagé de devenir Démon ? Tu survivrais.

— Il faut tuer des innocents. Il paraît que le premier meurtre est difficile à accomplir, mais qu'ensuite... Bref, on s'habitue à tout, je suppose. Mais non, merci. Entrer en possession d'une âme étrangère change la personnalité. On devient quelqu'un d'autre, un être différent, souvent amoral et mauvais. Un de mes oncles maternels a fait cela. J'avais six ans quand il est devenu Démon. Il a essayé de convaincre maman de l'imiter, elle a refusé et il a tenté de la tuer. Elle avait un garde du corps, qui a dû abattre mon oncle pour la protéger pendant que mes sœurs et moi nous cachions dans un placard. C'était terrifiant. L'oncle Demos avait toujours été tellement gentil avec nous !

La tristesse qui faisait trembler la voix de Cassandra bouleversa Wulf. Elle avait eu une enfance malheureuse, mais la sienne n'avait guère été plus agréable. Des siècles s'étaient

écoulés depuis, sans pour autant effacer le souvenir des humiliations.

— Et toi, Wulf ? Après ton premier... meurtre, les choses sont-elles devenues plus faciles ?

— Je n'ai jamais assassiné personne. Je n'ai fait que me défendre contre l'ennemi et nous protéger, mon frère et moi-même.

— Ah, bon ? Pour toi, tuer dans le but de s'emparer des richesses d'autrui, ce n'est pas un assassinat ? Ton adversaire se défend contre ta violence, tu le tues, et tu estimes être dans ton bon droit ?

La honte accabla soudain Wulf. Les paroles de Cassandra ravivaient ses souvenirs. Il avait commis des actes horribles, lors des raids, avec sa petite armée de Vikings. Le drakkar accostait, les hommes débarquaient et pillaien, volaient, tuaient ceux qui résistaient... Les vaincus, ils les enchaînaient et allaient les vendre sur un marché aux esclaves. Sa mère avait été horrifiée quand elle avait appris que ses deux fils se livraient à des carnages et au commerce d'êtres humains. Elle avait déclaré qu'elle les considérait comme morts, qu'elle ne voulait plus jamais les revoir. Et elle avait tenu parole. Le printemps suivant, elle avait succombé à une grave maladie. Sa fille, la sœur de Wulf et d'Erik, avait envoyé des jeunes gens du village à la recherche de ses frères pour leur annoncer la triste nouvelle, mais ils ne l'avaient apprise que trois ans plus tard. Ils étaient alors revenus pour honorer leur défunte mère. Ce qui les attendait était effroyable : leur père avait été tué et leur sœur enlevée par des pirates. Wulf était parti en Angleterre pour la libérer, et c'était au cours de cette expédition qu'Erik était mort. Ils avaient réussi à localiser Brynhild, mais lorsqu'ils s'étaient enfin trouvés face à elle, elle avait refusé de les suivre. C'était Dieu qui avait voulu qu'elle devienne esclave, avait-elle dit. Son destin était de servir des hommes sans foi ni loi comme ses frères. Elle s'y pliait et n'aspirait qu'à dire adieu à ses frères, car elle était lasse de les voir se conduire en soudards assoiffés de sang et de richesses.

Wulf lui avait tourné le dos, l'abandonnant à son sort. Un an plus tard, elle avait péri lors de l'invasion de son village par les Angles.

La vie n'existe que par rapport à la mort, s'était-il dit alors. Un raisonnement d'humain qui ne valait plus maintenant qu'il était un Chasseur de la Nuit immortel.

— Il faut comparer ce qui est comparable, Cassandra. C'était une autre époque.

— Crois-tu ? Je ne pense pas que dans les temps anciens, les gens devaient être considérés uniquement comme du bétail bon pour le billot du boucher.

— Si tu attends que je m'excuse pour ce que j'ai fait il y a douze siècles, tu vas être déçue. Je suis né au sein d'un peuple qui ne respectait personne, excepté ceux dont le bras était armé d'un glaive. J'ai grandi sous les quolibets parce que mon père refusait de se battre, aussi, dès que j'ai été en âge de prouver à tous que je ne lui ressemblais pas, suis-je devenu un guerrier.

Il s'interrompit, poussa un profond soupir ; puis reprit :

— Oui, j'ai fait des choses que je regrette. Mais qui peut se vanter de ne rien regretter ? Je n'ai jamais tué ni violé aucune femme. Jamais je n'ai fait de mal à un enfant, un vieillard ou une personne incapable de se défendre. Ceux de ton peuple considèrent comme un haut fait d'armes le fait de tuer une femme enceinte ou un nouveau-né parce que leur âme est fraîche ! Ils tuent dans le seul dessein de prolonger leurs misérables existences. Alors, je t'en prie, Cassandra, pas de leçon de morale.

Cassandra rongeait son frein. Elle ne voulait pas de dispute. Mais elle ne pouvait laisser passer pareilles accusations.

— C'est vrai que certains Démons se comportent comme tu l'as décrit – exactement comme certains Vikings violaient et pillaient. Ne m'as-tu pas dit que ta mère était une esclave capturée par ton père ? Cela va peut-être t'étonner, Wulf Tryggvason, mais il y a parmi les miens des gens qui ne choisissent leurs proies que parmi ceux qui te ressemblent. Ils ne tuent que des êtres qui méritent la peine de mort.

— Mensonge.

— Non. Wulf, la première fois que je t'ai vu, j'ai cru que tu en savais beaucoup sur mon peuple. Je me suis trompée.

Tu nous prends pour des animaux nuisibles, et tu ne te donnes pas la peine d'écouter quand un Apollite te dit la vérité. Tu ne remets rien en question. Tes idées préconçues, tu t'y accroches. Tu as des œillères, Wulf Tryggvason !

Comment nier ? Pour lui, de tout temps, les Démons avaient été des monstres à détruire à tout prix – de même que les Apollites, pourtant infiniment moins redoutables pour l'espèce humaine. Pas une seule fois il n'avait pris le temps de la réflexion. Cassandra venait de l'obliger à reconsidérer son opinion, à admettre qu'un Apollite pouvait être quasiment humain... et que lui-même pouvait être sensible à ses paroles, ses gestes, ses sourires.

Mais qu'est-ce que cela changeait ? Rien. La nuit, il demeurerait un Chasseur qui traquait les Démons et tuait tous ceux qu'il trouvait. Un monde le séparait de Cassandra, un précipice abyssal qu'aucun d'eux ne pouvait franchir.

À quoi bon s'obstiner ? Cassandra n'était pas pour lui. Et il n'était pas pour elle.

— Tu as quartier libre dans toute la maison et le parc pendant la journée, dit-il, résigné à se cantonner à la fonction de garde du corps.

— Et si je veux partir ?

— Demande donc à Chris comme c'est facile !

Les yeux verts de la jeune femme se mirent à étinceler. Il commençait à connaître le phénomène : c'était le signe d'un changement d'humeur. Lorsqu'elle était en colère, elle le provoquait, et il adorait cela. Il était ravi qu'elle lui tienne tête, qu'elle n'ait pas peur de lui.

— J'ai l'habitude de me sortir seule des pires situations, monsieur le Viking.

— Et moi, j'ai l'habitude de traquer des Apollites et des Démons.

Elle se redressa de toute sa taille – il la soupçonna même de s'être un peu hissée sur la pointe des pieds.

— C'est un défi que tu me lances, Wulf ?

— Non. Je me contente d'énoncer des faits. Si tu t'en vas, je te rattraperai, je te ramènerai ici, et s'il le faut, je t'enchaînerai.

Le regard qu'elle lui décocha lui rappela celui de Chris quand il était furieux.

— Tu me puniras, en plus ?

— Tu es un peu trop âgée pour recevoir la fessée. Et puis, je te crois assez intelligente pour comprendre que ce serait idiot de t'enfuir, avec Stryker qui te cherche, la bave aux lèvres.

À contrecœur, Cassandra dut admettre qu'il avait raison.

— Bon. Puis-je au moins téléphoner à mon père et lui dire où je suis, afin qu'il ne s'inquiète pas ?

Il lui tendit son portable.

— Va le mettre sur la table du salon quand tu auras fini, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Il posait la main sur la poignée quand elle l'appela.

— Wulf ?

— Oui ?

— Merci de m'avoir sauvée alors que ça te coûte tant de devoir veiller sur une Apollite.

Une ombre de sourire apparut sur le visage de Wulf.

— Ça ne me coûte guère, Cassandra.

Lorsqu'elle fut seule, Cassandra resta figée, le téléphone à la main. Sous ses dehors rudes, le Chasseur était-il capable de douceur et de tendresse ? Dans les rêves, elle avait vu cet aspect de sa personnalité, et cela l'avait bouleversée. Mais dans la réalité, qu'en était-il ? Il lui fallait découvrir si ce qu'elle avait entrevu dans le cœur du Chasseur relevait du domaine du fantasme ou existait vraiment.

Il lui avait dévoilé tant de secrets sur sa vie, ses pensées, en quelques heures. Alors que personne ne savait rien de lui, il s'était confié à elle.

Oui, tout cela était bien beau, mais qu'est-ce que cela changeait ? Comment osait-elle ressentir des sentiments pour un être qui tuait ses semblables ?

Si elle devenait un Démon, la tuerait-il, elle aussi, sans sourciller ?

Le pas et le cœur lourds, Wulf entra dans le salon. Chris était allongé sur le canapé devant la télévision allumée. Et zut. Deux

personnes qui s'opposaient à sa volonté, ce soir, cela faisait beaucoup. Bon sang, pourquoi Thor ne les avait-il pas dotées de bon sens ?

— Je croyais t'avoir dit de faire ta valise !

— Fais ta valise, brosse-toi les dents, va te coucher... Tu passes ta vie à me dire ce que je dois faire !

Chris s'interrompit, le temps de presser furieusement sur la télécommande et de faire défiler une dizaine de chaînes.

— Si tu jettes un coup d'œil par terre, à mes pieds, tu verras que ma valise est faite. J'attends sagement l'ordre suivant, chef !

Effectivement, un sac à dos était posé contre le canapé.

— C'est tout ce que tu emportes ?

— Pas besoin d'autre chose, grommela Chris. S'il me faut un truc, je l'achèterai. Ou alors, je demanderai aux mecs du Conseil de le faire. Ils vont être aux petits soins pour moi, le malheureux Christopher sous le joug du Viking !

Wulf attrapa un coussin et le jeta à la tête du jeune homme. Chris le plaça instantanément sous sa nuque et s'installa encore plus confortablement devant la télévision.

Wulf alla s'asseoir dans un fauteuil. Il ne parvenait pas à détacher ses pensées de la femme qu'il avait laissée dans la chambre d'amis. Il se sentait en pleine confusion. Il avait toujours été un homme à l'esprit simple, qui écartait les problèmes d'emblée. Perdre son temps à réfléchir, très peu pour lui.

Et voilà qu'il était obligé de cogiter, d'analyser ses émotions et celles de Cassandra. Il aurait donné cher pour pouvoir l'éloigner de lui, la confier à Corbin... Tiens, l'idée n'était peut-être pas mauvaise.

Mais Achéron lui avait donné l'ordre, à lui et à personne d'autre, de veiller sur elle. Il devait avoir de bonnes raisons pour cela. L'Atlante ne faisait jamais rien sans motif.

— Qu'est-ce que Cassandra sait exactement de nous, Wulf ?

— À peu près tout, je te l'ai déjà dit.

— Dire que c'est une Apollite ! Enfin, à moitié.

— Complètement ou à moitié, quelle est la différence ?

— Wulf, la différence, c'est qu'elle est vraiment chouette.

Que répondre ? Wulf préféra rester muet et rivet son regard sur l'écran du téléviseur. Chris ne se trompait pas. Cassandra était réellement différente. Elle avait réussi à lui donner l'impression d'être de nouveau humain. Normal. Il lui semblait même qu'elle était heureuse de le voir. Cela faisait si longtemps que cela ne lui était pas arrivé !

— Eh bien, on se croirait dans le Village des Drogués du Canapé !

Wulf tourna la tête. Cassandra se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Ça me fait drôle que tu sois dans la maison, remarqua Chris en riant.

— Moi, ça me fait peur d'être dans la maison où vous êtes tous les deux, répliqua Cassandra.

À cet instant, le téléphone qu'elle tenait à la main se mit à sonner. Wulf se leva précipitamment et s'empara de l'appareil.

Cassandra alla s'asseoir à côté de Chris pendant que le Chasseur répondait.

— C'est la sécurité qui appelle, expliqua Chris, conscient de l'étonnement de Cassandra : la sonnerie était une étrange mélodie aux sonorités inquiétantes.

— Comment le sais-tu ?

— Cette musique. C'est celle que Wulf a attribuée à mes cerbères. Ils habitent dans la maison de gardien à côté de la grille d'entrée. Quelqu'un doit être à la porte.

— Mais où sommes-nous ? À Fort Knox ?

— Non, parce que Fort Knox, on arrive à y entrer et à en sortir, ce qui n'est pas le cas ici. Ou alors, flanqué de deux gardes.

— À t'entendre, on dirait bien que tu as déjà essayé de t'évader.

— Tu n'imagines même pas combien de fois.

— Wulf m'a dit que ce n'était même pas la peine de tenter le coup.

— Hélas, c'est vrai, sinon il y a longtemps que je serais loin d'ici.

Wulf venait de raccrocher.

— C'était pour moi ? On vient me prendre ? s'enquit Chris.

— Non. C'était Corbin.

— La Chasseuse qui est avec Kat ? demanda Cassandra.

Wulf hocha la tête et gagna le vestibule. Il ouvrit la lourde porte d'entrée au moment où une Lotus Esprit se garait devant le perron. La portière côté passager s'ouvrit, et Kat sortit de la voiture.

— Salut, toi ! Tu vas bien ? demanda-t-elle après avoir gravi les marches deux à deux pour serrer Cassandra dans ses bras.

— À vrai dire, je n'en suis pas certaine, fit Cassandra en riant.

— Que fait-elle ici ? lança Wulf à Corbin, qui approchait à son tour.

— Tu ne vas pas le croire : elle est au service d'Artémis, elle aussi ! Son job, c'est de protéger Cassandra, alors je me suis dit que ce ne serait pas idiot qu'elle te donne un coup de main.

— Je n'ai pas besoin d'aide, affirma Wulf en jetant un coup d'œil hostile à Kat.

— Hé, monsieur Macho, relax ! Je ne vais pas vous faire de l'ombre, rétorqua Kat. Et, ne vous en déplaise, vous avez besoin de moi : je connais personnellement Stryker. Je suis votre seule arme contre lui.

Wulf doutait que la jeune fille puisse lui être d'une quelconque utilité. D'autant que, selon toute vraisemblance, elle mentait.

— À *L'Inferno* vous avez prétendu ne pas le connaître.

— Je ne voulais pas fiche en l'air ma couverture. Mais vu l'évolution de la situation, j'ai été obligée de tout révéler à Corbin. Elle a compris qu'il valait mieux m'amener auprès de Cassandra avant que Stryker frappe de nouveau.

— Corbin, tu lui fais confiance ?

— À peu près autant qu'à n'importe qui, c'est-à-dire pas du tout. Mais elle est avec Cassandra depuis cinq ans, et d'après ce que je peux voir, Cassandra est en vie.

— Rectification, intervint Cassandra, je dois la vie à Kat. Chaque fois que j'ai eu besoin d'elle, elle était là pour me défendre.

— Mmm. Bon, admettons. Corbin, fais en sorte d'être constamment joignable au téléphone, OK ?

La Chasseuse acquiesça, puis se remit au volant de la Lotus.

— Nous n'avons pas été officiellement présentés, dit Kat en tendant la main à Wulf. Je suis Katra.

— Et moi, je...

— Je sais, coupa Kat en entrant d'autorité dans la maison.

Désarçonné, Wulf ne put que refermer la porte derrière elle et gagner le salon dans lequel elle avait disparu.

Il la trouva à côté de Chris. Elle pointa l'index sur le sac à dos.

— Si vous envisagez de l'éloigner pour le protéger, Wulf, je vous conseille de changer de tactique.

Wulf haussa les épaules.

Personne ne pourra le kidnapper s'il est sous l'aile du Conseil.

— Faux. Stryker n'aura aucun mal à le localiser. À la seconde où Chris aura quitté votre maison, Stryker et ses Spathis lui tomberont dessus. Le pauvre gosse n'aura même pas le temps de rejoindre le havre qui l'attend.

— Ils tuaient Chris ? demanda Cassandra.

— Non. Ce n'est pas dans le style de Stryker. Il préfère frapper là où ça fait mal. Il renverrait Chris ici après s'être amusé avec lui, ce qui modifierait définitivement sa personnalité. Après être passé entre les mains de Stryker, il ne serait plus jamais le même.

— Comment ça, plus le même ? demanda le jeune homme d'une voix tremblante.

Kat dirigea un regard explicite sur son entrejambe. Immédiatement, Chris plaqua ses mains croisées sur l'endroit visé.

— Oh, non, pas ça ! gémit-il.

— Eh si. Stryker sait à quel point Wulf rêve d'avoir une descendance. Il fera en sorte que vous ne puissiez la lui assurer. Vous serez donc un joli eunuque, et vous, Wulf, vous serez condamné à la solitude pour l'éternité.

— Chris, remonte dans ta chambre et enferme-toi à double tour, ordonna Wulf.

Sans hésiter une seconde, Chris se rua dans l'escalier.

— Bien. Maintenant, mademoiselle Katra, expliquez-moi pourquoi, dans la mesure où vous êtes si intime avec Stryker, je ne devrais pas vous soupçonner de travailler pour lui.

— Je le hais. Lui et moi avons un ami commun à cause duquel nous nous sommes affrontés à plusieurs reprises, au cours des siècles passés.

— Quoi ? Tu as bien dit des siècles, Kat ? Mais, grands dieux, qu'es-tu donc ?

— Désolée, Cassandra. J'aurais dû te dire la vérité il y a longtemps, mais j'avais peur que tu me retires ta confiance. Il y a cinq ans, lorsque Stryker a failli te tuer, Artémis m'a envoyée à toi pour que je veille à ce qu'il ne t'approche plus jamais d'aussi près.

— Mais... mais alors, c'est toi qui as ouvert le portail spatio-temporel, à *L'Inferno* ?

— Oui. Je n'avais pas d'autre choix. Il fallait que je te sauve.

— À quoi bon vous donner tant de mal, puisque, de toute façon, elle mourra dans huit mois ? lâcha Wulf.

Kat recula de deux pas et regarda alternativement Cassandra et Wulf.

— Je ne suis plus ici pour la protéger...

Rapide comme l'éclair, Wulf se plaça entre les deux jeunes filles.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que je suis ici pour veiller sur elle et sur l'enfant qu'elle porte.

8.

— Que... que... Quoi ? balbutia Cassandra en se laissant tomber dans un fauteuil.

Ce n'était pas possible. Elle avait mal entendu. En aucun cas elle ne pouvait être enceinte !

— Ton bébé, Cassandra. C'est de ton bébé que je parle, dit Kat.

Grands dieux, son ouïe ne la trahissait pas. Mais sa capacité de compréhension lui semblait égale à zéro.

— Tu attends un bébé, Cassandra, reprit Kat. Et ce petit va vivre, je te le garantis.

Qui l'avait frappée sur la tête ? Et quand ? se demandait Cassandra, complètement assommée.

— Je ne peux pas être enceinte ! Je n'ai couché avec personne !

Le regard de Kat se posa sur Wulf.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? rugit-il.

— Vous êtes le père.

— Navré, mais c'est impossible. Les Chasseurs de la Nuit ne peuvent pas concevoir. Ils sont stériles.

— Exact, mais vous n'êtes pas un vrai Chasseur, n'est-ce pas ?

— Et qu'est-ce que je suis, d'après vous ?

— Un immortel, mais à la différence des véritables Chasseurs, vous n'êtes jamais mort. Les autres deviennent stériles lorsque la vie se retire de leur corps. Après la métamorphose, ils ne retrouvent pas l'intégralité de leurs fonctions naturelles. Mais vous, vous êtes intact depuis douze siècles.

— Je n'ai pas touché Cassandra !

— Oh, si, vous l'avez fait.

— En rêve ! s'écrièrent Cassandra et Wulf d'une même voix.

— Un rêve dont vous vous souviendriez tous les deux ? Non. On vous a réunis afin que le sang de Cassandra se perpétue dans un nouvel être. Je sais très bien que ça a marché, car c'est moi qui ai drogué Cassandra un peu plus tôt, ce fameux soir.

— Je crois que je vais être malade, gémit Cassandra en se penchant par-dessus l'accoudoir du fauteuil.

— Est-ce vraiment nécessaire que tu te comportes comme une faible humaine, Cassandra ? Oublierais-tu que tu es une créature mythologique, la descendante d'un être divin, et que tu te trouves dans la maison d'un être immortel qui a la particularité d'être oublié de tous les humains à la seconde où il sort de leur champ de vision ? Alors, quand on prend en compte tous ces facteurs qui, tu me l'accorderas, sont un peu spéciaux, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que tu aies fait l'amour en rêve et que tu aies immédiatement été enceinte ? C'est la nature qui a gagné, finalement. Tu attends un bébé comme n'importe quelle femme normale.

— Il n'y a rien de normal chez moi ni chez Wulf !

— Je reconnais que les choses ne seront normales que le jour où la lumière du soleil ne réduira pas Wulf en cendres et où tu pourras aller à la plage et bronzer. Qui sait ? Cela arrivera peut-être.

Wulf écoutait Kat d'une oreille distraite. Son esprit était tout entier focalisé sur la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Lui, père ? Jamais il n'avait envisagé cela, encore moins osé l'espérer.

Ce n'était pas possible. Kat se trompait. Ou alors, quoi qu'elle prétendît, Cassandra avait eu des amants avant ce rêve qui se révélait n'en être pas un.

— Cassandra a connu d'autres hommes et...

— Non, coupa Kat. Cela fait cinq ans que je suis avec elle, et je peux vous assurer qu'il n'y a eu personne. J'attendais qu'elle ait un déclic, qu'elle me montre un homme en me disant qu'il lui plaisait. Et c'est enfin arrivé, quand elle vous a vu à *L'Inferno*. J'en ai immédiatement référé à Artémis, qui a dit banco. Après ça, il ne me restait plus qu'à faire un petit tour de magie avec les rêves.

— Mais pourquoi est-ce si important que j'aie un enfant ? s'exclama Cassandra. Il sera orphelin dès sa naissance !

— Parce que la légende selon laquelle la mort du dernier descendant direct d'Apollon – c'est-à-dire toi, Cassandra – lèvera le sort qui pèse sur les Apollites est vérifique.

— Alors, laisse-moi mourir en paix et libérer les Apollites.

— Je n'ai pas dit qu'ils seraient libérés. Les Parques sont toujours sibyllines. D'après ce que j'ai compris, la malédiction sera levée parce qu'Apollon mourra en même temps que toi. Ta vie est liée à la sienne. S'il meurt, le soleil s'éteindra, la lune disparaîtra et Artémis avec elle. Le monde n'existera plus. Aucun humain ni bête ne survivra. Ce sera le néant.

— Ce n'est pas possible... Ça ne peut pas être vrai ! s'écria Cassandra.

— Oh, si, c'est vrai, ma chérie. Tu peux me croire.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit avant ?

— Je l'ai fait.

— Quoi ?

— Je l'ai fait, et tu as tellement mal réagi qu'en accord avec Artémis, j'ai tout effacé de ta mémoire.

— Un lavage de cerveau ! Comment as-tu osé ?

— C'était pour ton bien, Cassandra. L'idée d'être forcée à enfanter t'a mise dans une colère noire, alors Artémis et moi avons pensé que la pilule passerait plus facilement si tu trouvais d'abord un père à ton goût pour le bébé. Ainsi, la logique était respectée, et tu n'étais plus une simple procréatrice condamnée à faire un enfant pour sauver le monde. Le problème, c'était qu'à l'époque, tu aurais préféré passer sous un autobus plutôt que d'avoir un bébé. L'idée d'être obligée d'abandonner ton enfant en sachant que les Démons et les Apollites le pourchasseraient te rendait folle. Alors, quand j'ai vu que le Chasseur de la Nuit te plaisait, je n'ai évidemment pas loupé l'occasion ! C'était tout bénéfice. Grâce aux pouvoirs de Wulf, les Démons et les Apollites ne toucheront pas ton enfant.

Cassandra se leva d'un bond et fonça sur Kat, les poings serrés. Wulf s'interposa.

— Non, Cassandra.

— ôte-toi de là, que je lui colle la raclée de sa vie !

— Non.

Elle essaya de pousser Wulf, mais elle eût plus aisément déplacé un menhir.

— Je te prenais pour une amie, lança-t-elle à Kat. Je te faisais confiance, et tu m'as menti ! Tu t'es servie de moi. Maintenant, je comprends pourquoi tu te démenais pour me jeter dans les bras de chaque mec que tu trouvais mignon !

— Je suis désolée, Cassandra, déclara Kat, à l'évidence sincèrement navrée. Mais si tu réfléchis deux minutes, tu comprendras qu'en fin de compte, tout s'arrange au mieux. Wulf a peur d'être oublié de tous, ce qui serait le cas si son neveu n'avait pas d'enfant. Or, avec ce bébé, il aura quelqu'un qui se souviendra constamment de lui, et après ta disparition, il sera là pour parler de toi à votre enfant et aux enfants que celui-ci aura à son tour. Pense à ça, Cassandra.

La jeune fille ne tarda pas à arriver à la même conclusion que Kat. Après sa mort, Wulf pourrait raconter à leur enfant qui était sa mère. Ce bébé serait là dans peu de temps. Leur espérance de vie étant réduite à la portion congrue, les Apollites avaient une physiologie adaptée. Les femmes ne portaient les enfants que vingt semaines. Elles étaient fécondes à l'âge de onze ans et se mariaient dans les quatre années suivantes. Sa mère avait épousé son père à quatorze ans, mais tous ceux qui la côtoyaient voyaient en elle une humaine d'une vingtaine d'années.

— Wulf, que penses-tu de tout cela ? demanda-t-elle au Chasseur, dont l'expression était impénétrable.

— Honnêtement ? Je ne sais pas. Hier, mon souci numéro un avait nom Chris, et je ne connaissais pas ma chance, parce que maintenant, je me retrouve doté d'une femme enceinte de moi et futur père d'un enfant qui portera sur ses épaules le destin du monde !

— Si vous avez encore des doutes, Wulf, contactez Achéron, proposa Kat.

— Il est au courant ?

Pour la première fois depuis le début de l'échange, Kat parut nerveuse.

— Eh bien... euh... je ne suis pas sûre qu'Artémis lui ait révélé le plan dans son entier. À mon avis, elle a gardé pour elle l'affaire du bébé. Achéron déteste qu'elle s'immisce dans la vie des gens et les prive de leur libre arbitre. Mais s'il juge la décision de la déesse inacceptable, il lui suffira de se renseigner sur la malédiction. Il comprendra alors qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Ainsi, Kat connaissait tous ces personnages dont elle avait lu le nom sur le site Internet, songea Cassandra, un peu amère. Elle connaissait aussi Stryker et elle ne lui en avait rien dit, la laissant chercher sur Internet, lire des pages et des pages sur la mythologie.

— Par curiosité, Kat, y a-t-il quelqu'un dont tu ignores tout ?

— Non, avoua Kat, mal à l'aise. Je suis auprès d'Artémis depuis très, très longtemps.

— C'est-à-dire ? Ça se compte en siècles, j'imagine ?

Kat ne répondit pas, mais recula de quelques pas et annonça :

— Je crois que je vais vous laisser en tête à tête tous les deux. Vous avez des choses à vous dire. Je vais en profiter pour aller jeter un coup d'œil dans la chambre de Cassandra.

Sans leur laisser le loisir de lui poser d'autres questions, elle s'éclipsa.

Personne ne lui avait expliqué où se trouvait sa chambre, songea Cassandra, mais elle ne doutait pas que Kat sût exactement dans quelle aile Wulf l'avait installée.

Seule face à Wulf, elle attendit qu'il prenne l'initiative d'aborder le sujet brûlant qui fusait désormais la une de leur actualité personnelle, mais il resta muet. Manifestement, il était sous le choc.

— J'ignorais complètement ce qui se tramait, Wulf, je te le jure. Ils ont tout fait à mon insu.

— Je n'en doute pas.

La mère de son enfant... C'était la mère de son enfant qui se tenait devant lui ! Il se sentait sonné comme un boxeur au terme de dix rounds, et en même temps, il avait envie de hurler de joie.

— Tu vas bien, Cassandra ? As-tu besoin de quoi que ce soit ? demanda-t-il d'une voix douce.

Les yeux verts cillèrent. Cassandra était aussi éberluée que lui.

— Je ne sais pas si toi, tu as besoin de quelque chose, mais moi, je ne serais pas contre le fait que tu me prennes dans tes bras.

S'attacher à Cassandra serait certainement stupide, se dit Wulf, mais à quoi bon essayer de lutter ? Son cœur battait déjà pour elle.

Il lui ouvrit les bras, et elle se réfugia contre sa poitrine. La joue appuyée sur le sommet de son crâne, Wulf huma son parfum de rose.

Le visage niché dans le cou de Wulf, Cassandra savourait la chaleur de sa peau sur sa joue. Jamais elle n'avait connu un tel plaisir. Cet homme l'avait ensorcelée. Elle aimait tout en lui. Sa force, sa sensualité lui mettaient les sens en émoi. Il suffisait qu'il la touche pour qu'elle ait les jambes en coton.

Les yeux fermés, elle se serra contre lui. Peu importait qu'ils soient ennemis mortels car, paradoxalement, auprès de lui, elle se sentait en sécurité. La manière dont il lui caressait le dos et les cheveux n'avait aucune connotation sexuelle. Il ne s'agissait que de tendresse destinée à prodiguer du réconfort. Cassandra éprouvait une sensation de communion totale avec lui, plus encore que lorsqu'ils avaient fait l'amour.

Cette impression de plénitude vola brusquement en éclats : Wulf était chargé de détruire ses semblables. Pourquoi épargnerait-il leur bébé ?

— Wulf, est-ce que tu haïras cet enfant ? Il sera à moitié apollite...

Dans un premier temps, il raffermit son étreinte, puis il la desserra et repoussa Cassandra.

— Quelle quantité de gènes apollites aura-t-il ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, Wulf. La plupart des membres de ma famille sont des Apollites pur sang. Ma mère a rompu la chaîne en épousant un humain. Elle pensait qu'il serait plus à même de la protéger, de veiller sur les enfants qu'ils auraient ensemble et

qu'il vivrait assez longtemps pour s'occuper d'eux et des enfants qu'eux-mêmes auraient par la suite.

— Elle s'est servie de lui.

— Non ! Je t'interdis de dire cela. Ma mère aimait mon père, mais elle tenait par-dessus tout à protéger ses filles – comme toi, tu protégeras notre bébé. Elle est morte si jeune qu'elle n'a pas eu le temps de me dire à quel point le rôle que j'aurais à tenir serait important, de m'expliquer ce qui se passerait si mes sœurs et moi mourions sans descendance. Ou alors, elle l'ignorait. Tout ce qu'elle m'a révélé, c'était qu'un Apollite ne devait jamais disparaître sans avoir procréé.

Wulf s'avança vers la cheminée et posa les yeux sur un glaive ancien accroché au-dessus. Inutile de songer à regagner le refuge de ses bras, songea Cassandra. L'heure n'était plus à la tendresse mais aux questions, et aux réponses qu'il fallait absolument fournir.

— Jusqu'à quel point es-tu apollite ? Tu n'as pas de crocs et Chris m'a dit que tu sortais dans la journée.

— Enfant, j'avais des crocs, mais mon père me les a fait limer par un dentiste afin que je ressemble à n'importe quelle fillette et que je me fonde sans problème parmi les humains. Comme tous ceux de mon espèce, j'ai besoin de sang pour vivre, mais il n'est pas nécessaire que je le boive ni que j'en reçoive quotidiennement.

L'existence d'un Apollite, même exempte de nombre de contingences comme dans son cas, était difficile. Que n'aurait-elle donné pour naître humaine ! Toutefois, par rapport à ses sœurs, elle avait eu de la chance, car toutes étaient plus apollites qu'elle. Aucune d'elles ne pouvait affronter la lumière du jour, contrairement à Cassandra.

— Tous les quinze jours, je vois un médecin qui me fait une perfusion de sang. Comme mon père dirige une grande compagnie pharmaceutique, il est arrivé à monter un dossier expliquant que je souffrais d'une maladie rare qui exigeait que mon sang soit régulièrement régénéré.

Elle marqua une pause, afin que Wulf assimile l'information, puis ajouta :

— Il y a chez moi une autre différence : je ne mûris pas en accéléré comme les autres femmes apollites. J'ai été pubère au même âge que mes camarades d'école.

— Alors, notre enfant sera peut-être plus humain qu'apollite ?

L'espoir qui perçait dans la voix de Wulf émut Cassandra. Elle comprenait d'autant mieux sa réaction qu'elle-même priait pour qu'un miracle ait lieu. Que les dieux fassent que leur bébé soit un nourrisson normal, un petit humain...

Wulf avait parlé de cet enfant comme du leur. Ainsi, il acceptait l'idée d'être père. Cette perspective semblait même le rendre heureux.

— Tu ne nies pas que cet enfant soit le tien, Wulf ?

— Nous étions ensemble dans le rêve, et je sais que les dieux sont capables de réaliser n'importe quoi. Je ne conteste donc pas l'authenticité de cette paternité. Ce bébé est bien le mien.

— Oh, merci, Wulf, murmura Cassandra, bouleversée.

Un instant, elle s'était sentie sur le point de pleurer. Mais lorsque le bonheur survenait, inattendu, inespéré, on riait, on ne pleurait pas. À la différence des autres enfants d'Apollites, le sien aurait un père qui veillerait sur lui. Elle n'allait pas mettre au monde un orphelin en puissance.

— Prends en compte le côté positif de la situation, Wulf : tu n'auras à me supporter que quelques mois. Ensuite, je disparaîtrai.

Il lui jeta un coup d'œil si féroce qu'elle recula d'un pas.

— Ne parle pas de la mort avec autant de légèreté, Cassandra.

Elle se rappela qu'il lui avait raconté son chagrin à la mort des siens.

— Ne te méprends pas, Wulf. Je suis très consciente de la fragilité de l'existence, mais je ne puis m'empêcher de croire que notre enfant vivra peut-être plus longtemps que vingt-sept ans.

Et si ce n'était pas le cas, songea Wulf, il ne connaîtrait plus que l'enfer sur terre. Il n'aurait pas d'héritiers, et personne ne se souviendrait de lui.

Mais avec un zeste de chance et un doigt de clémence des dieux, son héritier aurait des enfants, faisant de lui un grand-père puis un arrière-grand-père.

Il secoua la tête. Non, il n'y aurait ni chance ni clémence. Tous ses descendants mourraient à vingt-sept ans. Il serait à leur chevet lors de leur dernière heure. Quel cauchemar ! La pire des tortures lui serait infligée.

Percevant sans doute la détresse qui envahissait soudain Wulf, Cassandra murmura :

— Je suis désolée que tu te retrouves piégé.

— Pas autant que moi, fit-il en se dirigeant vers un escalier qui descendait manifestement au sous-sol.

— Au moins, le bébé te connaîtra, lui lança Cassandra alors qu'il s'enfonçait dans son antre ténébreux. Il, ou elle, se souviendra de toi. Moi, je ne disposeraï que de quelques semaines pour profiter de cet enfant avant de mourir. Il n'aura même pas à m'oublier puisqu'il ne se rappellera pas sa mère !

Wulf se figea à mi-chemin. De l'endroit où elle se trouvait, Cassandra ne voyait plus que son buste.

Lentement, il se retourna, puis il la regarda sans rien dire. Son visage n'exprimait aucune émotion. Apparemment impassible, il reprit sa descente.

Il baissait les bras, songea Cassandra avec tristesse. Il subirait le sort infligé par Apolymi et Artémis mais se garderait de toute sentimentalité. Pendant quelques instants, un peu plus tôt, il avait paru ému et heureux. Un moment d'égarement qui ne se renouvellerait pas.

Avec un lourd soupir, Cassandra remonta dans sa chambre. Elle disposait de bien peu de temps. Il fallait qu'elle commence à s'organiser dès maintenant.

Wulf s'enferma à clé. Il avait besoin d'être seul, au calme, pour analyser ce qu'il venait d'apprendre.

Il allait être père. Père d'un enfant qui ne l'oublierait pas. Mais si ce petit être se révélait plus apollite que Cassandra ? La générique était capricieuse, voire perverse, et il avait vécu assez longtemps pour savoir quels mauvais tours elle pouvait jouer. Ainsi, Chris ressemblait trait pour trait à son frère Erik, mort douze siècles plus tôt. De plus, il avait le même caractère

ombrageux. À croire que Chris était la réincarnation de son lointain parent.

Un enfant se préparait à venir au monde, avec tout son bagage de mystère. Se transformerait-il en Démon, le moment venu ? Serait-il alors obligé, lui, le Chasseur de la Nuit, de tuer la chair de sa chair ?

Cette idée le terrifiait. Il était totalement perdu. Qui pouvait le conseiller ? Talon ? Oui, Talon.

Il l'appela sur son portable, mais n'obtint pas de réponse. À cette heure-ci, son collègue devait être en mission.

Qui d'autre était à même de lui offrir un avis éclairé ? Achéron, bien sûr.

Le chef décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? rugit-il.

— Bonsoir à vous aussi, Ach. Et vous, comment allez-vous ?

— Trêve de salamalecs, Viking : tu ne me téléphones que quand tu es dans la panade. Alors, va droit au but. Ça n'accroche pas, avec Cassandra ?

— Je vais être père.

Achéron en resta muet. Pour la première fois de son existence, Wulf avait eu le plaisir de lui clouer le bec.

— La réponse à ma question, quand je t'ai demandé si ça n'accrochait pas avec Cassandra, est manifestement négative, dit enfin Achéron. Comment te sens-tu, Wulf ?

— Hé, une minute. On dirait que ça ne vous étonne pas, cette histoire d'enfant.

— J'ai toujours su que tu n'étais pas stérile.

— Quoi ? s'écria Wulf. Vous le saviez et vous ne me l'avez pas dit ?

— Qu'est-ce que ça aurait changé ? Tu aurais passé les douze derniers siècles à ne toucher les femmes qu'avec des pincettes de peur qu'elles tombent enceintes de toi et t'empêchent ensuite de voir ta progéniture, vu qu'elles t'auraient complètement oublié ! Tu serais devenu complètement parano – enfin, encore plus que tu ne l'es déjà... Alors, non, je n'ai pas jugé utile de te dire la vérité.

— Merde, mais j'ai peut-être mis une fille enceinte, en douze siècles !

— Non.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je le sais, c'est tout. Tu peux me faire confiance, Wulf, OK ? Je ne t'ai jamais menti. J'ai seulement omis de te dire certaines choses.

Wulf garda le silence. Si Achéron s'était trouvé devant lui, il l'aurait réduit en chair à pâtée.

— Alors ? Comment se passe la grossesse de Cassandra ? demanda le chef d'un ton allègre.

— Comment avez-vous su que Cassandra était la mère ? rétorqua Wulf.

— Quand je m'implique dans quelque chose, je suis au courant de tout.

— Dommage que vous ne fassiez pas profiter ceux qui sont directement concernés de toutes ces informations que vous détenez !

— Si ça peut te faire plaisir, Viking, sache que je ne suis pas plus content que toi de la façon dont cette affaire a été menée. Mais parfois, il faut partir dans le mauvais sens pour trouver le bon chemin.

— C'est-à-dire ?

— Tu auras la réponse un jour ou l'autre, je te le promets.

Wulf gronda entre ses dents.

— Je déteste ça, quand vous jouez à l'Oracle !

— Je sais. Tous les Chasseurs détestent ça. Mais qu'est-ce que j'y peux ? Vous pourrir la vie, c'est mon job, répliqua Achéron dans un glouissement.

— Vous devriez vous trouver un autre boulot !

— Pourquoi ? Celui que j'ai me convient parfaitement.

Wulf crut percevoir une fêlure dans la voix de son chef.

Achéron venait de lui mentir. Essayer d'aborder le problème différemment serait peut-être habile.

— Puisque vous gardez vos secrets comme un avare ses lingots, parlons d'autre chose.

— Avec plaisir, mon cher Viking.

— Connaissez-vous une femme de main d'Artémis qui s'appellerait Katra ? Elle est ici, et elle prétend être de notre

bord. Elle assure avoir protégé Cassandra pendant cinq ans, mais je n'arrive pas à lui faire confiance.

— Je ne connais pas le nom des femmes de main d'Artie, mais je lui poserai la question.

Ah ! Ainsi, contrairement à ce qu'il prétendait, le chef ne savait pas tout, constata Wulf avec satisfaction. Au temps pour son omniscience !

— Dès que vous aurez le renseignement, communiquez-le-moi. Il faut que je sois sûr qu'elle est notre alliée.

— Je ferai ça, Viking. Et...

— Oui ?

— Toutes mes félicitations pour le bébé. Le jour où il naîtra, tu m'offriras un cigare.

— Ouais, peut-être.

Cassandra errait sans but dans l'immense demeure comme elle l'eût fait dans un musée – en l'occurrence, un musée dédié aux antiquités et à l'art scandinaves. Mais la maison de Wulf recelait bien d'autres merveilles : il y avait aussi quantité de tableaux de grands maîtres. Elle s'attarda devant un Van Eyck représentant un homme aux cheveux noirs, vêtu de bleu, et son épouse blonde en robe rouge vif.

— C'est le portrait de mariage d'un de mes descendants.

Elle sursauta. Wulf se déplaçait sans bruit, tel un félin.

— Tu as passé commande directement auprès du peintre, je parie ?

— Exactement.

Il désigna du menton la femme du portrait.

— Isabella admirait ses œuvres, alors je me suis dit que ce serait un beau cadeau de mariage à lui faire. Chris descend de sa troisième fille.

— Eh bien, voilà qui m'impressionne. J'aimerais tellement connaître l'histoire de mes ancêtres, avoir un arbre généalogique complet et détaillé... Grâce à toi, Chris peut consulter le sien simplement en te posant des questions. Car tu n'as rien oublié, ni personne, n'est-ce pas ?

— Non.

— Chris est-il conscient de sa chance ?

— Pas pour le moment. À son âge, on se contrefiche du passé. On ne songe qu'à l'avenir. Mais quand il sera plus vieux, cela l'intéressera.

Cassandra n'en doutait pas. Elle revoyait les yeux brillants de plaisir du jeune homme quand il tentait de lui faire entrer quelques notions de vieil anglais dans la tête.

— À mon avis, Wulf, cela l'intéresse déjà. Il est l'étudiant le plus brillant du cours de littérature ancienne. Tu devrais l'amener sur le sujet et le laisser parler. Il te sidérerait tant il a de connaissances. Ta culture ancestrale n'a aucun secret pour lui.

— Tiens, tiens... Il m'écouterait donc ?

Wulf sourit, et Cassandra retrouva l'homme des rêves.

— Oui, bien sûr. Bon, si tu permets, je vais aller me coucher : il est tard, et j'aimerais dormir un peu.

Elle tourna les talons, prête à se diriger vers sa chambre dans l'aile opposée, mais Wulf la retint par la main.

— Je suis venu te chercher, Cassandra.

— Pourquoi ?

— Tu es enceinte de moi. Tu portes mon enfant. Je veux donc être constamment près de moi, afin de te protéger. Je sais que tu peux sortir dans la journée, mais j'aimerais autant que tu t'abstiennes. Les Démons se font aider d'humains sans foi ni loi qui peuvent frapper en pleine lumière.

La première réaction de Cassandra fut de se rebeller contre ce qu'elle considérait comme une inacceptable entrave à sa liberté.

— Est-ce un ordre, Wulf ?

— Non. Une requête. À laquelle j'aimerais que tu accèdes pour ta sécurité et celle du bébé.

Lui qui aboyait des ordres à l'intention de Chris, voilà qu'à elle, il disait pratiquement « s'il te plaît » ! Incroyable.

— D'accord, Wulf. Mais seulement parce que tu as demandé et non exigé.

Elle le vit se détendre. Manifestement, il s'était attendu à devoir mener un combat acharné pour la convaincre.

— As-tu besoin de quelque chose dans ton appartement ? Je peux envoyer quelqu'un chercher ce que tu voudras.

— Eh bien, des vêtements, ce ne serait pas mal, et aussi mon nécessaire de maquillage et ma brosse à cheveux. Ah, ma brosse à dents aussi.

Il décrocha le téléphone, tout en suivant Cassandra dans sa chambre. Kat, qui était en train de lire, leva les yeux à leur entrée. À la façon dont Wulf s'exprimait, Cassandra comprit qu'il s'adressait à l'un de ses vigiles.

— Tiens, Cassandra, explique-lui où tu habites et ce qu'il te faut, dit-il quelques instants plus tard, en lui tendant le téléphone.

— Moi ? Pourquoi ?

— Parce que dans cinq minutes, il ne se rappellera rien de ce que je lui aurai dit. C'est toujours ainsi. D'ordinaire, je communique avec les gardes par l'intermédiaire de Chris ou de mon ami Talon, ou bien je leur envoie des e-mails et des SMS.

— Je pourrais l'accompagner à l'appartement, proposa Kat. Je sais où Cassandra range ses affaires, et ça me permettrait d'emporter quelques trucs pour moi aussi.

D'un hochement de tête, Wulf signifia son approbation. Cassandra transmit l'information au vigile. Puis elle coupa la communication et se tourna vers Wulf.

— Les humains ne gardent aucun souvenir d'avoir parlé avec toi ?

— Jamais.

— Alors, pourquoi Chris ne te fait-il pas un coup en douce ? Il lui suffirait de dire aux gardes qu'il est autorisé à partir, et ils ne l'en empêcheraient pas.

— Il ne le fera pas parce que tout ordre concernant Chris doit être visé par Achéron. Les vigiles n'obéissent qu'à lui quand il s'agit du gamin.

Wulf avait pensé à tout, se dit Cassandra pendant que Kat enfilait son manteau.

— Je suis heureuse que tu prennes bien cette histoire, Cassandra, remarqua la jeune fille.

Effectivement, le premier choc passé, elle vivait bien la situation, surtout parce que Wulf n'avait émis aucune réticence. Après tout, cet héritier qu'elle allait lui donner, il serait seul pour l'élever. Apparemment, devenir père lui faisait plaisir, et il

ne semblait guère songer à la mort imminente de la mère de son enfant. Il ne tenterait rien pour se rapprocher d'elle – sans doute pour éviter de souffrir dans huit mois. Mais elle aurait donné n'importe quoi pour qu'il lui permette de goûter de nouveau aux délices des rêves.

La sagesse voulait qu'il n'en aille pas ainsi. Tout se passerait plus facilement de cette façon. Moins il y aurait de gens qui la pleureraien, mieux ce serait. Elle avait tant souffert de perdre sa mère et ses sœurs quelle ne souhaitait pareille épreuve à personne. Pas un jour ne s'écoulait sans qu'elle pense à elles. Il ne fallait pas que Wulf vive un tel supplice une fois qu'elle aurait quitté ce monde.

— C'est vraiment une maison impressionnante, dit-elle, désireuse de donner le change : elle était triste et tenait à n'en rien montrer.

Il regarda autour de lui comme s'il découvrait la chambre.

— Je n'y fais plus attention. Mais c'est vrai, la maison est superbe. C'est l'arrière-arrière-grand-mère de Chris qui l'a fait construire au début du XX^e siècle. Elle avait quinze fils et tenait à ce qu'ils grandissent dans une belle demeure et disposent d'espace.

Il y avait une note de mélancolie dans sa voix. Visiblement, il avait beaucoup aimé ces quinze garçons.

— Que leur est-il arrivé ? Apparemment, Chris est le dernier de la lignée.

Wulf soupira, et ses yeux s'assombrirent sous l'effet de la tristesse.

— Le fils aîné a embarqué sur le *Titanic* avec son oncle et plusieurs de ses cousins. Ensuite, l'épidémie de grippe espagnole en 1918 a tué deux autres fils et rendu les deux plus jeunes stériles. Juste avant cela, la guerre en avait emporté quatre. Deux encore sont morts quand ils étaient bébés, et un accident de voiture a continué à détruire la famille. Il ne restait que Craig et Stephen, qui se sont mariés. Stephen a eu un fils et deux filles. Le fils a été tué pendant la deuxième guerre mondiale, une des filles est morte de maladie à dix ans et l'autre en couches, ainsi que son bébé.

— C'est épouvantable !

— Oh, ce n'est pas fini. Des quatre fils de Craig, il n'est resté que le père de Chris. Les autres sont morts – guerre de Corée, Vietnam.

À présent, Cassandra comprenait pourquoi Wulf veillait si jalousement sur Chris.

— La famille a payé un lourd tribut à la guerre. Maintenant, je sais ce qu'a éprouvé mon père quand Erik et moi avons quitté la maison pour aller nous battre.

— Mais tu ne comprends pas que ta mère vous ait reniés.

— Comment sais-tu cela ?

— Il m'arrive de temps à autre d'avoir des flashes télépathiques. Je n'y peux rien. Les pensées ou les émotions d'autrui m'arrivent sans crier gare. C'est très bref et surprenant. Tu as songé à ta mère un court instant, et j'ai capté ta tristesse lorsque tu as revécu ce rejet de sa part. Mais, Wulf, il est fréquent que l'on dise ou fasse, sous le coup de la colère ou de la rancœur, des choses que l'on regrette ensuite. Je suis sûre que ta mère a fini par te pardonner.

— Non. J'avais bafoué toutes les règles qu'elle m'avait inculquées, renié toutes les convictions qu'elle aurait voulu que je fasse miennes. Elle ne m'a pas accordé son pardon.

Cassandra tendit la main vers les médailles accrochées au cou de Wulf – un marteau de Thor et un petit crucifix.

— Je ne pense pas que tu aies renié les principes de ta mère. Sinon, pourquoi porterais-tu ceci ?

Wulf baissa les yeux sur la croix de sa mère et le marteau, le talisman de son oncle. Il portait ces deux reliques depuis si longtemps qu'il n'y prêtait plus attention. Elles appartenaient au passé, et Cassandra symbolisait désormais l'avenir. Mais les souvenirs se heurtaient à la réalité présente.

— La croix et le marteau sont là pour me rappeler que rien ne peut effacer les paroles prononcées sous le coup de la colère.

— Cela ne t'empêche pas de t'exprimer souvent en criant.

— Mmm. Il y a des défauts que l'on ne parvient pas à contrôler, en dépit de toute la bonne volonté du monde.

— J'aime tes défauts, fit Cassandra en se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Il savoura la chaleur du baiser et frémit, car il était porteur d'exquises promesses. Il avait tellement envie d'elle, de son corps de danseuse, de la passion dont elle faisait preuve pendant l'acte d'amour... Cette femme-là ne l'oubliait pas. Elle se rappelait le moindre des mots qu'il avait prononcés. Pour lui, elle était le plus précieux des trésors.

Si seulement il avait pu n'être qu'un humain, et elle une simple femme... songea-t-il, le cœur serré, en mordillant ses lèvres de la pointe de ses crocs.

Mais il était un Chasseur, et elle une Apollite. Deux déesses avaient unis, et pourtant, aucun avenir ne s'offrait à eux. Leur relation était vouée à l'échec depuis le début. Il y aurait un enfant, selon le souhait des déesses, mais il n'y aurait pas de couple. Cassandra allait mourir. Des chagrins, il en avait surmonté des dizaines depuis douze siècles. Mais il pressentait qu'il ne dominerait pas celui qui l'attendait. Il pleurerait éternellement la perte de cette jeune femme, verrait son visage dans tous ses rêves.

Un élan de haine envers Artémis l'envahit soudain. Pourquoi avait-elle interféré dans son destin ? N'était-il pas déjà assez malheureux comme cela, lui dont personne ne se souvenait ? C'était injuste ! Maudit Apollon qui avait lancé un sort aux Apollites !

— Viens, Cassandra. Je t'emmène dans mon domaine.

Il lui fit descendre l'escalier.

— Je trouve étrange qu'Apollon se soit montré si imprudent, dit-il, suivant à voix haute le cheminement de sa pensée. Il aurait pu préserver ceux de sa race.

— Oui. Nous étions nombreux, au début. Puis notre race a commencé à décliner naturellement. S'est ajouté à cela le fait que les Chasseurs se sont acharnés à nous exterminer et... Pourquoi verrouilles-tu la porte ?

Il venait de tourner la clé dans la serrure, et un instant, Cassandra le soupçonna d'être atteint de la maladie de la persécution.

— Il y a de nombreux domestiques qui travaillent ici dans la journée, Cassandra. Et ils ignorent jusqu'à mon existence, ce qui est normal puisqu'ils m'oublient à la seconde où ils me tournent

le dos. Je n'ai pas envie que l'un d'eux tombe sur moi par hasard et se mette à hurler qu'un étranger s'est introduit dans la maison.

— Je comprends. Ça doit faire bizarre, d'être comme invisible.

— Oh, ça l'est, oui. Mais je m'y suis habitué. Maintenant, ça me paraît même étrange que quelqu'un se souvienne de moi. Avec toi et Kat, je n'ai pas à me présenter à chaque fois. Vous savez parfaitement qui je suis et vous vous rappelez ce que nous nous sommes dit lors de notre précédente rencontre.

— Achéron, Talon et Dante se souviennent de toi eux aussi.

— Exact. Les Chasseurs de la Nuit et les Katagarias ne m'oublient pas, mais je suis obligé de me tenir loin d'eux. Par ma présence, j'affaiblirais la force d'un autre Chasseur comme il affaiblirait la mienne. Quant aux Katagarias, ils se méfient des Chasseurs et n'ont pas du tout envie qu'ils traînent autour d'eux.

Tout en parlant, Wulf s'était dirigé vers le lit. Il était immense, mais les dimensions de la pièce étaient tellement impressionnantes qu'il en paraissait petit. Le long de la paroi qui lui faisait face s'étalait un long bureau en acier noir brossé chargé d'ordinateurs dignes de la NASA.

Cassandra ramena son regard sur le lit. Tendu de draps noirs et surplombé par un miroir au plafond, il était en tout point semblable à celui du rêve. Le revêtement mural de marbre poli reflétait sa silhouette, mais pas celle de Wulf, constata la jeune femme.

Un meuble bas de style contemporain occupait le fond de la pièce. Des dizaines de cadres d'argent étaient posés dessus. Tous contenaient des portraits – photographies, peintures à l'huile, pastels : les visages des êtres qui avaient compté dans la vie de Wulf.

Comme au rez-de-chaussée, un gigantesque téléviseur à écran plat faisait face à un canapé en demi-cercle.

Cassandra s'approcha des portraits. Immédiatement, elle reconnut Isabella dans un petit médaillon.

— Étais-tu obligé de te présenter à elle à chaque fois ? demanda-t-elle sans réfléchir.

— Non. Avec elle, c'était facile. Comme avec ma gouvernante actuelle. Elle vient d'une famille d'écuyers. Elle connaît donc les Chasseurs de la Nuit, et lorsque j'apparaiss, elle se doute de mon identité. On lui a parlé du sortilège qui m'affecte, et dans la mesure où ce n'est pas moi qui le lui ai raconté, elle se le rappelle. Donc, elle me sourit et me dit bonjour en ajoutant : « Vous devez être Wulf. Ravie de vous revoir. » Mais elle est vraiment l'exception. En dehors des écuyers et de leur famille, aucun humain ne me connaît. Tenter de faire admettre à un simple mortel que je suis un Chasseur de la Nuit et, en plus, une sorte de paria condamné à l'anonymat relèverait de la gageure. Elle ne sait même pas à quoi je ressemble, alors qu'elle m'a vu je ne sais combien de fois.

Il s'assit au bord du lit et retira ses bottes.

— La mère de Chris n'appartient pas à une famille d'écuyers ?

Fascinée, elle fixait les pieds maintenant nus de Wulf, imaginant les jambes musclées encore sous le jean.

— Non. Le père du gamin l'a rencontrée dans une gargote où elle était serveuse. Il est tombé raide amoureux d'elle, et je n'ai rien pu faire contre ça.

— Pourquoi Chris est-il fils unique ?

— Sa mère avait du mal à porter un enfant à terme. Avant Chris, elle a fait trois fausses couches, et Chris était un grand prématûré. Alors, le jour où nous avons été certains que le bébé était sauvé, j'ai dit à son père qu'il n'était pas question de remettre ça. Je ne voulais pas tuer la mère.

Tant de grandeur d'âme impressionna Cassandra : Wulf avait à tout prix besoin d'assurer sa descendance, mais pour ne pas mettre une humaine en danger, il s'était privé de plusieurs héritiers.

— Tu as vraiment fait cela, Wulf ?

— Évidemment ! Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Elle a failli mourir lors de la naissance de Chris, et ses fausses couches lui ont brisé le cœur.

Le Viking n'était décidément pas un barbare, songea Cassandra avec émotion.

— Tu es un homme bon, Wulf Tryggvason. Peu de gens auraient réagi comme toi.

— Moi, bon ? Demande un peu à Chris ce qu'il en pense. Il ne sera pas du tout, du tout de cet avis !

— Chris prend le contre-pied de tout à plaisir. C'est systématique, chez lui.

L'éclat de rire de Wulf lui fit chaud au cœur. Visiblement, elle l'amusait. Quant à elle, elle se sentait merveilleusement bien en sa compagnie.

Le signal « danger » s'alluma dans sa tête.

— Bon, je crois que je vais me coucher, fit-elle en se forçant à bâiller. Il est vraiment tard, je suis, paraît-il, enceinte, alors montre-moi la salle de bains.

— La porte derrière toi.

— Bien, merci.

— En attendant que Kat te rapporte tes affaires, j'ai mis à ta disposition le strict nécessaire : brosse à dents, shampooing, dentifrice, et évidemment des serviettes et un peignoir.

— Parfait.

Elle tourna les talons et entra dans la salle de bains, dont elle referma soigneusement la porte. Étonnée, elle découvrit dans une partie de la pièce – car c'était une vraie pièce, de la taille du salon de son appartement – tout un rayon consacré aux soins médicaux : seringues, compresses, nécessaire à suture, scalpels et autres instruments de chirurgie, gants stériles. Bien sûr. En cas de blessure, Wulf pouvait difficilement consulter un médecin. À *L'Inferno*, on lui avait tiré dessus. Il avait manifestement extrait les balles lui-même et avait spontanément guéri, comme tous les Chasseurs – elle avait lu cela sur leur site.

Combien de fois Wulf avait-il été poignardé, transpercé par des glaives, perforé de balles au cours de son existence ? Il s'était régénéré, mais à quel prix ? Un Chasseur ressentait la souffrance au même, titre qu'un humain.

— Pauvre Wulf... murmura-t-elle.

Elle se trouvait dans la maison d'un homme et elle allait dormir avec lui. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait dormi autrement que seule. Ses rares amants, elle les avait

abandonnés dans leur propre lit aussitôt les ébats terminés. Pourquoi serait-elle restée auprès d'eux ? Elle aurait pu tomber amoureuse, et elle ne voulait à aucun prix que cela arrive.

Elle n'avait fait que reculer pour mieux sauter. Elle était amoureuse de Wulf, inutile de le nier. Quoique... Par manque d'expérience, peut-être confondait-elle attachement et sentiment amoureux. Oui, ce devait être cela. Elle n'éprouvait envers Wulf qu'un tendre attachement, ce qui était somme toute une bonne chose, dans la mesure où ils allaient avoir un enfant ensemble.

Après avoir étroitement noué la ceinture de son peignoir, elle sortit de la salle de bains et trouva Wulf, toujours habillé, assis dans un fauteuil à dossier inclinable.

— Tu prends le lit, Cassandra. Moi, je reste là.

— Rien ne t'y oblige. Tu ne cours pas le risque de me mettre enceinte, fit-elle en riant.

La réflexion ne parut pas l'amuser. Cassandra s'approcha de lui et lui prit la main.

— Allez, chef, il n'y a aucune raison pour qu'un type aussi grand que toi dorme recroqueillé dans un fauteuil alors qu'un superbe lit l'attend.

— Je n'ai encore jamais dormi avec une femme, avoua Wulf d'un ton boudeur.

Cassandra le regarda en haussant les sourcils.

— Je n'ai pas dit que je n'avais jamais couché avec une femme, mais dormi !

— Vraiment ?

— Vraiment.

Grands dieux, ils avaient encore plus de points communs qu'elle ne l'avait imaginé !

— On n'est jamais trop vieux pour tenter de nouvelles expériences, Wulf. Enfin, toi, tu l'es peut-être...

— Tu plaisantes de tout, hein, Cassandra ?

— Non, mais l'humour rend plus supportables bien des situations difficiles. Pleurer dévore toute l'énergie que l'on a en réserve. C'est un acte négatif. On n'a que deux choix : rire ou pleurer. Rire est positif.

Elle plongea les mains dans ses cheveux et entreprit de les tresser.

— Non, ne fais pas ça, dit doucement Wulf en passant les doigts à travers les longues mèches pour les faire bouffer.

La tête inclinée en arrière, elle le laissa faire en soupirant de plaisir, étonnée de ressentir une impression de déjà-vu. Elle comprit soudain pourquoi : dans le rêve, il avait accompli le même geste. Et ses mains avaient ensuite glissé vers ses épaules, dont elles avaient longuement caressé l'arrondi, avant de se déplacer vers sa poitrine.

Le souffle court, elle attendit. La magie allait surgir de nouveau, et cette fois, dans la réalité.

Cette réalité, Wulf y aspirait de tout son cœur, de tout son corps. Même si le rêve avait été merveilleux, il ne doutait pas d'éprouver encore plus de bonheur éveillé. Ses sensations seraient décuplées, comme l'était déjà son désir.

Non ! Défense de céder à la tentation ! s'ordonna-t-il.

Mais il n'était pas du genre à obéir aux ordres, fut-ce à ceux qu'il se donnait à lui-même.

Il fit pivoter Cassandra face à lui et chercha sa bouche, puis la dévora avec une ardeur qui arracha un gémissement à la jeune femme. Il avait faim d'elle, une faim qui lui mettait l'esprit en déroute, lui ôtait toute raison. Et Cassandra lui rendait son baiser avec tant de fougue qu'il vacillait sur ses jambes. Il finit par tomber sur le lit, l'entraînant avec lui.

Elle le déshabilla si prestement qu'il s'en rendit à peine compte. Quelques instants lui suffirent pour lui ôter jean, chemise, caleçon... Elle dénoua son peignoir et plaqua son corps nu et brûlant contre le sien, ondulant contre lui, pressant son bas-ventre contre son sexe dur. Cassandra faisait de lui un être d'exception, un amant hors pair avide de satisfaire tous les désirs de sa partenaire et de vibrer de sensations aussi puissantes que celles qu'il éveillerait en elle.

Les jambes de Cassandra nouées autour de ses reins, il céda à son empreusement et vint en elle, attentif aux petits cris qu'elle poussait, aux palpitations de son ventre, échos de celles qui le traversaient.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Tout cela n'était que beauté. Un miracle. Des siècles, il lui avait fallu des siècles pour trouver celle qui était faite pour lui... Le Chasseur et l'Apollite. Quel paradoxe !

Fébrilement, il caressait ses seins gonflés aux pointes dressées, qui semblaient appeler le bout de sa langue, tout en allant et venant au plus profond de son sexe brûlant et moite, qu'il se prenait à croire destiné à lui et à lui seul. Son parfum sucré l'enivrait, comme l'odeur de rose de ses cheveux et le goût de miel de sa peau. Tout en elle le ravissait : ses muscles longilignes, la finesse de sa taille, la rondeur de ses hanches, sa toison dorée, minuscule triangle constellé de gouttelettes de transpiration, comme il le découvrit en se soulevant pour savourer la beauté du corps étendu sous le sien.

Elle le prit par les épaules et le rabattit sur elle, refusant les pauses, impatiente de poursuivre le voyage vers le nirvana.

Il se mit au diapason. Pourquoi attendre ? Pourquoi faire durer un plaisir qu'ils pouvaient renouveler encore et encore jusqu'au petit matin ?

La jouissance monta en lui avec la violence d'un volcan entrant en éruption. Il cria, le corps parcouru de spasmes, à la même seconde que Cassandra, et atteignit l'extase avec elle. Durant quelques instants, ils flottèrent dans un univers peuplé de sensations éblouissantes, avant de redescendre doucement sur terre. Pantelants, ils reprurent avec peine leur souffle, puis Cassandra se hissa sur un coude et caressa du bout du doigt les cicatrices qui zébraient le torse de Wulf et le tatouage sur son épaule.

— Je suis drogué. Je suis sous l'empire d'une substance appelée Cassandra, murmura Wulf en souriant.

La longue chevelure de la jeune femme coulait dans son dos, cascade dorée aux effluves de rose. Il la lissa du plat de la main, puis attira Cassandra contre lui et referma ses bras autour d'elle. Ainsi, il entendait battre son cœur au rythme du sien.

— Il faudrait que j'aille prendre une douche, dit-elle en se libérant de son étreinte.

— Non. J'aime sentir l'odeur de ta peau, et j'aime que la mienne s'y mêle. J'aime aussi penser que ma semence est en toi.

Et puis, par-dessus tout, je suis heureux de savoir qu'au réveil, tu n'auras oublié ni mon nom ni mon visage.

La gorge serrée, Cassandra se rallongea, et son corps s'imbriqua tout naturellement dans les pleins et les déliés de celui de Wulf. Le temps passa, sans qu'elle pût le mesurer. Elle éprouvait une telle plénitude qu'elle ne savait plus si elle reposait dans les bras de Wulf depuis quelques minutes ou depuis des heures.

Wulf s'endormit. Elle s'en rendit compte à sa respiration paisible. Dans l'abandon du sommeil et du bonheur, ses traits n'affichaient plus aucune dureté.

Sereine, elle resta couchée, songeant que Wulf avait animé quelque chose en elle qui jusque-là était aussi figé que de la pierre. Auprès de lui, elle se découvrait, vivante et... Vivante ? Mais elle allait mourir ! Et Wulf resterait seul, encore plus seul qu'il ne l'avait été durant les siècles passés. Cette immense demeure, il ne l'habitait que depuis cent ans, lui avait-il dit. Et avant cela ? Il avait été constamment confiné dans des maisons qui, si vastes soient-elles, étaient des prisons.

Mais avec l'arrivée de son enfant, son existence allait changer.

Elle posa la main sur son ventre encore plat : ce bébé, serait-il un garçon ? Une fille ? Aurait-il les cheveux clairs de sa mère ou ceux, sombres, de son père ? Elle ne le saurait jamais : la chevelure des bébés changeait souvent de couleur à mesure que les mois passaient. Elle ne verrait pas non plus sortir sa première dent, ne connaîtrait pas l'émotion d'assister à ses premiers pas, ne l'entendrait pas prononcer son premier mot.

Oh, grands dieux, elle allait pleurer !

— Cassandra ?

Il lui parlait dans son sommeil. Elle ne répondit pas. Puis elle découvrit qu'il s'était réveillé et qu'il la fixait d'un regard rempli de tristesse.

— Ne pleure pas, Cassandra.

Les larmes qu'elle retenait jaillirent alors sans retenue. Elle se mit à sangloter. Wulf la prit dans ses bras et la berça doucement.

— Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas quitter mon bébé. J'ai tant de choses à lui apprendre. Que saura-t-il de moi ? Rien !

Wulf n'essaya pas de la rassurer, ne lui promit pas que tout s'arrangerait, quelle vivrait : il n'était pas en son pouvoir de lever le sort jeté par Apollon.

— Nous avons du temps devant nous, Cassandra. Tu me parleras, tu me raconteras tout ce que tu souhaites que notre enfant sache. Tu me diras comment étaient ta mère, tes sœurs, et je ferai en sorte qu'il ne les oublie jamais. Quant à toi, je te jure que tu seras aussi présente dans son esprit et son cœur que si tu étais auprès de lui. Et je recommencerai avec nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants... Tous les descendants de notre fils, ou de notre fille, sauront qui était Cassandra et comme elle était merveilleuse.

— Tu me le jures ? demanda Cassandra entre deux sanglots.

— Je te le jure, et je te jure aussi que je les protégerai jusqu'à la fin des temps.

Les paroles de Wulf apaisèrent Cassandra. Elle se résigna. Elle partirait, oui, mais Wulf entretiendrait la flamme. Lorsqu'on n'était pas oublié, on n'était pas vraiment mort.

Tout en s'efforçant de la réconforter, Wulf songeait que son propre avenir n'était guère enviable : un jour, il recueillerait le dernier souffle de son enfant, puis la génération suivante mourrait aussi, et ainsi de suite pour l'éternité. Il n'avait jamais été heureux, mais en comparaison de ce qui l'attendait, sa condition passée lui paraissait très supportable. Désormais, il allait vivre dans une affliction permanente.

9.

Pendant trois semaines, Wulf garda Cassandra et Chris cloîtrés dans la maison. Puis, comme aucun Démon ne se montrait, il commença à se demander s'il n'en faisait pas un peu trop. D'autant qu'il était las d'entendre Chris maudire Thor à longueur de journée.

A contrecœur, Cassandra avait cessé de suivre ses cours de littérature et trouvait le temps long. Son ventre s'arrondissait à vue d'œil. Elle semblait enceinte de trois mois. Nul doute n'était désormais possible : elle attendait bien un bébé.

Pour Wulf, cette grossesse était ce qu'il avait vu de plus beau de toute sa vie, et il devait lutter contre lui-même pour ne pas céder à un attendrissement béat et garder ses distances, sur le plan émotionnel, avec Cassandra – chose quasi impossible, dans la mesure où il était constamment avec elle. Comme promis, il l'écoutait lui parler de sa famille, lui raconter son histoire. Il devenait peu à peu la mémoire de la jeune femme, engrangeant toutes les informations par le biais d'un magnétophone. Ensuite, il enregistrait les données dans son ordinateur, mais il ne le faisait que pour rassurer Cassandra : il se rappellerait tout, jusqu'au plus infime détail, et ce pour l'éternité.

Il la filmait aussi avec son Caméscope. De la sorte, l'enfant verrait sa maman, entendrait sa voix, saurait à quel point elle était belle et heureuse de sa venue au monde.

— Tu vois cette bague, Wulf ?

Il zooma sur sa main droite.

— Ma mère m'a dit que c'était l'anneau traditionnel de mariage des Atlantes. Je me demande comment cette alliance a pu traverser les siècles. Maman l'avait confiée à papa, pour qu'il me la remette quand elle serait morte. Tu te chargeras de la donner à notre enfant, le moment venu, n'est-ce pas, Wulf ?

Chaque fois qu'elle mentionnait cet avenir où le bébé serait là et elle partie, le cœur de Wulf se serrait et il sentait ses yeux s'emplir de larmes.

Il était prêt à offrir sa vie pour que Cassandra ne meure pas. Mais il savait que rien, aucun sacrifice, n'effacerait le sort jeté par Apollon.

Parfois, Cassandra pleurait. Son courage l'abandonnait et elle se nichait contre la poitrine de Wulf, qui lui caressait le dos en lui murmurant des mots tendres jusqu'à ce que ses larmes se tarissent.

Le père de la jeune femme, à qui elle avait tout raconté, venait souvent lui rendre visite pendant la journée. Elle ne lui avait pas présenté Wulf. À quoi bon ? Jefferson Peters l'aurait aussitôt oublié. En revanche, elle lui avait fait rencontrer Chris, et tous deux s'étaient mis d'accord pour rester en contact après la naissance du bébé... et la mort de sa mère.

Achéron appela la veille de Mardi gras, pour signifier à Wulf qu'il le mettait en congé. Momentanément, sa seule et unique mission était de veiller sur Cassandra. Deux Chasseurs avaient été envoyés à St. Paul pour assurer les fonctions habituelles de Wulf et parer à toute attaque de Stryker.

Le chef indiqua également à Wulf un Apollite devenu Chasseur, qui serait à même d'aider Cassandra pour sa grossesse. Il s'appelait Spawn. Wulf laissa plusieurs messages sur sa boîte vocale, mais le Chasseur ne rappela pas. Il voulut alors joindre Achéron pour le lui signaler, mais là aussi, il n'eut que la messagerie.

Quelque chose allait de travers, se dit-il, après avoir tenté en vain de contacter son ami Talon. Inquiet, il se renseigna auprès de quelques autres Chasseurs, qui lui dirent tous n'avoir eu aucune nouvelle de Talon depuis des semaines.

Kat lui assura qu'il se rongeait inutilement les sangs, qu'il n'y avait pas de problème, tout au moins en ce qui concernait Achéron. Artémis tenait trop à lui pour lui faire le moindre mal ou pour permettre à quiconque de toucher à un seul de ses cheveux. Cela n'empêcha pas Wulf de tourner en rond comme un fauve en cage dans la maison pendant que Kat, Cassandra et Chris jouaient à divers jeux de société.

La chance n'existe que dans les jeux, songeait Cassandra avec tristesse lorsqu'elle gagnait. Pas dans la vie.

Le portable de Wulf sonna, et il changea de pièce pour répondre. Quelques instants plus tard, il revint, l'air sidéré.

— Ça alors ! Si je m'attendais ! Vous ne devinerez jamais !

— Quoi ? demanda Chris d'un ton blasé.

— Talon a récupéré son âme !

Chris perdit instantanément le calme et l'air détaché qu'il arborait en permanence.

— Comment a-t-il fait ?

À l'expression de Wulf, Cassandra comprit qu'il était heureux pour son ami mais aussi très envieux.

— Il a rencontré une fille, une artiste, et ils sont tombés amoureux. Le jour de Mardi gras, cette fille a repris l'âme de Talon à Artémis.

Chris eut une moue de dégoût.

— Pouah... Encore un qui va rejoindre la cohorte de vieillards. Il ne va pas tarder à aller tenir compagnie à Kyrian à l'hospice !

Cassandra ne put se retenir de rire.

— Chris, c'est affreux, ce que tu dis !

— Ouais, mais c'est vrai. Je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse avoir envie de troquer l'immortalité contre une nana. Ceci dit sans vouloir vous offenser, mesdames.

— Pour ta gouverne, Chris, Talon n'a pas troqué son immortalité contre l'amour, remarqua Wulf.

— Ah, ça change tout. C'est une bonne opération, alors. Il a eu le beurre et l'argent du beurre. Il va vivre peinard avec sa bonne femme, lui faire plein de mouflets et... Je... je suis désolé. Pardon.

Le regard du jeune homme allait de Wulf à Cassandra. Il regrettait manifestement de ne pas avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

— J'ignorais que les Chasseurs de la Nuit pouvaient recouvrer leur liberté, dit Cassandra.

— C'est rare, répondit Wulf. Mais cette année, ils ont été deux à y parvenir.

— Trois, rectifia Kat.

— Comment ça, trois ?

— Trois Chasseurs ont été libérés. J'ai entendu parler de ça quand je suis allée voir Artémis, la nuit dernière.

— Je croyais que tu n'avais pas pu l'approcher, fit Cassandra.

— Et c'est vrai. Elle avait collé son gros panneau « Ne pas déranger » sur la porte de son temple. Dans ces cas-là, seul Apollon peut franchir sa porte en dépit de l'interdiction. Mais j'ai entendu les autres suivantes discuter entre elles.

— Ce troisième Chasseur, qui est-ce ? s'enquit Wulf.

— Zarek de Mœsia.

Wulf resta bouche bée. Quant à Chris, il regarda Kat comme si une deuxième tête lui avait poussé tout à coup.

— Tu délires, Kat, dit-il. S'il en est un qui est condamné à mort, c'est le Grec. Jamais Artémis ne lui accordera la moindre grâce. Elle l'a exilé en Alaska !

— N'empêche qu'elle a été obligée de le libérer, rétorqua Kat. Et il est bien vivant. Mais Artémis est furieuse. Elle ne veut plus perdre un seul de ses Chasseurs.

Navrée, Cassandra songea qu'il devait être bien difficile pour Wulf de faire son deuil de tout espoir de libération.

— Je n'arrive pas à croire que Zarek ait été relâché, grommela Wulf entre ses dents. C'est un psychopathe, qui est en exil depuis au moins aussi longtemps que je suis Chasseur.

Cassandra ne connaissait pas ce Zarek, mais d'après ce qu'elle venait d'entendre, il était anormal qu'il ait eu droit à la clémence et que Wulf n'ait aucune chance de jamais l'obtenir.

— Je me demande ce que Nick va devenir maintenant que Talon n'a plus besoin de lui, remarqua Wulf. Jamais il n'acceptera de servir Valerius.

— Il faudrait qu'il soit maso pour devenir l'écuyer du descendant de l'homme qui a crucifié Kyrian à l'époque où celui-ci était un prince grec, renchérit Chris.

Pendant que Wulf, Kat et Chris poursuivaient leur discussion, Cassandra réfléchit.

— Wulf, pourrais-je te faire libérer ? demanda-t-elle soudain.

— Non, répondit-il, le regard plus sombre que jamais. À la différence des autres Chasseurs, je ne puis me dédire, tout simplement parce que je ne me suis pas engagé. N'oublie pas

que je n'ai pas été volontaire pour devenir Chasseur. Je me suis retrouvé au service d'Artémis à la suite d'un très sale tour de passe-passe.

— C'était toi ? s'écria Kat.

— Tu es au courant ? Mais comment est-ce possible ? demanda Cassandra, ébahie.

— Eh bien, à l'époque où cette histoire s'est passée, ça a fait pas mal de bruit. Artémis est toujours furieuse de s'être fait doubler par Meginne. La déesse déteste qu'on la prive de ce qui lui appartient.

— Mais que s'est-il passé ? demanda Cassandra.

Avant de répondre, Kat prit le temps d'arracher des mains de Chris la boîte de chocolats dont il était en train de dévorer le contenu. Ce garçon avait toujours faim et il mangeait comme quatre ! Comment réussissait-il à rester aussi mince ?

Chris se leva en grommelant et se dirigea vers la cuisine pour y chercher d'autres friandises.

— Meginne a conclu un pacte avec le dieu norvégien Loki, qui possédait un chardon magique grâce auquel, prétendait-il, deux personnes pouvaient échanger leurs places pendant une journée.

— Une journée ? répéta Wulf, les sourcils froncés. Alors, comment se fait-il que cet échange dure depuis des siècles ?

— Loki a d'immenses pouvoirs. Comme tous les dieux de Norvège. Il voulait Meginne, alors il a pris ton âme et t'a donné la sienne. Artémis a hésité, puis décidé de ne pas se lancer dans une guerre contre Loki, d'autant qu'elle a estimé que tu ferais un bien meilleur Chasseur que Meginne. Mais, si cela peut te consoler, Wulf, sache que Loki en fait voir de toutes les couleurs à Meginne et qu'elle n'a aucun moyen de lui échapper. Et quand bien même elle le ferait, Artémis la tuerait. Enfin, elle la tuerait si elle n'avait pas peur de Loki.

— Cela ne me console pas, remarqua Wulf.

— Mmm. Ça ne m'étonne pas.

Stryker faisait les cent pas dans la salle des banquets. Il mourait de faim, il avait besoin de sang. Et il voulait en découdre avec quelqu'un : cela faisait trois semaines qu'il cherchait en vain Wulf et Cassandra ! Il était à bout de nerfs.

Il avait essayé toutes les tactiques, y compris d'enlever son père pour la forcer à sortir de sa tanière. Urian s'en occupait, pour l'instant sans résultat. M. Feters était bien gardé et très prudent.

— Je n'arrive pas à comprendre que nous butions sur un truc aussi simple qu'une adresse. Comment se fait-il qu'on n'arrive pas à savoir où habite Wulf ?

— Les Chasseurs sont rusés, maître, répondit Zolan, l'un des meilleurs soldats de Stryker.

Sa bravoure et son indifférence face au danger lui avaient valu d'intégrer les Spathis avec le grade de général dix mille ans plus tôt.

À l'instar de Stryker, il teignait ses cheveux en noir et arborait sur l'épaule un soleil portant en son centre un dragon, l'emblème de la Destructrice.

— S'ils n'étaient pas malins, poursuivit Zolan, nous les trouverions facilement et les tuerions pendant leur sommeil.

Stryker adressa au Démon un regard si noir qu'il recula. Seul son fils Urian ne se démontait pas lorsqu'il était en colère, mais la bravoure d'Urian était devenue légendaire tant elle était impressionnante.

Celui qui entra à ce moment-là, Xedrix, fusait partie des rares Démons qui ne courbaient pas l'échine devant Stryker. Il refusait d'ailleurs de le considérer comme son maître, ce qui rendait Stryker fou de rage. Xedrix se croyait très estimé de la Destructrice, mais il ne réalisait pas qu'elle n'aimait que son fils Stryker, bien qu'elle se montrât pleine d'égards envers les soldats d'exception, ce qu'était Xedrix.

— Sa Bienveillante Grâce voudrait te voir, Stryker.

« Sa Bienveillante Grâce... Tu parles ! » se dit Stryker. Mais il s'interdit de rire. La Destructrice n'avait pas le moindre sens de l'humour.

Il quitta le trône sur lequel il s'était assis un moment, las d'arpenter la salle, et se rendit dans le temple de sa mère.

Elle se tenait au bord de sa piscine, nimbée d'un halo iridescent de gouttelettes. Un jet d'eau jaillissait de la gueule d'un dauphin de marbre.

Stryker avait devant lui la déesse qui savait tout ce qui se passait sur terre.

— Elle est enceinte, annonça-t-elle sans préambule.

Inutile de lui demander de qui elle parlait. Il était évident qu'il s'agissait de Cassandra.

— Comment est-ce possible, mère ?

La déesse leva la main et dessina un cercle dans l'air. Une boule translucide apparut aussitôt, tourna sur elle-même puis s'immobilisa à hauteur du visage de la Destructrice.

L'image de la femme que la mère et le fils voulaient voir morte apparut dans la boule, mais ce fut tout. Aucun renseignement sur l'endroit où elle se terrait, aucun indice sur la façon de le découvrir.

— Artémis se met en travers de notre chemin, Stryker.

— Peut-être, mais nous avons encore le temps de tuer la mère et l'enfant.

La Destructrice abaissa la main. La boule et l'image qu'elle contenait disparurent.

— Oui, le moment de nous battre est venu. Pour l'instant, l'Elekti est retenu par Artémis. Il ne saura donc pas ce que nous fomentons et ne pourra nous arrêter.

— Le problème, c'est que nous ne savons en quel lieu porter notre attaque, et les dieux me sont témoins que nous avons cherché !

— Prends l'un de mes cerbères. Il flairera la piste de Cassandra et te conduira à son repaire.

— Je croyais qu'ils n'avaient pas le droit de sortir d'ici.

— C'est effectivement la règle. Ils doivent rester confinés avec moi. Mais Artémis a transgressé les règles, n'est-ce pas ? Alors, nous allons l'imiter. Va, mon fils, et rends-moi fière de toi. Et n'oublie pas : tue l'héritière avant le retour de l'Elekti. Sois prudent. N'attire pas son attention. Jamais.

— Pourquoi m'a-t-il toujours été interdit de poser la main sur lui ?

— Question superflue. La réponse importe peu. Ne compte que ce qui, pour nous, est affaire de vie ou de mort.

— Tout de même, j'aimerais comprendre !

— Stryker, je veille sur toi depuis des siècles, et je n'ai pas la moindre envie que tu meures. Suis-je claire ?

— L'Elekti ne peut pas me tuer ! Je suis un dieu !

— Des dieux plus grands que toi sont tombés un jour de leur piédestal. Dans le cas de certains, par la seule force de ma colère. Alors, écoute mes conseils, fils, et suis-les.

Bien que contrarié, Stryker opina puis alla détacher Tornade, le plus féroce des cerbères. Une fois libéré, le monstre allait se révéler aussi dangereux que son maître.

Minuit approchait quand le portable de Wulf sonna. Il décrocha et entendit une voix grave à l'accent grec prononcé.

— Hé, Viking, c'est Spawn ! Tu as passé ton temps pendu à ton appareil pendant que j'étais parti ou quoi ? Tu m'as laissé une centaine de messages.

— Où étais-tu ?

— Depuis quand est-ce que j'ai des comptes à te rendre ? Ce que je fais ne te regarde pas !

— Écoute, Démon, je ne tiens pas à...

— Je ne suis pas un Démon mais un Apollite ! Et ça fait une sacrée différence, pigé ?

— OK. Désolé. Je ne cherchais pas à t'offenser.

— Bon, passons. Qu'est-ce qu'il y a ?

Wulf s'accorda quelques instants de réflexion. Il fallait se montrer astucieux et roué. S'il manœuvrait mal, Spawn pourrait se jouer de lui et devenir aussi dangereux pour Cassandra que les autres Apollites.

— Ne me dis pas que tu n'as pas entendu parler de ce qui se passe, Spawn, dit-il.

Que savait l'Apollite ? Il l'ignorait et comptait bien l'amener à le lui révéler sans avoir lui-même à lâcher la moindre information. Ainsi, il éviterait un effet boomerang.

Il perçut un grondement à l'autre bout de la ligne et comprit qu'il s'agissait là du rire du Grec.

— Ne crois pas que tu puisses me dissimuler tes pensées, Viking. Je lis en toi à livre ouvert. Mais ne t'en fais pas, je ne te créerai pas de problèmes. Simplement, je suis étonné qu'Apollon ait une héritière à protéger. Et... toutes mes félicitations pour le bébé.

— Merci, fit Wulf à contrecœur.

— Pour répondre à ta question, je ne sais rien.

— À propos de quoi ?

— Des demi-Apollites. Tu te demandes s'ils peuvent vivre au-delà de leur vingt-septième année. Aucune idée, mais tout est possible. Enfin, à ta place, je profiterais quand même du moment présent et me préparerais à assister à un épisode de *Six feet under* dans sept mois.

Que Spawn ose traiter à la légère ce qu'il vivait comme un drame rendit Wulf furieux, mais il réussit à se contenir et à ne rien laisser paraître de sa colère.

— La ferme, Spawn, fit-il d'un ton calme. Tu n'es pas drôle.

— Non ? Tu préfères que je te la joue larmoyante et ruisselante de compassion ? Je suis un excellent comédien.

S'il l'avait eu en face de lui, Wulf aurait mis l'Apollite en pièces.

— Je me rends compte que j'ai du bol d'habiter à l'autre bout du pays, sinon qu'est-ce que j'aurais pris !

Bon sang, mais il lisait vraiment dans les esprits !

— Tu es télépathe !

— Et comment ! Je connais même tes pensées avant qu'elles se soient formées dans ta tête.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu aussi infect ?

— Je suis télépathe, mon vieux, pas psychologue. Je ne sais rien de ce que tu éprouves. Je ne connais que tes réflexions. Bon, trêve de plaisanterie, Viking. J'ai reçu un message d'Achéron. Il me demande de vous aider, l'héritière et toi, alors je vais le faire.

— Quel bel effort de ta part !

— Indéniablement, dans la mesure où je vous déteste autant l'un que l'autre, la princesse et toi. Mais elle et moi sommes de la même race, alors je jouerai franc jeu, tu as ma parole.

Il marqua une brève pause, puis reprit :

— À ta place, Viking, je chercherais un demi-Apollite pour assister la princesse lors de la naissance de ton fils.

Le cœur de Wulf fit un bond dans sa poitrine.

— C'est un garçon ?

— Pas tout à fait pour l'instant, mais il aura l'équipement complet dans quelques jours.

Wulf sentit un sourire se former sur ses lèvres. Un fils. Quelle merveille ! Quoique, s'il avait eu le choix, il eût préféré une petite fille, qui lui aurait rappelé sa mère après le départ de celle-ci.

— Je vais te faire une liste de ce dont la princesse aura besoin, Viking. Nous autres Apollites sommes assez différents des humains. Nous avons des besoins alimentaires différents, et un environnement spécial nous est nécessaire.

— Je sais que Cassandra a besoin de perfusions de sang. Elle m'en a d'ailleurs parlé hier. Je trouve qu'elle manque un peu de vigueur.

— Viking, elle a besoin de plus que quelques perfusions.

— Par exemple ?

Spawn éluda la question.

— Il faut que je passe des coups de fil pour trouver quelqu'un qui la secondera. Avec un peu de chance, je n'aurai que l'embarras du choix... mais j'en doute : tu es un Chasseur, hein ! Ça va en refroidir plus d'un. En plus, comme moi aussi je suis Chasseur, les Apollites me considèrent comme un traître à liquider sur-le-champ. Ceux que j'appellerai auront plus envie de m'étriper que d'écouter ma requête. Mais je finirai bien par mettre la main sur un Apollite indulgent...

— J'apprécie beaucoup, Spawn.

— Ouais. Et moi, j'apprécie tes efforts pour rester poli. Je sais que tu n'es prêt à me supporter qu'à cause de la princesse. Sur ce, bonne nuit, Viking.

Wulf resta figé, le téléphone muet à la main.

— Ça ne s'est pas très bien passé, n'est-ce pas ?

Cassandra se tenait sur le seuil. Concentré sur sa conversation avec Spawn, il n'avait pas entendu arriver la jeune femme.

— Oh, c'était à peu près aussi facile que de pénétrer de force dans la tanière remplie de miel d'un ours sortant juste d'hibernation, répondit Wulf d'un ton léger.

— L'image est amusante, dit Cassandra en s'approchant de lui.

Il songea aux besoins dont avait parlé Spawn. Elle était enceinte d'un mois maintenant. Allait-elle bien ?

— Comment te sens-tu ?

— Très fatiguée. Je sais qu'il est tôt, mais je crois que je vais aller me coucher.

— Il n'y a que dans notre monde que minuit, c'est tôt, fit Wulf en riant, avant de l'attirer sur ses genoux.

Elle s'assit, puis se plaça confortablement. Le bien-être qu'il éprouvait auprès d'elle s'accroissait de jour en jour, constata-t-il, un peu effrayé.

— Profitons des bonheurs d'une existence de créatures nocturnes, dit-elle en se nichant dans ses bras. Quand j'étais petite, j'essayais d'apporter le soleil à maman. Je voulais l'attraper et le mettre dans une bouteille : ça me rendait tellement triste qu'elle ne l'ait jamais vu, qu'elle n'ait pas une seule fois senti sa chaleur sur sa peau. Mais comme je n'y arrivais pas, j'ai rempli des bouteilles et des bouteilles de lucioles et de vers luisants, en me disant que ça lui donnerait une idée de ce à quoi ressemblait le soleil. Elle a ri, s'est gentiment moquée de moi et a libéré tous les petits insectes lumineux en m'expliquant qu'aucune créature ne devait vivre emprisonnée. Mais même si mon idée de mettre le soleil en bouteille a échoué, je suis sûre que j'ai fait plaisir à ma mère.

— Et tes sœurs ? Étaient-elles comme toi ou comme elle ?

— Ma sœur aînée ne supportait pas du tout le soleil. Trois minutes dans son rayonnement l'auraient carbonisée.

— C'est triste.

Un silence serein s'installa entre Wulf et Cassandra. Les yeux fermés, il humait son parfum de rose et savourait la douceur du contact de son corps contre le sien. Ses seins étaient durs et pleins, son ventre délicieusement rond.

— Wulf ? Tu crois que mourir, ça fait souffrir ? chuchota-t-elle soudain.

Il eut si mal qu'il faillit crier.

— Ma chérie, pourquoi te tourmenter avec cela ?

— J'essaie de ne pas y penser. J'essaie de toutes mes forces. Mais cela me hante. Dans sept mois, je ne verrai plus jamais briller le soleil.

Elle leva vers lui des yeux scintillants de larmes.

— Je ne te verrai plus. Ni Kat. Ni cette affreuse cave dans laquelle tu dors.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Ma chambre n'est pas une affreuse cave.

— Je le sais bien, gros bête. Je crois qu'il faut que je ne Considère que ce qui m'est arrivé, et m'arrive encore, de positif. Connaître la date de ma mort est un atout, en un sens. Ainsi, je pourrai tout mettre en ordre avant de partir. Quand je ne serai plus là, ce que j'aurai laissé derrière moi sera parfaitement organisé.

Grands dieux, comment pouvait-elle parler ainsi ? Sa mort allait le plonger dans une détresse absolue ! Depuis un mois qu'il vivait avec elle, sa vie avait complètement changé. Il menait une existence normale où, quand il se levait le soir, Cassandra, ainsi que Kat, lui disaient bonsoir en l'appelant par son prénom. Il avait une vraie vie ; il n'était plus un fantôme, un être invisible. Et lorsqu'il ouvrait les yeux, il voyait la femme qu'il aimait, celle qui avait fait de lui un... un homme.

Il la serra contre lui, un peu trop fort à cause du désespoir qui le submergeait, et elle geignit.

— Oh, pardon, je t'ai fait mal.

— Non. C'est que je suis vraiment affaiblie.

— Dois-je faire livrer du sang tout de suite ?

— Non. Je crois que c'est la grossesse qui me fatigue.

— Princesse, il est temps que tu ailles au lit.

Il la souleva et la porta jusqu'à l'impressionnante couche placée sur l'estrade. Quels que soient les besoins ou les envies de Cassandra, il les satisferait. Pour elle, il était prêt à déplacer des montagnes.

Le dévouement, la sollicitude du guerrier viking émouvaient Cassandra. Il lui suffisait d'émettre un souhait pour qu'il l'exauce aussitôt. Dans l'immédiat, son désir le plus ardent était qu'il lui fasse l'amour. Elle savait que le guerrier se montrerait doux, prévenant, attentif, à cause du bébé qu'elle portait. Il ne pèserait pas sur elle mais la ferait basculer sur lui et se délecterait du plaisir de frôler ses seins alourdis et infiniment plus sensibles qu'avant sa grossesse. Il les embrasserait, suivrait

du bout de la langue les contours des aréoles brunies et prendrait garde de ne pas meurtrir les pointes gonflées. Il les frôlerait du bout des lèvres, s'abstenant de les mordiller comme il le faisait autrefois, il y avait une éternité. Un mois. Trente jours tellement riches, tellement denses quelle en oubliait ce qu'avait été sa vie avant sa rencontre avec Wulf.

Il la pénétrerait lentement, s'interrompant sans cesse pour lui demander si elle n'avait pas mal, et ne jouirait qu'une fois certain de l'avoir amenée jusqu'à l'orgasme. Il ne songerait à son propre plaisir qu'après s'être assuré qu'elle avait trouvé le sien. Désormais, en amour comme dans tous les autres actes de leur existence au quotidien, il la faisait passer en premier. Il s'effaçait, lui accordant une préséance de princesse face à son adorateur.

— Ça va ? s'enquit-il pour la énième fois, alors qu'ils reposaient paisiblement dans les draps de satin noir, agréablement frais sur leurs peaux brûlantes et moites.

— J'ai encore perdu la tête. Je n'aurais jamais cru trouver un homme capable de faire l'amour avec un art aussi consommé.

Il fut plus ému que flatté d'apprendre qu'elle le considérait comme un amant exemplaire. Si Cassandra le jugeait exceptionnel, c'était parce qu'elle-même était exceptionnelle. Elle avait su découvrir tous ses points sensibles, deviner ses préférences, et elle ne commettait aucune erreur due à la maladresse, car elle se rappelait tout depuis leur première nuit. Quel bonheur d'être reconnu, d'avoir un nom, un visage, une réalité !

Qu'allait-il devenir sans elle ? Grands dieux, il n'osait même pas l'imaginer.

Quelques coups frappés à la porte l'arrachèrent à ses réflexions.

— Cassandra ? Tu es réveillée ? C'est Chris. J'ai fait livrer une pizza. Tu en avais envie, non ?

Wulf regarda Cassandra avec étonnement.

— J'ai dit à Chris que j'étais prête à me damner pour une pizza aux poivrons, avoua la jeune femme.

Puis elle haussa la voix.

— OK, Chris ! Je monte dans une minute !

— Tu as besoin de te reposer, objecta Wulf.

— Tu plaisantes ? Je tuerais pour une pizza !

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Chris aurait pu demander à la cuisinière de t'en préparer une.

— Bien sûr, mais Marie avait déjà mis un poulet au four et je ne voulais pas lui faire de la peine en lui annonçant que sa volaille ne me tentait pas. Elle est très gentille, tu sais.

— Marie ? Oui, je sais. Mais depuis huit ans qu'elle est à mon service, elle est persuadée que son employeur, c'est Chris.

L'expression de Wulf s'était assombrie, et Cassandra s'en voulut de lui avoir rappelé le sortilège qui le frappait : tout le monde l'oubliait, son personnel inclus, évidemment.

À plusieurs reprises, elle avait bavardé avec Marie, qui adorait le « petit Chris ». Elle avait été embauchée par la famille de ce dernier, et trois ans plus tôt, le père du jeune homme avait succombé à un infarctus au beau milieu du salon. Sa mère avait alors décidé d'emménager dans une villa de l'autre côté de la ville : elle ne supportait pas de continuer à vivre dans la grande demeure sans son mari. Elle avait essayé de convaincre Chris de la suivre, mais celui-ci avait évidemment refusé. Il devait rester avec Wulf, ce que Marie, bien sûr, ignorait. La maison appartenait au jeune homme, sous forme d'usufruit, le vrai propriétaire, Wulf, restant dans l'ombre, contraint et forcé, caché derrière une société immobilière. L'eut-il voulu que Chris n'aurait pu vendre le bien, et donc expulser Wulf.

Wulf choisissait lui-même les personnes qui entraient à son service, mais son intermédiaire était fatallement Chris et les employés le prenaient pour leur patron. Sans doute s'étonnaient-ils qu'il fut si riche, mais ils ne se plaignaient pas d'être aux ordres d'un tout jeune homme dans la mesure où leurs salaires étaient plus que généreux.

— Je suis désolée d'avoir mis le doigt sur ce qui te fait mal, Wulf. Je n'aurais pas dû mentionner la gentillesse de Marie puisque tu n'as jamais eu la chance d'en profiter.

— Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. J'ai l'habitude d'être l'homme invisible. Bon, prête pour la pizza ?

— Oh, oui !

— Alors, on y va. Mais pas question que la princesse se fatigue en montant l'escalier.

Il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au rez-de-chaussée. Dans le salon, il l'étendit sur un canapé, après avoir placé deux gros coussins sous sa tête. Puis il arracha la télécommande des mains de Chris pour la donner à Cassandra.

— Hé ! cria le jeune homme. Ça ne va pas ? Il va y avoir un match de foot qui...

— La ferme, Chris. Tu n'es pas enceinte, que je sache. Cassandra a désormais tous les droits.

— Oh, je vois... Si tu espères que je te fasse un héritier, tu peux toujours attendre.

— Je le sais bien, espèce d'âne bâté. Au train où tu vas, le jour où tu te trouveras une femme, mon fils sera arrière-grand-père.

— Fiche-moi la paix, tête à cornes !

Cassandra ne sursauta pas. Elle connaissait désormais l'insulte favorite de Chris, ainsi que son origine. Wulf lui avait expliqué qu'autrefois, les guerriers vikings étaient coiffés de casques ornés de cornes.

— Je vais m'en aller, continua Chris, visiblement disposé à en découdre. J'en ai marre de toute cette neige. Je m'inscrirai à Stanford, en Californie. Je n'y trouverai peut-être pas chaussure à mon pied, mais au moins, là-bas, les nanas ne seront pas engoncées dans des parkas informes ! J'en verrai en maillots de bain !

Kat entra dans le salon alors que Chris achevait sa tirade fielleuse.

— Est-ce que je me fais des idées, ou bien vous passez votre temps à vous chamailler comme des gamins, tous les deux ?

— Bien vu, Kat : ils se chamaillent comme des gamins, confirma Cassandra. Ils font ça si bien et si souvent que si c'était une discipline olympique, ils remporteraient la médaille d'or.

Chris ouvrait la bouche, prêt à lancer une réplique bien sentie, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Ah, la pizza ! s'exclama-t-il en quittant son fauteuil.

Cassandra ressentit un étrange frisson, comme une décharge électrique qui lui aurait couru le long de la nuque. Tout en se frottant le cou, elle regarda autour d'elle, un peu hébétée.

— Tu vas bien ? lui demanda Kat.

— Je pense... Je me sens un peu bizarre, c'est tout.

Elle fixait la porte ouverte du salon, au-delà de laquelle elle voyait la porte d'entrée. Sur le seuil se tenait Chris, et devant lui le livreur, qui attendait d'être payé.

L'homme glissa les billets dans la poche de poitrine de son blouson, puis, à l'instant où Chris s'apprêtait à refermer la porte, il demanda :

— Ça vous embêterait que je passe un coup de fil de chez vous ? La batterie de mon portable est en rade.

— Attendez sur le perron, je vais vous chercher mon cellulaire.

— Oh, bon sang, mais il gèle, dehors ! J'ai juste besoin d'appeler la pizzeria pour l'adresse de ma livraison suivante...

L'insistance de l'homme avait alerté Wulf. Il se tenait maintenant derrière Chris et appuyait du plat de la main sur le battant, prêt à le claquer à la figure du livreur.

— Navré, mon pote, fit Chris, mais aucun inconnu ne met les pieds dans cette baraque. Vu ?

— Chris, recule, dit Wulf entre ses dents.

Pour une fois, Chris ne discuta pas. En un éclair, il laissa le champ libre à Wulf.

L'enfer se déchaîna au même instant : Wulf décrocha le glaive accroché au ras du chambranle, et une dague apparut dans chaque main du livreur. Il en lança une sur Chris, qui s'effondra sur le sol, puis visa Wulf.

Cassandra se leva d'un bond, mais Kat la força à se rallonger sur le canapé.

— Pense au bébé. Reste tranquille.

Cette succession d'événements s'était déroulée en quelques secondes. Kat vola au secours de Chris et, profitant de ce que son amie ne la voyait plus, Cassandra s'empara d'un autre glaive, celui qui trônait au-dessus de la cheminée, puis regagna le divan.

Chris s'était relevé avec l'aide de Kat. Il paraissait davantage secoué que grièvement atteint. Cassandra comprit aussitôt pourquoi : la pizza l'avait sauvé ! La dague s'était fichée dans l'emballage de polystyrène.

Et Wulf ? Comment s'en sortait-il ? De l'endroit où elle se trouvait, Cassandra n'apercevait que deux silhouettes qui s'affrontaient violemment, bougeant à une vitesse sidérante.

Puis, brusquement, ce fut le calme. Il n'y eut plus qu'une silhouette, qui recula dans le vestibule et claqua la porte.

Wulf était intact et le Démon pulvérisé.

— Chris, ça va ? demanda Wulf en se précipitant vers le jeune homme, qu'il entreprit d'examiner des pieds à la tête avant de le serrer affectueusement contre lui.

— Oh, assez, espèce d'homo refoulé ! protesta Chris. Si tu as envie de serrer quelqu'un dans tes bras, tu as Cassandra !

Il fit un pas pour s'écartier de Wulf, mais celui-ci le ramena contre lui par la peau du cou et le secoua. On eût dit une lionne corrigéant son petit, songea Cassandra.

— Écoute-moi bien, triple imbécile ! gronda Wulf. Si tu reprends encore une fois l'initiative d'ouvrir la porte, je te décapite d'un coup de glaive ! Est-ce que tu as bien entendu, Christopher Lars Eriksson ?

D'une bourrade brutale, il expédia Chris.

— Ce Démon n'est pas venu seul, annonça Wulf. Il doit y en avoir toute une escouade dans le parc. Je ne sais pas comment ils ont pu déjouer la surveillance des vigiles.

Il se dirigea vers un tableau constellé de boutons et de voyants et appuya sur plusieurs commandes.

— Volets blindés descendus, annonça-t-il. Si ces fumiers se sont munis de cocktails Molotov, ils en seront pour leurs frais.

Puis il appela le poste de garde. La voix qui sortit de l'interphone, marquée d'un fort accent, lui était vaguement familière, mais ce n'était pas celle de l'un des gardiens envoyés par le Conseil pour protéger Chris.

Saisi d'un sombre pressentiment, Wulf demanda :

— Qui es-tu ?

— À ton avis, Chasseur ? Au fait, félicitations à celui qui a eu l'idée de commander une pizza ! Parce que la pizza, elle n'était

plus dans l'emballage. Avec les poivrons, ça faisait un excellent accompagnement pour notre repas. Mmm... Nous avons eu droit à un charmant casse-croûte de minuit.

— Où sont mes gardes ?

— Oh, il y en a un tout près de moi, mais il n'est plus guère loquace. La mort rend les gens muets. C'est drôle, hein ? Quant à l'autre, il est... Attends, je regarde. Ah, dommage. Il est mort aussi. Mes gars viennent juste de l'achever.

— Tu vas payer ça très cher.

— Viens me présenter l'addition tout de suite, Chasseur !

— J'arrive ! rugit Wulf.

Il allait déchiqueter Stryker. Le fiston de la Destructrice, une fois qu'il en aurait terminé avec lui, ressemblerait à un steak haché géant.

Mais Kat ne l'entendait pas de cette oreille. Elle l'arrêta avant qu'il ouvre la porte.

— Mais qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? s'exclama-t-elle.

— Mettre un terme à tout ça.

— N'y compte pas. Il te tuera à la seconde où tu sortiras de la maison.

Wulf marqua une hésitation.

— Que proposes-tu ?

— Tu restes ici pour veiller sur Cassandra et Chris. Moi, j'y vais.

Elle ouvrit la porte à la volée, la referma derrière elle en une fraction de seconde et cria en dévalant les marches du perron :

— Je reviens tout de suite !

Kat se concentra et s'appropria une partie de l'énergie létale de Stryker. Elle déboula dans la maison de gardien. Deux hommes étaient étendus par terre, morts. Une douzaine de Démons cernaient la petite bâtisse. Ils ouvraient des boîtes, préparant leur attaque. À l'intérieur de la maisonnette se trouvaient Stryker, Urien, Icarus et Trates. Ce dernier leva les yeux et pâlit en la voyant.

— Comment êtes-vous entrés ? demanda Kat.

Ce fut Stryker qui lui répondit, un sourire sardonique sur les lèvres. Manifestement, il n'était pas du tout effrayé. Simplement amusé.

— Les gardes sont sortis quand ils se sont rendu compte que nous nous nourrissions sur le livreur de pizza. Nous les avons liquidés puis traînés à l'intérieur, par un bien compréhensible souci de discrétion.

Les mots comme l'intonation glacèrent Wulf qui, de l'intérieur de la maison, observait ce qui se passait dans le poste de garde. L'écran du moniteur lui envoyait des images épouvantables. Il voyait les cadavres des vigiles, les Démons et, pire, un cerbère que Stryker tenait en laisse.

Par tous les dieux ! Apolymi avait changé les règles.

— Tu es le mal incarné, lança Kat à Stryker.

Il sourit, comme si elle venait de lui faire un compliment.

— Merci, chérie. J'en suis très fier.

Kat leva la main et ouvrit le portail spatio-temporel.

— Il est temps que vous rentriez tous à Kalosis.

— Tu risques d'être déçue, ma jolie. Ma mère veut que je reste ici. Alors, ton portail, tu peux le refermer. Bon, on a du travail, mes gars et moi. Soit tu te joins à nous, soit tu te barres.

Pour la première fois de sa vie, Kat éprouva de la peur.

— Tu dois partir ! Les règles l'exigent ! Dès que le portail s'ouvre, tu dois le franchir !

— Non.

Et le portail se referma.

Kat n'en croyait pas ses yeux. La Destructrice avait confié une clé à son fils ! Désormais, il était en mesure de contrôler le portail.

Stryker s'approcha d'elle, assez près pour la toucher, et elle ne put réprimer un tremblement. Il lui prit le menton entre deux doigts et releva son visage vers le sien.

— Quel dommage que ma mère te protège... Sans cela, il y a des siècles que je t'aurais goûlée.

— ôte ta main, sinon tu le regretteras ! ordonna Kat.

Elle se rendit compte avec étonnement qu'il s'exécutait.

Mais seulement après avoir effleuré ses lèvres d'un baiser.

Elle le gifla, et il éclata de rire.

— Allez, rentre à la maison, fillette. Si tu restes ici, tu vas prendre un mauvais coup.

Glacée d'effroi, Kat regagna la sécurité toute relative du salon. Elle trouva Cassandra au centre de la pièce, les yeux fixés sur Wulf, qui avait ouvert une armoire d'où il sortait des armes.

— Qu'as-tu dont je puisse me servir, dans ton arsenal ? s'enquit-elle.

— Ça ne s'est pas bien passé, hein ?

— Tu l'as vu grâce aux caméras. Préparons-nous à une rude attaque. Quelque chose de très moche.

Chris apparut dans la pièce, un casque de footballeur sur la tête.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez toi, Chris ? s'enquit Kat.

Wulf se retourna et découvrit le jeune homme.

— Tu portes un casque, maintenant ?

— Oui, je porte un casque ! Et... ça aussi.

Il fourra deux coussins dans son pantalon de survêtement, un devant, l'autre derrière.

— Je suis prudent. Vous n'avez pas remarqué tous ces Démons qui se baladent dans le parc ?

— On est au courant, Chris.

Le jeune homme s'empara d'un gilet pare-balles accroché dans l'armoire et l'enfila.

— J'aimerais savoir un truc. Les volets blindés, est-ce qu'ils tiendront face aux roquettes et à la dynamite ?

Avant que Wulf ait eu le temps de répondre, une explosion ébranla la maison.

10.

— Attention, dit Stryker alors que ses hommes préparaient un autre tir, il faut faire en sorte qu'ils sortent avant que la baraque tombe en miettes.

— Pourquoi ? demanda Trates. Je croyais que l'objectif, c'était de tuer l'héritière.

— Tu es idiot ou quoi ? lui lança Stryker avec colère. Oui, il faut tuer l'héritière, mais si on esquinte Katra l'Abadonna dans la foulée, il nous en cuira. Littéralement.

— Elle est immortelle ! Une bombe ne peut rien lui faire.

— Elle est immortelle comme nous, crâne de piaf, dit Urian en enlevant la bombe des mains de Trates pour la tendre à Icarus. Si elle est pulvérisée par cet engin, elle clamsera. Et aucun de nous n'a envie de découvrir le châtiment que nous réserverait alors la Destructrice !

— Oh, je comprends.

— Bien, approuva Stryker. Maintenant, les gars, surveillez les issues. Je sais que le Chasseur a ménagé des sorties de secours, mais j'ignore où elles se trouvent. Dès que vous verrez quelqu'un courir à travers la pelouse, vous le chopez. Tenez-vous prêts.

Cassandra fronça les sourcils en voyant Chris coincer un coussin supplémentaire sur le devant de son pantalon.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je protège ce que j'ai de plus précieux, tiens !

— Quel bonheur ! s'exclama Wulf. Le gamin a enfin du plomb dans la cervelle !

Ignorant le coup d'œil torve que lui lançait le jeune homme, Wulf alla rallumer la télévision et en paramétra la fréquence sur celle des caméras de surveillance. De la sorte, aucun mouvement des Démons n'échapperait à son attention. Pour l'instant, ils se déplaçaient sur la pelouse.

— On dirait que l'explosion a fait sauter l'aile est, commentait-il d'un ton plat.

Une autre détonation retentit.

— Ah, ça, c'était le garage.

— Super ! Ils ont eu mon Hummer ! s'écria Chris, enthousiaste.

— Non, mais tu es cinglé ?

— Navré, Wulf, mais je détestais cet engin. Tu vois que tu avais tort de penser que j'étais invulnérable là-dedans ! Il n'a pas résisté aux grenades.

Wulf secoua la tête d'un air consterné, puis se tourna vers Cassandra, qui choisissait des armes sur le râtelier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ça se voit, non ? Je me prépare.

— Noms de dieux, ton job, c'est de...

— ... rester en vie, coupa Cassandra d'un ton ferme, avant de lui caresser le bras.

Éperdu d'admiration pour son courage et sa détermination, il s'accorda quelques secondes pour la contempler. La mère de son enfant était prête à affronter la terre entière.

— Ne t'inquiète pas, Wulf, je ne suis pas idiote. Je ne vais pas les attaquer de front. Aucun d'eux n'aura la moindre chance de me toucher au ventre. Mais il n'est pas question que je reste là, recroquevillée dans un coin, sans rien faire. Ce n'est pas dans ma nature d'attendre comme une petite chose tremblante. Et j'ai autant l'habitude que toi de me servir d'une arme.

— C'est vrai, intervint Kat. Elle se trimbale avec un couteau pliant dont la lame mesure trente centimètres et un calibre 38.

Wulf capitula. Il sortit plusieurs armes blanches, les donna à Cassandra et ajouta un pistolet Beretta Panther au chargeur plein.

— Ça ne les tuera pas, mais ça les ralentira.

Il plaça le Beretta dans un holster dont il passa la sangle autour de l'épaule de la jeune femme. Dans la manœuvre, il lui toucha la taille et frémît de plaisir. Quelle magie elle exerçait sur lui ! Même dans des circonstances pareilles, le simple fait de poser la main sur elle l'enflammait.

— Bon, quel est le plan ? demanda-t-elle.

— Filer.

— Filer où ? demanda Chris. Si on va se réfugier chez un autre Chasseur, vos forces s'annihileront. Je ne voudrais pas te vexer, Wulf, mais ces mecs sont autrement plus costauds que des Démons ordinaires, et je n'aimerais pas que tu te fasses botter les fesses. Et je n'aimerais non plus qu'il arrive quelque chose aux miennes. Enfin, plus exactement, à mes...

— OK, je vois de quoi tu parles. Je ne...

Une nouvelle explosion fit tomber les vitres en miettes, mais les volets tinrent bon.

— Il n'y a pas trente-six solutions, Chris, dit Wulf, tout en écartant le jeune-homme des fenêtres. Ils ne vont pas attendre jusqu'au matin et nous laisser une chance de nous échapper en plein jour, ce que Cassandra, Kat et toi pourriez faire. Mais si nous ne bougeons pas, ils vont détruire la maison jusqu'aux fondations. Il faut qu'on évacue les lieux.

— Je n'aime pas du tout, mais alors pas du tout, cette idée d'évacuation. Personne n'a mieux à proposer ?

— Navrée, mais je n'appartiens pas à cet univers, dit Kat. J'ignore où nous pourrions nous cacher. Je vais donc me fier à Wulf.

— Et Artémis ? dit Cassandra. Elle ne pourrait pas nous aider ?

Kat secoua la tête.

— Non. Elle est trop occupée, en ce moment. Le sort du monde est le cadet de ses soucis. Si je la contacte et lui demande son aide, elle m'enverra sur les roses, et en plus, elle se mettra dans une colère noire.

— Bien. Au moins, on sait où on en est, conclut Wulf. Je vous prierai donc de revêtir vos vêtements les plus chauds et de vous préparer à quitter le navire dès que possible.

L'héritière et ses protecteurs ne resteraient pas longtemps dans la maison, Stryker en était sûr. Ses hommes avaient déjà soufflé le garage, et maintenant, ils visaient méticuleusement la maison, mur après mur. Les dommages visibles à l'extérieur étaient impressionnantes, mais qu'en était-il à l'intérieur ?

Peu importait qu'il le sache ou non, en fait. Ils finiraient de toute façon par mettre le feu à l'immense demeure : les lance-

flammes étaient prêts. Mais il aurait bien aimé satisfaire sa curiosité. Et surtout, avoir une indication sur l'emplacement des tunnels que le Chasseur n'avait pas manqué de faire creuser sous la propriété. Urian avait déjà trouvé six issues. Si le nombre de souterrains se limitait à cette demi-douzaine, il pourrait alors en finir avec les hors-d'œuvre et passer au plat de résistance.

« Urian ? demanda-t-il par voie télépathique. Es-tu en position ? »

« Oui. Nous couvrons toutes les sorties de galeries. »

« Où es-tu actuellement ? »

« Sur la pelouse à l'arrière de la maison. Pourquoi ? Quelque chose ne va pas ? »

« Non, non. Je tenais juste à m'assurer qu'on avait paré à tout. »

« Dans quelques minutes, ils tomberont entre nos mains, alors relax, père. »

« Je me relaxerai quand elle sera morte. »

Wulf procéda à une ultime inspection de son armement. Tout était correctement arrimé, de façon à lui laisser assez de liberté de mouvement en cas de corps à corps.

— OK, les enfants. On va y aller. Rappelez-vous que vous devez vous déplacer dans un silence absolu et que nos adversaires ont une meilleure vision nocturne que Chris. Je marcherai en tête, Kat couvrira les arrières.

Tous opinèrent. Il s'approcha de Cassandra, prit sa main gantée de cuir et l'embrassa, en priant pour avoir de nouveau l'occasion de poser les lèvres sur sa peau nue. La jeune femme lui sourit avant de descendre la cagoule sur son visage.

Il pivota sur ses talons et se dirigea vers l'escalier qui menait au sous-sol. À l'étage, le fracas était constant et épouvantable. Stryker détruisait méthodiquement sa maison, se dit Wulf. Mais ce salaud paierait ça au centuple, il en faisait le serment.

— Comment se fait-il que la police ne se manifeste pas ? Tout ce raffut aurait déjà dû alarmer les flics !

— Nous sommes loin de tout, ici, dit Chris. Le voisin le plus proche doit penser qu'on tire un petit feu d'artifice et... Oh, la vache ! C'était un boulet de canon ou quoi ?

L'impact avait été pire que les précédents. Wulf se demanda quel type d'arme de guerre utilisait Stryker. Quelque chose de plus puissant que des roquettes, en tout cas.

— Ce n'est pas possible que personne alementour n'ait entendu ça ! s'exclama Cassandra. On se croirait dans une zone de guerre !

— Fais-moi confiance, il vaudrait mieux que les flics ne pointent pas leur nez, dit Kat.

— Pourquoi ? s'enquit Cassandra.

— Parce que Stryker et sa bande festoieraient. Ils ont eu leur casse-croûte... Ils auraient leur repas de réveillon.

— C'est abominable... souffla Cassandra.

— Hélas, Kat a raison, ils saigneraient toute une brigade.

— Quelle horreur !

— Eh oui, Cassandra, il faut que tu t'y fasses. En dépit de ce que tu aimerais croire, les Démons ne sont que des animaux enragés avides de tuer.

Cassandra ne protesta pas. Wulf avait raison, elle ne pouvait qu'en convenir.

Une fois dans sa chambre au sous-sol, Wulf ouvrit une penderie murale et entra à l'intérieur après avoir repoussé les vêtements suspendus à des cintres. Tout, y compris les chaussures alignées par terre, était de couleur noire.

— Je pense avoir deviné quelle est ta couleur préférée, commenta Cassandra.

— Le noir est très pratique. Tu penses que j'impressionnerais quiconque si je portais de ravissantes tenues pastel ?

Amusée, Cassandra faillit rétorquer que c'était tout nu qu'il l'impressionnait le plus. Elle s'en abstint par égard pour Kat et Chris. D'accord, ils savaient Wulf et elle amants et même futurs parents, mais ce n'était pas une raison pour abolir toute pudeur.

Un tableau de commande similaire à celui qui se trouvait au rez-de-chaussée était fiché dans la cloison de la penderie. Wulf tapa un code sur le clavier et une porte secrète coulissa, révélant un tunnel qui permettait d'accéder aux catacombes qu'il avait fait creuser sous la maison et les terres des décennies plus tôt.

À l'époque, il n'avait pas songé à un bombardement en règle de la part de Démons, mais avait jugé prudent de posséder une

issue de repli. Il craignait alors un incendie en plein jour, qui l'aurait obligé à sortir de la maison ou, au pire, une attaque de gangsters bien humains.

Ses catacombes, il les avait conçues selon le style en vigueur au Moyen Âge : un long couloir étroit qui semblait s'étirer à l'infini et où une seule personne pouvait marcher de front.

De la sorte, des agresseurs groupés ne pouvaient fondre sur lui. Non qu'il eût vraiment envisagé d'être attaqué dans son souterrain. Il s'était jugé paranoïaque, mais s'en trouvait fort bien maintenant.

Il décrocha des torches suspendues à des pitons et en donna une à chacun de ses compagnons, puis il s'engagea dans le tunnel.

Ils marchèrent en file indienne pendant plusieurs minutes puis débouchèrent dans une salle d'où partaient cinq autres souterrains.

— Eh bien ! fit Cassandra. C'est quelque chose, ça. Où vont tous ces passages ?

— Celui de droite conduit au garage, celui d'à côté débouche dans le champ au-delà de la grille d'entrée. Celui du milieu descend dans un abri antiatomique... Par celui-là, on aboutit dans la rue qui longe la propriété et le dernier mène au hangar à bateaux.

— Waouh ! s'exclama Chris. Si j'avais su que tout ça existait quand j'étais gosse, qu'est-ce que je me serais amusé !

— Oui, et tu te serais égaré, tu te serais blessé et personne n'aurait su où te retrouver.

Chris émit un petit sifflement de mépris que Wulf ignora. Il s'engagea dans le tunnel creusé jusqu'au hangar à bateaux, et tous le suivirent.

La galerie faisait la longueur de tout le domaine et continuait ensuite sous ce qui semblait être des terres communales mais appartenait en fait à Wulf. À l'extérieur, rien ne reliait en apparence le hangar à bateaux à l'immense domaine enclos de murs, situé à plusieurs centaines de mètres.

Le hangar à bateaux, très vaste, avait tout d'une demeure patricienne à un étage au bord du Mississippi. En fait, elle était construite sur pilotis et le rez-de-chaussée recelait plusieurs

embarcations. Mais à l'étage, un véritable appartement n'attendait que son occupant. Entièrement meublé, il était le lieu de séjour favori d'Achéron lorsqu'il venait dans la région.

Wulf espérait que Stryker ne serait pas assez futé pour imaginer un tunnel débouchant si loin de la maison qu'il détruisait consciencieusement en ce moment même.

Une échelle de métal permettait d'accéder directement du tunnel au hangar à bateaux. Wulf la gravit et, à l'aide d'une clé, ouvrit une porte en acier. Pas de système électronique, ici. En cas de feu, une bonne serrure résistait, alors qu'une commande électronique brûlait, et celui qui voulait s'échapper se retrouvait piégé dans le tunnel.

Il poussa prudemment le battant, s'attendant au pire. Stryker était un adversaire hors norme. Il ne restait plus qu'à souhaiter qu'il ne soit pas trop astucieux.

Pas le moindre bruit de pas au-dessus de sa tête, constata Wulf. Pas un écho de voix. Seulement le craquement des stalactites de glace qui se détachaient de temps à autre de la corniche du toit, et le souffle du vent venu du fleuve.

Il entra dans le hangar, puis tendit la main à Cassandra pour l'aider à monter l'échelle. Chris se débrouilla seul, ainsi que Kat, bien sûr.

— Bon. Vous allez m'attendre là, dit Wulf à Cassandra et Chris. S'il se passe quoi que ce soit d'anormal, engouffrez-vous dans le tunnel et refermez la porte. Elle se verrouillera automatiquement.

— Mais, et Kat et toi ? demanda Cassandra d'un ton inquiet.

— Ne t'en fais pas pour nous. Les deux seuls êtres importants ici sont Chris et toi.

Les yeux de Cassandra lui signifiaient qu'elle ne partageait pas cet avis, mais il n'en tint aucun compte.

— Il va me falloir quelques minutes pour débarrasser le bateau de sa gangue de glace, dit Wulf. J'espère que les Démons n'entendront rien quand je la briserai à coups de masse.

— Sois prudent, lui dit Cassandra en l'embrassant.

Wulf enjamba le seuil et rira la porte derrière lui. Tout semblait calme, mais par sécurité, il prit une de ses dagues. Sa

main se crispa autour de la poignée lorsqu'il perçut un léger son. Immédiatement, il banda ses muscles, prêt à l'attaque.

— Ne vous affolez pas ! lança une voix féminine. Je suis une amie.

Une autre voix, celle de Cassandra, lui fit aussitôt écho.

— Phœbe ? C'est... c'est toi ?

Wulf vit Cassandra entrer à son tour dans le hangar. Phœbe... Le prénom d'une des sœurs de Cassandra. Comment était-ce possible ? se demandait Wulf, fou d'inquiétude, le regard rivé sur l'endroit d'où s'était élevée la voix.

Il distingua une silhouette floue. Puis les contours se précisèrent, le visage se dessina... Il était en tout point semblable à celui de Cassandra. La seule différence entre les deux jeunes femmes résidait dans la couleur des cheveux. Ceux de Phœbe étaient blond clair, alors que Cassandra était dotée de boucles cuivrées.

Vêtue d'un pantalon et d'un pull noirs très près du corps, Phœbe ne semblait pas armée.

— C'est moi, Cassandra. Je suis venue t'aider.

— Mais tu es morte !

— Je le suis.

— Vous êtes un Démon ! s'exclama Wulf.

Phœbe hocha la tête.

— Oh, non ! Comment as-tu pu faire ça ? demanda Cassandra.

— Ne me juge pas, petite sœur. J'avais mes raisons. Mais je suis là pour te sauver.

— Il n'est pas question que je te fasse confiance ! Je ne me rappelle que trop bien oncle Demos !

— Je ne suis pas oncle Demos et je n'agirai pas comme lui. Fie-toi à moi. Jamais je ne te ferai de mal. Je le jure sur l'âme de notre mère.

Cassandra restait derrière Wulf. Il était évident qu'elle se méfiait de cette sœur qui avait préféré devenir un être maléfique plutôt que d'intégrer le royaume des morts.

Un homme apparut, un Démon grand et blond que Wulf se rappelait avoir vu à *L'inferno*. C'était celui qui avait appelé Stryker « père ».

— Dépêche-toi, Phœbe, ordonna-t-il. Je ne pourrai pas tenir longtemps. Les autres ne vont pas tarder à se douter de quelque chose.

Il fixait Wulf sans ciller. La haine et la rage qui circulaient entre les deux hommes étaient presque palpables. Cassandra craignait qu'ils ne se jettent l'un sur l'autre dans la seconde suivante.

— Pourquoi nous aiderais-tu ? demanda Wulf au Démon.

— Je n'en ai rien à foutre de t'aider, Chasseur. C'est la petite sœur de ma femme qui a droit à ma protection. Quoique, à mon avis, ce soit une idée idiote.

Il s'était tourné vers Phœbe, qui lui décocha un regard courroucé.

— Demain, ça ira mieux, OK, Urian ?

— Tu as de la chance que je t'aime !

— Urian a un cœur ? s'écria Kat. Qui l'eût cru ?

— La ferme, l'Abadonna !

Cassandra lisait sur le visage de sa sœur l'amour qu'elle portait au Démon. Après tout, peut-être le couple était-il effectivement animé de bonnes intentions.

— Quand maman est morte, Cassandra, Urian m'a permis de survivre. Il m'a sortie de la voiture après l'explosion de la bombe. Et il a tout fait pour sauver maman et Nia, mais c'était trop tard.

La perplexité oblitérait la lucidité de Cassandra. Un Démon, fils de Stryker qui plus est, se serait acharné à sauver sa famille alors que son rôle était précisément de la détruire ?

— Pourquoi as-tu fait cela, Urian ?

— Pas le temps de t'expliquer. Mon père n'est pas stupide. Il va rappliquer vite fait dès qu'il se rendra compte que je ne réponds plus à ses appels.

— Cassandra, je t'en supplie, fais-moi confiance, répéta Phœbe. Tu ne le regretteras pas.

Après quelques instants d'incertitude, Cassandra prit sa décision.

— Wulf, Kat, je pense qu'on peut la croire.

— Tu es sûre que nous ne mettons pas directement nos têtes sur un billot ? demanda Wulf.

La réflexion fit rire Urian, à qui Phœbe donna un coup de coude dans l'estomac.

— Tiens-toi bien ! Ça ne facilite pas les choses que tu rigoles.

Urian prit Phœbe par les épaules et la serra contre lui tout en se massant l'estomac. Sa bien-aimée avait tapé fort.

— Adjugé, lança Kat. S'il ment, il aura affaire à moi et il ne s'en sortira pas intact. Je connais ses points faibles... et les siens aussi, ajouta-t-elle en regardant Phœbe d'un œil méfiant.

— Si tu la touches, Katra, je te tue ! rugit Urian.

— Bien. Je constate que tout le monde se comprend, dit Wulf. Alors, agissons.

Urian montra un bateau noir déjà à l'eau. Chris monta à bord le premier, suivi de Kat puis de Cassandra.

— On dirait un bateau de la police fluviale, remarqua-t-elle à l'intention de Wulf.

— Il a été fabriqué par le chantier qui construit ces bateaux-là, c'est vrai, sauf que le mien a eu droit à quelques améliorations.

Effectivement, il était somptueux. L'intérieur était cligne d'un yacht de luxe, constata Cassandra après être entrée dans la cabine.

— Eh oui, fit Chris en se laissant tomber dans un superbe fauteuil recouvert de cuir velouté. Le chantier nous appartient.

Phœbe les avait rejoints, mais Urian restait sur le ponton.

— Viens avec nous, mon amour ! lui lança Phœbe.

Elle tendait les mains vers lui, implorante, le visage déformé par le chagrin et l'angoisse.

— Viens ! Si ton père apprend ce que tu es en train de faire, il te tuera !

L'expression d'Urian était aussi douloureuse que celle de sa femme.

— Je ne peux pas, bébé, tu le sais bien. Je dois rester pour effacer vos traces. Mais je te promets de te contacter dès que j'en aurai la possibilité. Va, mon amour, et prends bien garde à toi.

— Toi aussi, mon cheri.

— Hé, Chasseur, veille sur ma femme, sinon...

— Compte sur moi et... merci, Démon.

— Tu n'aurais jamais pensé dire ça un jour, hein ?

À l'instant où Urian rentrait dans le hangar, une horde de Démons surgit à l'intérieur. Phœbe hurla, mais Wulf fit démarrer les puissants moteurs et le bateau fonça sur le fleuve, laissant dans son sillage des plaques de glace qu'il brisait au passage.

— Nous ne pouvons pas l'abandonner ! gémit Phœbe.

— Désolé, mais on n'a pas le choix, dit Chris.

Le désespoir marquait les traits parfaits de sa sœur, remarqua Cassandra, mais elle ne pleurait pas. Pour le moment. Car dès que le bateau se fut vraiment éloigné du ponton, elle éclata en sanglots. Cassandra l'obligea à s'asseoir dans le poste de pilotage et boucla la sangle de son siège. Puis elle demanda à Chris :

— À quelle vitesse allons-nous ?

— Pas loin de cent à l'heure, vu qu'on suit la course du vent. Mais si on avait le vent dans le pif, on ne dépasserait pas le quarante.

Cassandra jeta un coup d'œil à sa sœur. Elle avait fait pivoter son siège vers la poupe et ne quittait pas du regard le hangar à bateaux, qui rapetissait de seconde en seconde.

— Il s'en tirera, Phœbe, dit Kat. Son père ne lui fera rien. Stryker est peut-être un psychopathe, mais il aime son fils.

— Je voudrais en être sûre... Wulf, garde le cap au nord, ajouta-t-elle. Nous atteindrons un endroit où nous serons tous en sécurité et... Bon sang, qu'est-ce que c'est ?

Un claquement d'ailes amena le petit groupe à regarder en l'air. Un cri aigu déchira la nuit, dominant le grondement des moteurs.

Un dragon ! Un cerbère sous son apparence de dragon !

Cassandra sentit ses jambes se dérober sous elle. Kat la retint avant qu'elle ne s'effondre et la poussa vers un siège avant de se plaquer-contre elle, lui faisant un bouclier de son corps. Le dragon cria de nouveau, de rage et de frustration cette fois.

Wulf arma sa mitrailleuse et tira une rafale sur le monstre, sans pour autant ralentir le bateau. Les balles transpercèrent le dragon, qui ne sembla pas le moins du monde indisposé par les impacts. Il reprit un peu d'altitude, tourna autour du bateau

puis fondit de nouveau sur Cassandra, que Kat protégeait toujours.

Cassandra sentait l'haleine fétide du monstre. L'horrible bête ne paraissait pas se soucier de la présence de Kat. S'il le fallait, elle emporterait les deux femmes dans ses serres.

Wulf enclencha un deuxième chargeur et se remit à tirer.

A l'instant où Cassandra se disait que c'en était fini de Kat et d'elle, le dragon disparut.

— Que s'est-il passé ? demanda Chris après quelques secondes d'un silence général.

— Je ne l'ai pas blessé. Il a été rappelé par son maître. Je ne vois que ça qui ait pu l'arrêter en pleine action.

— Mais qui l'aurait rappelé ? s'enquit Cassandra, tremblante.

— La Destructrice, dit Phœbe. Elle n'aurait pas supporté que son cerbère blesse Kat.

— Et pourquoi donc ?

La question de Wulf mit manifestement Kat mal à l'aise.

— Eh bien... à l'instar de Stryker, je fais partie des gens à son service.

— Mais je pensais que tu servais Artémis ! s'exclama Cassandra.

— Je... je sers les deux déesses.

Incroyable. Cinq ans de vie commune avec Kat, et elle ne s'était doutée de rien ! Cassandra n'en revenait pas. Mais il lui fallait bien se rendre à l'évidence : elle ignorait tout de son garde du corps.

— Kat, que se passera-t-il s'il y a conflit d'intérêts ? À qui obéiras-tu ? À la Destructrice ou à Artémis ?

11.

— La réponse s'impose d'elle-même, il me semble ! répliqua Kat d'un ton indigné. Je suis là, non ?

— Oui, tu es là, et chaque fois que je me retourne, je vois un Démon sur mes talons ! cria Cassandra. En plus, ces derniers temps, j'ai appris chaque jour quelque chose de stupéfiant sur toi. Alors, comment pourrais-je faire confiance à quelqu'un d'aussi dissimulateur ?

Kat paraissait profondément blessée.

— Je n'arrive pas à croire que tu doutes de moi.

— Euh... Cassandra ?

— Ne te mêle pas de ça, Phœbe, s'il te plaît ! Dis-moi plutôt pourquoi tu ne m'as pas fait savoir que tu étais vivante. M'envoyer une carte postale ne t'aurait pas... tuée, lança sèchement Cassandra.

— Je ne te permets pas d'employer ce ton avec moi ! tonna Phœbe. Pas après qu'Urian et moi avons pris tant de risques pour toi ! À l'heure qu'il est, il est peut-être déjà mort !

Le tremblement dans la voix de sa sœur, son évidente détresse calmèrent Cassandra.

— Excuse-moi, Phœbe, et toi aussi, Kat. J'ai peur, et ça me pousse à dire des bêtises.

Elle quitta son siège et traversa le poste de pilotage pour rejoindre Wulf. Lorsqu'il la vit arriver, il ralentit le bateau, afin qu'elle ne perde pas l'équilibre, puis repartit pleins gaz dès qu'elle fut là. Serrée contre lui, elle se ressaisit.

— Ça va aller, princesse, lui souffla-t-il à l'oreille.

Elle ferma les yeux. Non, la situation ne s'améliorerait pas. Tout allait mal et ne ferait qu'empirer, mais au moins, elle attendrait la catastrophe auprès de Wulf.

L'aube ne tarderait plus à se lever, constata Cassandra alors qu'elle roulait dans un Land Rover blindé, au moteur gonflé. Wulf conduisait. Il avait déjà abaissé le pare-soleil et chaussé

ses lunettes noires. Elle ne craignait pas la lumière du jour, mais Phœbe et Wulf, si.

Elle jeta un coup d'œil vers la banquette arrière. Installé entre Kat et Phœbe, Chris dormait profondément, la tête sur l'épaule de Kat. Celle-ci regardait nerveusement par la vitre.

Ils avaient quitté le bateau une heure plus tôt et se rendaient maintenant en un lieu sur lequel Phœbe s'était refusée à fournir des détails. Elle se contentait d'indiquer la direction à suivre.

— C'est encore loin ? demanda Cassandra à sa sœur.

— Non.

Une réponse négative bien peu convaincante, se dit Cassandra. Elle connaissait sa Phœbe. En ce moment, elle était effrayée.

Une main sur le volant, l'autre sur le genou de Cassandra, Wulf se voulait rassurant, mais son mutisme produisait sur la jeune femme l'effet contraire.

— Phœbe, est-ce qu'on arrivera avant que le jour se lève ?

— Ce sera juste, mais oui, on y sera à temps.

Elle marqua une pause, puis ajouta à mi-voix :

— Ce sera très juste.

Pour l'instant, il faisait toujours sombre, et Cassandra se demandait comment Wulf pouvait y voir au travers de ses verres noirs. Mais il était vrai que les Chasseurs étaient nyctalopes, se rappela-t-elle. Il était inquiet. Régulièrement, il jetait un coup d'œil à la pendule du tableau de bord. Il devait calculer combien de minutes s'égrenaient encore avant que pointe le premier rayon de soleil.

In petto, elle fit une prière pour qu'ils arrivent à destination au plus vite, puis elle s'efforça de chasser l'anxiété qui la rongeait. Elle regarda la grande main de Wulf sur son genou, une main de guerrier, posée là pour lui signifier qu'il la protégerait quoi qu'il advienne. Si, un mois plus tôt, on lui avait dit qu'elle rencontrerait un homme qui serait son amant, son ami et son ange gardien, elle ne l'aurait jamais cru.

Lui seul serait capable de la sauver, de permettre au bébé de naître, même s'il devait pour cela sacrifier sa propre vie. Ce serait peut-être dans l'ordre des choses que, lui, le fier Viking

meure en combattant. Mais, par pitié, pas carbonisé par le soleil ! Le destin ne pouvait pas être aussi cruel.

Elle retira son gant pour enlacer ses doigts à ceux de Wulf. Elle éprouvait le besoin de toucher sa peau, de sentir sa chaleur.

Il lui sourit.

— Tourne à droite ! dit Phœbe en montrant un petit chemin.

Heureusement que la voiture était un 4 x 4, songea Cassandra. Aucun véhicule normal n'aurait pu rouler sur un terrain aussi accidenté.

Wulf pestait intérieurement. Qu'est-ce qui lui prenait de se fier à un Démon ? Phœbe allait les jeter dans la gueule du loup et... Minute : pourquoi aurait-elle tant attendu pour cela ? Elle avait déjà eu maintes occasions de les trahir.

Mais si elle patientait pour une raison connue d'elle seule et s'en prenait ensuite à Cassandra, alors que les dieux la protègent, parce qu'il se montrerait impitoyable.

Le Land Rover progressait à travers la forêt en écrasant des branchages, des congères de neige, des cailloux. Les secousses étaient si violentes qu'elles réveillèrent Chris.

— Stryker est là ?

— Mais non. Nous avons simplement quitté la route, dit Kat.

Wulf relâcha la pression sur la pédale d'accélérateur lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui une petite clairière au pied d'une falaise. Un trou sombre la perçait. Une grotte, comprit-il. Devant laquelle attendaient, comme à la parade, trois Apollites.

— C'est bon, dit Phœbe.

Dès que le Land Rover se fut immobilisé, elle ouvrit la portière et courut vers le trio.

Wulf la suivit des yeux avec appréhension.

— Voilà le moment de vérité, dit-il.

— Je serai avec vous jusqu'au bout, assura Kat.

— Moi aussi, ajouta Chris.

— Bon. Toi et Cassandra, vous restez dans la voiture.

La main sur la poignée de la dague qui dépassait de sa poche, Wulf descendit du Land Rover, suivi de Kat.

— Est-ce qu'ils sont ce qu'ils ont l'air d'être ? demanda Chris à Cassandra.

— Oui. Ce sont bien des Apollites, et ils ne semblent pas particulièrement contents de nous voir.

Le trio fixait Wulf et Kat avec une évidente méfiance. Wulf eut la sensation qu'il y avait de l'électricité dans l'air, une tension pire qu'entre lui et Urien.

Même à distance, Cassandra perçut cette tension et sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle observait sa sœur qui parlementait avec les Apollites, montrant le ciel que le soleil allait illuminer. Ils restèrent impavides.

Wulf se retourna et hocha imperceptiblement la tête à l'intention de Cassandra, qui comprit le signal. Elle saisit son couteau pendant que Wulf plaçait ses mains à hauteur des poches de son anorak, de façon à pouvoir, sortir ses armes en un éclair.

Le pouls de Cassandra s'emballa. En essayant de les tuer, il succomberait peut-être sous le nombre !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Kat, qui était revenue vers la voiture.

Elle voyait les Apollites encercler Wulf.

— Ils vont l'emmener dans la grotte et le placer sous bonne garde jusqu'à ce qu'ils soient sûrs qu'il ne leur fera pas de mal. Viens, Cassandra, suis-moi. Un médecin t'attend à l'intérieur.

— Je ne sais pas si je... Kat, fais-tu confiance à ces trois hommes ?

— Mmm. Je ne sais pas trop. Et toi ?

— J'ai confiance en Phœbe. Enfin, je crois.

— Alors, allons-y.

Cassandra se résigna à suivre son amie dans la caverne. Sa sœur l'attendait sur le seuil.

— N'aie pas peur. Personne ici n'ignore à quel point ton bébé et toi avez de l'importance. Tu ne risques rien.

— Où sommes-nous ?

— Dans une communauté d'Apollites, l'une des plus anciennes d'Amérique du Nord.

— Et pourquoi les Apollites m'aident-ils maintenant alors qu'ils m'ont pourchassée des années durant ?

— C'est ma faute. Ils ne t'ont traquée que parce que je ne suis pas intervenue. Je ne savais pas comment t'apprendre que

j'étais en vie. Si je m'étais manifestée avant, tu aurais eu bien moins de problèmes.

— Tu n'étais pas en mesure de faire cesser la traque à toi toute seule. Il y a eu un événement déterminant, n'est-ce pas ?

— Oui. Un Apollite nommé Spawn nous a contactés et expliqué ce qui se passait. J'ai aussitôt parlé à Urien et appris ainsi ce que son père projetait. Cela a été décisif. J'ai compris que je n'avais pas le choix, que je ne devais pas t'abandonner aux mains de Stryker. Nous sommes sœurs, Cassandra, et il faut que ton bébé naisse.

Chris suivait les jeunes femmes en silence. Mais lorsqu'ils atteignirent le fond de la grotte, où une porte d'ascenseur était encastrée dans la roche, il s'exclama :

— Mais on est chez Batman !

Cassandra lui décocha un regard sévère.

— Oh, allez, protesta-t-il, on ne peut plus plaisanter, maintenant ? Mmm. Je vois à vos têtes que non.

La porte de l'ascenseur, que Phœbe avait appelé, s'ouvrit.

— Les trois hommes, dehors, qui étaient-ils ? s'enquit Cassandra avant d'entrer dans la cabine.

— Des membres de notre Conseil. Rien ne peut être fait sans leur approbation.

— Il y a des Démons, là-dedans ? demanda Chris alors que la cabine montait.

— Le seul Démon de la communauté, c'est moi, dit Phœbe. Les Apollites me permettent de vivre parmi eux parce qu'Urien les aide beaucoup. Tant que je ne me fais pas remarquer, je suis autorisée à rester ici.

Cassandra appréhendait la rencontre avec la colonie d'Apollites. Elle se méfiait d'eux comme, elle devait le reconnaître, de sa sœur. Autrefois, elle aurait remis sans hésiter sa vie entre les mains de Phœbe, mais c'était avant que celle-ci se nourrisse du sang d'humains. La nouvelle Phœbe l'effrayait.

Ses oreilles se mirent à bourdonner. Elle en déduisit que l'ascenseur s'élevait très haut dans la montagne, et ce à grande vitesse. Lorsqu'il s'arrêta et que la porte coulissa, elle resta bouche bée. Elle se trouvait dans un décor de film de science-fiction !

Les parois étaient laquées dans des tons jaunes et dorés évoquant à s'y méprendre la clarté du soleil. Devant elle s'ouvrait un espace de la taille d'un terrain de football d'où partaient de hautes galeries aménagées dans un style futuriste à base de verre et d'acier. Autour de cette place intérieure se dressaient toutes sortes de boutiques – excepté des magasins d'alimentation. Évidemment. Les Apollites ne se procuraient pas leur nourriture dans les épiceries...

— C'est une vraie ville, expliqua Phœbe. Elle s'appelle Elysia. La plupart de ses habitants n'en sortent jamais. Ils n'ont pas envie de voir les humains, d'être victimes de leur violence.

— Moi, je suis un humain, et je suis pacifique, remarqua Chris.

— Parle plus bas ! fit Phœbe. Les humains ont toujours été méchants envers les Apollites. Ils les ont davantage persécutés que les Chasseurs de la Nuit. Tu es en minorité, Chris, alors ils pourraient te tuer sans sourciller, que tu sois ou non d'une nature pacifique.

Chris resta muet quelques instants, mais comme ils progressaient à travers la place sous le regard de plusieurs groupes d'Apollites, il ne put s'empêcher de demander en chuchotant :

— Que font-ils de ceux qui deviennent Démons ?

— Aucun Démon n'est toléré ici. Les Apollites qui décident de se métamorphoser en Démons sont bannis à jamais.

— Et pourtant, toi, tu vis ici, remarqua Kat.

— Je t'ai dit pourquoi. Parce qu'Urian les protège. C'est lui le maître d'œuvre de cet endroit. Les Apollites l'ont construit sous ses ordres. Contrairement à ce que tu imagines, Katra, mon mari est un être bon ! Urian a beaucoup souffert. Il est le premier Apollite à être né frappé par le sort.

— Le premier ? Mais alors, il a...

— Onze mille ans. La plupart des grands guerriers qui ont traversé le temps sont aussi âgés, Katra.

— Mais comment est-ce possible ? s'étonna Chris. Les Apollites marqués par ce sort meurent à vingt-sept ans !

— La Destructrice protège Urian et tous les autres guerriers, expliqua Kat. Les Chasseurs servent Artémis, qui veille sur eux

comme la Destructrice veille sur ses Spathis. Les deux déesses sont en conflit depuis la nuit des temps. Apolymi complète en permanence pour se débarrasser de sa rivale. Si elle parvient un jour à s'échapper de Kalosis, elle tuera Artémis.

— Quelle est l'origine de cette haine ?

— L'amour, bien sûr ! Artémis a fait périr l'être qu'Apolymi adorait.

— Qui était-ce ?

— Navrée, mais le révéler reviendrait à trahir les déesses, et je m'y refuse.

— Tu ne peux pas dire son nom, mais tu peux peut-être l'écrire ? fit Chris.

Les trois femmes lui lancèrent un regard noir.

— Oh, ça va... On ne peut plus plaisanter, on ne peut plus parler... Et zut !

Phœbe lui tourna le dos et s'engagea dans une longue galerie bordée de portes.

— Tout le long, ce sont des appartements, expliqua-t-elle. On va vous donner un grand logement de quatre chambres. J'habite dans un autre secteur de la ville, et je regrette de n'être pas plus près de vous, mais cet appartement était le seul assez vaste parmi ceux qui étaient vacants. J'ai supposé que vous n'auriez pas envie d'être séparés.

— Wulf est déjà à l'intérieur ? demanda Cassandra.

— Non. Il a été placé en détention.

— Pardon ? J'ai dû mal entendre.

— Non, non. Tu as bien entendu. Wulf est notre ennemi, Cassandra. Qu'imaginais-tu que nous ferions ? Il n'était pas possible de le laisser libre de ses mouvements.

— Fais-le immédiatement libérer !

— Je ne peux pas.

Cassandra s'immobilisa.

— Alors, montre-moi comment sortir d'ici.

— Mais enfin, Cassandra, tu...

— J'ai dit que je voulais m'en aller. Si Wulf n'est pas le bienvenu ici, je ne resterai pas une minute de plus. Ordonne qu'on le relâche, et nous repartirons.

— Tu n'es pas sérieuse.

— Je ne l'ai jamais été autant. Wulf m'a sauvé la vie, sa maison a été détruite à cause de moi. Il n'est pas question que je sois installée confortablement alors que le père de mon enfant est en cellule. D'ailleurs, je...

Des applaudissements interrompirent Cassandra. Étonnée, elle se retourna et découvrit un superbe jeune homme blond du même âge qu'elle.

— Bravo, princesse. Superbe tirade. Mais qui ne change rien.

— Et un bon coup de poing, ça changerait quelque chose ? répliqua Cassandra d'un ton menaçant.

Il éclata de rire.

— Vous êtes enceinte.

— Pas au point de ne pas pouvoir vous frapper... ou faire ça !

Vive comme l'éclair, elle extirpa une dague de sa ceinture et la lança à hauteur de la tête de l'homme. La lame alla se ficher dans le mur, à deux centimètres de son oreille gauche.

Il cessa de rire.

— La prochaine, vous la prendrez dans le cœur, ajouta Cassandra.

— Cassandra, arrête ! s'écria Phœbe.

— Non, je ne m'arrêterai pas ! J'ai passé ma vie à supprimer des Démons ou des Apollites qui commettaient l'erreur de m'attaquer, alors ce n'est pas maintenant que je vais me laisser impressionner. Si tu crois que Kat et moi ne sommes pas capables de libérer Wulf et de filer, détrompe-toi.

— Et si cela vous coûte la vie ? demanda le blond.

— Alors, nous aurons perdu. Tous.

— Vous bluffez.

— Ah, bon ? Kat ?

— Une bonne bagarre me dégourdira les muscles. Il y a longtemps que je n'ai pas fait d'exercice.

Elle passa la main sous sa veste et produisit un impressionnant poignard. Les narines du blond frémirent lorsqu'il comprit que Kat s'apprêtait à se jeter sur lui.

— C'est donc ainsi que vous me remerciez pour ma gentillesse ? J'ai accepté de vous héberger, et voilà à quoi j'ai droit ?

— Navrée, mais je pense avant tout à celui qui m'a sauvée et me protège, dit Cassandra. Après tout ce qu'il a fait pour moi, il n'est pas question que je laisse Wulf enfermé.

Elle tenait une autre dague entre ses doigts. Le blond resta un instant sans réaction, puis recula de deux pas et inclina cérémonieusement la tête.

— Vous avez le courage d'un Spathi.

— Je te l'avais dit ! déclara Phœbe avec fierté.

— Allez vous installer, princesse, dit le blond en souriant, et je ferai conduire le Chasseur jusqu'à vous.

— Promis ? demanda Cassandra, méfiante.

— Oui.

— Phœbe, puis-je croire cet homme ?

— Tu peux. Shanus est notre Conseiller Suprême. Il ne ment jamais.

— Mmm. Regarde-moi en face.

— Oui ?

— Dis-moi la vérité. Sommes-nous en sécurité ici ?

— Oui. Je te le jure sur la tête d'Urian, et les dieux savent si je l'aime. Jamais Stryker ne pensera à te chercher dans une communauté d'Apollites. Nous savons tous ici que si le bébé meurt, le monde disparaîtra. Tu es extrêmement précieuse, Cassandra. Les Apollites ne vivent que vingt-sept ans, mais mieux vaut vingt-sept petites années d'existence que le néant.

— OK. Je te crois.

Shanus s'en alla dès que Phœbe eut ouvert la porte de l'appartement. Elle s'effaça pour laisser passer Cassandra, qui pénétra dans un très beau salon doté de tout le luxe et le confort dont bénéficiaient les humains fortunés.

— Il marche, ce truc ? demanda Chris en s'avançant vers le grand téléviseur à écran plat.

— Oui. Nous avons installé des relais et des récepteurs de satellites de façon à n'être jamais coupés du monde.

Cassandra explorait l'appartement. Après avoir ouvert et refermé plusieurs portes qui donnaient sur des chambres, elle demanda :

— Où est la cuisine ?

— Nous n'avons pas de cuisine, mais les membres du Conseil vont vous faire apporter un réfrigérateur rempli et un four à micro-ondes. Vous ne tarderez pas à avoir de quoi manger. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ouvrez ce boîtier vert sur la table. C'est un interphone. Il vous suffira d'appuyer sur le bouton pour être mis en relation avec quelqu'un. Si c'est moi que vous demandez, précisez « la femme d'Urian ». Ah, excusez-moi, on frappe à la porte.

Dès que sa sœur se fut éloignée, Cassandra se tourna vers Chris et Kat.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ?

— Tout m'a l'air OK, dit Chris. Je ne perçois pas de vibrations négatives.

— Moi non plus, confirma Kat, mais ça ne lève quand même pas toutes mes réticences. Ne te vexe pas, Cassandra, mais les Apollites ne sont pas des parangons d'honnêteté et...

— Cassandra ?

La jeune femme pivota sur ses talons. Phœbe était de retour, accompagnée d'une femme blonde de son âge, vêtue d'un tee-shirt pastel et d'un jean.

— Je suis le docteur Lakis, annonça la nouvelle venue en tendant la main à Cassandra. Si vous êtes d'accord, j'aimerais vous examiner et voir comment se porte le bébé.

Bons dieux, mais comment avait-il pu se retrouver là ? se demandait Wulf, furieux, assis sur un bat-flanc dans sa cellule. Pour ce qu'il en savait, ces monstres étaient peut-être en train de massacrer Cassandra, et lui, il était réduit à l'impuissance après s'être laissé emmener sans résister et enfermer dans une geôle. Incroyable. Il aurait dû se battre !

Bouillant de rage, il se leva et se mit à arpenter la petite pièce aveugle. Il faisait froid et humide dans le cachot, équipé simplement d'un lavabo et de toilettes sommaires. Il ne connaissait des prisons pour humains que ce qu'il en avait vu à la télévision, mais manifestement, les Apollites les avaient prises pour modèle.

Un claquement de pas à l'extérieur l'alerta. Il cessa de marcher et tendit l'oreille.

— Je suis ici pour le Chasseur.

— On nous a dit qu'il ne devait pas sortir.

— L'héritière le veut. Elle ne restera pas sous notre protection si nous ne le libérons pas.

Ces paroles réchauffèrent le cœur de Wulf. Manifestement, Cassandra, sa fière, courageuse et combative Cassandra, s'était révoltée, au point de lancer un ultimatum aux Apollites.

— As-tu perdu la tête ? s'exclama le garde dans le couloir. Il va nous tuer !

— Non. Un Chasseur n'a pas le droit de tuer un Apollite, sauf si celui-ci s'est transformé en Démon.

— C'est vrai ! cria Wulf à travers la porte. Maintenant, ouvrez-moi, que je puisse m'assurer par moi-même que l'héritière va bien !

Le battant pivota lentement, révélant un homme dont la haute taille étonna Wulf. Il était rare qu'il rencontre une personne plus grande que lui.

— Ainsi, vous la protégez, dit l'homme.

— Oui.

— Vous l'aimez.

C'était une affirmation, pas une question.

— Je la connais à peine.

— Le temps ne fait rien à l'affaire. Les sentiments se moquent de la durée. Je suis Shanus. Serrons-nous la main. Je suis heureux que quelqu'un veille sur Cassandra. Venez. Je vais vous conduire à elle.

Cassandra était étendue sur le lit pendant qu'une infirmière préparait une perfusion de sang. Une bonne chose, songea-t-elle. Elle se sentait affaiblie. L'excitation due à l'attaque de Stryker avait encore amenuisé ses forces.

Après avoir retiré son gros chandail, elle enfila le tee-shirt que lui donna le médecin et laissa le praticien enfoncer l'aiguille reliée à la perfusion dans la saignée de son bras.

— Vous allez avoir besoin de davantage de sang qu'à l'ordinaire, princesse. À cause du bébé. Il faut le nourrir.

Le docteur Lakis passa ensuite un stéthoscope sur son ventre rebondi.

— Le sang des Apollites vous fera beaucoup de bien, poursuivit le médecin. Il est très énergétique et contient tout ce

dont a besoin votre enfant. Dans la mesure où vous êtes à moitié humaine, je vous ferai en plus une injection de fer et de calcium, et je veillerai à ce que vous mangiez des aliments riches en vitamines.

Cassandra ne l'écoutait que d'une oreille : elle entendait Kat parler avec quelqu'un de l'autre côté de la porte. En dépit de ses efforts, elle ne parvint pas à saisir un seul mot de la conversation, et ni Chris ni Phœbe n'étaient là pour aller aux renseignements. Le jeune homme s'était couché dans la chambre qui lui avait été attribuée, et Phœbe avait regagné son appartement.

Elle envisageait de quitter son lit quand la porte s'ouvrit. Wulf entra. Il semblait fatigué, mais son visage s'illumina dès qu'il vit Cassandra.

— Êtes-vous le père ? s'enquit le médecin d'un ton empreint de méfiance.

— Oui.

Il alla s'asseoir au bord du lit, à côté de Cassandra, et lui prit la main. Le docteur Lakis plaça des électrodes sur l'abdomen de Cassandra et commença l'échographie. Sur l'écran de l'appareil mobile qu'elle avait fait apporter, Cassandra et Wulf, émerveillés, purent voir leur minuscule enfant.

— Le voilà, fit le docteur Lakis. Un superbe petit garçon tout prêt à intégrer le monde.

— Comment arrivez-vous à voir que c'est un garçon ? demanda Cassandra.

— Pour l'instant, on ne le voit pas distinctement, mais je reçois des vibrations. Ce sera un gaillard solide, un battant comme ses parents.

Cassandra sentit une larme rouler sur sa joue. Wulf se pencha vers elle et la recueillit d'un frôlement de lèvres. Son visage rayonnait de bonheur et de fierté, constata Cassandra, émue.

— Votre grossesse se déroule parfaitement bien, commenta le docteur Lakis. Tout ce dont vous avez besoin, princesse, c'est de repos et d'un régime alimentaire adapté.

Tandis qu'elle retirait les électrodes et essuyait le produit graisseux qu'elle avait étalé sur le ventre de sa patiente, Wulf et Cassandra contemplèrent l'image sur l'écran.

— On dirait un ange... murmura la jeune femme.

— Ah, bon ? Moi, je trouve qu'il ressemble plutôt à une grenouille.

— Oh, Wulf !

— Je te jure. C'est à une grenouille qu'il me fait penser.

Une question jaillit soudain dans l'esprit de Cassandra, effaçant immédiatement sa joie.

— Docteur, est-ce qu'il mourra à vingt-sept ans, comme les Apollites ?

— Je l'ignore. Nous procéderons à des tests après sa naissance, mais la génétique recèle tant de mystères qu'il sera impossible d'avoir une réponse exacte.

— Et... et moi ? Pouvez-vous savoir si je vivrai plus longtemps que... que prévu ?

— Je suis désolée, princesse, mais vous connaissez votre sort depuis toujours. Vous êtes dotée de cinquante pour cent de gènes humains, mais l'autre moitié est composée de gènes apollites, et ils sont dominants. Sinon, vous n'auriez pas besoin de perfusions de sang.

La petite lueur d'espérance qui s'était mise à briller dans le cœur de Cassandra s'éteignit.

— N'y a-t-il rien que nous puissions faire ? demanda Wulf.

— Si. Que la princesse devienne un Démon, et elle vivra. Mais je doute qu'elle fasse ce choix.

Apollite elle était, apollite elle resterait, songea Cassandra, et son enfant aurait droit au même dramatique destin qu'elle. Lui aussi serait victime du sort.

Elle resta silencieuse jusqu'au départ du médecin et de l'infirmière, puis, dès qu'elle fut seule avec Wulf, elle se nicha contre lui.

— Ça va aller, *villkat*, murmura-t-il.

Si seulement cette affirmation avait pu être autre chose qu'un pieux mensonge !

Cassandra chassa de son esprit toutes les idées noires qui le polluaient. Dans l'immédiat, elle allait faire comme si Wulf et

elle étaient un couple normal, de futurs parents aux soucis parfaitement ordinaires, décida-t-elle.

On frappa à la porte de la chambre, Wulf se leva pour ouvrir, et Phœbe entra.

— J'ai pensé qu'il te fallait de quoi te changer, Cassandra, dit-elle en posant une brassée de vêtements au pied du lit.

— Merci, Phœbe. As-tu eu des nouvelles d'Urian ?

— Hélas, non. Mais il s'écoule souvent plusieurs jours avant qu'il puisse me contacter. Parfois même quelques mois.

Cassandra comprenait la tristesse de sa sœur. Maintenant qu'elle savait ce qu'était l'amour, elle ne pouvait s'imaginer passant des jours, voire des semaines sans parler à Wulf, ni le voir.

— Pourquoi ne vis-tu pas avec lui, Phœbe ?

— Son père a essayé de me tuer ! Il sait ce que je suis... S'il nous trouvait ensemble, Urian et moi, il tuerait son fils aussi.

— Tant qu'Urian et toi serez en vie et mariés, la lignée d'Apollon sera sauvée, n'est-ce pas ? demanda Wulf.

— Non. Je ne peux pas avoir d'enfant. Les Démons sont stériles, comme les Chasseurs de la Nuit. C'est pour cette raison que j'ai laissé croire à mon père et à Cassandra que j'étais morte. À quoi cela aurait-il servi qu'ils sachent la vérité ? Ils auraient été encore plus malheureux d'apprendre que j'étais devenue un Démon que de me croire six pieds sous terre.

— As-tu fondamentalement changé, Phœbe ? La réputation des Démons est-elle justifiée ?

— Oui et non. Il nous est très difficile de résister au besoin de tuer.

— Pourtant, toi, tu ne te nourris pas sur les humains mais sur les Démons ?

— Je ne comprends pas, dit Wulf.

— Eh bien, le sang que je bois est exclusivement celui d'Urian.

— Par exemple ! Vous pouvez faire ça ?

Wulf était stupéfait. Il ne savait pas qu'il existait tant de différences profondes entre les Démons.

— Où as-tu fait la connaissance d'Urian, Phœbe ?

— Quand nous habitions en Suisse, Urian faisait partie des Démons qui nous surveillaient. Il devait réunir assez d'informations pour qu'ensuite, les instances supérieures organisent notre assassinat. Mais dès qu'il m'a vue, il est tombé amoureux de moi. Une nuit, j'ai fait le mur. Je m'étais disputée avec maman pour un truc concernant l'école et je suis sortie par la fenêtre quand tout le monde dormait. J'ai atterri pile devant l'endroit où Urian se cachait pour nous espionner.

Cassandra se rappelait cette fameuse nuit où Phoebe et sa mère s'étaient querellées. Sa sœur exigeait de vivre comme toute adolescente de son âge, de suivre des cours du soir avec des camarades, mais elle avait essuyé un refus cinglant.

— Il était tellement beau, Cassandra, dit Phoebe d'un ton extasié. Je savais qu'il était un Démon, mais je n'avais pas peur. Cette nuit-là, je suis restée quatre heures avec lui, et ensuite, nous nous sommes retrouvés toutes les nuits.

— Alors, c'était cela que tu faisais pendant que je te couvais !

— Eh oui. Je fréquentais Urian depuis six mois quand son père a tout appris. Il a fait placer une bombe dans la voiture.

— Tu es partie pour l'aéroport avec maman et Nia. Tu devais embarquer avec elles pour Paris, où était papa. De là, après une semaine parisienne, vous aviez projeté de revenir en Suisse et d'y passer le reste des vacances.

— Urian m'a arrachée à la voiture déchiquetée et en flammes et m'a ramenée à la vie en me donnant son sang.

Cassandra sursauta.

— Il a fait de toi un Démon sans te demander ton avis !

— Non. J'étais d'accord. Je n'avais que deux solutions : soit je me laissais mourir, soit je devenais un Démon et je restais auprès d'Urian.

— Comment a-t-il fait de toi un Démon ? s'enquit Wulf.

Les deux jeunes femmes le regardèrent avec étonnement.

— Voyons, Wulf, dit Cassandra, tout Apollite qui boit le sang d'un Démon en devient un lui-même ! Tu l'ignorais ?

— Je croyais qu'il fallait que l'Apollite vole l'âme d'un humain.

— Je n'ai jamais tué d'humain et je doute d'être capable de le faire.

— Sans Urian, tu ne survivrais donc pas. Tu t'alimentes avec son sang. Que se passe-t-il quand il s'absente longtemps ?

— À l'infirmerie, on garde des poches de son sang, qu'il se fait prélever avant de partir. Dès que j'en ressens le besoin, je demande une perfusion.

— Et ça marche ?

— Pas longtemps, mais assez toutefois pour que j'aie la force d'attendre le retour d'Urian.

— Mais lui, il puise son énergie chez les humains. Directement. Il tue donc pour votre compte à tous les deux.

Phœbe baissa la tête.

— Oui, hélas. Mais il m'aime plus que tout au monde, et sans lui, je serais morte. Et toi aussi, Cassandra. Je l'adore. J'espère que tu connaîtras un jour la puissance d'un amour aussi ardent.

Phœbe se redressa, retrouvant son habituelle posture pleine de fierté.

— Bien. Maintenant, repose-toi, Cassandra. Veux-tu que je te fasse apporter de la nourriture... normale ?

— Non, ça ira. J'ai juste besoin de dormir un peu.

— Comme tu voudras. À plus tard, alors.

Wulf ferma la porte derrière Phœbe, puis se déshabilla tandis que Cassandra enfilait la longue chemise de nuit en soie que lui avait apportée sa sœur. Elle se glissa dans le lit et attendit que Wulf la rejoigne, ce qu'il fit dès qu'il fut nu.

— Dis-moi la vérité, *villkat*, murmura-t-il en la prenant dans ses bras. Tu te sens vraiment bien ?

— Je suis un peu perdue. La nuit a été étrange, excitante et difficile. J'ai appris bien des choses surprenantes et j'avoue que je suis fatiguée.

Après un instant de silence, elle reprit :

— Wulf, je suis désolée pour ta maison.

— Oh, une maison, ça se reconstruit. L'essentiel, c'est que nous en soyons tous sortis indemnes.

— Je partage cet avis, dit Cassandra en fermant les yeux.

Dans un soupir, elle se pelotonna contre Wulf, qui lui fit un oreiller de son bras, puis ne bougea plus, écoutant la respiration

de Cassandra tout en réfléchissant aux événements des dernières heures.

Il avait vu son bébé sur l'écran, songea-t-il, profondément ému, une main sur le ventre de Cassandra.

Il avait vu son fils.

Leur fils.

Un enfant issu d'une Apollite et d'un Chasseur de la Nuit, deux êtres qui n'auraient jamais dû s'unir car ennemis depuis la nuit des temps. Mais Cassandra était devenue son amante, et elle portait en elle le fruit de leur amour.

Elle était son amie aussi. Avec elle, il pouvait tout partager. Ils riaient ensemble, écoutaient l'autre quand il racontait quelque chose. Cassandra savait le réconforter, trouver les mots qui l'apaisaient ou le rassuraient. De son côté, il était attentif à tout ce qui la touchait. Et ils partageaient le même espoir : que leur enfant grandisse et vive longtemps, en bonne santé et heureux.

Tout était parfait. Mais leur idylle ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Il allait perdre Cassandra.

La colère et la douleur lui transpercèrent le cœur. La jalousie se fraya un chemin dans son esprit : d'autres Chasseurs Avaient eu droit à une deuxième chance. Pourquoi pas lui ? Kyrian et Talon avaient retrouvé leur âme et s'étaient mariés. Qu'il n'ait pas droit à la même clémence de la part des dieux l'emplissait de haine. Il allait avoir un fils ? Et alors ? Il voulait le fils, oui, mais il était prêt à donner n'importe quoi pour avoir la mère aussi !

Bons dieux ! Il devait bien exister un moyen pour que Cassandra fête son vingt-septième anniversaire, et bien d'autres après. L'idée que leur couple cesse d'exister dans sept mois lui semblait inconcevable. Intolérable.

Peu importait ce que cela lui coûterait, décida-t-il, mais il trouverait une solution. Les dieux possédaient toute une panoplie de sortilèges. Qu'ils l'aident !

Oui, qu'ils l'aident. Sinon, il s'aiderait tout seul, quel que soit le prix à payer.

12.

Cassandra ne se réveilla qu'à 18 heures. Elle était seule dans la chambre.

Elle se leva et choisit parmi les vêtements apportés par Phœbe un pantalon de laine noire et un grand pull gris. Lorsque, quelques instants plus tard, elle entra dans le salon, elle trouva Chris, Wulf et Kat assis en rond, en train de festoyer.

La stupéfaction la riva sur place.

— Tu as faim ? lui demanda Chris. Joins-toi à nous : Wulf dit qu'il n'a jamais mangé aussi bien depuis la grande époque des banquets, en Norvège.

Les Apollites leur avaient fait servir plusieurs douzaines de plats différents. Toutes sortes de viandes, de légumes, de fruits s'offraient à son regard ahuri.

— Shanus a dit qu'il ne savait ni ce que mangeaient les humains, ni quelle quantité de nourriture ils pouvaient avaler, alors il a vu un petit peu large.

— Un petit peu ? fit Cassandra en riant. Il y a là de quoi nourrir toute l'armée des Chasseurs de la Nuit !

— Oui, et tout est sacrément bon !

Cassandra approuva d'un hochement de tête : elle venait de mordre dans un morceau d'agneau grillé à la broche.

Les agapes terminées, Cassandra éprouva le besoin d'une promenade digestive. Wulf décida de l'accompagner : qu'elle sorte seule dans la ville des Apollites ne lui plaisait guère.

Le centre de la cité ressemblait, mis à part le fait qu'il était souterrain, à celui de n'importe quelle ville, avec ses magasins bien achalandés, un vrai plaisir pour les amateurs de lèche-vitrines.

Plaisir vite gâché par les regards que les Apollites lançaient à Wulf. Passer inaperçu, en ce qui le concernait, relevait de la gageure : il était le seul homme brun au milieu d'une population de blonds.

Cassandra examinait les articles présentés dans un magasin pour bébés quand un adolescent qui, selon la norme des humains, semblait avoir environ seize ans, mais était plus vraisemblablement âgé de onze ou douze ans, passa à côté d'eux.

— Excuse-moi, fit Wulf en l'arrêtant.

Le garçon posa sur lui des yeux agrandis par la terreur.

— Ne t'inquiète pas, petit, s'empressa d'ajouter Wulf, je ne te ferai pas de mal. Je voulais juste te poser une question concernant l'emblème imprimé sur ton tee-shirt.

Il s'agissait de cercles entrelacés, que l'adolescent effleura d'un doigt tremblant tout en déglutissant avec peine.

— C'est l'emblème du culte de Pollux.

Le regard de Wulf se durcit.

— Vous cachez des Démons ici.

— Non ! s'écria le jeune Apollite, de plus en plus effrayé.

Une jeune femme en uniforme crème approchait. Cassandra comprit qu'il s'agissait d'un policier. Chez les Apollites, les fonctions des représentants de la loi n'avaient rien à voir avec celles en vigueur chez les humains. Elles ne consistaient qu'à gérer le comportement des Démons, car les Apollites ne se battaient pas entre eux et respectaient les règlements. D'après ce que Phœbe lui avait expliqué, lorsque l'un d'eux émettait le souhait de devenir Démon, une escorte policière le conduisait hors de la cité souterraine, lui fournissait un véhicule ou l'amenait jusqu'à la ville de son choix, et lui donnait un viatique pour l'aider à démarrer une nouvelle vie dans le monde des humains.

— Il n'y a pas de problème, dit Cassandra à la femme policier, qui regardait Wulf avec suspicion.

L'adolescent échappa à la main de Wulf qui le retenait.

— Je n'ai pas peur de vous, Chasseur, déclara la femme. De toute façon, je vais mourir demain.

— Je suis désolée, dit Cassandra, bouleversée. La femme ne parut pas l'avoir entendue.

— Pourquoi avez-vous effrayé mon fils ? demanda-t-elle à Wulf.

L'expression de Wulf était neutre, mais Cassandra savait que l'annonce de la mort imminente de la jeune femme l'attristait autant qu'elle.

— Je voulais seulement connaître la signification de l'emblème sur son tee-shirt, madame.

— C'est l'emblème des Apollites qui ont adopté le code du dieu Pollux, dit la femme avec fierté. Il signifie que nous sommes solidaires les uns des autres, que nous ne trahissons jamais nos semblables. Et nous ne sommes pas des lâches. Nous ne nous suicidons pas la veille de notre vingt-septième anniversaire. Apollon a voulu que nous souffrions avant de trépasser, et nous respectons sa volonté. Mon fils porte cet emblème en signe de respect envers moi, car il sait que je ferai face à mon sort sans faillir. Je ne renierai pas mon héritage.

— Mmm. J'ai déjà vu, hors d'ici, cet emblème sur un Démon sacrément vicieux. Je l'ai tué il y a environ un an.

— ô mes dieux, Jason ! fit la femme d'une voix brisée. Je me suis toujours demandé ce qu'il était devenu. Est-il parti vite et sans souffrance ?

— Oui.

— C'est bien. C'était un homme bon, mais la nuit précédant sa mort, la panique l'a pris et il est parti. Sa famille a tenté de l'en dissuader, en vain. Il disait qu'il ne pouvait pas mourir, qu'il était trop jeune et avait encore tout à découvrir du monde. C'est mon mari qui s'est chargé de l'accompagner à l'extérieur. Une fois seul, Jason a dû être terrifié.

— Ce n'est pas l'impression qu'il m'a donnée. Il prenait beaucoup de plaisir à tuer des humains.

— Que les dieux lui accordent la paix éternelle. Les âmes dont il s'est emparé devaient être mauvaises.

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Nombreux sont les Démons qui se refusent à s'approprier les âmes d'êtres purs et honnêtes. Ils privilégient celles des criminels, mais elles sont gorgées de haine, de colère. Elles sont corrompues et contaminent le Démon qui les fait siennes, comme un venin qui se distillerait lentement, empoisonnant son esprit et le rendant aussi mauvais que celui de l'humain défunt. À mon avis, c'est ce qui est arrivé à Jason, et lorsque

vous l'avez tué, il devait aspirer à mourir, rongé par la culpabilité. Il ne se dominait plus, ne se contrôlait plus. Il était sous l'emprise de ces âmes maudites.

La femme s'interrompit, le temps de pousser un lourd soupir, puis reprit :

— Je vous laisse. Je tiens à passer le plus de temps possible avec ma famille.

Elle s'éloigna, le bras autour des épaules de son fils.

— Ainsi, tu disais vrai à propos de certains Démons, Cassandra. La plupart des Chasseurs ignorent cela. Il va falloir que je révise nombre de mes convictions.

Il allait désormais être obligé de prendre ce facteur en compte : il y avait de mauvais Démons et d'autres qui étaient relativement inoffensifs. Voilà qui n'allait pas lui faciliter la vie. Il était aisément de tuer quelqu'un de la dangerosité de qui on ne doutait pas, que l'on classait dans les espèces nuisibles à éradiquer. Mais se poser des questions sur la nature profonde de l'ennemi allait lui compliquer la tâche.

— Viens, allons voir Phœbe. Elle a dit que nous pouvions passer chez elle quand nous le voudrions, proposa Cassandra, apparemment inconsciente du trouble né dans l'esprit de Wulf.

Le secteur de la ville dans lequel se trouvait l'appartement de Phœbe bourdonnait d'activité. Les Apollites qui marchaient dans les rues semblaient tous pressés d'aller vaquer à quelque occupation.

Cassandra composa sur le digicode les chiffres indiqués par sa sœur. Elle ne parvenait pas à oublier les paroles de la femme policier, que son fils allait accompagner dans l'épreuve ultime, le lendemain. Wulf se sentirait obligé de faire cela pour elle un jour prochain.

Elle l'en empêcherait. Elle s'esquivierait la veille et se cachait. L'idée que Wulf assiste à son agonie lui était insupportable. Il souffrirait trop. Et ensuite, il la pleurerait. Cela faisait trop pour un seul homme. Elle mourrait seule.

Non.

Phœbe serait là pour l'assister. Un réconfort inespéré.

La porte s'ouvrit et elle entra, suivie de Wulf, qui la heurta lorsqu'elle s'immobilisa à deux pas du seuil : Phœbe et Urian

étaient nus sur le canapé, enlacés, leurs corps d'une sublime beauté intriqués l'un dans l'autre.

Mais ils ne faisaient pas l'amour, comprit-elle dès que Phœbe redressa la tête : les lèvres de sa sœur étaient rouges de sang.

Elle s'alimentait.

Cassandra pivota sur ses talons, agrippa le bras de Wulf et l'entraîna dehors. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de voir quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il quand ils furent dans la rue.

« Que répondre ? Elle n'avait pas envie d'expliquer à un Chasseur qui se méfiait de sa sœur, voire la méprisait, ce qui se passait dans ce salon.

La porte se rouvrit bientôt et Phœbe apparut, en longue robe bleue, la bouche vierge de toute trace écarlate.

— Quelque chose ne va pas, Cassandra ?

— Rien qui ne puisse attendre. Finis ce que tu faisais. Nous parlerons plus tard.

Phœbe s'empourpra et referma la porte.

— Attends, laisse-moi deviner, fit Wulf en riant. Urian est là et il faisait l'amour avec ta sœur, hein ?

— Oh, arrête ! Ce n'est pas marrant. Qu'est-ce que tu dirais si des gens venaient nous déranger en pleine action ?

— Je les liquiderais.

— Je suis sûre qu'Urian en ferait autant. Heureusement, il n'y a que Phœbe qui se soit aperçue de notre irruption.

Ils longeaient la rue quand une petite fille accourut vers eux.

— C'est vrai que tu vas tuer ma petite sœur parce qu'elle ne s'est pas lavé les oreilles ? demanda-t-elle à Wulf d'un ton de reproche.

— Quoi ?

— Ma maman, elle dit que les Chasseurs de la Nuit tuent les petites filles pas sages. Je ne veux pas que tu tues Alycia ! Elle n'est pas vilaine. C'est juste qu'elle déteste avoir de l'eau dans les oreilles.

Wulf s'agenouilla devant l'enfant.

— Ma chérie, je ne ferai pas de mal à ta sœur, ni à personne d'autre. Je te le promets et...

— Dacia !

Un homme se précipita vers la fillette et la souleva dans ses bras.

— Dacia, je t'ai dit de ne pas parler aux gens qui ont des cheveux noirs !

Le regard qu'il dardait sur Wulf était explicite : le grand méchant loup était devant lui.

— On ne vous a jamais dit que les Chasseurs ne tuaient pas les Apollites ? lança Wulf.

L'homme s'enfuit sans demander son reste, la fillette dans les bras.

— Bon sang ! Et moi qui croyais que je ne terrorisais que Chris...

Un Apollite qui passait entendit ces mots et cracha aux pieds de Wulf. Cassandra bondit, poursuivit l'homme et le coinça contre un mur.

— Vous n'avez aucune raison de vous montrer aussi grossier !

— Comment pouvez-vous le laisser poser la main sur vous ? lança-t-il, l'air écœuré. Nous aurions dû vous abandonner aux Démons qui allaient-vous tuer, princesse ! La mort, c'est tout ce qu'une pute de votre espèce mérite.

Wulf se jeta sur l'homme et l'expédia à terre. L'Apollite se reprit vite. Il se remit sur ses jambes et fonça sur Wulf, le frappa à l'estomac et le projeta contre un mur. Cassandra hurla : elle voulait aider Wulf mais avait peur pour le bébé.

Des hommes surgirent de partout. Urien était parmi eux. Il neutralisa Wulf, qui s'apprêtait à cogner de nouveau. Le Démon intervenait au prix d'un douloureux effort, comprit Cassandra : Urien avait le teint couleur de cendres et semblait très affaibli. Il avait dû donner trop de sang à Phœbe. Mais, même diminué, il parvint à séparer les deux combattants.

— Ça suffit ! cria-t-il.

Wulf vit sa mine défaite, car il lui demanda :

— Tu vas bien ?

Avant de répondre, Urien ordonna aux Apollites manifestement prêts à fondre sur le Chasseur de se disperser.

— Tu devrais raser les murs, Chasseur.

Son intonation était beaucoup moins dure qu'avant, constata Cassandra. Phœbe avait dû faire la leçon à son mari et trouver les mots justes.

— Tu as une sale tête, Urien, insista Wulf. Tu as besoin de quelque chose ?

— De repos. Serait-ce trop te demander de te faire discret jusqu'à ce que j'aie repris des forces ?

— Urien, chéri ! J'ai été trop vorace, n'est-ce pas ? Phœbe venait de les rejoindre, les traits marqués par l'anxiété. Urien se tourna vers elle, et aussitôt, un sourire se dessina sur ses lèvres blêmes.

— Ne t'inquiète pas, mon amour. Je suis simplement fatigué, mais dans un moment, ce ne sera plus qu'un souvenir. Rentrons chez nous.

Il fit faire demi-tour à Phœbe et repartit en direction de leur appartement.

Cassandra ouvrait la bouche pour signifier à Wulf qu'il était temps de regagner leur appartement, d'où ils ne ressortiraient qu'une fois les esprits des habitants de la cité apaisés, quand elle vit son compagnon se précipiter vers le Démon, qui chancelait, et le prendre par le bras.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria Urien avec colère.

— Je te conduis à Kat. Il le faut, sinon tu vas y passer.

— Katra me hait !

— Moi aussi, je te hais, mais j'ai une dette envers toi. Quelques instants plus tard, le petit groupe entrait dans le salon, où Kat et Chris jouaient aux cartes.

Dès qu'elle vit Urien, Kat bondit. Mais pas d'horreur.

— Par tous les dieux, que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle en regardant Urien.

— Je crois que je lui ai pris trop de sang, dit Phœbe, l'air piteux.

— Peux-tu le secourir, Kat ? s'enquit Wulf.

La jeune femme leva la main devant les yeux d'Urien et replia l'index et le majeur.

— Combien de doigts vois-tu ?

— Euh... six ?

— Arrête ça ! Je suis sérieuse !

Il fronça les sourcils, cilla, puis lâcha :

— Trois. Enfin, il me semble.

Kat hocha la tête, puis, d'un simple mouvement du menton, les fit disparaître, Urien et elle.

— Merde ! fit Chris. Pourquoi n'a-t-elle pas fait ça quand on était face à Stryker ?

— Elle va emmener Urien à Kalosis, expliqua Phœbe. Je ne pense pas que tu aies envie d'aller faire un tour chez les Démons spathis, au royaume d'une déesse qui n'a qu'un but : détruire le monde.

— Effectivement, je suis très bien ici, répondit Chris. En plus, maintenant je peux regarder les cartes de Kat et... Ça alors, elle ne bluffait-pas. Elle était en train de gagner !

Le teint de Phœbe, tout à l'heure livide, était rose nacré, signe qu'elle avait recouvré la santé, au détriment de son mari.

— C'est chaque fois la même chose, Cassandra. Urien me laisse boire autant que j'en ai envie, sans se préoccuper de lui. Aujourd'hui, je me suis montrée encore plus avide que d'habitude et j'ai été à deux doigts de le tuer. Je n'ose pas penser à ce qui se serait passé si tu ne m'avais pas interrompue en entrant.

— Les Démons peuvent donc mourir si on les vide de leur sang ? demanda Wulf, manifestement fort intéressé.

— Oui, si on le leur retire jusqu'à la dernière goutte, dit Cassandra.

— Hé, tu ne songes tout de même pas à nous faire subir cela, j'espère ? s'écria Phœbe.

— Oh, non, assura Wulf. Je préférerais mourir plutôt que de boire le sang d'un autre homme. Mais tu as dit que c'était par ce biais que les Apollites se transformaient en Démons, n'est-ce pas ? Alors, est-ce qu'un Chasseur qui boirait le sang d'un Démon en deviendrait un lui-même ?

Ce fut Chris qui répondit, d'un ton docte :

— *A priori*, oui, mais comme tu le sais, le sang d'un Chasseur est un poison pour les Démons. Donc ces derniers ne touchent

pas aux Chasseurs et n'ont de ce fait aucune chance de les métamorphoser.

— Tu as raison, acquiesça Phœbe. Cassandra, pourquoi étais-tu venue me voir ?

— Je prépare une boîte à souvenirs pour le bébé. Des notes que j'ai écrites, des photos, des films vidéo, un résumé de l'histoire de notre famille... Je me suis dit que tu aimerais y mettre quelque chose de toi.

— Pourquoi ferais-je cela alors que je pourrai tout lui raconter de vive voix ?

— Phœbe, ne le prends pas mal, mais mon fils ne grandira pas ici. Il restera avec Wulf parmi les humains.

— Quoi ? Il ne sera pas élevé au milieu des siens ? s'exclama Phœbe, les yeux brillants de colère. Nous sommes tout aussi capables que Wulf de le protéger ! Mieux que lui, même.

— Et s'il se révèle encore plus humain que Cassandra ? demanda Wulf. Sera-t-il alors en sécurité ici ?

L'incertitude qui se peignit sur les traits de Phœbe donna la réponse.

— Phœbe, je peux veiller sur mon fils et ses descendants mieux qu'aucun Apollite, même bien intentionné, ne saurait le faire.

— Mmm. Je dois reconnaître que tu n'as pas tout à fait tort, Wulf. C'est entendu, Cassandra, je vais ajouter quelques éléments à ta boîte à souvenirs.

Abandonnant Wulf et Chris à la partie de poker qu'ils venaient de commencer, les deux jeunes femmes se retirèrent dans la chambre. Cassandra ouvrit le grand coffret d'argent travaillé qu'elle avait emporté en quittant son appartement.

Puis Phœbe prit un bloc et un stylo et entreprit d'écrire des lettres que l'enfant lirait plus tard.

— Il faut que j'aille faire une course, dit-elle au bout d'une heure. Tu m'attends ?

— Oui, vas-y.

Restée seule, Cassandra feuilleta les lettres qu'elle avait déjà écrites pour son fils. Celui-ci en prendrait connaissance au fil des années. Wulf lui donnerait les missives qui convenaient à

son âge, au fur et à mesure, compte tenu de sa capacité de compréhension.

Comme elle aurait aimé être auprès de cet enfant quand il grandirait ! Quel homme deviendrait-il ? Qu'allait engendrer ses gènes et ceux de Wulf réunis ? Un beau brun aux yeux verts, ou un blond doté d'un regard couleur de nuit ?

— Je pense que tu ressembleras à ton père, murmura-t-elle en se caressant le ventre. Tu seras aussi fort que lui, aussi intelligent et courageux. Tu supporteras l'absence de ta mère.

Wulf la supporterait-il, lui ? Il allait être veuf. Oui, veuf. Car elle se considérait comme mariée à cet homme que les dieux avaient si judicieusement choisi pour elle. Elle partirait après avoir connu un bonheur infini et appris ce qu'était l'amour.

La gorge nouée, elle rédigea une autre lettre, dans laquelle elle raconta à quel point elle aimait Wulf. Elle aimait déjà aussi le petit être qui se formait en elle, écrivit-elle, et même si elle n'était pas auprès de lui physiquement, elle le serait toujours en esprit. Et, depuis le monde parallèle dans lequel elle serait, elle trouverait le moyen de veiller sur lui. Qu'il ait confiance, qu'il ne pense jamais être totalement orphelin de mère.

Sa lettre achevée, elle la plaça dans le coffret, puis regagna le salon, où Wulf et Chris jouaient toujours aux cartes. Elle avait besoin de la compagnie de Wulf, mais aussi de celle du Jeune homme. Et de Kat. De son père. De Phœbe. La solitude ne lui réussissait pas. Elle laissait par trop le champ libre aux idées noires.

Wulf et Chris avaient le don de la ramener au présent, de bloquer ses pensées lorsqu'elles dérivaient vers l'avenir si sombre. Ils la faisaient rire, la distrayaient de sa détresse et de sa peur.

— Viens jouer avec nous, lui dit Wulf dès qu'il la vit.

Elle accepta avec gratitude. Mais à peine Chris eut-il distribué les cartes que Phœbe revint, un livre à la main. Elle l'enferma dans le coffret.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Cassandra.

— Un recueil de contes de fées apollites. Tu te rappelles ? C'est celui que maman nous lisait quand nous étions petites.

Donita le vend dans sa librairie, alors je suis allée en acheter un pour le bébé.

Wulf rouvrit le coffret, prit le livre, le feuilleta puis le tendit à Chris.

— Tu lis le grec, n'est-ce pas, Chris ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là-dedans ?

Le jeune homme parcourut quelques pages, puis éclata de rire.

— Hé, Viking, si c'est toi qui vas éléver ton fils, je ne suis pas sûr que tu aies envie qu'il lise ça.

— Attends, laisse-moi deviner : il fera des cauchemars parce qu'il croira que son père va le chasser pour lui couper la tête ?

— Ouais. Il y a une histoire qui me plaît particulièrement, celle dont le titre est *Le Grand Méchant Achéron...* Ah, et celle-là parle d'un vilain Chasseur Scandinave. Ce ne serait pas toi, par hasard ?

— Phœbe ! rugit Wulf en claquant des doigts.

— Quoi ? C'est notre héritage culturel, Wulf. Les Chasseurs ont aussi leurs contes, qui mettent en scène les odieux Apollites et les Démons sans cœur. Mon peuple n'y est pas présenté sous son meilleur jour. On n'y voit que des tueurs buveurs de sang sans foi ni loi.

— C'est parce que ton peuple est composé de tueurs buveurs de sang sans foi ni loi, répliqua sèchement Wulf.

— Tu n'as jamais rencontré de banquier ou d'avocat, parmi les humains ? Qui est pire ? Mon Urien ou ces gens-là ? Nous avons besoin de nous nourrir. Eux, ils ne cherchent que le profit.

Amusée par l'échange, Cassandra retira le livre des mains de Chris.

— Phœbe, tu n'aurais pas un recueil de contes où les Chasseurs ne seraient pas dépeints comme des suppôts de Satan ?

— Ça m'étonnerait qu'un tel livre existe. Je ne vois pas où les auteurs auraient trouvé l'inspiration !

— Bravo. Mon fils ne pourra dormir que la lumière allumée parce qu'il sera terrifié après qu'on lui aura raconté une histoire, grommela Wulf.

— À mon avis, le contenu de ce livre sera le cadet des soucis de ton fils, Wulf Vu le père qu'il va avoir, la réalité sera plus traumatisante pour lui que n'importe quel conte de fées !

— Que veux-tu dire, Chris ? demanda Cassandra.

— Quand j'étais gamin, Wulf m'obligeait à porter une Combinaison matelassée et me coiffait d'un casque de protection ! Et ça a duré jusqu'à ce que j'aie quatre ans.

— C'est parce que chaque fois que tu piquais une colère, tu te tapais la tête contre les murs, expliqua patiemment Wulf. J'avais peur que tu te fasses une lésion au cerveau.

— Mon cerveau va très bien. C'est ma vie sociale qui est pourrie ! Alors, il est normal que je m'inquiète pour ce mouflet ! Qu'est-ce que tu vas lui faire, hein ?

Chris ricana, puis reprit avec l'accent norvégien :

— Ne bouge pas, tu vas te blesser... Oh, tu as éternué ! Vite, un spécialiste des poumons et des sinus au cas où tu aurais attrapé un rhume mortel ! Tu as mal à la tête ? C'est peut-être une tumeur. J'appelle le plus grand neurochirurgien de la planète !

— Le résultat, petit ingrat, c'est que tu es vivant.

— Tu m'as préservé dans le seul but d'avoir des descendants. Et en attendant, je mène une vie épouvantable !

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

— Quoique... Il y en a de pires.

Le jeune homme se leva et s'approcha de la table chargée de vivres et de boissons. Il remplit une assiette de chips, prit un Coca puis revint à ses cartes.

— On reprend la partie, Viking ?

— Sûr. Et je vais te flanquer une pile.

Urian les rejoignit à minuit. Il avait bien meilleure mine qu'avant son petit voyage à Kalosis. Son teint était normal, ses yeux brillaient, et avec ses longs cheveux blonds qui balayaient ses épaules, il était vraiment superbe, songea Cassandra. De la même taille que Wulf, habillé de noir comme lui, il était son

double en blond. À cette différence que leurs besoins vitaux étaient totalement différents.

Wulf ne lui sourit pas, et Urian resta impassible, évitant de poser les yeux sur lui. La tension entre eux était palpable.

— Qu'est-ce que tu as, Chasseur ? s'enquit Urian après avoir passé un bras autour des épaules de Phœbe. Tu espérais que j'allais y rester, hein ?

— Non. Je me demandais simplement qui tu avais tué pour retrouver la santé.

— Tu crois que les vaches que tu manges sont heureuses de mourir ?

— Ce ne sont pas des humains.

Urian secoua la tête, puis poussa Phœbe vers la porte.

— Allons-nous-en, chérie. Il faut que je reparte bientôt à Kalosis, et je préfère profiter de toi plutôt que de perdre mon temps avec des ennemis.

Dès que le couple fut sorti, Chris alla se coucher.

— Tu penses que Kat va bien ? demanda Wulf à Cassandra quand ils furent seuls.

— Oui. Elle ne va pas tarder à revenir.

Elle rangea le recueil de contes dans le coffret.

— Vu le bouquin quelle a acheté pour notre fils, je me demande ce que ta sœur a pu lui écrire dans ses lettres.

— Mmm. Tu as raison. Je devrais peut-être les lire.

— Merci. Si elle me décrit comme un démon lascif, j'aimerais le savoir.

Cassandra s'assit à côté de lui et lui caressa la joue.

— Phœbe ne se tromperait pas tout à fait : pour moi, tu as tout d'un démon lascif, et ça me plaît beaucoup.

— Vraiment ?

— Oh, oui. Tu n'imagines pas à quel point.

Il l'embrassa, un baiser torride qui la mit en émoi.

— Tu as un goût de citron, fit Wulf en se léchant les lèvres d'un air gourmand.

— En es-tu sûr ? Tu devrais vérifier, fit Cassandra en lui offrant de nouveau sa bouche.

Il l'enlaçait avec ardeur quand une voix lança d'un ton faussement horrifié :

— Arrêtez ça, sinon je vais devenir aveugle, avec toutes les étincelles que vous faites !

— Kat ! Tu es revenue !

— Oui, et dieux merci, vous n'êtes pas nus. Sinon, j'aurais été très choquée.

— Trois secondes de plus, et tu nous aurais trouvés nus, dit Wulf.

— N'en dis pas davantage ! Je n'ai pas besoin de savoir, s'écria Kat.

Elle s'assit au bout du canapé, au grand dépit de Cassandra. Mais Kat était assez fine pour comprendre qu'elle était de trop. Si elle s'incrustait, c'était pour une bonne raison.

— Il y a un problème ? demanda Cassandra, tout à coup inquiète.

— Oh, rien de grave. Stryker n'est pas très content que tu aies disparu, et la Destructrice est furieuse contre moi. Heureusement, elle s'est rappelé que j'étais intouchable. Nous sommes encore tranquilles, mais ça ne durera pas. Stryker finira par transgresser les règles.

— Quelqu'un de là-haut nous préviendra-t-il si ça arrive ?

— Je ne sais pas.

— Et Urien ? A-t-on découvert ce qu'il a fait pour nous ?

— Non, je ne crois pas, et je suis terrifiée à l'idée que Stryker apprenne qu'il vous a aidés. Sa vengeance sera terrible et elle s'étendra au-delà d'Urien. Il veut votre mort, au bébé et à toi, mais s'il découvre ce qui s'est passé, il fera en sorte que vous souffriez avant de mourir.

Cassandra frissonna.

— Et toi, es-tu en danger, Kat ?

— Si je ne m'étais pas montrée prudente, je le serais. Il ne fallait pas que l'on me voie avec Urien, que l'on comprenne que nous étions alliés. Urien et moi n'avons guère entretenu de bonnes relations jusqu'à maintenant. En fait, nous étions ennemis. Alors, les gens n'imaginent pas que ça ait pu changer. C'est ce qui nous sauve, lui et moi.

— Pourquoi étiez-vous ennemis ? Urien me paraît être quelqu'un d'estimable. Un peu distant, peut-être, mais on ne peut pas le lui reprocher.

— Cassandra, ici, Urien est différent. Il n'est plus le mec que je connais depuis onze mille ans. L'ancien Urien aurait tué n'importe qui dans la mesure où son père lui en aurait donné l'ordre.

— C'est à cause des Spathis que les Chasseurs de la Nuit qui empruntent les tunnels spatio-temporels ne reviennent jamais, n'est-ce pas ? demanda Wulf.

— Eh oui. Les tunnels s'ouvrent directement dans la salle des banquets de Kalosis. Les Chasseurs qui s'y aventurent sont immédiatement tués. Seuls les loups-garous ont une chance de s'en tirer, s'ils promettent de servir la Destructrice. Dans ce cas-là, ils sont épargnés. S'ils refusent, ils sont morts.

— Et les Démons ?

— Eux sont les bienvenus dans la mesure où ils coopèrent avec les Spathis. Mais s'ils font preuve de la moindre faiblesse lors des combats, ils sont abattus sans sommation.

— Tu arrives d'un endroit charmant, Kat, commenta Cassandra.

— Ce n'est pas chez moi. Je viens de l'Olympe.

— Alors, comment t'es-tu retrouvée liée à la Destructrice ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Et pourquoi donc ?

— Ce n'est pas le genre de chose que l'on raconte. Inutile d'insister, songea Cassandra. D'ailleurs, à quoi bon ? y avait plus important que l'histoire personnelle de Kat.

— Penses-tu que Stryker soit capable de découvrir que nous sommes cachés ici ?

— Je n'en ai aucune idée. Stryker a des espions partout. Chez les Apollites, les Katagarias, les loups-garous... C'est grâce à eux qu'il nous a trouvées à *L'Inferno*. Apparemment, l'un des loups-garous qui y travaille lui a fourni l'information. Il a contacté Stryker dès que nous sommes entrées dans le club.

— Kat, dois-je en déduire que parmi les habitants d'Elysia, il se trouve des mouchards qui renseignent Stryker ?

— Je ne peux pas affirmer que non. Tout est possible.

— Grands dieux ! s'exclama Cassandra. Existe-t-il un lieu sûr pour nous ?

— Je vais être honnête, Cassandra : en ce moment, non.

13.

Cassandra était prête à se mettre au lit. Wulf était resté dans le salon, où il discutait avec Kat des moyens dont ils disposent pour s'échapper d'Elysia en cas d'urgence.

Fuir... Toujours fuir... Cassandra était lasse d'être pourchassée et de devoir se tenir constamment sur ses gardes. Mais elle n'allait pas perdre le peu de temps qu'il lui restait à vivre en lamentations.

Résignée, pour l'instant du moins, elle soupira et souleva le couvercle du coffret d'argent. Son regard tomba sur un rouleau de vélin fermé par un sceau de cire. Ce n'était pas elle qui avait rangé cette lettre. Wulf se méfiait de ce qu'avait pu écrire Phœbe, et sa méfiance se révélait contagieuse, avec précaution, elle fendit en deux le sceau, de façon à pouvoir le refermer à la flamme d'une bougie, et déroula le feuillet.

L'écriture n'était pas celle de Phœbe. Une calligraphie ferme, très masculine, remplissait la page.

Mon cher fils,

J'aimerais bien t'appeler par ton nom, mais ta mère ne l'a pas encore choisi. J'espère qu'elle plaisante quand elle dit qu'elle va te baptiser Albert Dalbert. Remarque, ce serait mieux que Donald ou Mickey.

Tout d'abord, Cassandra rit. Puis les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya et poursuivit sa lecture.

Depuis maintenant plusieurs semaines, ta mère remplit ce coffret : Elle a peur que tu ne saches pas tout sur elle. Si tu savais, mon fils, comme je souffre à l'idée que tu ne puisses la connaître et voir à quel point elle est forte et volontaire. Mais après avoir lu cette lettre, tu n'ignoreras plus rien d'elle... sauf la douceur de son visage lorsqu'elle parle, la musique de sa voix, la tristesse quelle s'efforce de cacher mais qui voile son

regard. Chaque fois que je surprends cette lueur dans ses yeux, j'en ai le cœur brisé.

Elle t'aime déjà tellement ! Elle m'a donné nombre de directives et de conseils à suivre pour ton éducation. Il me sera interdit de me comporter avec toi comme avec ton oncle Chris que, prétend-elle en riant, je rends fou. Défense d'appeler le médecin au moindre éternuement, autorisation de te laisser jouer avec des copains, et tant pis si tu te fais des bleus en grimpant aux arbres. Je ne dois pas t'élever dans du coton, la peur au ventre. Et quand tu seras grand, pas question que je te tanne pour que tu te maries et aies des enfants. Tu feras ce que bon te semblera. À seize ans, tu auras ta propre voiture, une vraie, que tu auras choisie, pas un monstre blindé comme le Hummer de Chris. À ce sujet, j'ai émis des restrictions. Tout dépendra du genre d'adolescent que tu seras. Si tu n'es pas prudent et raisonnable, tu auras la voiture blindée. Ou, mieux, un tank. Comme ça, je m'inquiéterai moins. Navré, fiston, mais ce n'est pas à mon âge que l'on change. Je suis et resterai un angoissé.

De quoi sera fait notre futur à tous deux, mystère. Ce que j'espère, c'est que tu ressembleras plus à ta mère qu'à moi, car elle est foncièrement bonne, pleine d'amour et de compassion, malgré la vie difficile qui est la sienne. Elle a l'âme couturée de cicatrices, mais elle les assume avec fierté, dignité et humour. Un humour que je lui envie car j'en suis dépourvu.

Au cours de ma longue existence, je n'ai jamais rencontré de personne aussi courageuse quelle. Elle me vaut mille fois, et mon plus grand souhait, c'est que tu hérites de toutes ses qualités et d'aucun de mes défauts.

Dans l'immédiat, je ne vois pas quoi te dire d'autre si ce n'est que, malgré tout, cela ne me déplairait pas que tu me ressembles un peu quand même. Avec tout mon amour.

Ton père

— Oh, Wulf, murmura Cassandra en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues.

Se voir à travers le regard que Wulf portait sur elle la bouleversait. Jamais elle ne s'était trouvée particulièrement courageuse ou forte. Si elle l'était, c'était grâce à Wulf. Son entrée dans sa vie avait fait jaillir en elle une capacité de ressources insoupçonnée jusqu'alors.

Elle enroula le vêlin et referma le sceau à la flamme d'une allumette.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut rabattu le couvercle du coffret que l'évidence la frappa : elle aimait Wulf de tout son être. Cet amour n'était pas né d'un coup de foudre. Il avait crû et embellî lentement, comme tout amour véritable et solide, jusqu'à atteindre son zénith le jour où, la main posée sur son ventre, il avait parlé de « leur » bébé.

Chasseur de la Nuit, guerrier viking, peu importait ce qu'il était, car avant tout, l'homme qu'elle aimait était merveilleux.

La porte de la chambre s'ouvrit, et Wulf entra.

— Tu vas bien ? demanda-t-il, inquiet.

— Oui.

— Tu pleures.

Ce sont ces fichues hormones de la grossesse. On pleure pour un oui, pour un non.

— Je sais. J'ai déjà vu ça.

— Comment cela ? Quelles femmes as-tu...

— Ne t'en fais pas, coupa Wulf en souriant. C'étaient les femmes de mes écuyers. J'ai même dû en accoucher plusieurs.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai mis des bébés au monde à une époque où il n'y avait pas d'hôpitaux, pas de moyens de transport autres qu'une charrette à cheval.

Quel bonheur d'écouter Wulf ! Il trouvait invariablement ce qu'il fallait dire pour chasser la tristesse.

Il débarrassa le lit des quelques vêtements posés dessus.

— Tu devrais te reposer, Cassandra. La nuit dernière, tu n'as guère dormi.

— Oui, je vais me coucher.

Il l'aida à enfiler sa chemise de nuit avec force caresses où la tendresse se mêlait à la sensualité. Puis il l'allongea dans le lit, aussi précautionneusement que si elle avait été une fragile

poupée de porcelaine, et la laissa seule après avoir éteint la lumière.

Les yeux clos, elle s'imagina avec Wulf, dans leur maison, avec leurs enfants. Oui, elle rêvait de plusieurs enfants, alors qu'avant de le connaître, elle n'envisageait même pas de devenir mère. Wulf avait su lui donner envie de fonder une vraie famille.

Un peu de temps... Que les dieux lui donnent un peu de temps pour profiter de sa nouvelle existence.

Devenir Démon était la seule solution qui lui permettrait de ne pas mourir le jour de ses vingt-sept ans.

Cette idée relevait de la folie. L'homme qu'elle aimait, fidèle à son serment de débarrasser la terre des Démons, finirait par la tuer.

Non, elle ne deviendrait pas un Démon. Elle affronterait son sort avec courage et dignité, ces qualités mentionnées par Wulf dans la lettre destinée à leur fils.

Mais le courage n'exigeait-il pas qu'elle parte avant le jour fatidique et épargne ainsi à Wulf le spectacle de ses épouvantables vingt-quatre heures d'agonie ?

Impossible. Il était trop tard, désormais. Il ne la lâcherait pas d'une semelle, et de surcroît, s'enfuir d'Elysia serait par trop difficile. Et inutile. Stryker la trouverait immédiatement et l'abattrait. Elle mourrait alors dans des conditions pires que celles prévues par Apollon, et Wulf se reprocherait toujours d'avoir manqué de vigilance. À quoi bon ajouter à son deuil le remords d'avoir failli à son devoir ?

Il ne lui restait plus qu'à compter les jours et à le laisser l'aimer.

Chris se comportait comme un coq au milieu d'un poulailler qui aurait avantageusement fait gonfler ses plumes. Il était ravi.

— Ce n'est pas croyable ! J'ai dû mourir et être expédié au Walhalla ! Toutes ces filles me trouvent super chouette, et ça leur est égal que je sois blanc comme un cachet d'aspirine, parce qu'elles ne bronzent jamais.

— Ce sont des Apollites, Chris, lui rappela Wulf.

— Oui, et alors ? Tu n'es pas avec une Apollite, toi ? J'en veux une aussi. Ou deux ou trois. Pourquoi pas quatre, d'ailleurs. C'est trop cool, tout ça !

— Mmm. Bon, amuse-toi, mais si tu sens qu'une de ces demoiselles essaie de t'embrasser dans le cou, file à toutes jambes.

Cinq jours plus tard, Cassandra se réveilla inquiète. Wulf Semblait particulièrement nerveux. Au cours de la nuit, il était sorti avec Kat, et aucun d'eux ne voulait lui dire où ils étaient allés.

— Wulf, tu ne crois pas que tu as quelque chose à me raconter ? demanda-t-elle en entrant dans le salon.

— Je vais voir Phœbe ! annonça Kat en se dirigeant aussitôt vers la porte.

Cette fuite confirma les craintes de Cassandra : on lui cachait quelque chose.

— Alors, Wulf ?

— Eh bien, je...

— Oui ?

— Attends-moi ici.

Il alla dans la chambre de Chris et en revint quelques instants plus tard, muni d'un antique glaive viking. Cassandra se rappelait l'avoir vu dans une vitrine de la chambre de Wulf, au sous-sol. La nuit précédente, avec Kat, il avait dû aller fouiller les décombres de sa maison pour le récupérer.

L'arme dans les mains, il se plaça devant Cassandra.

— Je n'ai pas pensé à cela depuis mille deux cents ans, alors il faut que je stimule ma mémoire. Accorde-moi un instant de réflexion.

— Que comptes-tu faire ? Me couper la tête ?

— Ne dis pas de bêtises.

De sa poche, il sortit deux anneaux d'or et les enfila sur la pointe de la lame. Puis il tendit le glaive en direction de la jeune femme.

— Cassandra Elaine Peters, j'ai l'honneur de te demander ta main, déclara-t-il solennellement.

La proposition la laissa pantoise. Jamais elle n'avait envisagé de se marier. Bien qu'elle aimât Wulf et le considérât déjà comme son mari, elle n'avait pas songé à officialiser leur relation.

— Tu... tu quoi ?

— Je te demande de devenir ma femme. Je sais que notre fils a été conçu dans des circonstances très spéciales et que la vie que je mène n'est pas tout à fait banale, mais je veux que notre enfant naisse en accord avec la tradition, c'est-à-dire de parents mariés.

— Tu vas encore me faire pleurer, gémit Cassandra en se couvrant le visage de ses mains. Bon sang, j'ai plus pleuré depuis un mois que je te connais qu'au cours des vingt-six ans passés sans toi !

À son regard, lorsqu'elle releva la tête, elle comprit que Wulf était désorienté.

— Je te rends malheureuse ?

— Mais non, tu ne me rends pas malheureuse ! Ce n'est pas à cause de cela que je pleure ! C'est de joie !

Il posa la main sur son cœur en poussant un soupir de soulagement.

— Ah, tu me rassures. Mais tout de même, les femmes sont bien bizarres. Alors, ta réponse ? Oui ? Non ?

— Oui, évidemment, gros bête.

Il l'enlaça, abaissant de ce fait le glaive. Les anneaux d'or glissèrent le long de la lame et tombèrent en cliquetant sur le sol.

— Zut ! Je savais bien que ces machins ne tiendraient pas, grommela-t-il en se penchant pour les ramasser.

Il les remit en place et leva cette fois le glaive au-dessus de leurs têtes, en prononçant quelques mots en norvégien d'un ton cérémonieux. Le baiser qu'il donna ensuite à Cassandra fut long et passionné.

— Dans mon pays, nous procédons à l'envers. Les alliances arrivent en premier, la bague ensuite. Tu auras un diamant quand nous serons mariés.

— Alors, ce n'étaient que nos fiançailles ?

— Oui.

Il lui prit la main et passa l'anneau le plus étroit à son annulaire, puis lui tendit la deuxième alliance, large et gravée d'un dragon stylisé, pour qu'elle en fasse autant avec lui.

— Merci, fit-il en retournant la main de la jeune femme pour presser les lèvres contre sa paume. J'ai tout organisé pour vendredi soir. J'espère que ça te convient.

— Pourquoi spécialement vendredi ?

— Chez moi, on se marie le vendredi pour honorer la déesse Frigga. Phœbe m'a expliqué que les Apollites n'avaient pas de jour particulier pour les cérémonies, j'ai donc pensé que tu n'aurais rien contre le vendredi.

Qu'un ancien barbare, un redoutable guerrier, puisse être aussi délicat émut profondément Cassandra. Son bonheur aurait été complet si son père avait pu être présent. Mais à quoi bon demander l'impossible ?

— Merci, Wulf.

— Je t'en prie, ma chérie. Bon, maintenant, il ne te reste plus qu'à aller faire les magasins avec Kat et Phœbe pour te trouver une robe de mariée.

La porte s'ouvrit une seconde plus tard sur les deux jeunes femmes, que Cassandra soupçonna d'avoir tout écouté, l'oreille collée au battant.

— Alors, on espionne ?

— Mais non. On voulait juste s'assurer que tout allait bien, répondit Kat, visiblement embarrassée.

— Tout va bien, oui. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Dans ce cas, suis-nous. Partons écumer les boutiques.

Pour Cassandra, qui n'avait pas quitté l'appartement depuis cinq jours, respirer de l'air qui, bien que parfaitement recyclé, donnait une impression de pureté naturelle, dans une lumière imitant à s'y méprendre la clarté du soleil était très revigorant.

Phœbe amena sa sœur et Kat dans une boutique tenue par une de ses amies. Au grand étonnement de Cassandra, la femme se montra très amicale. La vendeuse chargée de s'occuper d'elle, une jeune fille d'une vingtaine d'années, était de petite taille et très menue, ce qui était rare chez les Apollites.

— Celle-ci me semble convenir parfaitement pour un mariage, dit-elle en décrochant d'un portant une longue robe vaporeuse d'un blanc aux reflets iridescents. Voulez-vous l'essayer ?

Une robe de princesse de conte de fées, songea Cassandra, émerveillée.

Elle entra dans la cabine, enfila la robe, puis ressortit pour se regarder dans le grand miroir en pied. Incroyable. Cette toilette semblait avoir été conçue spécialement pour elle. Inutile de chercher plus loin, son choix était arrêté. Elle se reconnaissait à peine dans la glace. Était-ce vraiment elle, cette jeune femme sublime qui caressait l'étoffe blanche à la douceur voluptueuse ?

— Que tu es belle ! s'exclama Phœbe. Comme j'aimerais que maman et papa puissent te voir !

Cassandra sourit à sa sœur et soupira – avec peine : le corset lacé lui serrait un peu le ventre mais avait le mérite de le rendre plat.

— Tu es magnifique, confirma Kat en l'aident à enfiler le manteau de cour, dont la traîne s'étala sur le sol dans un doux friselis.

— Vous vous décidez pour cette robe ? s'enquit la vendeuse. Sinon, je peux vous en montrer d'autres.

— Non. Celle-ci.

— Très bien. Je vais prendre vos mesures pour procéder à quelques menues retouches.

Laissant Cassandra entre les mains expertes de la vendeuse, Kat et Phœbe allèrent flâner dans la boutique pour examiner les accessoires nécessaires à un mariage.

— Vous savez, mademoiselle, je vous admire pour ce que vous avez fait, dit la vendeuse à Cassandra quand elle fut seule avec elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cassandra.

— Eh bien, vous vous êtes mise sous la protection d'un Chasseur de la Nuit. J'aimerais bien avoir quelqu'un comme lui pour veiller sur les miens une fois que je serai partie. Mon mari est mort il y a trois mois. Il me reste encore deux ans, mais je ne cesse de me faire du souci pour ceux que je vais laisser derrière moi.

Cette jeune fille allait mourir dans deux ans ? Quelle abomination ! Elle paraissait tellement pleine de vie, d'énergie...

— Est-ce que c'est si... difficile qu'on le dit ? s'enquit Cassandra d'une toute petite voix.

— L'agonie ? Eh bien... ici, nous avons tous fait le vœu de ne jamais laisser mourir seul l'un d'entre nous.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Le regard de la jeune fille fournit aussitôt à Cassandra une réponse qui lui fit froid dans le dos.

— Vous voulez entendre la vérité ?

— Oui.

— C'est quelque chose d'insoutenable. Mon mari était un homme très fort. Pourtant, il a pleuré comme un bébé toute une nuit tellement il souffrait. Je comprends pourquoi tant d'entre nous choisissent de se suicider la veille de leur anniversaire. J'ai songé à déménager avec mes enfants, à rejoindre une autre communauté où l'on pratique ce départ volontaire, mais cela impliquerait que je voyage seule. Et il y a tant de prédateurs qui nous guettent que je n'ose pas : des Démons, des Chasseurs de la Nuit, des humains. Je suis terrifiée à l'idée de les affronter. Ma mère m'a amenée ici quand j'étais enfant, mais je me rappelle tout de même comment est le monde, dehors. La vie y est dure et difficile. À Elysia, nous sommes en sécurité, et nous arrivons à mener une existence à peu près normale.

Cassandra avait du mal à respirer. Depuis toujours, elle savait que la fin qui l'attendait était cruelle, mais jamais personne ne lui en avait parlé avec autant de franchise que la jeune vendeuse. Ce qu'elle lui avait dit dépassait en horreur tout ce qu'elle avait pu imaginer.

— Je suis désolée, mademoiselle Cassandra. J'aurais mieux fait de me taire. Je me rends compte que je vous ai bouleversée.

— Non, ça ira. Je vous remercie d'avoir été aussi franche. C'était faux. Cassandra aurait préféré que la vendeuse lui mente. Désormais, en elle, toute gaieté s'était envolée. Le mariage, les emplettes à faire avant la cérémonie, la joie de ceux qui les entoureraient, Wulf et elle, le vendredi, la laissaient de marbre. Elle avait envie de regagner l'appartement et de retrouver Wulf. Sa sœur et Kat eurent beau insister, Cassandra les abandonna dans la rue commerçante.

Elle découvrit Wulf dans la chambre, devant la télévision. Dès qu'elle entra, il coupa le son.

— Quelque chose ne va pas ? Elle s'immobilisa au pied du lit.

— Chasseras-tu mon enfant, Wulf ?

— Quoi ?

— Si notre fils, une fois adulte, décide qu'il ne veut pas subir le sort qui lui est réservé, s'il choisit de vivre à n'importe quel prix, le chasseras-tu ? Le... tueras-tu ?

— S'il devient un Démon, c'est cela ?

— Oui.

— Oh, Cassandra, quelle question... Je ne sais que répondre. Mon sens du devoir est si puissant que... que...

Il s'interrompit, le temps de se passer la main sur le front, puis reprit d'une voix sourde :

— Non, je ne crois pas que j'obéirais.

— Wulf, il faut que tu me jures que tu ne feras jamais de mal à notre fils.

Elle s'agenouilla devant le lit, prit les mains de Wulf dans les siennes et les serra de toutes ses forces.

— Jure-le-moi. Jure-moi que s'il devient un Démon, tu ne le toucheras pas.

— Cassandra, je... je ne peux pas. Elle se releva d'un bond.

— Alors, pourquoi es-tu ici ? cria-t-elle. Quel enfant aurait besoin d'un père qui risque de le tuer ?

— Cassandra, s'il te plaît, calme-toi. Sois raisonnable.

— Raisonnabil ? Je vais mourir ! Dans des conditions atroces ! Mes jours sont comptés ! Je vais quitter ce monde, je ne serai plus rien, à peine un souvenir qui ne laissera pas longtemps de trace dans les mémoires de mes proches. Je ne verrai plus ton visage, j'aurai à peine le temps de contempler celui de mon enfant ! Je vais mourir, tu entends ? Mourir ! Je n'ai que vingt-six ans. On ne meurt pas à vingt-six ans, c'est trop injuste. Mon bébé grandira et je ne serai pas là pour lui...

Maintenant, Cassandra sanglotait. Wulf la prit dans ses bras.

— Là, là... Doucement, ma chérie... Il doit y avoir quelque chose à faire. Comme tu le dis, c'est trop injuste.

— Peut-être Kat pourrait-elle parler à Artémis et...

— Artémis ? Jamais elle ne nous aidera ! Elle exige que tu restes Chasseur alors qu'elle ne détient pas ton âme. Wulf, à quoi bon nous marier ? Tu seras veuf dans quelques mois. Seul avec un enfant qui, un jour, deviendra peut-être ta proie !

— Je ne supporte pas l'idée que notre histoire s'achève ainsi, gronda Wulf. Tout au long de ma vie, j'ai perdu ceux que je chérissais. Il n'est pas question que je perde maintenant les deux êtres auxquels je tiens le plus : ma femme et mon fils. Je ne le permettrai pas ! Non, je ne le permettrai pas.

— Alors, que comptes-tu faire ?

— Pour l'instant, je n'en ai aucune idée. Je réfléchis. Il doit exister une solution.

— Et s'il n'y'en a pas ?

— J'irai frapper à toutes les portes, je harcèlerai les dieux de l'Olympe. Je me battraï comme un dément.

Un peu rassérénée, Cassandra ferma les yeux et se blottit contre la poitrine de Wulf. Savoir qu'il se démènerait pour la sauver la réconfortait. Pourtant, elle ne se faisait pas d'illusions. Rien ne saurait changer l'inéluctable. Chaque heure qui passait la rapprochait de l'échéance fatale.

14.

Phœbe et Kat firent en sorte d'occuper Cassandra toute la semaine, et Wulf se tint prudemment à l'écart des trois femmes, dont la débordante activité l'étourdissait. Si l'une d'entre elles s'avisait de lui demander son opinion sur un point ou un autre, il répondait invariablement qu'il n'était pas question qu'il se mêle de toutes ces histoires de nanas et que la guerre de Troie avait été déclenchée à cause de l'une de leurs semblables.

Plus enclin à participer à l'effervescence des préparatifs, Chris apprit lui aussi à ses dépens qu'il valait mieux abandonner le territoire du mariage au trio que formaient Cassandra, Phoebe et Kat. Désormais, dès que l'une d'entre elles l'approchait, il prenait sagement la fuite.

À présent, Cassandra se trouvait devant le miroir de la chambre, vêtue de sa robe de princesse, et attendait. Le vendredi soir était enfin arrivé.

Ses cheveux détachés cascadaient sur ses épaules, selon la tradition en vigueur chez les Vikings. Son front était ceint d'une couronne d'argent dans les mailles de laquelle on avait passé des fleurs, une autre coutume nordique. Chris lui avait dit que la couronne avait été portée par les femmes de la famille de Wulf de génération en génération. Celui-ci l'avait toujours conservée précieusement, sans jamais osé rêver la voir sur la tête de son épouse. La porter était lourd de sens pour Cassandra. Elle se sentait reliée au passé de Wulf.

Wulf, lui, aurait contre son flanc l'épée des Tryggvason. Il la transmettrait ensuite à leur fils, qui la porterait le jour de son propre mariage.

La porte de la chambre s'ouvrit sur Urian. Avec ses longs cheveux blonds et son smoking noir, il était magnifique.

— Es-tu prête, Cassandra ?

Après réflexion, Wulf et Cassandra avaient décidé de laisser à Urian carte blanche pour l'organisation de la cérémonie. Les

Apollites se conformaient à des coutumes bien à eux, qu'ils avaient adaptées en fonction de la particularité de leurs familles : dans la majorité des cas, les parents de la mariée étant décédés, un proche conduisait celle-ci à l'autel puis se chargeait du discours solennel et du sacrement.

Cassandra aurait aimé qu'un prêtre officie, mais Wulf lui avait fait remarquer qu'inviter un homme d'Église à Elysia serait plutôt risqué. Ils seraient donc unis selon les us en vigueur chez les Apollites.

La perspective de jouer le rôle de guide spirituel et de mentor auprès de Cassandra n'avait pas enthousiasmé Urien, mais Phœbe avait su trouver les mots pour le convaincre : soit il prenait la jeune fille sous son aile, soit il dormait sur le canapé pour les six mois à venir. La chasteté n'étant guère du goût d'Urien, il s'était incliné face à la volonté de sa femme.

— Wulf est-il prêt, lui ? s'enquit Cassandra.

— Oui. Il vous attend avec Chris.

— Alors, allons-y, dit Cassandra en prenant l'unique rose que lui tendait Kat.

Une seule fleur, toujours une rose : encore une coutume apollite. Kat et Phœbe sortirent de la chambre. Son bras glissé sous celui d'Urien, Cassandra suivit les deux jeunes femmes.

La tradition norvégienne exigeait que la cérémonie se déroule à l'extérieur, mais cela eût été encore plus dangereux que de convier un prêtre dans la ville apollite. Urien avait donc opté pour la place publique, un forum que Shanus et d'autres membres du Conseil avaient décoré d'une myriade d'arbustes, de fleurs et de plantes verte de manière à donner l'illusion d'un jardin au soleil.

Wulf et Chris se tenaient devant une cascade artificielle érigée au cours de la nuit précédente et dont l'effet était ravissant.

Contrairement à ce qu'avait pensé Cassandra, Wulf ne portait pas son ancestral costume de Viking, mais à l'instar d'Urien, un smoking, ainsi que Chris. Il avait laissé libres ses cheveux de jais mais les avait lissés en arrière, dégageant son front altier, mettant en valeur son nez parfait, ses hautes

pommettes, ses mâchoires carrées. Cassandra le regardait, émerveillée. Jamais elle n'avait vu d'homme plus beau.

— Je prends le relais.

Cassandra sursauta, le cœur battant soudain à tout rompre : cette voix, c'était celle de son père !

— Papa ? fit-elle, incrédule, en se retournant.

— Eh oui. Tu ne croyais tout de même pas que je n'assisterais pas au mariage de mon bébé ?

Elle se jeta dans ses bras.

— Mais comment est-ce possible ?

— Wulf est venu me chercher à la maison cette nuit et m'a amené ici. Il a dit que sans moi, tes noces ne seraient pas ce qu'elles devaient être. Il m'a aussi parlé de Phœbe. J'ai passé quelques heures avec elle, et nous avons mis au point cette surprise.

Il l'écarta de lui et la détailla de la tête aux pieds.

— Tu es très belle, ma chérie.

Cassandra se mit à pleurer comme une enfant.

— Faut-il annuler la cérémonie ? demanda Kat. Tu vas finir par te noyer dans tes larmes.

— Non, non, je vais bien !

Le père de Cassandra sortit un mouchoir de sa poche, essuya les joues de sa fille et la prit par le bras pour la conduire à Wulf.

— Merci, lui murmura-t-elle, bouleversée.

Il serait un mari merveilleux. Pendant les quelques mois qu'il lui restait à vivre, il la rendrait heureuse. Et il saurait être un bon père, en dépit de ce qu'affirmait Chris.

Jefferson Peters lui prit la main et la posa dans celle de Wulf. Ensuite, il détacha les rubans rouges et blancs attachés à la tige de la rose et les noua autour des mains aux doigts entrelacés.

Cassandra leva les yeux vers ceux de Wulf. Elle y vit de l'amour, un immense amour, qui lui réchauffa le cœur.

— En cette nuit, commença M. Peters, nous sommes réunis pour...

— Plus fort ! ordonna Urian.

— Pardon. J'ai appris mon texte tellement vite que... Bref C'est en cette nuit que Wulf et Cassandra s'unissent, mais ils sont nés dans la lumière du jour et... et...

Urian s'empessa de souffler la suite à l'oreille du père de Cassandra.

— ... et c'est dans la nuit qu'ils poursuivent le voyage. Mais la lumière leur viendra de l'amour de leurs proches et de ceux qui les accueillent dans leur univers. Wulf et Cassandra se sont choisis. Ils seront près l'un de l'autre jusqu'à l'échéance fatidique qui...

La voix du père de Cassandra se brisa. Il regarda sa fille, et la détresse qu'exprimaient ses traits fit si mal à la jeune femme qu'elle sentit les sanglots affluer de nouveau en elle avec force.

— Je ne peux pas, murmura Jefferson Peters.

Et il recula, vacillant sur ses jambes. Phœbe vint immédiatement le serrer contre elle.

— Urian, termine, veux-tu ? demanda-t-elle à son mari.

Alors que Phœbe amenait son père à l'écart, Urian s'avança.

— Vos âmes se sont réunies, vos corps ont fait de même. Vous ne faites plus qu'un, mais le sort vous séparera. Pour un temps. Dans un avenir lointain, vous serez de nouveau ensemble au paradis, cet endroit que les Atlantes appellent le Katoteros.

Urian gravit les deux marches de l'estrade installée devant la cascade pour y prendre une coupe d'or qu'il alla remettre à Cassandra.

— En principe, cette coupe doit contenir vos sangs mêlés, mais le vin les remplace car il symbolise parfaitement le sang. Buvez. Que les dieux vous bénissent.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— D'habitude, on souhaite également qu'ils vous accordent la fertilité, mais dans votre cas, le vœu est déjà réalisé.

Cassandra et Wulf burent. Urian leur reprit la coupe et dénoua les rubans. Au matin, ils seraient brûlés, un acte censé porter bonheur aux jeunes mariés.

— Voici la mariée, annonça Urian solennellement. Une femme unique, à la beauté incomparable, à la grâce inégalable, au charme qui envoûte tous ceux qui l'approchent. Ses descendants auront l'honneur et l'immense responsabilité de tenir le destin du monde entre leurs mains. Et voici le marié. La

créature d'une garce qui ne supporte pas que le monde appartienne aux enfants d'Apollon.

— Urian ! Sois correct ! s'exclama Phœbe.

— Pardon. Dans la mesure où je viens d'unir ta sœur à cet être, je me dois d'oublier mes griefs à son encontre. Ce ne sera pas aisé, mais j'y parviendrai.

Le regard que lança Phœbe à son mari exprimait clairement sa pensée : Urian allait être banni de son lit pour une bonne semaine. Peut-être même davantage.

— Chérie, réjouis-toi que je n'aie pas dit le millième de ce que je pense vraiment, marmonna Urian en souriant d'un air piteux à sa femme, avant de reprendre à voix haute : Vos similitudes vous ont rapprochés, vos différences ont apporté un piment rare à votre vie de couple. Que les dieux soient déments avec vous.

La cérémonie était terminée. Ils regagnèrent tous l'appartement dévolu à Cassandra et Wulf. Celui-ci franchit le seuil en portant la jeune femme dans ses bras aussi aisément que si elle n'avait pas pesé davantage qu'un petit enfant. Une fois encore, Cassandra s'émerveilla de sa force.

Chris offrit des boissons à tout le monde et expliqua :

— Chez les Vikings, normalement, lors d'un mariage, on commence à boire maintenant et on s'arrête une semaine plus tard. La fête dure sept jours, et croyez-moi, on est gais ! Ivres comme des...

— Ça va, Chris, coupa Wulf. Soûle-toi si tu veux, mais tu as intérêt à rester hors de ma vue, parce que si je te vois bourré, tu le regretteras.

Chris simula une terreur absolue, puis éclata de rire.

— Mais dis-moi, où sont passés tes nouveaux copains ? reprit Wulf d'un ton railleur. Enfin, ta nouvelle copine, devrais-je dire...

— Kyra travaille sur un nouveau programme informatique. Je dois d'ailleurs aller le tester.

— Eh bien, vas-y, fit Urian d'un ton sarcastique. Un nouveau programme, ça n'attend pas.

Chris s'empourpra et s'en fut sans demander son reste.

— Papa, tu viens passer un moment chez nous ? demanda Phœbe à son père. Nous sommes censés laisser les nouveaux mariés en tête à tête.

— Entendu.

Jefferson Peters, Kat, Phœbe et son mari partirent. Dès qu'elle fut seule avec Wulf, Cassandra se lova langoureusement dans ses bras. Tout en lui caressant le dos d'une main, il plongea l'autre dans sa poche et en sortit une bague qu'il lui passa à l'annulaire. Cassandra baissa les yeux et découvrit un imposant solitaire enchâssé dans une monture de filigrane d'or d'une facture exceptionnelle. L'anneau était également un filigrane reproduisant un entrelacs typiquement Scandinave.

— Oh, merci, Wulf.

Wulf la regarda, le cœur gonflé d'amour et de joie. Sa femme... C'était sa femme qu'il serrait contre lui. Jamais, en douze siècles, il n'avait cru se marier un jour, connaître un tel bonheur.

En des circonstances normales, ils seraient partis en voyage de noces et auraient fait maints projets d'avenir.

Mais ils n'avaient pas d'avenir. La souffrance seule les attendait au bout d'un chemin atrocement court. Il en venait à regretter de s'être aussi profondément attaché à Cassandra. Pressentant ce qui allait advenir, il s'était acharné à étouffer dans l'œuf l'amour qui croissait en lui, sans résultat. Et maintenant, il vivait les premières affres du désespoir.

Il s'efforça de chasser ces idées noires et de ne songer qu'à l'instant présent. Et puis, il devait penser au bébé, ce fils qu'il élèverait seul. Cet enfant privé de mère. Une bien lourde responsabilité.

— Cassandra Tryggvason... murmura-t-il, émerveillé.

— Mon chéri...

— Es-tu heureuse ?

— Oui, assura-t-elle en dépit des larmes qui faisaient scintiller ses yeux verts.

La tristesse était là, tapie au milieu de la joie, prête à la dominer, à tout balayer sur son passage.

— Tu es si belle, ma Cassandra.

Il lui effleura les cheveux de la main, lui caressa la joue, puis la souleva dans ses bras et la porta jusqu'à la chambre. Devant le lit, il la dévêtit, puis se défit de son smoking, avec tant de difficultés que Cassandra éclata de rire.

— Moque-toi donc de moi, femme cruelle ! s'écria-t-il. Je ne suis pas habitué à porter ce genre de vêtement !

— Dommage, parce que cela te va à ravir, déclara Cassandra en l'aidant.

Lorsqu'ils furent nus, l'un en face de l'autre, Wulf la prit par la taille.

— Sais-tu que selon la tradition viking, nous devrions avoir un témoin ?

— Je suis soulagée de t'avoir épousé au XXI^e siècle. J'aurais détesté qu'on nous observe.

— Moi aussi. J'aurais été obligé de tuer tout homme qui aurait posé les yeux sur ta nudité. Je ne veux pas qu'un autre que moi sache à quel point tu es sublime et se mette à rêver de toi. Tu m'appartiens, en réalité comme en songe.

Il l'embrassa jusqu'à ce que la tête lui tourne. Le désir montait en lui comme la lave d'un volcan. Il s'apprêtait à l'allonger sur le lit quand elle s'écarta de lui et s'écria :

— Ô mon Dieu ! Le bébé ! Il vient de bouger. Je l'ai senti ! Il vit, il remue, Wulf ! Mets ta main sur mon ventre.

Il s'exécuta. À la seconde où il perçut les petits coups de pied que donnait son fils, l'émotion lui noua la gorge.

Cassandra s'étonnait de ne pas éprouver de honte à être nue avec son ventre proéminent. Wulf savait lui donner l'impression d'être belle et désirable. Et pour ne rien gâcher, il était fier d'elle.

Elle l'observa. Elle aimait tant son corps d'athlète, la force qui émanait de lui, la douceur de ses yeux, tellement émouvante chez un être aussi viril...

Toute son énergie, son courage, elle le puisait en lui. L'avoir auprès d'elle le jour de sa mort l'aiderait à subir l'épreuve. Il lui tiendrait la main lors du passage définitif, et ensuite, seul, il trouverait en lui assez de résistance pour continuer à vivre. Leur fils ne manquerait de rien. Et Wulf saurait lui parler de sa mère.

— Je ne connais même pas le nom de ma grand-mère, lâcha-t-elle soudain.

Wulf parut désorienté.

— Ta grand-mère ? Pourquoi me parles-tu de ta grand-mère maintenant ?

— Parce que je pense tout à coup à elle. Maman est morte avant que j'aie eu le temps de lui demander comment s'appelait sa mère. Phœbe n'avait pas non plus pensé à lui poser la question. Je n'ai pas la moindre idée de la personne qu'elle était. J'ai seulement vu des photos d'elle et de mon grand-père. Pour notre fils, je ne serai rien d'autre qu'une abstraction sur papier glacé. Jamais je ne serai réelle. Même si on fait des films vidéo, je n'existerai pas.

— Pour lui, tu existeras, Cassandra, je te le promets.

Si seulement cela pouvait être vrai...

— Cassandra, mon amour, tu as plus de force en toi que tous les guerriers que j'ai connus. Alors, quand il t'arrive de flancher, appuie-toi sur mon épaule et laisse-toi aller. Pleure. N'aie pas peur de me montrer ton chagrin.

— Merci, Wulf. Merci, mon mari que j'aime comme jamais je n'aurais cru possible d'aimer.

Incapable de parler, il hocha la tête. Son cœur se fissurait comme du cristal après un choc. Il ne tarderait pas à se briser complètement.

— Je t'aime aussi, dit-il, sans ajouter qu'il aurait voulu que cet amour ne cesse jamais, que Cassandra soit toujours là pour qu'il lui répète à quel point il tenait à elle, que même avec les années, la passion entre eux ne s'éteindrait pas.

Il ne dit rien de tout cela, car il savait le sort inéluctable.

Bientôt, elle ne serait plus de ce monde. Mais le bébé serait là. Il guetta ses mouvements à travers la peau tendue du ventre rond, sur lequel il avait posé sa tête.

— Je ne te laisserai pas t'en aller sans combattre, murmura-t-il après avoir aimé avec d'infinites précautions celle qu'il aspirait à garder auprès de lui pour l'éternité.

15.

Pour Cassandra, les semaines suivantes s'écoulèrent sans qu'elle vît passer le temps. Elle se consacrait au coffret à souvenirs pour le bébé et, paradoxalement, était heureuse. Peut-être parce qu'à Elysia, elle se sentait en sécurité, ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu'alors.

Chris et Kyra, la petite amie apollite du jeune homme, restaient souvent à l'appartement avec elle. Kyra était exquise et très malicieuse : chaque fois qu'elle rencontrait Wulf, elle prétendait ne pas se souvenir de lui, ce qui le mettait en colère. Puis il comprenait qu'elle plaisantait et riait. Jaune.

Cassandra comprenait à présent pourquoi les Démons ne pouvaient avoir d'enfant : plus sa grossesse progressait, plus son besoin de sang se faisait impérieux. Ses perfusions étaient devenues quotidiennes. Depuis deux semaines, elle était même passée à trois perfusions par jour. Cette exigence de son corps l'inquiétait : le bébé serait-il davantage apollite qu'humain ? Le docteur Lakis lui avait dit que cela n'aurait pas d'incidence sur les fonctions biologiques de l'enfant et qu'elle devait cesser de se faire du souci. Mais Cassandra ne parvenait pas à se détendre. La nuit précédente, elle s'était sentie déprimée, avait mal dormi, et ce matin, elle était trop lasse pour sortir du lit.

Ne la voyant pas, Wulf vint lui demander ce qui n'allait pas.

— J'essaie de dormir. Laisse-moi seule.

À l'énoncé de l'ordre, il leva les mains en signe de reddition, puis rit gentiment et se pencha vers elle pour l'embrasser sur le front. Elle ne protesta pas, et lorsqu'il posa la main sur son ventre, elle poussa un soupir de plaisir : le bébé, qui s'agitait, se calma aussitôt, comme chaque fois que Wulf la touchait. À croire que, du fond de son doux cocon protecteur, il reconnaissait son père. D'ailleurs, il réagissait à sa voix.

Après avoir déposé un dernier baiser sur son front, Wulf s'allongea à côté d'elle et s'assoupit presque aussitôt, la laissant

seule avec ses hantises. Le spectre de la mort dansait devant ses yeux pendant que son fils gigotait avec ardeur, manifestement pressé de faire son entrée dans le monde des vivants.

Une heure plus tard, elle eut des contractions. Elle patienta, mais les élancements ne se calmèrent pas.

Cette fois, ça y était. Le bébé avait pris sa décision : il arrivait.

Cassandra réveilla Wulf en le secouant sans ménagement.

— Le bébé arrive !

— En es-tu sûre ? demanda-t-il.

Puis il scruta son visage, le vit bouleversé par la douleur et l'angoisse. Il comprit aussitôt que Cassandra ne se trompait pas et se leva.

— Ne bouge pas d'ici. Je vais chercher les renforts.

Quelques instants plus tard, il envoyait Kat auprès de Cassandra et chargeait Chris de prévenir le docteur Lakis. De retour dans la chambre, il découvrit la jeune femme en train de faire les cent pas dans la pièce, une main sous le ventre.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta-t-il.

— J'essaie d'avoir moins mal !

— Je comprends, mais...

— Ne t'en fais pas, Wulf, dit Cassandra, le bébé ne va pas tomber sur la tête pendant que je marche !

Wulf n'en était pas certain, mais il avait appris qu'il valait mieux ne pas contrarier une femme enceinte, encore moins quand il s'agissait de la sienne et qu'elle était sur le point d'accoucher.

— Très bien, ma chérie. Très bien. Que puis-je faire pour toi ?

— Trouver quelqu'un qui accouche à ma place ! gémit Cassandra.

Il éclata de rire et eut droit en retour à un coup d'œil assassin.

— Excuse-moi, chérie. Si je pouvais le faire, je le ferais.

À force d'insister, Wulf réussit à convaincre Cassandra de se recoucher. Il s'assit à la tête du lit, prit la jeune femme contre lui et l'aida à retrouver sa respiration entre deux contractions. Sous sa paume appuyée sur le ventre distendu, il sentait arriver

chaque spasme de douleur. Cassandra se crispait, puis criait et fulminait. Qu'elle souffre autant le bouleversait. Elle transpirait, son cœur battait à tout rompre, et il se maudissait d'être à l'origine de ce supplice. Au lieu de pleurer, Cassandra jurait, pestait contre les dieux et la terre entière. Wulf était rongé d'inquiétude : le vrai travail n'avait même pas encore commencé. Cassandra tiendrait-elle bon ?

Les heures succédèrent aux heures, toutes plus pénibles les unes que les autres pour Cassandra. Le docteur Lakis était là, mais elle n'intervint que lorsque le bébé apparut, ce qui advint enfin à 17 heures. Émerveillé, Wulf posa les yeux sur la petite créature que le médecin tenait entre ses mains et écouta comme s'il s'agissait d'une musique enchanteresse les cris qu'elle poussa dès la première tape sur le dos. Nul doute que le bébé était en pleine santé. En tout cas, il avait du coffre !

— Il est là ? s'enquit Cassandra d'une voix mourante. Il est bien là ?

— Oui, et il est magnifique !

Le médecin fit la toilette du nouveau-né, puis le tendit à sa mère. Cassandra le nicha contre son sein. L'émotion qui s'était emparée d'elle lui bloquait la respiration. Son fils... Malgré son visage fripé comme celui d'un vieillard, elle le trouvait merveilleux. Parfait. Et il possédait déjà la chevelure noire de son père. Il serra ses minuscules doigts autour de l'index de Cassandra, et ce contact acheva de la bouleverser. Incapable de retenir ses larmes, elle donna le bébé à Wulf, qui lui fit un berceau de son bras et le balança doucement en lui murmurant des mots tendres. Il éprouvait tant de bonheur qu'il avait envie de hurler... mais si le bébé joignait ses cris aux siens, ils déclenchaient une émeute à Elysia.

Comment un si petit être pouvait-il posséder tous les éléments nécessaires à la vie ? C'était un miracle. En attendant que ce bout d'homme soit à même de se défendre, il pourrait compter sur son père pour le protéger. Wulf tuerait quiconque oserait le menacer.

— Quel nom vas-tu lui donner, Cassandra ?

Il laissait à la jeune femme le soin de baptiser leur fils, cet enfant qui ne la connaîtrait pas.

— Que dirais-tu de Erik Jefferson Tryggvason ?

Il cligna des yeux, incrédule.

— Tu es sûre ?

Elle hocha la tête.

— Bien. Dans ce cas, salut, petit Erik. Bienvenue à la maison.

— Vous devriez le rendre à sa maman, maintenant, dit le docteur Lakis à Wulf, qui s'exécuta. Cassandra, aurez-vous besoin d'une nourrice ? En général, les bébés apollites ne supportent pas les laits industriels, particulièrement quand ils sont sang-mêlé. Nous pourrions faire des essais d'alimentation, mais cela me semble risqué tant que nous n'aurons pas déterminé la part d'apollite et celle d'humain que contiennent ses gènes.

— Je vais le nourrir un peu, mais une nourrice ne sera pas de trop, dit Cassandra. J'ai trop peur que mon lait fasse de lui un mutant.

Wulf ne tarda pas à raccompagner le docteur Lakis à la porte. Dans le salon adjacent attendaient Kat et Chris.

— Tout s'est bien passé et il est superbe, leur annonça Wulf.

— Je le savais ! s'écria Kat.

— Et il a tout ce qu'il faut ? s'enquit Chris.

— Évidemment ! tonna Wulf.

— Ah, bien. Je craignais qu'après tout ce qui s'est passé, il ne lui manque un truc ou deux, à ce petit mec.

— Va le voir. Comme ça, tu constateras de tes propres yeux que c'est un beau garçon sans défaut.

Chris et Kat se précipitèrent dans la chambre.

— Cet enfant a une lourde responsabilité, murmura Kat, penchée sur le nourrisson. Le sort du monde est entre ses mains.

— Et c'est le dernier que j'aurai aidé à naître, fit le docteur Lakis, qui était revenu sur ses pas.

— Comment cela ? demanda Wulf.

— C'est un immense privilège, qui va adoucir mon chagrin. Je pars. J'aurai vingt-sept ans jeudi. Le docteur Cassus prendra ma succession. Il s'occupera très bien du bébé et de Cassandra.

Le médecin se dirigea vers la porte, cette fois manifestement décidé à s'en aller.

— Attendez ! lui lança Wulf.

— Oui ?

— Je...

— Si vous vous apprêtez à me dire que vous êtes désolé, monsieur Tryggvason, abstenez-vous. Pour vous, je ne suis qu'une Apollite parmi d'autres.

— Non. Vous êtes celle qui a mis mon enfant au monde et préservé la santé de ma femme, et cela, je ne l'oublierai jamais. Je vous en serai éternellement reconnaissant.

Un embryon de sourire se forma sur les lèvres du docteur Lakis.

— Je souhaite toute la chance possible à votre fils, monsieur Tryggvason. J'espère que l'homme qu'il deviendra vous ressemblera.

Muet d'émotion, Wulf suivit des yeux le médecin qui franchissait le seuil. Il avait le cœur lourd. Lui qui était venu dans cette cité déterminé à ne s'attacher à personne, voilà qu'il se découvrait touché par ce qui arrivait à ses ennemis de toujours, les Apollites. Sans doute parce qu'il se rendait compte que ces êtres étaient bien plus humains qu'il ne l'avait imaginé. Garder ses distances avec eux se révélait aussi irréaliste que de se tenir éloigné de Cassandra. Contre son gré, le peuple de son épouse avait pris possession de son cœur.

Comment réussirait-il à reprendre ses fonctions de Chasseur de la Nuit, après tout cela ? Comment pourrait-il tuer des Démons maintenant qu'il comprenait pourquoi les Apollites se métamorphosaient ?

Lorsque Wulf revint auprès d'elle, Cassandra était épuisée. Kat et la nourrice avaient pris le bébé, afin qu'elle se repose.

— Ferme les yeux, ordonna gentiment Wulf.

Cassandra obéit. Elle sentit quelque chose de froid et de lourd peser soudain sur son cou.

— Maintenant, rouvre les yeux.

Wulf lui présentait un miroir. Émerveillée, Cassandra vit dans la glace le reflet d'un collier manifestement très ancien, une pièce exceptionnelle d'antiquité norvégienne. Quatre gros cabochons d'ambre entourés de diamants ponctuaient la large

chaîne. En son centre était sertie une autre pierre d'ambre sur laquelle un minuscule drakkar, toutes voiles dehors, était gravé.

— C'est magnifique, Wulf.

— Erik et moi en avons acheté deux à un marchand danois à Byzance. Nous les avons pris parce qu'ils nous rappelaient notre pays. Erik a offert le sien à sa femme, et moi, je projetais de donner l'autre à ma sœur Brynhild.

— Et tu ne le lui as pas donné. Pourquoi ?

— Elle n'en a pas voulu. Elle était furieuse contre moi parce que j'étais absent lors de la mort de notre père. Elle me reprochait d'être constamment par monts et par vaux. Sur les mers, plus exactement. Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus jamais me revoir, alors je suis reparti avec le collier. Je l'ai sorti de mon coffre-fort la nuit où, avec Kat, je suis allé récupérer mon glaive dans les ruines de ma maison.

Il avait fourni ces explications d'un ton triste. Cassandra découvrait chaque jour davantage à quel point Wulf était sensible et attaché aux siens.

— Je suis désolée.

— Il ne faut pas. Je suis follement heureux que tu portes ce bijou. On dirait qu'il a été fait pour toi, qu'il t'attendait. Cassandra, veux-tu que j'aille dormir sur le divan du salon ?

— Pourquoi diable voudrais-je cela ?

— Quand tu hurlais entre deux contractions, tu m'as dit que plus jamais je ne partagerais ton lit.

— Je ne me rappelle rien, fit Cassandra en riant.

— Oh, tu seras obligée de t'en souvenir parce que, de la pièce voisine, Chris a tout enregistré.

— J'espère que c'est une plaisanterie ?

— Non, pas du tout.

Cassandra se passa la main dans les cheveux, l'air embarrassé.

— Eh bien, maintenant que tout est fini, je vais être beaucoup moins sévère avec toi. Alors, viens te coucher auprès de moi. J'ai besoin de toi.

Et il avait besoin d'elle. Elle était sa vie, son oxygène.

— Ne m'abandonne pas, Cassandra, murmura-t-il. Je ne veux pas éléver seul notre fils.

Vœu pieux. Espérer qu'elle survive à son vingt-septième anniversaire était aussi vain que de prier pour récupérer son âme.

Le jeudi matin, alors que Cassandra et Erik dormaient à poings fermés, Wulf fixait le plafond, parfaitement réveillé. Les pensées qui agitaient son esprit l'empêchaient de trouver le sommeil.

Finalement, il se leva et sortit de l'appartement. Vu l'heure matinale, peu d'Apollites déambulaient dans les rues. Il n'avait donc guère à subir de regards hostiles.

Aucun travail ne l'attendait nulle mission, mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il bouge. Et surtout, qu'il aille dire adieu au docteur Lakis. Son appartement se trouvait à proximité de celui de Phœbe.

Il frappa à la porte, et un garçon d'une douzaine d'années lui ouvrit.

— Est-ce que tu es Ty ? demanda Wulf, qui se rappelait avoir entendu le médecin mentionner le prénom de son fils aîné.

— Oui. Ma maman ne deviendra pas un Démon. Il faut que vous la laissiez tranquille.

— Je le sais, qu'elle ne deviendra pas un Démon, dit Wulf, espérant apaiser le courroux de l'enfant. Tout ce que je veux, c'est la voir une minute.

L'enfant se retourna et cria :

— Tante Millicent ! Le Chasseur de la Nuit veut voir maman !

Une belle jeune femme apparut.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle durement.

— J'aimerais parler au docteur Lakis.

— Il va la tuer, tante Millicent !

La jeune femme ne tint pas compte de l'exclamation du garçon. Elle s'écarta et fit signe à Wulf d'entrer, puis lui montra une porte sur la gauche, dans le vestibule. Celle de la chambre du docteur Lakis, comprit-il.

Il ouvrit et entra, puis se figea. Cinq tout jeunes enfants et une femme de l'âge du docteur Lakis se tenaient autour du lit.

Le médecin était étendu sur les draps, méconnaissable. Elle avait vieilli de cinquante ans en quelques heures.

Millicent fit sortir tout le monde.

— Je vous accorde cinq minutes, Chasseur. Nous voulons rester auprès d'elle aussi longtemps que possible.

Elle se retira. Wulf alla s'agenouiller auprès du lit.

— Pourquoi êtes-vous ici, Wulf ?

C'était la première fois que le docteur Lakis l'appelait par son prénom.

— Je ne sais pas vraiment. Je crois que je tenais à vous remercier encore.

Il vit frémir ses paupières flétries.

— Ce qui se passe en cet instant n'est pas le pire, Wulf. Ce que je redoute, c'est ce qui va arriver ensuite, quand mon corps se dépècera tout seul alors que je serai toujours vivante. Certains ont de la chance : leurs organes vitaux cessent vite de fonctionner, et ils meurent. Mais chez la plupart d'entre nous, ils résistent, et le martyre dure des heures.

La voix du médecin était celle d'une vieillarde. Horrifié, Wulf imagina Cassandra vivant cela. Sa belle Cassandra qui avait tant crié lors de la naissance d'Erik. Comment supporterait-elle ce supplice ?

— Wulf, puis-je vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— Vous comprenez, maintenant, n'est-ce pas ?

Wulf n'eut pas besoin de précisions. Le docteur Lakis lui demandait s'il comprenait pourquoi certains Apollites choisissaient de se transformer en Démons.

Oui, il comprenait et ne parvenait plus à blâmer ces malheureux.

Le médecin posa sur la sienne une main parcheminée à la peau tavelée.

— J'espère que ceci sera épargné à votre fils. De tout mon cœur. Personne ne devrait mourir dans des conditions pareilles. Personne.

Wulf regarda la main qui, quelques jours plus tôt, était si blanche, si fine et élégante.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, docteur ?

— Non. Occupez-vous de votre famille et soyez auprès de Cassandra le jour venu. Il n'y a rien de plus atroce que de partir dans la solitude.

Les enfants et la jeune femme étaient revenus dans la chambre. Pour Wulf, il était temps de se retirer.

Il se redressa et se dirigea vers la porte.

— Wulf ?

— Oui, docteur Lakis ?

— Au cas où vous aimeriez le savoir, mon prénom est Maia.

— Je vous souhaite de faire un bon voyage, Maia, dit-il d'une voix sourde. Que les dieux soient bons avec vous dans votre future existence.

La dernière chose qu'il vit avant de sortir de la pièce fut Ty qui se jetait dans les bras de sa mère en sanglotant.

Éperdu de chagrin, Wulf regagna l'appartement où dormaient encore Cassandra et le bébé. La colère grondait en lui. Comment une jeune maman pouvait-elle être condamnée à mourir, à laisser derrière elle son fils orphelin ? Elle n'était que beauté et bonté. Elle n'aurait dû avoir à se soucier que de bâtir son avenir et celui de son fils ! Erik avait besoin d'elle !

Et lui, Wulf, aussi.

Non, il ne permettrait pas que le sort jeté par Apollon frappe sa femme. Il allait tout faire pour le lever, dût-il y laisser la vie.

Il se retira dans le bureau et appela Achéron. À sa grande surprise, le chef des Chasseurs décrocha à la première sonnerie.

— Vous êtes de retour, Ach ?

— On le dirait bien.

— Avez-vous eu vent de ce qui s'est passé en votre absence ?

— Je suis au courant, Viking. Toutes mes félicitations pour ton mariage et la naissance d'Erik.

Ainsi, non content de savoir que le Chasseur était désormais père, Achéron connaissait aussi le nom de son fils. Inutile de lui demander comment il avait appris tout cela, il ne répondrait pas.

— Ach, s'il existe un seul... commençait-il quand son chef l'interrompit.

— Tu n'es pas prêt à entendre la réponse.

— Merde, Ach, qu'est-ce que ça veut dire, je ne suis pas prêt ? cria Wulf.

— Écoute-moi. Écoute-moi attentivement. Parfois, pour obtenir ce que nous désirons par-dessus tout, nous devons nous résoudre à renoncer à ce en quoi nous avons foi. Tu n'es pas prêt à faire ça.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ! Nom d'un chien, pourquoi êtes-vous incapable de répondre simplement et clairement à une question ?

— Pose-moi une question simple et tu auras une réponse simple. Ce que tu cherches à savoir est extrêmement complexe. Tu as fait ce qu'Artémis voulait que tu fasses. Tu as sauvé ta lignée et celle de ton frère. Et surtout, celle d'Apollon.

— Pourtant, vous n'avez pas l'air satisfait. Pourquoi ?

— Je n'aime pas que l'on se serve des gens. Je sais que tu souffres et que tu es en colère, et je comprends cela. Tu as le droit d'être bouleversé, mais sache que rien n'est terminé. Lorsque tu seras prêt, je répondrai à ta question.

Là-dessus, Achéron raccrocha.

Wulf resta figé, le téléphone à la main, furieux et frustré. Ach venait de le trahir. Il lui ferait la peau, et il aurait également celle de cette garce d'Artémis. Et tant qu'il y était, il liquiderait aussi Apollon !

Tout à sa rage et ses idées de vengeance, il n'avait pas entendu la porte du bureau s'ouvrir. Cassandra se tenait au milieu de la pièce, une expression interrogatrice sur le visage.

— Salut, fit-elle d'un ton las.

— Tu devrais être au lit !

— Je me suis réveillée et j'ai vu que tu n'étais pas là. Qu'est-ce que tu fais ? Il y a un problème ?

Non, il n'y en avait pas. Il n'y en avait plus, comme chaque fois que Cassandra était auprès de lui, et cette évidence ne faisait que rendre la situation plus difficile. Comment réagirait-il lorsqu'il lui faudrait tenir sa main squelettique de vieillarde à l'agonie ? Comment supporterait-il la vue de son corps partant lentement en poussière, alors qu'elle hurlerait de douleur ?

Il eut soudain si mal qu'il retint à grand-peine un cri qui serait monté jusqu'à l'Olympe. Il ne voulait pas montrer son

désarroi à Cassandra. Fébrilement, il étreignit la jeune femme. Il était fou de désir, mais il ne lui ferait pas l'amour. L'accouchement était trop récent. Il devait respecter la mère de son fils. Alors, il se contenta de respirer le parfum de la jeune femme, de se gorger des saveurs de sa bouche, exalté et en même temps au bord des larmes.

Cassandra se rendait compte qu'il avait envie d'elle, mais aussi qu'un immense chagrin le ravageait. IL tenait à elle, et la perspective de leur séparation définitive l'accabliait. Il avait peur aussi. Pour leur fils. Erik serait-il plus humain qu'apollite, ou l'inverse ? Les premiers tests sanguins effectués n'avaient été concluants ni dans un sens ni dans l'autre. L'analyse de son ADN ne produirait des résultats probants que dans quelques mois. À ce moment-là, Wulf serait seul pour affronter l'épreuve.

Afin d'adoucir sa peine, pour quelques instants du moins, Cassandra se dégagea de ses bras, s'agenouilla devant lui et descendit la fermeture Éclair de son jean.

- Mais... mais... que fais-tu ?
- J'aimerais te soulager un peu.
- Chérie, tu n'as pas à...
- Si. Je le veux.
- Dans ce cas...

Les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, il la laissa faire, un peu honteux mais débordant de gratitude. Jamais une femme ne l'avait aimé, ne s'était souvenue de lui et ne s'était donné la peine de lui procurer du plaisir.

Il crut défaillir lorsque la bouche de Cassandra l'amena au paroxysme de l'excitation. Il eut une seconde d'hésitation, essaya de se dominer, de bloquer la jouissance, mais elle sut habilement annihiler sa volonté, et dans un grand cri, il se délivra de sa sève. Pantelant, il dut s'appuyer un instant au mur, car ses jambes le trahissaient.

Puis il se pencha vers elle, glissa les mains sous ses aisselles et la releva.

- Merci, mon amour. C'était...

— Très beau. Entre nous, il n'y a que de la beauté. Rien ne saurait être avilissant ou interdit. Tu te sens mieux, maintenant ?

Elle n'attendit pas la réponse : Erik vagissait dans son berceau. Cassandra s'empressa d'aller le chercher et revint, l'enfant contre son sein. Le docteur Lakis, avant de partir pour toujours, avait tenu à analyser la teneur énergétique du lait de la jeune femme et avait découvert qu'il convenait parfaitement au bébé. Cassandra pouvait donc le nourrir.

— Nous avons commencé à congeler mon lait ce matin, expliqua-t-elle à Wulf.

— Comment cela ? Je ne comprends pas.

— Le docteur Cassus est venu pour m'expliquer la marche à suivre. Je me sers d'un tire-lait, et ensuite, on place le lait dans des biberons stériles, au congélateur. Comme cela, quand je ne serai plus là, s'il y a le moindre problème pour trouver une bonne nourrice, Erik boira le lait de sa maman. Mais en principe, je devrais être en mesure de lui laisser de quoi se nourrir pendant six mois, une durée suffisante pour un petit Apollite.

— Congeler ton lait ! Je suis éberlué.

— Les mères apollites qui meurent en laissant un nourrisson n'étant, hélas, pas rares, les responsables de la santé ont mis au point ce système depuis longtemps. De la sorte, les bébés deviennent des adultes en parfaite santé.

Elle marqua une pause, puis ajouta d'un ton accablé :

— Finalement, ce procédé n'aboutit qu'à une chose : à amener à la mort des êtres au zénith de leur forme.

— Cassandra, j'ai beaucoup réfléchi à tout cela.

— Et ?

— Et j'en suis venu à une conclusion : tu dois devenir Démon.

— Tu n'es pas sérieux ? demanda Cassandra, effarée.

— Si. De cette façon, tu...

— Je ne ferai pas ça.

— Ce n'est pas bien difficile. Il te suffira de...

— Tuer des personnes innocentes ? Non, Wulf.

— Phœbe ne tue personne.

— Non, mais elle se nourrit sur son mari qui, lui, tue des gens ! De toute façon, la question ne se pose pas : je n'ai plus de crocs. En outre, le seul qui soit à même de pourvoir à mes

besoins, c'est Urien, et il a déjà assez à faire avec ma sœur. Ajoute à cela que si je me transformais en Démon, j'aurais toutes collègues Chasseurs à mes trousses. Je ne pourrais plus mettre un pied hors d'Elysia. Je deviendrais prisonnière de cet endroit.

— Mes collègues ne te toucheront pas. Je les en empêcherai. Et tu n'auras pas à rester à Elysia. Je vais faire reconstruire ma maison. Tu resteras dans le sous-sol, avec moi. Personne n'aura vent de ta présence. Nul ne sera au courant.

— Et Erik ? Et Chris ?

Le souvenir du docteur Lakis à l'agonie hantait Wulf.

— Cassandra, je t'en supplie, prends le temps de la réflexion avant de refuser. Je ne veux pas que tu meures !

— Mais je n'ai pas envie de mourir.

— Alors, bats-toi. Pour toi, pour notre fils, pour moi. Il la sentit moins sûre d'elle.

— Ce ne serait pas bien, Wulf. Je ne veux pas mourir, mais ce que tu me demandes de faire pour échapper à mon sort est impossible. Cela irait à l'encontre de tout ce en quoi tu crois. Tu finirais par me haïr.

— Jamais je ne pourrais te haïr.

— Les tribunaux sont pleins de maris qui n'auraient jamais cru haïr leur femme un jour. Qu'éprouveras-tu quand j'aurai assassiné plusieurs innocents ?

Il se refusait à réfléchir à cela. Tout ce qu'il voulait, c'était penser à eux, à leur couple, leur famille. Pour la première fois de son existence, il se découvrait égoïste. Le monde des hommes, qu'il avait défendu avec tant d'ardeur, il s'en moquait maintenant. Il n'avait pas ménagé sa peine douze siècles durant pour protéger les humains. À eux de lui rendre maintenant un peu des bienfaits qu'il leur avait apportés !

— Cassandra, écoute : pour moi, pour nous, accorde-toi le temps de la réflexion avant de prendre une décision.

Cassandra avait raison, il en était conscient. Mais il ne parvenait pas à s'empêcher d'insister.

« Prends garde à ce que tu demandes, il se pourrait bien que tu l'obtiennes », lui avait dit Talon un jour.

Il eût été sage qu'il tienne compte de ces paroles.

— Entendu, je vais... disait Cassandra lorsque le téléphone sonna.

Wulf décrocha, persuadé d'entendre la voix d'Achéron. Il sursauta quand il reconnut celle de Stryker.

— Salut, Viking !

— Comment as-tu eu mon numéro ?

Si Urien l'avait trahi, il allait le regretter. Il lui arracherait son foutu cœur de Démon et le lui ferait avaler !

— Ah, voilà une intéressante question, Viking. Tu n'as guère laissé de traces derrière toi, mais heureusement, j'ai mes sources. Par un hasard inouï, l'une d'elles vit à Elysia.

— Qui ?

— Tss, tss... La curiosité est un vilain défaut, Viking. Mais je vais me montrer généreux et te faire une fleur. Tu as bien le droit de savoir ce que je cherche.

— Si c'est encore Cassandra, prépare-toi à en baver.

— Non, ce n'est pas elle. Elle ne m'intéresse plus. Dans quelques semaines, elle sera morte, alors pourquoi est-ce que je m'échinerais à lui courir après, hein ? Ce que je veux, c'est ton fils. Et tout de suite !

— Va te faire foutre.

— Oh, Viking, c'est là ta réponse ? Tu ne tiens pas à savoir à qui appartient l'âme dont je vais m'emparer ?

Non, dans la mesure où ce n'était pas l'âme de Cassandra, d'Erik ou de Chris. Désormais, Wulf était indifférent au sort de tous. Ne comptaient plus pour lui que sa femme, son enfant et son neveu.

Néanmoins, il préférait être au courant du dernier immonde projet de Stryker.

— Quelle âme vas-tu prendre ?

Il attendit une réponse, puis se rendit compte que Stryker avait coupé la communication.

Il ne lui restait plus qu'à trouver lui-même qui le monstre allait piéger. Il ne s'agissait ni de Cassandra, ni d'Erik, ni de Chris, sur lesquels il veillait de trop près pour que Stryker puisse les atteindre. Alors, qui restait-il ?

Grands dieux !

Le père de Cassandra.

16.

Wulf referma son téléphone, l'esprit en déroute, et se tourna vers Cassandra. La jeune femme était blême.

— Qu'a-t-il dit ?

Il eût sans doute mieux valu mentir, mais Wulf s'en sentait incapable. Sa relation avec Cassandra était basée sur la confiance et la sincérité. Il ne lui avait jamais rien dissimulé.

— Stryker veut échanger ton père contre Erik. Si nous refusons, ton père sera tué.

Ce qu'il s'abstint de préciser, c'était que M. Peters mourrait de toute façon. Stryker n'allait pas laisser échapper une si belle âme.

Peut-être Urian pourrait-il s'arranger pour que Jefferson Peters reste en vie ? Après tout, il s'agissait de son beau-père.

Les yeux écarquillés d'horreur, Cassandra plaqua la main sur sa bouche.

— Qu'allons-nous faire ? Nous n'allons évidemment pas lui donner Erik, et je ne peux même pas envisager de laisser Stryker tuer mon père.

Wulf se leva et prit le temps de s'éclaircir la gorge. Il tenait à parler avec calme et pondération, afin d'apaiser Cassandra. Qu'elle cesse de se tourmenter et ne se soucie que de sa santé et de celle d'Erik. Lui, il s'occupera du reste.

— Je ne vois qu'une issue, Cassandra : il faut que je tue Stryker.

— Tu as déjà essayé. Ça n'a pas marché. Il a trop de guerriers auprès de lui.

— Oui, mais les Vikings étaient passés maîtres dans l'art de l'attaque-surprise. Je peux prendre Stryker au dépourvu.

— Non. À l'instant où il a raccroché, il a commencé à redoubler de vigilance. Il va s'attendre à une action de ta part. Il est trop malin pour ne pas se méfier.

— Alors, que suggères-tu ? demanda Wulf d'un ton un peu brusque. Que je lui donne Erik en lui souhaitant bon appétit ?

— Bien sûr que non !

— Dans ce cas, trouve une autre solution.

Désespérément, Cassandra chercha, mais en vain. Elle ne voyait pas ce qu'ils pouvaient faire, hormis contacter Urian. Mais elle savait par Phœbe qu'il s'était absenté pour plusieurs jours.

— Quand et où comptes-tu affronter Stryker ?

— Ce soir, à *L'Inferno*.

— Bien. D'ici là, nous aurons peut-être une idée.

Maigre espoir, mais espoir tout de même, se dit Wulf.

— Je viens avec toi ! Je vais t'aider, annonça Chris, ce qui laissa Wulf pantois.

Kat regarda le jeune homme comme s'il avait perdu l'esprit.

— Que veux-tu que nous fassions de toi, Chris ? lui demanda Wulf. Qu'on te jette sur eux ?

— Je ne suis plus un gosse, et il se trouve que j'ai appris à me battre. Tu as oublié, Viking ? Tu m'as entraîné au combat rapproché pendant des années !

— Ouais, mais je ne t'ai jamais frappé.

— Chris, ne t'en fais pas, dit Kat en caressant la main du jeune homme, qui paraissait gravement offensé. Le jour où les héros de tes jeux vidéo sortiront de leur boîte pour attaquer, nous ferons appel à toi.

Le jeune homme souffla bruyamment.

— Peuh... Je me demande bien pourquoi je m'intéresse à tout ça.

— Ton job, Chris, c'est de veiller sur Cassandra et Erik, dit Wulf en ajustant son glaive sur son flanc. J'ai besoin de toi ici, mon gars.

— Tu parles ! Pour toi, je suis complètement inutile.

Wulf attrapa gentiment le jeune homme par le cou et l'attira contre lui.

— Tu n'es jamais inutile à mes yeux. Alors, ne t'avise pas de répéter ça, sinon il t'en cuira.

— OK, fit Chris en tentant de se défaire de l'emprise de Wulf. J'en déduis que mes capacités de me reproduire ne sont pas négligées en dépit de l'arrivée de l'héritier.

Wulf lui ébouriffa les cheveux, puis se tourna vers Kat.

— Prête ?

— Je crois. Mais tu as conscience que Stryker et ses sbires vont filer dès qu'ils me verront, n'est-ce pas ?

— Oui, et c'est très bien. Pendant qu'ils prendront garde de ne pas te faire de mal, je pourrai me concentrer sur la meilleure façon de les mettre en pièces.

— Mmm. Pas mal, comme tactique.

Ses armes en place, Wulf alla embrasser Cassandra et le bébé. Erik dormait du sommeil du juste, inconscient du drame qui se jouait et dont il était l'acteur principal. S'il mourait, ce serait la fin du monde.

Quelle chance il avait de tout ignorer de la réalité ! songea Wulf en le regardant. Il aurait bien passé la nuit à contempler ce petit être. Mais un travail l'attendait, et il avait trop à perdre s'il ne l'accomplissait pas.

Une question le hantait : qui avait renseigné Stryker ? Urian était-il le traître ? Mais peut-être ne s'agissait-il que d'une coïncidence. Après tout, Jefferson Peters était aussi le beau-père d'Urian. Il ne l'aurait pas jeté dans les griffes de Stryker. Mais comment savoir si, mû par quelque raison connue de lui seul, Urian n'avait pas finalement décidé de se ranger aux côtés de Stryker... qui était tout de même son père ?

Il était temps de partir. Réfléchir passait désormais au second plan.

Wulf et Kat quittèrent donc l'appartement.

Phœbe les attendait devant la sortie principale d'Elysia. Elle tenait à la main un collier qu'elle passa autour du cou de Wulf.

— Ce bijou te permettra de faire ouvrir les portes de la cité et d'y revenir lorsque tu le souhaiteras, Wulf.

— Merci. As-tu eu des nouvelles de ton mari ?

— Non, aucune, et je m'inquiète : si Stryker a appris qu'Urian nous aide, que les dieux lui viennent en aide !

— Ton mari n'a aucun problème, Phœbe, crois-moi, assura Kat. C'est un excellent acteur. La preuve, je l'avais toujours pris

pour un sale con, et il m'a démontré le contraire. Je suis certaine qu'il a dupé son père aussi aisément qu'il m'a dupée, moi... Hé, Phœbe, ne fais pas cette tête ! Je plaisantais ! Ton mari est un mec bien.

— Comment peux-tu plaisanter dans une situation pareille ?

— À la différence des Apollites, je sais que je vais vivre au-delà de cette nuit et de toutes les suivantes, sauf si le monde est anéanti ou si un ennemi particulièrement doué me met en pièces. Je ne suis pas vraiment en danger, alors je ne m'en fais pas. Mon seul souci, c'est vous tous.

— Alors, reste bien auprès de moi, Kat, dit Wulf avec un petit rire. J'ai besoin d'une protection. Tu seras mon armure.

— Le guerrier viking va se cacher derrière moi, marmonna Kat en souriant, tout en franchissant les portes d'Elysia. En voilà un scoop ! Je n'y croirai que quand je te verrai tapi contre mon dos.

Le véhicule avec lequel ils étaient arrivés et qu'ils avaient laissé en plein air avait été déplacé et garé dans une grotte, au milieu d'autres voitures. Les Apollites les parquaient là, à disposition de ceux d'entre eux qui décidaient de quitter la cité et de réintégrer le monde sous forme de Démons.

Avant de pénétrer dans la grotte, Wulf regarda autour de lui : Le printemps approchait. Les arbres n'étaient plus givrés, et la neige avait fondu.

Shanus lui avait remis plusieurs jeux de clés, afin qu'il choisisse la voiture qui lui plairait. Wulf jeta son dévolu sur un Mountaineer bleu sombre.

— Ça va bien se passer, Wulf, lui dit Kat alors qu'il démarrait, les pensées tournées vers ceux qu'il laissait dans la ville.

— Ouais. C'est ce qu'il faut se dire.

Il fit en sens inverse la route vers St. Paul. Premier arrêt : sa maison. Ou du moins ce qu'il en restait. Le sous-sol étant intact, il y récupérerait quelques armes supplémentaires qui pourraient se révéler fort utiles. Le combat à venir promettait d'être rude, et il voulait pouvoir parer à tout.

Une heure plus tard, il entrait chez lui et posait un regard ébahi sur sa propriété : plus aucune trace de la bataille ne

subsistait. Les murs étaient d'un blanc sans tache, les fenêtres bien en place, le garage fermé par un portail flambant neuf.

— Bon sang, mais que s'est-il passé, Kat ? Stryker a-t-il tout fait réparer ?

— Tant de délicatesse, ce n'est pas son genre. Je ne sais pas qui s'est chargé des travaux. Les membres du Conseil des écuyers, peut-être ?

— Non. Ils ne sont pas au courant de ce qui est arrivé.

Il roulait au pas, attentif au moindre mouvement, tous les sens en alerte. Il pressentait un piège, et ses soupçons se renforcèrent quand il aperçut une ombre qui se déplaçait à un angle de la maison. Il éteignit immédiatement les phares. Il y voyait mieux dans le noir absolu. Puis il prit son sabre rétractable, logé sous le siège du conducteur.

Trois hommes en noir apparaissent. Ils se dirigèrent droit vers la voiture d'une démarche assurée, comme si le monde leur appartenait et qu'ils ne craignaient personne. Ils exsudaient la force et l'arrogance. Et tous étaient blonds.

— Ne bouge pas, ordonna Wulf à Kat.

La brume qui montait du fleuve s'enroulait autour des membres de l'inquiétant trio.

Entre deux hommes en long manteau noir se trouvait un géant tout entier vêtu de cuir. Deux fines tresses pendaient de part et d'autre de son front.

— Talon ? s'écria Wulf, incrédule.

— Je suis bien content que tu me reconnaises, Viking. J'avais peur que tu ne me coupes la tête et que tu ne te souviennes de moi qu'ensuite !

Le cœur de Wulf bondit de joie dans sa poitrine. Cela faisait près d'un siècle qu'il n'avait vu son ami ! Il serra chaleureusement la main tendue du Celte. Puis il regarda ses deux compagnons.

Il se rappelait celui de gauche. Il l'avait rencontré à La Nouvelle-Orléans, cent ans plus tôt, lors des festivités de Mardi gras.

— Kyrian, c'est ça ?

Le Grec hocha la tête. Il avait changé, se dit Wulf. Finis, les longs cheveux et la barbe.

— Salut à toi, Viking. Je te présente mon ami Julien de Macédoine.

Wulf avait entendu parler de Julien. C'était lui qui avait appris à Kyrian toutes les subtilités du combat.

— Heureux de te rencontrer. Mais que diable faites-vous ici, tous les trois ?

— Ils sont tes renforts, Wulf.

Achéron ? Chargé d'un sac de transport pour bébé sanglé sur la poitrine, en haut duquel on apercevait la tête d'un petit enfant ? Wulf était complètement désorienté.

— Mais... mais... À qui est ce bébé ? C'est le tien, Kyrian ?

— Oh que non ! Si je mêlais ma fille Marissa à un truc pareil, Amanda, ma femme, me hacherait menu, en commençant par les parties les plus sensibles de ma personne. Ce gosse est celui d'Achéron. Moi, j'avais pensé à un poupon en Celluloïd, mais Ach a dit que Stryker ne tomberait pas dans le panneau, qu'il humerait immédiatement l'odeur du plastique. Alors, il va donner un vrai enfant à Stryker.

Le chef des Chasseurs fit doucement pivoter le sac vers Wulf, qui vit un bambin brun.

— Mais... et s'il est blessé ?

Le bébé éternua, et Wulf bondit : il venait de recevoir dans la jambe une décharge électrique d'une puissance telle qu'elle eût tué un humain.

— Pardon, fit l'enfant d'une voix chantante. J'ai bien failli te faire griller, Chasseur, ce qui aurait été dommage, parce que je n'ai pas de ketchup pour manger avec la viande rôtie. Akri, tu sais que la viande de Chasseur est sans saveur. Il faut des condiments et...

— Simi, arrête, veux-tu ? Et, s'il te plaît, fais le bébé !

— Ah, oui, j'oubliais. Excuse-moi, akri. Ga-ga-ga... gueu-gueu-gueu... Est-ce que ça va, comme ça ?

— Grands dieux, mais qu'est-ce que c'est que ce... cette... bredouilla Wulf.

— Je suis Simi, le bébé dragon de mon akri, énonça la voix flûtée.

— Quoi ?

— Elle t'a répondu ! tonna quelqu'un derrière eux. Alors, arrête de l'enquiquiner !

Tous se retournèrent. Un autre homme venait de sortir de l'ombre. Aussi grand qu'Achéron, il avait les cheveux noirs.

— Alors, tu t'es finalement décidé à venir, le Grec ? lui dit le chef. Ce sera chouette que tu participes à la fête avec nous. Wulf, je te présente Zarek, notre Esquimau.

— Je suis venu parce que je n'avais rien de mieux à faire, grommela Zarek. Je me suis dit que ce serait marrant de filer quelques coups de pied aux Démons.

— Salut, Zarek, dit Wulf. C'est donc toi, l'exilé d'Alaska ? Le Grec avait une expression féroce, une posture agressive, mais Wulf comprit tout de suite que c'était du chiqué.

— Ouais, et je me les caille, ici. J'ai hâte de botter le cul de ces foutus Démons et de repartir sur ma plage à l'ombre des cocotiers. Parce que c'est là que j'habite maintenant, Viking. Grâce à la famille d'Astrid, ma femme, j'ai eu droit à une promotion.

— Si ça t'emmerde tant que ça d'être là, pourquoi es-tu venu ? s'enquit Talon.

Zarek tendit le bras. Il y eut un claquement, et une griffe d'acier jaillit de sa main gauche.

— Astrid a insisté. Elle a dit qu'il fallait que je me fasse des copains. Ça me l'a coupée. Les femmes ont de ces idées ! Elle veut me rendre sociable.

Achéron s'autorisa l'un de ses rares grands éclats de rire.

— Pas la peine de te marrer, Ach, lança Zarek. C'est toi qui m'avais collé en Alaska !

Puis il fit un geste qui sidéra Wulf : il se pencha sur le sac et caressa la tête brune de Simi.

— Comment va, ma petite chérie ? L'intonation était empreinte de tendresse.

— Je vais bien ! Tu m'as apporté des haricots congelés ? J'avais bien aimé les haricots congelés quand j'étais en Alaska. On a passé du bon temps ensemble, hein, Zarek ? On a rigolé. Mais j'ai faim et...

— Ce n'est pas le moment de manger, Simi, dit Achéron.

— Et les Démons ? Je ne pourrai pas les manger ? pleurnicha Simi.

— Si tu en attrapes un, oui, tu pourras en faire ton goûter. Wulf se demanda si Achéron était vraiment au courant de la nature des Démons qu'ils allaient affronter. Il doutait que Simi réussît à en tuer un seul. D'ailleurs, cette incertitude valait pour tous les membres du groupe.

— Wulf, va chercher tes armes, ordonna Achéron. Tu as un rendez-vous.

— J'y vais. Mais permettez-moi de vous dire merci à tous.

Il retourna vers la voiture. Il fallait informer Kat qu'il n'y avait pas de danger et qu'elle pouvait sortir.

Le véhicule était vide.

— Kat ? Kat ! Où es-tu ?

Il attendit, mais Kat ne se manifesta pas.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Talon en Rapprochant de la voiture avec les autres.

— Avez-vous vu la femme qui m'accompagnait ?

Tous secouèrent la tête.

— Ce n'est pas possible. Elle n'a pas pu s'évanouir comme ça. Quoique, si. Elle est justement du genre à disparaître sur un claquement de doigts.

— C'est ton épouse ? demanda Kyrian.

— Non. Une des femmes de main d'Artémis qui nous a aidés.

Achéron fronça les sourcils.

— Cette Kat, à quoi ressemble-t-elle ?

— Blonde, jeune et mince. Et très grande, presque autant que moi.

— Impossible qu'elle travaille pour Artémis, alors. Artie ne supporte pas qu'une femme soit plus grande qu'elle.

— Merde, j'espère que vous vous trompez, Ach, dit Wulf. Parce que si ce n'est pas ça, alors Kat travaille avec Stryker et elle a filé pour l'informer de la formation de notre petite troupe.

— Mmm. Je me demande ce qu'elle est. Je ne sens même pas trace de son passage, fit le chef en humant l'air. C'est comme si elle n'existant pas.

Il fit pivoter le sac contenant Simi vers sa hanche avant d'ajouter :

— Je ne sais que penser. Mais sa description correspond à celle d'une Apollite ou d'un Démon.

— Mais elle peut sortir en plein jour.

— Qu'est-ce que c'est que ces salades ? intervint Zarek. Il y a des Démons qui supportent le soleil, maintenant ? C'est Artémis qui les a créés ?

— Non. Artémis a autre chose à faire, dit Achéron.

— Nous saurons bientôt de quoi il retourne, remarqua Wulf. Je vais chercher mes armes, et on y va.

Il s'éloignait lorsqu'il remarqua que Talon s'approchait d'Achéron. Il s'immobilisa et écouta.

— Qu'est-ce qui nous attend, Ach ?

— Eh bien, ce soir, nous avons affaire à quelque chose de plus puissant que ce dont nous avons l'habitude. Tout ce que je peux honnêtement te garantir, c'est que nous aurons un combat du feu des dieux.

Wulf rit sous cape. Un combat d'exception, ça lui convenait parfaitement. Se battre était ce qu'il savait faire le mieux.

Ils arrivèrent à *L'Inferno* juste avant minuit. Curieusement, le bar était vide. Seul Dante était présent, vêtu de son habituelle tenue noire. Il semblait très en colère.

— Fichu Achéron ! Te revoilà !

Le chef des Chasseurs et le Katagaria se serrèrent la main, puis Dante se pencha sur le sac.

— Simi ? fit-il avec un sourire hésitant.

Le sourire lui fut rendu avec chaleur. Une chaleur excessive, à roussir les poils des bras, aussi Dante recula-t-il prestement.

— Merde, Ach, j'aimerais bien que tu me préviennes quand tu amènes ton monstre ici ! Est-ce qu'il faut que j'avertisse les serveurs que la machine à dévorer est là ?

— Non. Elle se gavera de Démons.

— Où sont passés les clients ? demanda Wulf à Dante.

— J'ai eu vent d'une bagarre pour ce soir, alors nous avons fermé la boutique.

Wulf balaya des yeux la salle vide. Les quelques employés encore en poste avaient dû se réfugier dans l'arrière-salle.

Soudain, un détail retint son regard. Une peau de panthère noire accrochée au mur. Un frisson courut le long de son dos lorsqu'il reconnut les reflets rouges dans la toison.

— C'est ton frère, Dante ?

— Ouais. Le salopard bossait pour les Démons. Il leur fournissait des renseignements sur vous et sur nous.

— Eh bien, c'est cool, ça, de liquider son frangin, fit Talon. Et en plus, de le mettre au mur !

— Ne crois pas que ça ne m'ait pas fait de peine. Si je n'avais pas de cœur, j'aurais foutu sa peau par terre pour que tout le monde marche dessus. Enfin, à dire vrai, c'était mon idée, mais mes autres frères sont sensibles. Ça les a choqués. Alors, pour couper la poire en deux, on l'a cloué au mur. Ça fait joli.

— Très, confirma Talon. Ta famille est là, hein ?

— Oui. À l'abri, derrière. Nous ne tenons pas à être mêlés à votre règlement de comptes.

— Bien sûr, fit Zarek. Vous êtes des pacifistes. Vous rechignez à tuer, sauf s'il s'agit de vos frères.

Dante s'avança vers le Grec, et les deux hommes s'affrontèrent sans mot dire, nez à nez.

— C'est la loi de la jungle, dit enfin Dante en reculant après avoir reniflé d'un air écœuré. Les trahis mangent les traîtres.

— Tout à fait d'accord, approuva Zarek. Tuez-les tous, Hadès reconnaîtra les siens, c'est ma devise.

— Il me plaît, celui-là, dit Dante. Il nous comprend, lui.

— Eh bien, le Grec, on dirait que tu t'es trouvé un pote. Astrid sera contente, dit Achéron en riant.

Zarek lui expédia un crochet qu'Achéron esquiva sans peine.

— Bon, les gars, la partie va commencer, annonça Achéron, tout en sortant le « bébé » du sac pour le tendre à Wulf.

Le Chasseur éprouva quelques réticences à prendre Simi contre lui. Elle s'en rendit compte et dit en souriant :

— Simi ne te mordra pas si tu ne la fais pas tomber.

Pour s'assurer d'être bien comprise, elle montra ses crocs à Wulf, puis se laissa aller au creux de son bras, tel un authentique nourrisson innocent.

— On se cache ? demanda Julien. On essaie de les prendre par surprise ?

— Ça ne servirait à rien, dit Achéron. Stryker n'est pas un Démon comme ceux dont vous avez l'habitude.

— Il est du genre Desiderius ? s'enquit Kyrian.

— Pire. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, et c'est particulièrement valable pour toi, Zarek, c'est de me laisser Stryker, parce que je suis le seul qu'il ne puisse pas tuer.

— Et pourquoi ça ? fit Zarek. Oh, je sais. Ma question est idiote et tu y répondras le jour où des orangers fleuriront en Alaska.

— Exact. Alors, à quoi bon parler pour rien, hein ?

— Juste pour t'enquiquiner. Bon, ce type et sa bande, ils sont censés se pointer quand ?

À peine Zarek eut-il posé cette question qu'un nuage se forma au-dessus de leur groupe et s'épaissit, tandis que des sifflements aigus déchiraient l'air.

Un grand sourire illumina le visage de Zarek.

— La fête va commencer, mes petits !

Il fit jaillir sa griffe d'acier, Kyrian la lame de son sabre rétractable ; Talon se munit de son *srad*, cette espèce de scie circulaire qui pouvait faire tant de dégâts, et Julien de son glaive.

Mais ni Achéron ni Wulf ne sortirent d'arme, la mission de ce dernier étant d'assurer la protection de Simi et, par extension, de Cassandra et Erik.

Le tunnel spatio-temporel s'ouvrit, livrant passage à Stryker. Une troupe de Démons spathis s'engouffra à sa suite. Urian faisait partie du groupe. Lorsque son regard croisa celui de Wulf, il resta parfaitement impavide. C'était ce même homme qui l'avait marié à Cassandra, songea Wulf avec amertume. Et cette femme à sa droite, Kat, ne semblait pas le reconnaître non plus. Quelle mystification ! Chapeau bas aux deux grands acteurs.

— Comme c'est charmant ! fit Stryker en riant. Vous avez apporté le déjeuner de mes hommes. J'aimerais bien que tout le monde soit aussi attentionné que vous !

Plusieurs Démons éclatèrent de rire, et Zarek fit de même.

— Ach, ce mec me plaît. Dommage qu'il faille le tuer.

Le regard de Stryker alla de Zarek au chef des Chasseurs, sur lequel il s'arrêta. Aucun des deux ne cilla, mais Wulf avait remarqué un certain trouble chez Urien quand il avait vu Achéron.

— Père ? souffla Urien à Stryker.

— Tout va bien, fils. Je sais tout de l'Atlante. N'est-ce pas, Achéron ?

— C'est ce que tu penses, mais tu te trompes. Moi, en revanche, je n'ignore rien de toi. La Destructrice s'amuse bien avec toi. Tu es sa marionnette.

— Tu mens !

— Ah ! Peut-être... peut-être pas.

Wulf admirait son chef. Il avait l'art de déstabiliser ses interlocuteurs, amis ou ennemis.

Visiblement désorienté, Stryker détourna son regard d'Achéron et s'intéressa au bébé que portait Wulf. Il hocha la tête d'un air satisfait.

— C'est bien. Tu as eu tellement d'ennuis, Chasseur. Tu en as tant fait... Je devrais me sentir flatté.

Wulf tiqua. Quelque chose n'allait pas. Stryker avait-il compris que Simi n'était pas Erik ?

— Les enfants sont la joie de la vie, continua Stryker en embrassant Urien sur la joue. Ils nous apportent un tel bonheur... mais parfois aussi du chagrin.

Urien fronça les sourcils : tout en parlant, son père jouait avec ses longs cheveux. Il n'avait plus cinq ans, semblait-il avoir envie de dire. Que Stryker cesse donc de le traiter comme un gosse !

— Évidemment, tu comprends mal ce que je raconte, Wulf. Cette histoire de chagrin... Ton fils ne vivra pas assez longtemps pour te faire subir les affres de la trahison, lui.

Il repoussa Urien si brutalement que ce dernier tomba par terre. La main de Stryker se serra autour du cou de son fils, et aussitôt, du sang coula entre ses doigts crispés. Son bras se terminait par des griffes de dragon et n'avait plus rien d'humain, désormais. Il avait déchiré la gorge de son fils.

— Vous m'avez vraiment cru assez stupide pour tomber dans le panneau, Chasseurs ? demanda Stryker d'une voix qui vibrait de colère.

Il s'interrompit brièvement, puis reprit avec la voix de Jefferson Peters, le père de Cassandra :

— Je savais que jamais vous ne me donneriez le bébé. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'éloigner les gardes d'Elysia pendant un moment.

Un instant hébété, Wulf se ressaisit en quelques secondes et se prépara à attaquer. Mais Stryker avait déjà disparu. Il ne restait de lui qu'un nuage de fumée lorsque ses Démons fondirent sur leurs adversaires.

— *Akritah tahl* hurla Achéron.

Et le portail s'ouvrit.

— Rien ne nous oblige à l'emprunter, lança un Démon en ricanant.

Mais le portail l'aspira, ainsi que ses acolytes. Achéron se précipita vers Urien, qui baignait dans une mare de sang. Les yeux du jeune homme exprimaient le désarroi et la terreur.

— Respire lentement et très profondément, lui dit le chef des Chasseurs avec douceur.

Il posa les mains sur la poitrine du blessé. Wulf comprit qu'il allait le guérir.

— Pourquoi ? murmura Urien.

— Je te l'expliquerai plus tard.

Achéron se redressa, remonta la manche de sa chemise, dévoilant un dragon tatoué, et ordonna :

— Simi ! Reviens à moi !

Instantanément, le bébé échappa aux bras de Wulf, se métamorphosa en dragon miniature et se glissa sous la peau du biceps d'Achéron, à l'emplacement du tatouage.

Le chef des Chasseurs regarda ses hommes, puis tendit l'index.

Une fraction de seconde plus tard, tous étaient téléportés à Elysia.

L'enfer semblait s'être déclenché dans la cité depuis le départ de Wulf et Kat. Des cris s'élevaient de toutes parts, des corps gisaient dans les rues. Les Apollites, hommes, femmes et

enfants, avaient été massacrés. À la différence des Démons, ils ne se désintégraient pas en mourant, sauf lorsqu'une mort naturelle les frappait, à l'âge de vingt-sept ans.

Wulf se mit à trembler. Quel carnage... Cassandra ? Erik ?

— Phœbe ! hurla Urian en courant vers son appartement, complètement rétabli.

À quoi bon crier ? se dit Wulf. Personne ne pouvait crier plus fort que les malheureux qui agonisaient. Quelle que fût la puissance de son appel, Cassandra ne l'entendrait pas.

Il fonça vers l'appartement. En chemin, plusieurs Démons tentèrent de l'arrêter. Il les détruisit en un éclair. En cet instant, rien ni personne n'aurait pu l'empêcher de rejoindre ce qui avait été son foyer quelques mois durant.

La porte avait été forcée, découvrit-il dès qu'il fut sur le palier. Le cadavre de Shanus gisait en travers du vestibule.

Mais un son aigu galvanisa Wulf : des pleurs. Ceux de son fils. Erik était en vie !

Il se rua dans la chambre.

Chris se tenait dans l'angle le plus éloigné de la porte, Erik serré contre son cœur. Devant lui, ses deux amies Kyra et Ariella faisaient barrage de leur corps.

Pendant ce temps, quatre Démons, dont Stryker, attaquaient Cassandra et Kat. La virulence de la riposte des deux jeunes femmes émerveilla Wulf.

— Tu ne pourras pas éternellement brandir ton bouclier, Katra ! s'écria Stryker.

— Celle qui, finalement, n'avait quitté le groupe de Chasseurs que pour aider et non trahir rétorqua, tout en décochant un sourire à Wulf :

— Mais je n'aurai pas à le brandir aussi longtemps ! Juste le temps que la cavalerie arrive. Et la voilà !

Manifestement, Stryker n'avait pas vu Wulf. Il se retourna et blêmit. Wulf tua l'un des Démons puis fondit sur Stryker, qui lui expédia dans la poitrine une décharge de foudre qui le cloua au mur.

La douleur vida momentanément Wulf de son énergie. Quand Achéron et Zarek apparurent, il remercia les dieux *in*

petto. Stryker, lui, les maudit à haute voix. Kat s'évapora au même instant.

Sur un signe d'Achéron, Wulf et Zarek s'occupèrent des deux autres Démons. Quant au chef, il fit face à Stryker. De nouveau, celui-ci se servit de la foudre pour neutraliser son adversaire, mais Achéron vacilla à peine sur ses jambes. Stryker préparait une autre décharge quand, sortant du néant, jaillit une créature à la peau jaune. D'une clé au bras, elle bloqua Stryker, puis tous deux disparurent comme par magie.

Achéron poussa un grognement de satisfaction et cria :

— Maintenant que tu l'as récupéré, Apolymi, garde-le !

— Bon sang, mais qui êtes-vous, Ach ? demanda Wulf, éberlué.

— Faut pas poser de questions auxquelles on n'aura pas de réponse, récita Zarek, hilare. Crois-moi, Viking, c'est pas demain la veille que tu apprendras la vérité !

— Stryker est parti pour de bon ? demanda Cassandra, la main toujours serrée autour de son poignard à trois lames. Dieux merci !

La jeune femme alla brièvement étreindre Wulf, avant de sortir Erik des bras protecteurs de Chris.

— Je sais, mon bébé... tu pleures. Mais c'est fini, le méchant ne reviendra pas.

— Qui l'a emmené ? s'enquit Kyra. Et où sont-ils allés ?

Bien entendu, Achéron ne répondit pas.

— Vous êtes sains et saufs, les enfants, et pour un bout de temps, déclara-t-il. Mais dites-vous bien qu'il peut se manifester de nouveau. Il fait partie des rares créatures sur lesquelles je n'ai guère de pouvoir. Quand réapparaîtra-t-il ? Dans des mois ? Des siècles ? Mystère.

Kyrian, Julien et Talon venaient de pénétrer dans la chambre.

— Tous les Démons ont disparu. On en a tué quelques-uns, annonça Talon, mais les autres... Pfft !

— C'est très bien comme ça, les gars, dit Achéron. Merci.

Le chef des Chasseurs poussa ses hommes vers le salon.

Après avoir embrassé sa femme et son fils, Wulf alla les rejoindre en compagnie de Chris.

— Eh bien, on va en avoir pour des jours à nettoyer ce foutoir, remarqua Chris après avoir regardé autour de lui d'un air abattu.

D'un geste, Achéron répara les dégâts.

— Désolé, mais je ne peux rien faire pour lui, dit-il en regardant le corps de Shanus.

— Je m'en occupe.

Wulf chargea le cadavre sur ses épaules et sortit de l'appartement. Ses collègues lui emboîtèrent le pas. Dans le centre-ville, des dizaines d'Apollites pleuraient, penchés sur leurs morts.

— Ils ne méritaient pas cela, fit Wulf.

— Non, admit Achéron, mais qui le mérite ?

Une femme s'approcha de Wulf. Il se rappelait l'avoir déjà vue. Les fois précédentes, elle avait un port de reine. Aujourd'hui, elle n'était que l'ombre d'elle-même.

— Shanus ? demanda-t-elle simplement, les yeux pleins de larmes.

Wulf étendit le corps du malheureux sur le sol.

— Êtes-vous sa femme ?

Elle ne parvint qu'à hocher la tête.

— Je suis désolé, dit Wulf.

La femme se redressa, retrouvant un peu de sa superbe.

— Allez-vous-en, vous et votre famille ! Nous vous avons aidés et vous nous avez apporté le malheur !

— Ouais, c'est pas une mauvaise idée de partir, dit Zarek. Vous avez remarqué les coups d'œil qu'on nous lance ?

— Zarek a raison, approuva Achéron. Les gars, escortez Wulf et sa famille hors d'ici. Moi, je dois trouver quelqu'un.

Wulf comprit que son chef comptait se mettre en quête d'Urian.

— Voulez-vous que nous vous attendions, Ach ?

— Non. Dehors, vous trouverez des 4 x 4. Allez tous chez toi, Viking. Je vous retrouverai là-bas.

Sans discuter, dans la mesure où tous savaient que leurs éventuelles questions demeurerait sans réponse, ils partirent chercher Cassandra, Erik et Chris et sortirent d'Elysia.

Achéron resta seul dans la cité éplorée. Au nom d'Apollymi, Stryker avait semé la mort et la souffrance, se dit-il avec dégoût, tout en marchant vers l'appartement de Phœbe. La déesse de la destruction. Il fallait espérer que nul n'ouvrirait jamais les portes de sa prison.

Achéron trouva Urian agenouillé au milieu du salon. Il serrait un médaillon d'or entre ses doigts et pleurait.

— Urian ?

— Fichez le camp ! Laissez-moi seul !

— Tu ne peux pas rester là, Urian. Les Apollites vont se retourner contre toi.

— Et alors ? Cela m'est égal. Vous auriez dû m'abandonner à mon sort ! Me laisser mourir ! Pourquoi m'avoir sauvé ?

Le regard d'Urian émut Ach, ce qui le troubla. Cela faisait une éternité qu'il n'avait ressenti de compassion pour quelqu'un. Cet homme avait mal, et il souffrait pour lui.

— Urian, si je ne m'étais pas occupé de toi, après ce qui vient de se passer, tu aurais vendu ton âme à Artémis et tué ton père.

— Vous croyez que je ne vais pas le tuer, de toute façon ? Phœbe... Il reste rien d'elle ! Même pas de quoi lui offrir un service funèbre. Elle a disparu !

— Oui, je sais.

— Non, vous ne savez rien ! cria Urian en repoussant la main qu'Achéron avait posée sur son épaule. Je ne veux pas vivre sans ma Phœbe.

— Je te répète que je sais ce que tu ressens. C'est pour cela que je vais te faire une proposition. Je ne peux pas surveiller ton père. Il faut que ce soit toi qui le fesses, sinon, tôt ou tard, il reviendra à la charge pour exterminer les descendants d'Apollon.

— Et alors ? Pourquoi est-ce que je les protégerais ? Je me fiche bien qu'ils disparaissent ! Phœbe est morte à cause d'eux !

— Phœbe a survécu jusqu'à aujourd'hui grâce aux Apollites, Urian, l'aurais-tu oublié ? Ton père et toi êtes responsables de la mort de tous les membres de la famille de ta femme. Lui as-tu révélé que tu étais à l'origine du massacre ? Que tu avais été l'instigateur de l'assassinat de sa grand-mère, de ses cousins ?

Urian baissa la tête.

— Non, murmura-t-il, je ne le lui ai pas dit. Mais jamais je ne lui aurais fait de mal, à elle. Je l'ai arrachée à la voiture en flammes, après l'explosion de la bombe. Je ne lui ai pas fait de mal, je vous le répète.

— Tu te trompes, car tu lui en as fait. Chaque fois que ton père et ses Spathis, avec ton aide, ont tué un oncle, un cousin de Phœbe, elle a souffert. La mort de sa mère et de ses sœurs l'a plongée dans un chagrin sans pareil. Et c'est pour cela que tu as épargné Cassandra. Tu n'en pouvais plus de voir ta femme désespérée. Est-ce que je me trompe ?

— Non. Vous avez dit avoir une proposition à me faire. Quelle est-elle ?

— Que tu travailles pour moi. Et si tu le souhaites, je peux effacer tous les événements qui viennent de se dérouler de ta mémoire. Ainsi, tu recommenceras une vie sur des bases saines, sans le poids du chagrin et de la rancœur, comme si jamais rien de dramatique ne s'était passé.

Urian n'hésita pas longtemps.

— Si j'accepte cette proposition, me tuerez-vous si vous ne me jugez pas digne de vos attentes ?

— Est-ce là ton souhait ?

— Non.

— Je ne te tuerai pas.

— Il faut que je sache autre chose, Achéron. Suis-je encore un Démon ?

— Non. Mais tu n'es pas exactement un Apollite non plus.

— Alors, qu'est-ce que je suis ?

— Un être unique en ce monde.

— Combien de temps vivrai-je ?

— Tu es immortel.

— C'est impossible.

— Ne cherche pas à comprendre.

— Mmm. Pourrai-je sortir en plein jour ?

— Si tu le désires, je ferai en sorte que tu le puisses. Et si tu choisis cette amnésie que je t'offre, tu seras totalement humain.

— Vous êtes vraiment capable de réaliser une telle métamorphose ?

— Oui, Urian.

— Grands dieux ! Vous êtes encore pire que Stryker ! Sait-il qu'un démon habite votre corps ?

— Simi n'est pas un démon. Elle fait partie de moi.

Urian parut mi-amusé, mi-désolé.

— Pauvre Stryker ! Il n'a pas la moindre idée de ce que vous êtes. Mais moi, désormais, je le sais, Achéron Parthenopaeus !

— Dans ce cas, tu sais aussi que si tu révèles mon secret à quiconque, tu le regretteras amèrement. Et éternellement.

— Ça, je m'en doute. Mais dites-moi, Achéron, pourquoi dissimulez-vous ce que vous êtes ?

— Je ne me dissimule pas. La preuve, je t'ai parlé. Mais que d'autres soient au courant ne servirait à rien. Cela n'apporterait que du malheur. Maintenant, assez discuté. Que décides-tu, Urian ?

Le jeune homme réfléchit. La proposition d'Achéron était tentante. Il ne souffrirait plus, il oublierait jusqu'à l'existence de son épouse bien-aimée. Tous les souvenirs qui le torturaient seraient effacés.

Mais les bons souvenirs aussi. Et il ne voulait pas oublier Phœbe, les merveilleuses années qu'ils avaient passées ensemble, l'amour qui les avait unis.

Vivre en sachant qu'elle avait disparu serait un supplice, mais il préférait cela à la confortable amnésie que lui offrait Achéron.

Il accrocha autour de son cou la chaîne de sa femme et se releva.

— Je suis votre homme, Achéron, mais je tiens à ce que ma mémoire reste intacte. Et je vous préviens : si l'occasion se présente de tuer Stryker, je ne la laisserai pas passer. Et tant pis pour les conséquences.

17.

Stryker se raidit sous l'outrage : il avait été téléporté contre son gré dans la salle du trône de la Destructrice.

— J'étais sur le point de l'abattre ! Pourquoi m'as-tu ramené ?

— Ne hausse pas le ton avec moi, Strykerius ! Je ne supporte pas l'insubordination !

La fureur et la frustration lui donnaient envie de hurler, mais il s'obligea à parler plus bas, d'un ton moins agressif.

— Pourquoi t'es-tu mêlée de cette affaire ?

Parmi les coussins éparpillés autour d'elle, Apollymi en prit un, noir, et le serra contre sa poitrine.

— Tu n'as aucune chance de l'emporter contre l'Elekti. Je te l'ai déjà dit.

— C'est faux ! J'étais sur le point de gagner le combat !

— Détrompe-toi.

Elle marqua une pause, soupira et reprit :

— Urien s'est vendu à l'ennemi. Il n'existe pas de pire chagrin que celui causé par la déloyauté d'un fils. On donne tout à un enfant, on l'aime plus que soi-même, et en retour, on ne reçoit ni respect ni reconnaissance. Il vous brise le cœur et crache sur l'amour qu'on lui a prodigué.

Stryker ne trouva aucun argument à opposer à la Destructrice. Elle parlait d'or. Urien, son fils adoré, s'était effectivement comporté comme le décrivait la Destructrice. Il la haïssait de lui jeter aussi crûment la vérité à la figure, mais en même temps, il avait envie de la remercier pour son honnêteté et sa lucidité. Urien n'avait été qu'un serpent qu'il avait réchauffé dans son sein et qui s'en repentirait, foi de Strykerius !

— Je t'écoute, mère, dit-il humblement à Apollymi.

— Ah, voilà qui est mieux.

— Qu'allons-nous faire ?

Un ravissant sourire se dessina sur le beau visage de la Destructrice, mais lorsqu'elle s'exprima, son intonation vibrait de haine.

— Nous allons attendre.

Wulf s'assit sur le canapé à côté de Cassandra. Le bébé dormait dans les bras de la jeune femme, inconscient de la violence, de la fureur et du sang qui avaient marqué la nuit. Il dormait comme un ange, dans l'ignorance de la menace qui avait plané sur le monde qu'il venait d'intégrer, ce monde qui avait été à deux doigts de disparaître.

Depuis leur retour chez lui, pas une seconde Wulf n'avait quitté sa femme et son fils des yeux. Chris aidait Talon à panser son bras blessé par un Démon, Julien pressait une poche de glace sur son crâne, et Kyrian, dans un bol, se préparait un baume apaisant. Quant à Zarek, telle une statue, il restait appuyé contre le mur, à l'entrée du couloir qui menait à la cuisine. Lui seul semblait s'être sorti de la bataille sans une égratignure.

— Bon sang, s'exclama Kyrian en mélangeant de l'alcool à sa mixture, me battre était autrement plus facile quand j'étais immortel !

— Pff, je suis immortel, et ça ne m'a pas empêché d'en prendre plein la tête, rétorqua Talon. C'était une sacrée bagarre.

Le téléphone sonna. Chris décrocha.

— J'espère que ce n'est pas Stryker, murmura Cassandra.

Non. C'était Jefferson Peters. Chris passa l'appareil à la jeune femme.

— Papa ? Est-ce que tu vas bien ?

Durant quelques minutes, Cassandra parla avec son père, puis coupa la communication.

— Tu avais bien compris ce qui est arrivé, dit-elle à Wulf. Stryker n'a jamais enlevé mon père. Quel salaud ! Heureusement, tu l'as pris de vitesse. Je...

Le téléphone sonnait de nouveau.

Chris répondit et, cette fois, passa le combiné à Kyrian.

— Chérie ? Oui, je suis OK. La chasse s'est bien passée. Je rentrerai demain. Hein ? Quelle blessure à la tête ? D'où sors-tu ça ? Julien est en super forme. Dis-le à Grâce. Tout ce qu'il a,

c'est une petite bosse de rien du tout. Nous sommes tous intacts, bébé.

Wulf éclata de rire : l'ex-Chasseur immortel était devenu un agneau tremblotant devant sa femme.

— Entendu, on fera comme ça, continua Kyrian. Moi aussi, je t'aime. *Ciao*, chérie.

Il raccrocha, puis se tourna vers les autres en levant les yeux au ciel.

— Bon sang, n'épousez jamais une femme dotée de pouvoirs psychiques ! Cela mis à part, les mecs, nous sommes cuits : elles savent que nous ne sommes pas allés chasser.

— Pourquoi avoir raconté une telle ânerie ? demanda Zarek. Faut être idiot pour inventer un mensonge pareil.

— Je ne suis pas idiot, protesta Talon, et je n'ai pas menti. J'ai contourné la vérité, nuance, et les autres aussi. Nous n'avons pas précisé ce que nous allions chasser, c'est tout.

— Peuh... Vous croyez que vos nanas sont dupes ? Qu'elles ne vous connaissent pas ?

— La ferme, Zarek.

Mais Zarek n'avait pas l'intention de la fermer. S'il ne riposta pas, c'était parce que l'on frappait à la porte. Chris, décidément préposé aux services, alla ouvrir. Achéron et Urien entrèrent. Le visage blafard, les vêtements tachés de sang, le regard lourd de chagrin et de colère, le fils de Stryker avait mauvaise allure.

Wulf ne savait que lui dire. En une nuit, il avait tout perdu.

— On s'inquiétait pour vous, Achéron, dit Kyrian.

— Moi, non, lança Zarek. Bon, tu es revenu, chef. Est-ce que tu as encore besoin de moi ?

— Non, le Grec. Tu peux t'en aller. Merci d'être venu.

— Tout le plaisir était pour moi. Dès que tu auras besoin de mon aide, siffle-moi. Mais la prochaine fois, j'espère que tu m'enverras bosser dans un coin où il fait plus chaud qu'ici.

Sur ces mots, Zarek disparut.

— Merde, ça me fiche en pétard qu'il soit devenu un dieu ! grommela Talon.

— Un conseil, dit Achéron, fais en sorte de ne pas le mettre en pétard, lui, sinon il te transformera en crapaud.

Tous rirent, puis Kyrian se leva en bâillant.

— Les amis, je meurs de sommeil. Je vais me coucher.

— Ça me semble une bonne idée, dit Talon en se mettant debout à son tour.

— Venez, les gars, je vais vous conduire à vos chambres, dit Chris.

— Je pense que je vais vous imiter, annonça Cassandra, le bébé toujours endormi dans ses bras.

Elle fit quelques pas vers la porte, mais Urian l'arrêta en lui attrapant le bras. Aussitôt, Wulf se crispa. Qu'Urian touche sa femme lui déplaisait au plus haut point. Mais Achéron le retint par l'épaule à l'instant où il s'apprêtait à s'interposer.

— Pourrais-je porter Erik ? demanda Urian à la jeune femme d'une voix douce.

Quelle mouche le piquait ? se demandèrent Cassandra et Wulf *in petto*. Jusqu'à présent, Urian n'avait guère manifesté d'intérêt pour l'enfant.

D'un hochement de tête, Achéron leur fit signe d'accéder à la requête. Cassandra tendit avec réticence son fils à Urian. Puis elle lui montra comment le tenir, en faisant du creux de son bras un appui pour la petite tête du bébé.

— Tu es tellement fragile... murmura Urian au bébé. Et pourtant, tu es vivant, alors que ma Phœbe n'est plus.

Sentant Wulf bander ses muscles, Achéron resserra son emprise sur l'épaule du Chasseur.

— Vas-tu rester et veiller sur ta famille, Urian ? lui demanda-t-il.

— Ma famille est morte.

— Non, Urian. Le sang de Phœbe coule dans les veines de cet enfant.

— Elle aimait tellement ce bébé ! Dès qu'elle parlait de lui, c'était pour me dire ensuite qu'elle voulait que nous ayons un enfant très vite. Elle était stérile, mais nous aurions pu en adopter un. Je n'ai pas eu le temps de lui donner ce qu'elle désirait si ardemment.

— Tu lui as donné autre chose, Urian, dit Cassandra. De l'amour, un immense amour, qu'elle te rendait de tout son cœur.

Erik contre sa poitrine, Urien prit sa belle-sœur par le cou et pressa son front contre le sien. Il se mit à pleurer en silence, et Cassandra ne fut pas longue à mêler ses larmes aux siennes.

Le cœur de Wulf se serra. Lui aussi était triste que Phœbe soit morte, mais évidemment, sa douleur n'était rien en comparaison de celle de Cassandra et d'Urien.

— Jamais je ne permettrai qu'il arrive quelque chose à ton fils, Cassandra, dit Urien, j'en fais le serment. Tant que je vivrai, personne ne lui fera de mal.

— Quelle alliance contre nature, commenta Wulf après que Cassandra se fut retirée. Un Chasseur de la Nuit et un Spathi unis pour protéger un Apollite. Qui aurait pu imaginer cela ?

— L'amour crée d'étranges associations, dit Achéron.

Urien se posta devant Wulf, les bras croisés.

— Ça te gênerait que je dorme dans l'appartement au-dessus du hangar à bateaux, Viking ?

— Non. Installe-toi et reste aussi longtemps que tu le désireras, dit Wulf après quelques instants de réflexion.

Il considérait qu'en mémoire de Phœbe, il se devait de faire passer ses rancœurs au second plan.

Urien quitta la maison aussi silencieusement qu'un fantôme.

— Wulf, la vie de Cassandra dépend désormais de toi, déclara Achéron. Que cela te plaise ou non. Quant à ta femme, tu vas devoir lui donner un peu de ta force. Si tu le fais, elle ne mourra pas.

Sa force ? Seulement cela ? Wulf s'était attendu à plus difficile. Il aurait donné sa vie pour Cassandra !

Depuis des mois qu'il cherchait un peu d'espoir, il accueillit celui que lui offrait Achéron avec soulagement et reconnaissance.

— Entendu. Je suis prêt à faire n'importe quoi pour que Cassandra survive à son vingt-septième anniversaire. Mais comment procéder ?

— Tu vas te nourrir sur elle et elle sur toi.

Wulf sentit son estomac se serrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu connais la réponse, Wulf. Tu as compris immédiatement, alors à quoi bon me faire parler pour rien ?

— Vous savez que la seule idée de boire du sang me dégoûte !

— Oh, allons, ce n'est pas si répugnant que cela !

— Quoi ?

Wulf n'en croyait pas ses oreilles.

— À toi de voir, Viking, fit Achéron en haussant les épaules.

La balle est dans ton camp. Es-tu prêt à essayer ?

— Cassandra n'a pas de crocs.

— Elle en aura. À la seconde où elle en aura besoin, elle en sera pourvue.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui. Tout ça, c'est simple comme bonjour. Tu bois à son cou et elle au tien.

— Mais est-ce que mon sang ne risque pas de la tuer ? demanda Wulf, encore sceptique quant aux chances de réussite du procédé.

— Tu n'es pas un Chasseur de la Nuit, Wulf. Enfin, pas vraiment. Tu n'es jamais mort. Depuis toujours, tu es différent des autres.

— Vous auriez pu m'informer de cette particularité il y a des lustres, Ach, fit Wulf. Merci bien !

— Le moment venu, nous recevons tous ce dont nous avons besoin. À toi de décider si tu te sens assez fort, assez courageux pour faire ce qu'il faut.

Jamais Wulf n'avait mis en doute sa force et son courage. Même dans les plus difficiles circonstances. Mais là...

Il avait besoin de Cassandra. À eux deux, ils réussiraient à dominer leur dégoût et à renier leurs principes. Mais il leur faudrait une dose de confiance dont Wulf craignait de manquer.

Après que Wulf lui eut tout expliqué, Cassandra resta un long moment muette et aussi figée qu'un bloc de marbre.

— Es-tu sûr que cela marchera ? s'enquit-elle enfin.

— Je ne sais plus que croire. Mais s'il existe une chance, pourquoi ne pas la saisir ?

— Et si Achéron cherchait à me supprimer ?

— Chérie, si j'ai une certitude, c'est bien qu'Achéron veut te sauver. Je ne doute absolument pas de lui.

— Alors, fonçons.

— Tu es sûre de toi ?

— Oui.

Il soupira puis se pencha vers la jeune femme, qui inclina la tête et rejeta en arrière son opulente chevelure, dégageant son cou. Il pressa la bouche sur la carotide et ferma les yeux, bouleversé, en sentant le sang palpiter contre ses lèvres encore closes. Il les entrouvrit, et ses canines entrèrent en contact avec la peau si fine, presque translucide que jusqu'à ce jour, il n'avait fait que couvrir de baisers. Du bout de la langue, il s'émerveilla de sa douceur.

— Tu me donnes la chair de poule, Wulf !

Le désir qui montait en lui s'accompagnait, pour la première fois, d'une autre manifestation : il avait envie de mordre ce fruit délicat et savoureux.

Le fruit défendu.

« Mords, s'ordonna-t-il. Vas-y, mords ! »

Il accentua la pression de ses canines autour de la veine.

« Fais-le ! N'hésite plus, fais-le ! » se dit-il, aussi durement que s'il s'était adressé à l'un de ses guerriers.

— Je ne peux pas ! gémit-il en se rejetant en arrière. Je ne suis ni un Démon ni un Apollite !

Cassandra le regarda, les yeux plissés.

— Maintenant, tu comprends ce que je voulais dire quand je t'expliquais que je serais incapable de devenir un Démon.

Oui, il comprenait. Et il comprenait aussi que si aucun d'eux n'était capable de se livrer à cet acte ignoble et contre nature, Cassandra mourrait à vingt-sept ans.

18.

Wulf se trouvait dans la nursery, son fils endormi dans ses bras. Assis dans un rocking-chair, il fixait le mur face à lui, tapissé de photos de bébés nés dans sa famille au cours des deux siècles précédents. Il se les rappelait tous. Certains ressemblaient à Erik, avec leurs cheveux noirs et leur ravissant visage aux traits sereins.

Pendant son sommeil, le bambin faisait des bruits de succion avec sa bouche ou bien souriait, sans doute porté par les ailes d'un joli rêve.

— Est-ce que tu lui parles, D'Aria ? demanda Wulf à la déesse des songes.

Il se demandait si elle veillait sur l'enfant avec autant de vigilance que lui. Quoi qu'il en soit, Erik semblait comblé. Après avoir poussé un soupir de bien-être, il suçait maintenant son pouce.

Le parfum de talc à la rose qui imprégnait sa peau montait jusqu'aux narines de Wulf, qui le humait avec délectation. Désormais, Cassandra avait la même odeur que lui. Lorsqu'elle émanait du bébé, elle était émouvante, mais quand il sentait ses effluves sur la peau de Cassandra, elle devenait tout bonnement enivrante.

Un monde sans Cassandra... Il ne parvenait pas à le concevoir. Elle illuminait chaque heure de sa présence. Auprès d'elle, la nuit était aussi belle que le jour.

Elle allait le quitter.

Tout à coup, il eut si mal qu'il ne put retenir ses larmes.

Tu n'es qu'une âme errante, à la recherche d'une paix que tu ne trouveras pas. Perdu tu es, perdu tu resteras, jusqu'à ce que tu découvres l'essence de la vérité. Nous ne pouvons éternellement nous voiler la face. Nous devons admettre ce que nous sommes. Notre unique espoir est d'accepter notre sort.

— Conneries... murmura-t-il.

Wulf Tryggvason ne se voilait pas la face. Il savait ce qu'il était.

Un barbare.

Dans la chambre de Wulf, Cassandra cherchait son coffret d'argent lorsque la porte s'ouvrit derrière elle. Elle n'eut pas le temps de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Des bras puissants l'enserrèrent, l'obligèrent à pivoter sur ses talons. Elle se retrouva alors face à celui qu'elle n'avait vu qu'une fois, l'homme de son rêve, le guerrier sauvage et sensuel qui lui avait fait l'amour et pris son cœur en une seule nuit. Celui qui auparavant avait mis en pièces des Démons dans la salle de *L'Inferno*.

— Tu es mienne, *villkat*, gronda-t-il.

Oui, elle lui appartenait, corps et âme. Et il savait la marquer de sceaux indélébiles : ses baisers de feu qui la menaient en transe.

Elle crut qu'il allait la plaquer contre le mur et l'aimer sauvagement, lui arracher des cris de bonheur, l'entraîner dans ce monde mystérieux où plaisir et douleur se confondent et font perdre la tête.

Mais non. Il raffermit son étreinte et baissa la tête vers sa gorge, ayant d'y plonger ses canines pointues.

Elle éprouva un bref élan de douleur, puis des spasmes de jouissance la traversèrent.

Wulf lui avait déjà fait ressentir des émotions étourdissantes, mais jamais aussi intenses. Elle se rendit compte qu'il buvait son sang et, le temps de quelques battements de cœur effrénés, elle atteignit l'orgasme dans un grand cri.

Lorsqu'elle revint à la réalité, elle se rendit compte que des crocs avaient jailli dans sa bouche et qu'il lui suffisait de mordre pour absorber l'essence même de celui qu'elle aimait.

Elle plongea ses canines acérées dans le cou de Wulf et but son sang pendant qu'il la pénétrait, debout, mais aussi stable qu'un chêne séculaire. Il se gorgeait de son sang, elle s'enivrait du sien, et il infligeait à son ventre à peine remis de l'accouchement des coups de boutoir qui l'amenaient droit au septième ciel.

De nouveau, elle eut un orgasme, et cette fois, il jouit avec elle. À la même seconde, dans le même soupir, la même palpitation du cœur.

Repus et épuisés, ils se détachèrent l'un de l'autre et restèrent face à face, bouches écarlates, mentons dégoulinants de sang.

Cassandra sentit ses crocs se rétracter, l'intérieur de sa bouche reprendre sa forme habituelle.

— Oh ! la la ! J'ai vu des étoiles filantes, dit-elle en repoussant de son front des mèches humides de transpiration.

Wulf se mit à rire.

— Moi aussi, j'en ai vu. Il y avait même des comètes.

— Tu crois que ça a marché ?

— Si ce n'est pas le cas, je propose qu'on s'empare d'Achéron et qu'on lui flanke une mémorable raclée.

— Je suppose que d'ici quelques semaines, nous saurons et... Que m'arrive-t-il ? Wulf, qu'est-ce que j'ai ?

Les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte, Cassandra cherchait de l'air. Ses poumons lui semblaient soudain en feu.

— L'oxygène ne passait plus dans sa trachée.

— Cassandra ? Cassandra !

Elle se découvrit incapable de répondre. L'affolement la gagnait.

— Ma chérie ?

Elle tendit la main pour essayer de se raccrocher à Wulf, mais ses jambes cédèrent sous elle. Telle une marionnette privée de ses fils, elle s'effondra.

Moins de trois secondes plus tard, elle était morte.

« Achéron ! »

Le hurlement qui venait d'éclater dans sa tête réveilla le chef des Chasseurs en sursaut. Artémis. Qui, une fois encore, faisait un caprice. Fichue déesse !

« Je suis fatigué, répondit-il par télépathie. Je dors ! »

« Lève-toi et viens ici ! Immédiatement ! »

« Non. »

« Comment, non ? Tu ne comptes pas te remettre à ronfler béatement, j'espère ? Pas après ce que tu as fait ? »

« Hein ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

« Tu as libéré un autre Chasseur de la Nuit sans me demander mon avis, voilà ce que tu as fait ! »

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Achéron. Il venait de comprendre : Wulf avait mordu Cassandra. Bien. Très bien. Le Viking avait fait le bon choix.

« Ce n'était pas ainsi que les choses devaient se passer, Ach ! Tu as encore osé intervenir sans m'en parler ! »

« Fous-moi la paix, Artie. Tu as assez de Chasseurs comme ça. Un de plus, un de moins... »

« Ah, c'est ainsi que tu le prends ? Parfait. Tu bafoues les règles quand ça t'arrange. Alors, je vais faire pareil. »

D'un bond, Achéron fut hors de son lit.

« Artie ! »

Pas de réponse. La garce ! Elle était partie. Tout en débitant une litanie de jurons, Achéron s'habilla en hâte et se téléporta à la vitesse de l'éclair de Katoteros chez Wulf.

Il était trop tard.

Wulf se tenait dans le salon, Cassandra dans ses bras. Le visage de la jeune femme présentait une inquiétante coloration bleutée.

Elle n'était plus qu'un corps sans vie.

Dès que le Viking vit son chef, ses yeux exprimèrent la folie, une folie meurtrière.

— Vous m'avez menu, Ach ! Mon sang a empoisonné Cassandra !

Achéron ne se laissa pas impressionner. Il retira le corps de Cassandra des bras du Chasseur et l'étendit doucement sur un canapé.

Dans un coin de la pièce, couché dans un couffin, Erik geignait, comme s'il comprenait ce qui s'était passé.

— Occupe-toi de ton fils, Wulf. Je n'ai jamais pu supporter d'entendre un enfant pleurer.

— Cassandra...

— Va voir ton fils ! Prends-le et sortez de cette pièce tous les deux.

Soulagé, Achéron vit le Viking lui obéir.

Seul avec la défunte, il prit ses mains entre les siennes et ferma les yeux.

— Tu ne peux pas ressusciter les morts, Ach ! tonna Artémis en surgissant dans le salon. Les Parques ne te laisseront pas faire.

— Artie, oublie-moi un peu, veux-tu ? Ce que je fais ne te concerne en rien, OK ?

— Tout ce que tu fais me concerne ! Tu ne te rappelles donc pas notre accord ? Tu ne m'as rien donné en échange de l'âme de Wulf !

Achéron se redressa et regarda la déesse, qui comprit immédiatement qu'il valait mieux reculer de quelques pas.

— Jamais tu n'as été en possession de l'âme de Wulf, Artie. Et tu le sais. Tu t'es servie de cet homme pour protéger la lignée de ton frère Apollon. Tu t'es organisée pour qu'il veille sur sa descendante, en fasse son épouse et ait des enfants avec elle.

— Wulf est à moi.

— Non, et il ne l'a jamais été.

Achéron referma les yeux et plaça ses mains jointes à celles de Cassandra sur le front de la jeune morte.

Les paupières de Cassandra frémirent, puis se soulevèrent complètement, révélant le vert de ses prunelles.

— Non, Ach, non, supplia Artémis.

— Si !

— Il ne...

— Artie, si tu n'as pas envie de te retrouver à la place de Cassandra chez Hadès, tu as intérêt à la fermer ! Mieux, à te barrer !

La déesse ne se le fit pas dire deux fois. Elle s'évapora. Cassandra s'assit et regarda autour d'elle, manifestement confuse.

— Achéron ?

— Oui. Tout va bien.

— Je me sens toute drôle.

— Je sais. Cette impression va se dissiper.

— Grands dieux !

Wulf était de retour dans le salon. Il fixait sa femme assise, vivante, comme s'il était victime d'une hallucination. En quelques secondes, il se ressaisit et traversa la pièce en courant. Arrivé devant Cassandra, il s'agenouilla et la toucha, tatant ses

bras, plaçant sa paume sur son cœur, pinçant sa joue pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

La jeune femme l'observait, éberluée.

— Que t'arrive-t-il, Wulf ? Tu te comportes bizarrement.

— Tu vas bien, mon amour ?

— Mais oui. Pourquoi en irait-il autrement ?

Wulf l'embrassa, puis se tourna vers Achéron.

— Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais je vous remercie. Oh, oui, Achéron, merci.

— De rien, Viking, de rien. Tout ce que je souhaite comme marque de gratitude, c'est que vous soyez heureux ensemble et ayez beaucoup d'enfants. À ce sujet, puisque vous vous êtes mariés, je vous dois un présent. Le voici : je lève le sort qui vous frappe, ainsi que votre enfant et ceux à venir. Vous n'aurez plus à craindre la lumière du jour. Sauf si l'un de vos descendants manifeste le souhait de rejoindre le royaume de la nuit, vous pourrez tous vivre comme les humains.

— Attendez, Achéron ! s'exclama Cassandra. J'ai l'impression d'avoir manqué un épisode.

— Wulf vous expliquera. Moi, je retourne me coucher.

Un léger nuage remplaça dans l'instant l'impressionnante silhouette du chef des Chasseurs.

— Nous aussi, mon amour, nous allons nous coucher, dit Wulf en soulevant Cassandra dans ses bras.

Artémis attendait le retour d'Achéron dans la chambre de celui-ci. À l'instant où il vit l'expression de la déesse, il comprit que la journée qui commençait ne serait pas rose.

— Qu'est-ce que tu as, Artie ? demanda-t-il sèchement.

Elle balançait une chaîne autour de laquelle pendait un médaillon.

— Tu sais à qui appartient ce bijou ?

— À Mordinne.

— À Wulf.

— Non, non. À Mordinne. Son âme est dans ce pendentif. Et c'est Loki qui détient celle de Wulf. Réfléchis un peu à cela, Artie : quelle est la loi en vigueur concernant les âmes ?

— Elles doivent être données volontairement.

— Exactement. Ce qui n'a pas été le cas pour Wulf. Et tu as toujours refusé de rendre la sienne à Mordinne. À l'aide de venin de Démon, Mordinne a drogué Wulf, qui, ne sachant plus ce qu'il faisait, a remis son âme à Loki. Ensuite, Loki, par un tour de passe-passe, t'a donné l'âme de Mordinne et a gardé celle de Wulf, qu'il a enfermée dans un médaillon.

— Mais...

— Pas de « mais ». C'est moi qui ai rendu Wulf immortel, qui lui ai donné tous ses pouvoirs. Si, par hasard, tu avais un peu de jugeote, tu rendrais son âme à Mordinne. Contacte Loki et arrange-toi avec lui pour qu'il libère l'âme de Wulf.

— Grâce à toi, le Viking va gagner sur tous les tableaux ! Tu m'as trahie, salaud !

— Non. Les choses se sont déroulées exactement comme elles le devaient. Tu avais besoin d'un étalon pour engrosser la descendante d'Apollon. Je déteste ton frère, Artie, mais je comprends pourquoi Cassandra doit vivre, et pourquoi Apollon ne saurait mourir.

— Tu as tout organisé depuis le début !

— Non. J'espérais seulement que cela marcherait.

— Ach, tu ignores encore d'où te viennent tes pouvoirs d'Atlante, n'est-ce pas ?

— Détrompe-toi, je l'ai parfaitement compris.

Dans un grand souffle furieux, Achéron bouscula la déesse et alla se jeter sur son lit. Il méritait bien de dormir, maintenant qu'il avait accompli son devoir.

Mais Artémis ne l'entendait pas ainsi. Elle le suivit et il sentit le matelas fléchir sous son poids, puis sa main se poser sur son épaule.

— D'accord, murmura-t-elle d'un ton empreint de douceur. Tu as gagné ce round contre Apolymi et moi. Je te le concède. Mais à ton avis, combien de temps encore penses-tu pouvoir l'emporter sur deux déesses ?

Il se retourna et croisa le regard rusé d'Artémis.

— Aussi longtemps qu'il le faudra, Artie. Oui, aussi longtemps que ça.

ÉPILOGUE

Le jour de son anniversaire, Cassandra se réveilla, mal à l'aise : et si tout n'était qu'un rêve ? Le fait que Wulf reste auprès d'elle, l'enlaçant dès qu'elle faisait mine de bouger, la confortait dans ses peurs. On aurait dit qu'il craignait, s'il la laissait ne fût-ce qu'une seconde, qu'elle ne s'évapore.

Les heures passant, il se résolut à vaquer à quelques occupations, mais toutes les quinze minutes, il accourait, anxieux.

— Tu es encore là, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une illusion ?

Peu à peu, elle prit confiance et finit par répondre en riant :

— Je suis là. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Soleil qui, lorsqu'il se coucha, apporta à Cassandra la preuve qu'elle attendait : la fatidique journée était passée, et elle était toujours vivante.

Le rideau était tombé sur le drame : elle allait vivre. Wulf et elle étaient désormais libres. Quel bonheur ! Wulf n'aurait plus à chasser les Démons, et elle n'aurait plus jamais à redouter son anniversaire.

C'était merveilleux.

Trois ans plus tard

Cassandra marchait dans le jardin, les mains sur les hanches, pendant que Wulf, Chris et Urien se disputaient autour de la balançoire qu'elle faisait installer pour Erik. Les ouvriers s'étaient prudemment repliés vers la maison, laissant le trio s'affronter à grands cris.

— Le siège est trop haut ! hurlait Wulf. Je te dis qu'il va se casser la figure et se faire mal !

— Oh, arrête ! clamait Chris. Il peut aussi tomber de son cheval à bascule !

— Foutaises, rétorquait Urien. Les balançoires sont de redoutables engins, extrêmement dangereux. Qui a eu l'idée idiote de faire monter ce maudit truc ?

Cassandra leva les yeux au ciel, tout en entraînant Erik qui pleurnichait parce qu'on voulait le priver de sa balançoire. La jeune femme baissa les yeux vers son ventre rebondi.

— Écoute-moi bien, petit encore à l'abri : reste là aussi longtemps que tu le pourras, parce que ces trois types vont te rendre dingué.

Elle amena Erik en larmes à son père.

— Wulf, débrouille-toi avec ton fils martyr. Je vais de ce pas dans la maison poser un rembourrage supplémentaire sur les murs et le sol de la nursery.

— Effectivement, approuva Urian, un peu plus de rembourrage ne serait pas inutile et...

Voilà. Elle venait de donner une nouvelle espèce de grain à moudre au trio. Ils allaient maintenant se disputer comme des chiffonniers quant à la nécessité de transformer la nursery en cellule capitonnée pour que le petit ne se fasse pas le moindre bleu en jouant. Pauvre Erik trop chouchouté ! songea-t-elle en riant.

Chouchouté parce que trop aimé. C'était attendrissant.

Elle entra dans la maison, et deux secondes plus tard, Wulf était là et la prenait dans ses bras.

— Tu es sûre qu'il doit avoir une balançoire ?

— Oui. Je veux que mon fils ait ce que je n'ai jamais eu.

— C'est-à-dire ?

— Une enfance normale.

— OK, fit Wulf avec un grand soupir résigné. Il aura sa balançoire.

— Bien. Et ne t'en fais pas, parce que si ce petit gars ressemble à son père, il lui faudra davantage qu'une balançoire pour casser sa tête de bois.

— Ah, c'est comme ça ? Tu m'insultes, maintenant ? dit Wulf, feignant l'indignation.

— Non, mon chéri. Je ne t'insulte pas. Je t'admire, assura Cassandra en nouant les bras autour du cou de son mari.

— Voilà qui est mieux. Est-ce que tu aurais envie que je te donne encore d'autres raisons de m'admirer ?

— Comment ?

— Montons passer un petit moment dans notre chambre et je te montrerai.

FIN